

Ils sont trente-deux. Trente-deux à habiter encore l'abbaye en ce jour d'automne 1986, au bout d'une route à faire pâlir ceux qui l'empruntent. En mille ans, rien n'a changé. Ni la raideur de la voie ni son vertige. Trente-deux cœurs solides – il faut l'être quand on vit perché au bord du vide –, trente-deux corps qui le furent aussi, dans leur jeunesse. Dans quelques heures, ils seront un de moins.

Les frères forment un cercle autour de celui qui s'en va. Il y a eu bien des cercles, bien des adieux, depuis que la Sacra dresse ses murs au-dessus d'eux. Il y a eu bien des moments de grâce, de doute, de corps arc-boutés contre l'ombre qui vient. Il y a eu et il y aura d'autres départs, ils attendent donc patiemment.

Ce mourant-là n'est pas comme les autres. Il est le seul en ces lieux à ne pas avoir prononcé de vœux. Pourtant, on lui a permis de rester pendant quarante ans. Chaque fois qu'il y a eu un débat, des questions, un homme en robe pourpre est arrivé, jamais le même, pour trancher. *Il reste*. Il fait partie du lieu, aussi sûrement que le cloître, ses colonnes, ses chapiteaux romans, dont l'état de conservation doit beaucoup à son talent. Alors ne nous plaignons pas, il paie son séjour en nature.

Seuls ses poings dépassent de la couverture de laine brune, de chaque côté de la tête, un enfant de quatre-vingt-deux ans en proie à un cauchemar. La peau est jaune, au point de rupture, vélin tendu sur des angles trop vifs. Le front luisant, ciré par une fièvre grasse. Il fallait bien qu'un jour sa force le lâche. Dommage qu'il n'ait pas répondu à leurs questions. Un homme a droit à ses secrets.

D'ailleurs, ils ont l'impression de savoir. Pas tout, mais l'essentiel. Parfois, les avis divergent. Pour tromper l'ennui, on se découvre des ardeurs de commère. C'est un criminel, un défroqué, un réfugié politique. Certains le disent retenu contre son gré – la théorie ne tient pas, on l'a vu partir, et revenir –, d'autres affirment qu'il est là pour sa propre sécurité. Et puis la version la plus populaire, et la plus secrète, car le romantisme n'entre ici qu'en contrebande : il est là pour veiller sur *elle*. Elle qui attend, dans sa nuit de marbre, à quelques centaines de mètres de la petite cellule. Elle qui patiente depuis quarante ans. Tous les moines de la Sacra l'ont vue une fois. Tous aimeraient la revoir. Il suffirait d'en demander la permission au padre Vincenzo, le supérieur, mais peu osent le faire. Par peur, peut-être, des pensées impies qui viennent, dit-on, à ceux qui l'approchent de trop près. Et des pensées impies, les moines en ont bien assez comme ça quand ils sont poursuivis, au cœur du noir, par des rêves au visage d'ange.

Le mourant se débat, ouvre les yeux, les referme. L'un des frères jure y avoir lu de la joie – il se trompe. On pose un linge frais sur son front, sur ses lèvres, avec douceur.

Le malade s'agite encore et pour une fois, tous sont d'accord.

Il essaie de dire quelque chose.

Bien sûr que j’essaie de dire quelque chose. J’ai vu l’homme voler, de plus en plus vite, de plus en plus loin. J’ai vu deux guerres, des nations sombrer, j’ai cueilli des oranges sur Sunset Boulevard, vous ne croyez pas que j’aie quelque chose à raconter ? Pardon, je suis ingrat. Vous m’avez vêtu, vous m’avez nourri alors que vous n’aviez rien, ou si peu, quand j’ai décidé de me cacher parmi vous. Mais je me suis tenu trop longtemps. Fermez les volets, la lumière me blesse.

Il s’agite. Fermez les volets, mon frère, il semble que la lumière l’incommode.

Les ombres qui me veillent à contre-jour, sur un soleil de Piémont, les voix qui s’ouatent à l’approche du sommeil. Tout est arrivé si vite. Il y a à peine une semaine on me voyait encore au potager, ou sur une échelle, il y avait toujours quelque chose à réparer. Ralenti par l’âge, mais vu que personne n’aurait parié sur moi à ma naissance, il y avait de quoi forcer l’admiration. Et puis un matin, je n’ai pas pu me lever. J’ai lu dans les regards que c’était mon tour, qu’on ferait bientôt sonner le glas et qu’on me porterait au petit jardin face à la montagne, où les coquelicots poussent sur des siècles d’abbés, d’enlumineurs, de chantres et de sacristains.

Il est au plus mal.

Les volets grincent. Quarante ans que je suis là, ils ont toujours grincé. Le noir, enfin. Le noir comme au cinéma – que j’ai vu naître. Un horizon vide, d’abord rien. Une plaine aveuglante que, à force de la fixer, ma mémoire peuple d’ombres, de silhouettes qui deviennent villes, forêts, hommes et bêtes. Ils avancent, campent au-devant de la scène, mes acteurs. J’en reconnais quelques-uns, ils n’ont pas changé. Sublimes et ridicules, fondus

au même creuset, indissociables. La monnaie de la tragédie est un rare alliage d'or et de pacotille.

Ce n'est plus qu'une question d'heures.

Une question d'heures ? Ne me faites pas rire. Je suis mort depuis longtemps.

Encore une compresse fraîche. Il semble s'apaiser.

Mais depuis quand les morts ne peuvent-ils pas raconter leur histoire ?

I*l Francese*. J'ai toujours détesté ce surnom, même si l'on m'en a donné de bien pires. Toutes mes joies, tous mes drames sont d'Italie. Je viens d'une terre où la beauté est toujours aux abois. Qu'elle s'endorme cinq minutes, la laideur l'égorgera sans pitié. Les génies naissent ici comme de mauvaises herbes. On chante comme on tue, on dessine comme on trompe, on fait pisser les chiens sur les murs des églises. Ce n'est pas pour rien qu'un Italien, Mercalli, donna son nom à une échelle de destruction, celle de l'intensité des tremblements de terre. Une main démolit ce que l'autre a bâti, et l'émotion est la même.

L'Italie, royaume de marbre et d'ordures. Mon pays.

Mais c'est un fait, je suis né en France en 1904. Mes parents avaient quitté la Ligurie en quête de fortune quinze ans plus tôt, à peine mariés. En guise de fortune, on les avait traités de Ritals, on leur avait craché dessus, on s'était moqué de leur façon de rouler les *r* – or, pour autant que je sache, le mot *rouler* commence bien par un *r*. Mon père avait échappé de justesse aux émeutes racistes d'Aigues-Mortes de 1893, deux de ses amis y étaient restés : le brave Luciano et ce vieux Salvatore. On ne les évoqua plus jamais sans ces adjectifs.

Des familles interdirent à leurs enfants de parler la langue du pays, pour ne pas « faire Rital ». Elles les décapaient au savon de Marseille dans l'espoir de les blanchir un peu. Pas chez les Vitaliani. Nous parlions italien, mangions italien. Nous pensions italien, c'est-à-dire à coups de superlatifs où la Mort était souvent invoquée, les larmes abondantes, les mains rarement au repos. On maudissait comme on passait le sel. Notre famille était un cirque, et nous en étions fiers.

En 1914, l'État français, qui avait mis si peu d'ardeur à protéger Luciano, Salvatore et les autres, déclara que mon père était sans l'ombre d'un doute un bon Français, digne de la conscription, d'autant qu'un fonctionnaire l'avait, par erreur ou par jeu, rajeuni de dix ans en recopiant son certificat de naissance. Il partit la mine longue, sans fleur à son fusil. Son propre père avait laissé la vie dans l'expédition des Mille en 1860. Nonno Carlo avait conquis la Sicile avec Garibaldi. Ce n'était pas une balle bourbonnienne qui l'avait tué, mais une prostituée du port de Marsala à l'hygiène douteuse, détail que l'on préférerait passer sous silence dans la famille. Il était bien mort et le message était clair : la guerre tuait.

Elle tua mon père. Un gendarme se présenta un jour à l'atelier au-dessus duquel nous habitions dans la vallée de la Maurienne. Ma mère ouvrait tous les jours dans l'hypothèse d'une commande que son mari pourrait honorer à son retour, il faudrait bien se remettre à tailler la pierre un jour ou l'autre, restaurer les gargouilles, creuser les fontaines. Le gendarme prit une mine de circonstance, parut encore plus désolé lorsqu'il me vit, toussota, expliqua qu'il y avait eu un obus, et que voilà. Lorsque ma mère, très digne, lui demanda quand le corps serait rapatrié, il bafouilla, expliqua qu'il y avait des chevaux sur le champ de bataille, d'autres soldats, qu'un obus, ça faisait des dégâts et que, résultat, on ne savait pas toujours qui était qui, ni même ce qui était homme et ce qui était cheval. Ma mère crut qu'il allait se mettre à pleurer, dut lui offrir un verre d'Amaro Braulio – je ne vis jamais un Français en boire sans faire la grimace – et ne pleura elle-même que de longues heures plus tard.

Bien sûr, je ne me rappelle pas tout cela, ou mal. Je connais les faits, je les restaure avec un peu de couleurs, ces couleurs qui me filent maintenant entre les doigts dans la cellule que j'occupe depuis quarante ans sur le mont Pirchiriano. Aujourd'hui encore – du moins, il y a quelques jours, quand j'en étais capable – je parle mal le français. On ne m'a pas appelé *Francese* depuis 1946.

Quelques jours après la visite du gendarme, ma mère m'expliqua qu'en France, elle ne pourrait pas m'offrir l'éducation dont j'avais besoin. Déjà

son ventre s'arrondissait d'un frère ou d'une sœur – qui ne naquit jamais, en tout cas pas vivant –, et elle me noya de baisers en m'expliquant qu'elle me faisait partir pour mon bien, qu'elle me faisait rentrer au pays parce qu'elle croyait en moi, parce qu'elle voyait mon amour pour la pierre malgré mon jeune âge, parce qu'elle savait que j'étais promis à de grandes choses, et qu'elle m'avait donné un prénom pour ça.

Des deux fardeaux de mon existence, mon prénom fut sans doute le plus léger à porter. Je l'ai pourtant détesté avec fougue.

Ma mère descendait souvent à l'atelier pour voir son mari travailler. Elle comprit qu'elle était enceinte lorsqu'elle me sentit tressaillir sur un coup de burin. Elle n'avait pas ménagé ses efforts jusqu'à cet instant, avait aidé mon père à déplacer des blocs énormes, ce qui explique peut-être la suite.

– Il sera sculpteur, annonça-t-elle.

Mon père maugréa, lui répondit que c'était un sale métier où les mains, le dos et les yeux s'usaient bien plus vite que la pierre, et que si l'on n'était pas Michelangelo, autant s'épargner tout ça.

Ma mère acquiesça, et décida de me donner un coup d'avance.

Je m'appelle Michelangelo Vitaliani.

Je découvris mon pays en octobre 1916, en compagnie d'un ivrogne et d'un papillon. L'ivrogne avait connu mon père, évité la conscription grâce à l'état de son foie, mais la tournure des événements laissait supposer que sa cirrhose ne le protégerait plus bien longtemps. On enrôlait les gosses, les vieux, les boiteux. Les journaux affirmaient que nous gagnions la partie, que le Boche serait bientôt de l'histoire ancienne. Dans notre communauté, la nouvelle du ralliement de l'Italie aux Alliés, l'année précédente, avait été accueillie comme une promesse de victoire. Ceux qui revenaient du front chantaient un autre air, pour ceux qui avaient encore envie de chanter. L'*ingeniere* Carmone, qui comme les autres Ritals avait raclé du sel à Aigues-Mortes, puis ouvert une épicerie en Savoie, où il consommait une bonne partie de son stock de vin, avait donc décidé de rentrer. Quitte à crever, autant le faire au pays, les lèvres rougies par le montepulciano pour faire passer la peur.

Son pays à lui, c'étaient les Abruzzes. Il était gentil, et accepta de me déposer chez Zio Alberto en chemin. Il le fit parce qu'il avait un peu pitié de moi et aussi, je crois, pour les yeux de ma mère. Les yeux des mères, c'est souvent quelque chose, mais la mienne avait les iris d'un bleu étrange, presque violet. Ils avaient déclenché plus d'un pugilat, jusqu'à ce que mon père mette de l'ordre dans tout ça. Un tailleur de pierre a des mains dangereuses, ce n'est pas moi qui dirai le contraire. La concurrence s'était vite inclinée.

Ma mère versa de grosses larmes violettes sur le quai de la gare, à Modane. Mon oncle Alberto, sculpteur lui aussi, allait s'occuper de moi. Elle jura qu'elle me rejoindrait vite, dès qu'elle aurait vendu l'atelier et

gagné un peu d'argent. L'affaire de quelques semaines, quelques mois au plus – il lui fallut vingt ans. Le train souffla, cracha une fumée noire dont je sens encore le goût, et emporta l'*ingeniere* pompette et son fils unique.

Quoi qu'on en dise, à douze ans, la tristesse ne dure pas bien longtemps. J'ignorais vers quoi ce train tanguait, mais je savais que je n'avais jamais pris le train – ou je ne m'en souvenais pas. L'excitation laissa vite place au malaise. Tout allait trop vite. Dès que je fixais un détail, un sapin, une maison, il disparaissait aussitôt. Un paysage, ce n'est pas fait pour bouger. Je me sentis mal en point, voulus m'en ouvrir à l'*ingeniere*, mais il ronflait la bouche ouverte.

Heureusement, il y eut le papillon. Il entra à Saint-Michel-de-Maurienne, se posa sur la vitre, entre les montagnes qui défilaient et moi. Après un bref combat contre le verre, il renonça et ne bougea plus. Ce n'était pas un beau papillon, ces gloires de couleur et d'or que je verrais plus tard au printemps. Juste un papillon médiocre, gris, un peu bleuté si l'on regardait en plissant fort les yeux, une phalène abrutie par le jour. Je songeai un instant à le torturer, comme tous les gamins de mon âge, puis me rendis compte qu'en le fixant, seul élément tranquille dans un monde en furie, ma nausée s'en allait. Le papillon resta là pendant des heures, envoyé par une puissance amie pour me rassurer, et ce fut peut-être ma toute première intuition du fait que rien n'est vraiment ce qu'il paraît être, qu'un papillon n'est pas qu'un papillon mais une histoire, quelque chose d'énorme tapi dans un tout petit espace, ce que confirmerait la première bombe atomique quelques décennies plus tard et, peut-être plus encore, ce que je laisse en mourant dans les soubassements de la plus belle abbaye du pays.

Lorsque l'*ingeniere* Carmone se réveilla, il me détailla son projet, car il en avait un. Il était communiste. *Tu sais ce que c'est ?* J'avais entendu l'insulte à plusieurs reprises dans la communauté, là-bas en France, on se demandait

toujours si untel ou untel l'était. Je répondis : « Pfff, bien sûr, c'est un homme qui aime les hommes. »

L'*ingeniere* se mit à rire. D'une certaine façon, oui, un communiste était un homme qui aimait les hommes. « D'ailleurs, il n'y a pas de mauvaise façon d'aimer les hommes, tu comprends ça ? » Je ne l'avais jamais vu si sérieux.

La famille Carmone détenait un terrain dans la province de L'Aquila, à laquelle la géographie avait fait deux injustices. Un, c'était la seule province des Abruzzes n'ayant pas accès à la mer. Deux, des tremblements de terre la ravageaient à intervalles réguliers, comme la Ligurie de mes ancêtres, à ceci près que cette garce de Ligurie, elle, avait accès à la mer.

Son terrain offrait une vue plaisante sur le lac de Scanno. L'*ingeniere* comptait y bâtir une tour montée sur un gigantesque roulement à billes et y loger les prolétaires du coin, le tout pour un loyer modéré qui lui permettrait de vivre correctement – d'autant qu'en bon communiste, il se réservait le dernier étage. Grâce à deux équipages de chevaux se relayant toutes les douze heures, le bâtiment tournerait sur lui-même au fil de la journée. Ses habitants jouiraient ainsi, sans exception, sans profiteurs ni exploités, d'une vue sur le lac une fois par jour. Peut-être l'électricité remplacerait-elle un jour les chevaux, même si Carmone confessait qu'elle n'arriverait sans doute jamais aussi loin. Mais il aimait rêver.

Les billes auraient également l'avantage, si un tremblement de terre survenait, de découpler la structure du sol. En cas de séisme de degré XII sur l'échelle de Mercalli – ce fut lui qui m'apprit ce nom –, son bâtiment avait une chance de résister de trente pour cent supérieure à celle d'un bâtiment normal. Trente pour cent, ça ne paraît pas grand-chose comme ça, mais le degré XII n'étant pas exactement de la rigolade, expliqua-t-il en roulant de grands yeux, c'était énorme.

Je m'abandonnai à un demi-sommeil, les yeux rivés sur mon papillon, et nous entrâmes en Italie pendant que l'*ingeniere* m'entretenait tendrement de dévastation.

L'Italie et moi nous sommes étreints en vieux amis à notre première rencontre. Dans ma précipitation à sortir du train à la gare de Turin, je trébuchai sur le marchepied et atterris les bras en croix sur le quai. Je restai un instant allongé, sans songer à pleurer, avec la béatitude d'un prêtre à son ordination. L'Italie sentait la pierre à fusil. L'Italie sentait la guerre.

L'*ingeniere* décida de prendre un fiacre. C'était plus cher que de marcher, mais ma mère lui avait confié de l'argent dans une enveloppe et tout comme le vin devait être bu, énonça-t-il, l'argent devait être dépensé, d'ailleurs, allons nous acheter un petit quart de rouge du Pô avant la route, si tu veux bien.

Je voulais bien, émerveillé par ce que je découvrais : soldats en permission, soldats sur le départ, porteurs, conducteurs de train, et toute une foule de gens louches dont la fonction ou les ambitions paraissaient mystérieuses au gamin que j'étais. Je n'avais jamais vu de gens louches de ma vie. J'eus l'impression qu'ils retournaient avec bienveillance mes regards insistants, comme pour me dire *tu es des nôtres*. Peut-être fixaient-ils juste la bosse bleue qui poussait au beau milieu de mon front. J'avancais dans une forêt de jambes, béat, subjugué par d'autres odeurs : créosote et cuir, métal et canons, des parfums de pénombre et de champs de bataille. Et il y avait le bruit, un vacarme de forge. Ça grinçait, couinait, percutait, une musique concrète jouée par des illettrés, bien loin des salles où des notables blasés se presseraient un jour pour faire semblant de l'apprécier.

J'arrivais sans le savoir en plein futurisme. Le monde n'était que vitesse, celle des pas, des trains, des balles, des changements de fortune ou d'alliances. Tous ces hommes, pourtant, toute cette masse semblait freiner des quatre fers. Les corps exultaient, se pressaient vers les wagons, les tranchées, un horizon barbelé. Mais quelque chose, entre deux mouvements, deux élans, hurlait *je veux vivre encore un peu*.

Plus tard, quand ma carrière décolla, un collectionneur me montra avec fierté sa dernière acquisition, le tableau futuriste *La Révolte*, de Luigi

Russolo. C'était à Rome, au tournant des années trente, je crois. L'homme se considérait comme un amateur éclairé, passionné d'art abstrait. C'était un imbécile. À moins d'avoir été présent ce jour-là, à la gare de Porta Nuova, personne ne peut comprendre cette œuvre. Personne ne peut comprendre qu'elle n'a rien d'abstrait. C'est un tableau figuratif. Russolo a peint ce qui nous explosait à la figure.

Aucun gosse de douze ans ne le formule en ces termes, évidemment. Sur le moment, je me contentai de regarder autour de moi, les yeux écarquillés, pendant que l'*ingeniere* se désaltérait dans une gargote au bout du quai. Mais je vis tout cela. Signe, s'il en fallait encore un, que je n'étais pas tout à fait comme tout le monde.

Nous quittâmes la gare sous une neige légère. Nous étions à peine sortis qu'un carabinier s'interposa et demanda à voir mes papiers. Pas ceux de mon compagnon, juste les miens. Les doigts engourdis par le froid et le petit rouge du Pô, l'*ingeniere* Carmone lui tendit mon laissez-passer. L'autre me regarda d'un air soupçonneux, un air qu'il devait revêtir chaque matin pour aller travailler et remiser le soir, à moins qu'il ne fût né avec.

– Tu es un petit *Francese* ?

Je n'aimais pas qu'on m'appelle « Français ». J'aimais encore moins qu'on m'appelle « petit ».

– Petit *Francese* toi-même, *cazzino*.

Le carabinier manqua s'étrangler, *cazzino* était l'insulte préférée des arrière-cours où j'avais grandi, et les carabiniers n'ont pas choisi un métier où l'on porte de si beaux uniformes pour qu'on insulte la taille de leur virilité.

En bon ingénieur qu'il était, l'*ingeniere* tira l'enveloppe de ma mère de sa poche et remit de la graisse dans les rouages qui s'étaient grippés. Nous pûmes bientôt repartir. Je refusai de monter dans un fiacre, désignai un

tramway. Carmone maugréa, consulta une carte, posa quelques questions, établit que le tramway ne nous déposerait pas trop loin de l'endroit où nous devions nous rendre.

Les fesses sur un banc de bois, je traversai la première grande ville de ma vie. J'étais heureux. J'avais perdu mon père, j'ignorais quand je reverrais ma mère mais oui, j'étais heureux et ivre de tout ce qui était encore devant moi, cette masse d'avenir à escalader, à tailler à ma mesure.

– Dites, *signor* Carmone ?

– Oui ?

– C'est quoi l'électricité ?

Il me dévisagea avec ahurissement, parut se rappeler que j'avais passé la première décennie de ma vie dans un village de Savoie que je n'avais jamais quitté.

– C'est ça, mon garçon.

Il désigna un lampadaire, surmonté d'un beau globe d'or.

– C'est comme une bougie, alors ?

– Mais qui ne s'arrête jamais. Ce sont des électrons qui circulent entre deux morceaux de charbon.

– C'est quoi un électron ? Un genre de fée ?

– Non, c'est de la science.

– C'est quoi la science ?

Les flocons tournaient, légers comme une robe de fille. L'*ingeniere* répondit à mes questions sans impatience ni condescendance. Nous dépassâmes bientôt un immense bâtiment en construction : le Lingotto, où les voitures Fiat monteraient quelques années plus tard, par une rampe hélicoïdale, vers le toit où elles feraient leurs premiers tours de roue après assemblage – une Sacra di San Michele mécanique. Les faubourgs se clairesmèrent, les routes laissèrent place à des pistes, le tramway s'arrêta dans ce qui ressemblait à un champ. Il nous fallut parcourir les trois derniers kilomètres à pied. Je suis reconnaissant à ce type, Carmone, de m'avoir accompagné si loin, malgré le froid, malgré l'époque. Nous marchions dans la boue et j'imaginais que, déjà, les yeux de ma mère

commençaient à pâlir dans sa mémoire, à lui paraître moins violets. Mais il me conduisit sans faillir jusqu'à la porte de Zio Alberto.

Il fallut maltraiter la cloche et frapper plusieurs fois au battant avant qu'Alberto daignât ouvrir, vêtu d'un débardeur sale. Les mêmes yeux troubles que l'*ingeniere*, fissurés de veinules rouges : les deux hommes partageaient un amour immodéré pour la grappe. Ma mère avait écrit pour annoncer ma venue, il n'y avait donc pas grand-chose à expliquer.

– Voici votre nouvel apprenti, Michelangelo, le fils d'Antonella Vitaliani. Votre neveu.

– Je n'aime pas qu'on m'appelle Michelangelo.

Zio Alberto baissa les yeux sur moi. Je crus qu'il allait me demander comment je préférais être appelé, à quoi j'aurais répondu « Mimo ». Le surnom que mes parents me donnaient depuis toujours, le surnom qu'on me donnerait encore pendant soixante-dix ans.

– Je veux pas de lui, dit Alberto.

Une nouvelle fois, j'avais oublié un détail. Parce que oui, c'en est un, de détail.

– Je ne comprends pas. Je pensais qu'Antonell... que Mme Vitaliani vous avait écrit, et que c'était agréé.

– Elle m'a écrit. Mais j'en veux pas, d'un apprenti comme ça.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que personne m'a dit que c'était un nabot.

C'è un piccolo problema, avait commenté la vieille Rosa, la voisine qui accouchait ma mère par une nuit de tempête. Le poêle claquait, attisé par un vent contraire, un tirage d'enfer rougissait les murs. Quelques matrones du quartier, venues assister à l'événement, curieuses d'entrevoir ces chairs fermes qui faisaient fantasmer leurs maris, s'étaient enfuies depuis longtemps en se signant et en murmurant *il diavolo*. La vieille Rosa, impavide, continuait de chantonner, d'éponger, d'encourager. Le choléra, le froid, la malchance tout simplement, un couteau qu'on n'aurait pas tiré si l'on avait moins bu lui avaient pris enfants, amis, maris. Elle était vieille, elle était laide, elle n'avait rien à perdre. Le diable la laissait donc tranquille, il savait reconnaître une source d'ennuis. Il avait des proies plus faciles.

C'è un piccolo problema, donc, dit-elle en m'arrachant aux entrailles d'Antonella Vitaliani. Tout tenait à ce mot, *piccolo*, il fut évident à qui me voyait que je resterais plus ou moins *piccolo* toute ma vie. Rosa me coucha sur ma mère épuisée. Mon père monta quatre à quatre, Rosa raconta plus tard qu'il avait froncé les sourcils en me voyant, regardé autour de lui de l'air de chercher autre chose, son véritable fils plutôt que cette ébauche, puis hoché la tête, *je vois, c'est comme ça*, comme lorsqu'il tapait dans une fissure cachée au cœur d'un bloc de pierre qui pulvérisait le travail de plusieurs semaines. On ne peut pas en vouloir à la pierre.

À la pierre, justement, on attribua ma différence. Ma mère n'avait pas su se reposer, portant des blocs énormes à l'atelier, à faire rougir les gros bras du quartier. Le pauvre Mimo, à en croire les voisines, en avait pâti. Achondroplasie, dirait-on plus tard. On me qualifierait de personne de

petite taille, ce qui, franchement, ne valait pas mieux que le « nabot » de Zio Alberto. On m'expliquerait que ma taille ne me définissait pas. Si c'était vrai, pourquoi parler de ma taille ? Je n'ai jamais entendu évoquer une « personne de taille moyenne ».

Je n'en voulus jamais à mes parents. Si la pierre fit ce que je suis, si une magie noire était à l'œuvre, elle me combla aussi de ce qu'elle me prit. La pierre me parla toujours, toutes les pierres, calcaires, métamorphiques, tombales même, celles sur lesquelles je me coucherais bientôt pour écouter des histoires de gisants.

– Ce n'est pas ce qui était prévu, murmura l'*ingeniere*, se tapotant les lèvres d'un doigt ganté. C'est fâcheux.

Il neigeait dru maintenant. Zio Alberto haussa les épaules, voulut nous claquer la porte au nez. L'*ingeniere* la bloqua du pied. Il tira l'enveloppe de ma mère de la poche intérieure de son vieux manteau de fourrure, la tendit à mon oncle. Il y avait là presque toutes les économies des Vitaliani. Des années d'exil, de labeur, de peau brûlée par le soleil et le sel, de recommencements, des années de marbre sous les ongles, avec parfois une once de cette tendresse qui m'avait vu naître. C'est pour ça que ces billets sales et froissés étaient précieux. Pour ça que Zio Alberto rouvrit un peu la porte.

– Cette somme était pour le petit. Je veux dire, Mimo, corrigea-t-il en rougissant. Si Mimo est d'accord pour vous la donner, il ne serait plus un apprenti, mais un associé.

Zio Alberto acquiesça lentement.

– Hmm, un associé.

Il hésitait encore. Carmone attendit le plus longtemps possible, puis soupira et sortit une pochette de cuir de son packaging. Tout dans l'*ingeniere* célébrait l'usure, le rapiècement, une esthétique du temps qui passe. Mais le cuir de la pochette, neuf, souple, semblait encore frémir des emportements de la bête qu'il avait habillée. Carmone passa un gant craquelé dessus, l'ouvrit et en sortit une pipe à contrecœur.

– C’est une pipe que j’ai acquise à grands frais. Taillée dans la souche d’une bruyère sur laquelle le Héros des deux mondes, le grand Garibaldi lui-même, se serait assis lors de sa noble et infructueuse tentative pour rallier Rome à notre beau royaume.

J’avais vu des dizaines de ces pipes, que l’on vendait à Aigues-Mortes à ces nigauds de Français. J’ignorais comment celle-ci avait fini dans les mains de Carmone, comment il s’était laissé prendre. J’eus un peu honte pour lui et pour l’Italie en général. C’était un homme naïf, généreux. Ce geste lui coûtait et je sais qu’il le fit sincèrement, pour m’aider, pas parce qu’il était pressé de rentrer ou redoutait de s’encombrer d’un gamin de douze ans aux proportions inhabituelles. Alberto accepta, ils scellèrent l’affaire avec un coup d’une gnôle dont l’aigreur piquait l’air à l’intérieur de la mesure. Puis Carmone se leva, un petit dernier pour la route, et bientôt sa silhouette vacillante s’éloigna sous la neige.

Il se retourna une dernière fois, main levée dans la phosphorescence jaune d’un monde agonisant, et me sourit. Les Abruzzes étaient loin, il n’était plus tout jeune, l’époque était rude. Je ne me rendis pas au lac de Scanno, plus tard, de peur de constater qu’il n’y avait pas là-bas, et qu’il n’y eut jamais, de tour montée sur un roulement à billes.

Je dois beaucoup aux femmes dites « perdues », et mon oncle Alberto était le fils de l'une d'elles. Une fille courageuse qui se couchait sous les hommes, au port de Gênes, sans colère ni honte. C'était la seule personne dont mon oncle parlait avec respect, une ferveur confinant à la vénération. Mais la sainte des venelles était loin. Et puisque Alberto ne savait ni lire ni écrire, sa mère devenait, à chaque jour qui passait, de plus en plus mythologique. Pour ma part j'écrivais plutôt bien, ce dont mon oncle, lorsqu'il s'en aperçut, fut ravi.

Mon oncle Alberto n'était pas mon oncle. Nous n'avions pas le moindre atome de sang en commun. Je ne parvins jamais à éclaircir totalement l'affaire, mais son grand-père avait apparemment une dette vis-à-vis du mien, un prêt non remboursé dont la charge morale se transmettait de génération en génération. À sa manière perverse, Alberto était honnête. Sollicité par ma mère, il avait accepté de m'accueillir. Il possédait un petit atelier dans les faubourgs de Turin. Comme il était célibataire et peu porté sur le luxe, quelques engagements ici et là suffisaient à subvenir à ses besoins, ou y avaient suffi jusqu'au moment où j'arrivai. Car la guerre, entreprise de progrès vantée par beaucoup d'exaltés à l'époque, lesquels n'aimaient d'ailleurs pas le terme « exalté » et lui préféraient « poète » ou « philosophe », la guerre, donc, avait popularisé des matériaux moins chers que la pierre, plus légers, faciles à produire et à travailler. L'acier était le pire ennemi d'Alberto, qui l'insultait jusque dans son sommeil. Il le détestait plus encore que les Austro-Hongrois ou les Allemands. À un *Crucco*, comme on appelait les Boches là-bas, on pouvait encore trouver des circonstances atténuantes. Leur cuisine, leurs casques à pointe ridicules,

ils avaient de quoi être en colère. Alors qu'on n'avait pas idée de construire en acier, et rirait bien qui rirait le dernier quand tout s'effondrerait. Alberto n'avait pas compris que tout s'était déjà effondré. À son crédit, l'acier n'y était pas pour rien, il avait fait de beaux canons.

Alberto avait l'air vieux, mais ne l'était pas. À trente-cinq ans, il habitait seul une pièce attenante à son atelier. Son célibat étonnait, d'autant qu'après une douche, lavé de la poussière de marbre et vêtu de son unique costume, il n'était pas trop mal. Il fréquentait toujours le même bordel de Turin, où il traitait les filles avec un respect légendaire. L'expression « s'y prendre comme Alberto » fut populaire au début des années vingt dans les quartiers sud de la ville, entre le Lingotto et San Salvario, avant de décliner quand Alberto déménagea, emportant ses marbres et son esclave, c'est-à-dire moi. Associé, j'en ris encore.

On m'a beaucoup demandé quel rôle il avait joué dans la suite. Si par « la suite » on entend ma carrière, aucun. Si en revanche on entend ma dernière œuvre, quelques éclats de lui y sont sans doute inclus. Non, pas des éclats, des *fragments* – je ne voudrais pas qu'on le soupçonnât d'avoir un jour brillé. Zio Alberto était un enfoiré. Pas un monstre, juste un pauvre type, ce qui revient au même. Je repense à lui sans haine, mais sans tristesse.

Pendant près d'un an, je vécus à l'ombre de cet homme. Je cuisinais, je nettoysais. Je transportais, je livrais. Cent fois je faillis me faire écraser par un tramway, renverser par un cheval, tabasser par un type qui s'était moqué de ma taille et auquel j'avais répondu qu'au moins ma taille n'était pas un problème au *piano di sotto*, à l'étage inférieur, de préférence devant sa petite amie. L'*ingeniere* Carmone aurait été ravi de trouver l'ambiance si électrique dans notre quartier. Chaque interaction était un foudroiement potentiel, un déplacement d'électrons dont on ne savait jamais ce qu'il provoquerait. Nous étions en guerre contre les Allemands, les Austro-Hongrois, nos gouvernements, nos voisins, façon de dire que nous étions en guerre contre nous-mêmes. L'un voulait la guerre, l'autre la paix, le ton montait, et celui qui voulait la paix finissait par donner le premier coup de poing.

Zio Alberto m'interdisait de toucher à ses outils. Il me surprit une fois à corriger un petit bénitier que lui avait commandé la paroisse voisine de Beata Vergine delle Grazie. Alberto se prenait une cuite monumentale une ou deux fois par semaine, et la dernière avait laissé des traces. Le bénitier était grossier, insultant, un gamin de douze ans aurait pu mieux faire, et il le fit pendant que l'autre cuvait son vin. Alberto se réveilla et me prit en flagrant délit, ciseau en main. Il examina mon travail avec ahurissement, me roua ensuite de coups en m'insultant dans une langue que je ne compris pas, un patois de Gênes. Puis il se rendormit. Quand il rouvrit les yeux, et me découvrit perclus et couvert de bleus, il feignit de ne pas savoir ce qu'il s'était passé. Il alla droit à son bénitier, remarqua qu'il n'était pas mécontent de son travail, et me proposa avec magnanimité de le livrer lui-même.

Alberto me dictait régulièrement une lettre à sa mère, et m'autorisait à en écrire une à la mienne en même temps – il payait généreusement le timbre. Antonella ne répondait pas toujours, en permanence sur les routes, chassant l'emploi qui lui permettrait de tenir encore une semaine, puis une autre. Ses yeux violets me manquaient. Mon père, l'homme qui avait guidé mes premiers coups maladroits, l'homme qui m'avait appris la différence entre gradine, rifloir et taillant, s'estompait.

Le travail se fit plus rare au cours de l'année 1917, les humeurs d'Alberto plus sombres, les cuites plus violentes. Des colonnes de soldats marchaient parfois sur fond de crépuscule, les journaux ne parlaient que d'elle, la guerre, la guerre, mais nous n'en percevions qu'un vague malaise, l'impression d'une dissociation avec notre environnement, celle de ne jamais être à la bonne place. Là-bas, une bête immonde maltraitait l'horizon. Mais nous menions une existence presque normale, une vie d'embusqués qui donnait un petit goût de culpabilité à tout ce que nous mangions. En tout cas jusqu'au 22 août, où le pain vint à manquer, et où il n'y eut plus rien à manger du tout. Turin explosa. Le nom de Lénine apparut sur les murs de la ville, des barricades s'élevèrent, un révolutionnaire m'arrêta même dans la rue le matin du 24 pour me dire de

faire attention, que leurs barricades étaient *électrifiées*, ce qui m'indiqua plus sûrement que tout le reste que le monde changeait. Le type m'appela « camarade » et me tapa dans le dos. Je vis des femmes affronter des soldats penauds sur des barricades, escalader des blindés, exposer des poitrines conquérantes et furieuses sur lesquelles ils n'osèrent pas tirer. Pas tout de suite en tout cas.

La révolte dura trois jours. Personne ne parvenait à s'entendre, si ce n'était sur le fait qu'on en avait assez de la guerre. Le gouvernement finit par mettre tout le monde d'accord à coups de mitrailleuses, cinquante morts refroidirent les ardeurs. Je me terrai à l'atelier. Un soir, le calme venait à peine de revenir, et un peu de pain aussi, Zio Alberto rentra d'humeur plus joyeuse que d'habitude. Il fit semblant de me décocher une claque, gloussa en me voyant plonger sous la table, puis m'ordonna de prendre la plume et me dicta une lettre pour sa mère. Il sentait la vinasse qu'on servait au coin de la rue.

Mamma,

J'ai bien reçu le mandat que tu m'as envoyé. Grâce à lui, je vais pouvoir acheter le petit atelier que je t'ai parlé à la Noël. C'est en Ligurie, alors plus proche de toi. Il n'y a plus de boulot à Turin. Mais là-bas, ils ont un château qu'a toujours besoin de réparations, et une église que les autorités elles y tiennent beaucoup, alors c'est du travail. J'ai vendu ici, pour pas cher mais bon, je viens de signer avec ce rat de Lorenzo, et je pars bientôt avec ce petit merdeux de Mimo. Je t'écirai de Pietra d'Alba, ton fils qui t'aime.

– Et fais-moi une belle signature, *pezzo di merda*, conclut Zio Alberto. Une qui montre que j'ai réussi.

Quand je repense à cette époque, c'est étrange : je n'étais pas malheureux. J'étais seul, je n'avais rien ni personne, on retournait des forêts dans le nord de l'Europe, on y semait de la chair lardée de métal, plus quelques obus qui exploseraient des années plus tard à la figure de promeneurs innocents, on

inventait une désolation à faire pâlir Mercalli, qui n'avait donné que douze degrés à sa pauvre échelle. Mais je n'étais pas malheureux, je le constatais chaque soir, quand je priais un panthéon personnel d'idoles qui changèrent tout au long de ma vie et inclurent même, plus tard, des chanteurs d'opéra et des joueurs de football. Peut-être parce que j'étais jeune, mes jours étaient beaux. Je ne mesure qu'aujourd'hui ce que la beauté du jour doit à la prescience de la nuit.

L'abbé quitte son bureau et entame la descente par l'escalier des Morts, le bien-nommé. Dans quelques instants, il se rendra au chevet de l'homme qui agonise dans l'annexe. Les frères lui ont fait dire que l'heure était proche. Il posera le pain de vie sur ses lèvres.

Padre Vincenzo traverse l'église sans prêter attention à ses fresques, franchit le portail du Zodiaque, débouche sur les terrasses au sommet du mont Pirchiriano, d'où l'abbaye toise le Piémont. Devant lui, les ruines d'une tour. La légende raconte qu'une jeune paysanne, la belle Alda, s'en serait autrefois envolée pour échapper à des soldats ennemis, aidée par saint Michel. *Vanitas vanitatis*, elle voulut réitérer l'exploit devant les villageois, histoire de les impressionner, et s'écrasa en contrebas. Comme le ferait au quatorzième siècle une partie de la tour qui porte son nom, abattue par l'un des nombreux tremblements de terre qui secouent régulièrement la région.

Plus loin, quelques marches s'enfoncent dans le sol, barrées par une chaîne et un panneau « Passage interdit ». L'abbé l'enjambe avec une souplesse méritoire pour son âge. Ce n'est pas le chemin de l'annexe où le mourant l'attend. Avant de le rejoindre, le prêtre veut la voir, *elle*. Elle qui lui donne parfois un sommeil malaisé, car il redoute une intrusion, ou pire. On ne sait jamais ce qui peut arriver, comme cette fois, il y a quinze ans, où fra Bartolomeo avait surpris quelqu'un juste devant la dernière grille qui la protégeait. L'homme, un Américain, avait tenté de se faire passer pour un visiteur égaré. L'abbé avait tout de suite flairé le mensonge, il connaissait son odeur par cœur, c'était celle des confessionnaux. Aucun touriste ne pouvait descendre si profondément dans le socle de la Sacra di San Michele par accident. Non, l'homme était là parce qu'il avait entendu la rumeur.

L'abbé avait vu juste. Cinq ans plus tard, le même homme était revenu avec une autorisation en bonne et due forme signée d'une huile du Vatican. On lui avait donc ouvert la porte, et la liste de ceux qui l'avaient contemplée s'était un peu allongée. Leonard B. Williams, c'était le nom de ce professeur de l'université Stanford, en Californie. Williams avait consacré sa vie à la captive de la Sacra, tentant de percer son mystère. Il avait publié une monographie sur elle, quelques articles, puis le silence. Ses travaux, pourtant brillants, dormaient sur des étagères oubliées. Le Vatican avait bien joué son coup, en ouvrant cette porte comme s'ils n'avaient rien à cacher. Pendant des années, le calme était revenu. Mais depuis quelques mois les moines signalaient des touristes qui n'en étaient pas, des fureteurs. Ils étaient reconnaissables entre mille. La pression remontait.

Pendant de longues minutes, l'abbé descend, s'orientant sans faillir dans le dédale des couloirs. Son chemin, il le trouverait dans le noir tant il l'a parcouru. Un tintement de grelots l'accompagne – le son du trousseau de clés dans sa main. Ces fichues clés. Il y en a une pour chaque porte de l'abbaye, parfois deux, comme si derrière le moindre battant palpitait un mystère. À croire que le mystère qui les rassemble là, l'eucharistie, n'est pas suffisant.

Il touche au but. Sent la terre, l'humidité, le parfum de milliards d'atomes de granit écrasés par leur propre poids, et même un peu de cette verdure des pentes alentour. La grille, enfin. Celle d'autrefois a été remplacée, elle est maintenant dotée d'une serrure à cinq points. Le boîtier de la télécommande ne marche pas du premier coup, padre Vincenzo s'acharne sur ses boutons en caoutchouc, *à chaque fois c'est pareil, tu parles d'un progrès, on est en 1986 et on n'arrive pas à produire une télécommande qui fonctionne ?* Il se reprend, *Seigneur, pardonne mon impatience.*

Le voyant rouge finit par s'éteindre, l'alarme est désactivée. L'ultime couloir est surveillé par deux caméras dernier cri, pas plus grosses que des boîtes à chaussures. Il est impossible d'entrer sans alerter quelqu'un. Et même si un intrus y parvenait, à quoi bon ? Il ne partirait pas avec elle. Il avait fallu dix hommes pour la descendre.

Padre Vincenzo frémit. Ce n'est pas le vol qu'il faut craindre. Il n'oublie pas ce cinglé de Laszlo Toth. Il s'en veut de nouveau, « *cinglé* » *n'est pas charitable, disons « déséquilibré »*. Ils avaient frôlé le drame. Mais il ne veut pas penser à Laszlo en cet instant, au visage sinistre et au regard illuminé du Hongrois. Le drame avait été évité.

On l'enferme pour la protéger. L'ironie n'échappe pas à l'abbé. *Elle est là, ne vous inquiétez pas, elle se porte à merveille, à ceci près que personne n'a le droit de la voir.* Personne à part lui, le *padre*, les moines qui en font la demande, les rares cardinaux qui l'ont enfermée là il y a quarante ans et sont encore vivants, probablement quelques bureaucrates aussi. Une trentaine de personnes au monde, tout au plus. Et bien sûr son créateur, qui disposait de sa propre clé. Il venait à son gré s'occuper d'elle et la laver régulièrement. Car, oui, il faut la laver.

L'abbé ouvre les deux dernières serrures. Il commence toujours par celle du haut, un tic qui trahit peut-être une forme de nervosité. Il aimerait s'en débarrasser et se promet – comme il le fit lors de sa précédente visite – de commencer la prochaine fois par celle du bas. La porte s'ouvre en silence – le serrurier qui leur a vanté la qualité des gonds n'a pas menti.

Il n'allume pas. Les néons d'origine ont été remplacés en même temps que la grille par un éclairage plus doux, et c'est tant mieux, ces néons la brutalisaient. Mais il préfère la voir dans le noir. L'abbé s'avance, la touche du bout des doigts, par habitude. Elle est un peu plus grande que lui. Au centre d'une pièce ronde, un sanctuaire primitif à voûtes romanes, elle se tient un peu courbée sur son socle, abîmée dans un rêve de pierre. La seule lumière vient du couloir, découpe deux visages, la cassure d'un poignet. L'abbé sait chaque détail de la statue qui dort dans l'ombre, pour l'avoir scrutée à s'en user les yeux.

On l'enferme pour la protéger.

L'abbé soupçonne que ceux qui l'ont mise là ont tenté de se protéger *eux*.

La ville de Savone avait offert deux papes à l'Italie, Sixte IV et Jules II. Pietra d'Alba, à trente kilomètres au nord à peine, faillit lui en donner un troisième. Je crois être un peu responsable de cet échec.

J'aurais bien ri si l'on m'avait dit, en ce matin du 10 décembre 1917, que l'histoire de la papauté serait infléchie par le gamin qui traînait des pieds derrière Zio Alberto. Nous avions voyagé pendant trois jours, presque sans arrêt. Le pays entier était suspendu aux nouvelles du front, après la raclée que les Austro-Hongrois nous avaient infligée à Caporetto. On disait les positions stabilisées non loin de Venise. On disait aussi le contraire, que l'ennemi allait débarquer et nous égorger dans notre sommeil ou, pire, nous forcer à manger du chou.

Pietra d'Alba apparut, taillée dans la lumière du levant, sur son piton rocheux. Sa position, je le compris une heure plus tard, était une illusion. Pietra n'était pas perchée sur un éperon mais posée en bordure d'un plateau. *Vraiment* en bordure, c'est-à-dire que, entre le mur d'enceinte du village et le bord de la falaise, il y avait un passage à peine assez large pour deux hommes de front. Puis cinquante mètres de vide, ou plus exactement d'air pur, chargé d'essences de résine et de thym.

Il fallait traverser entièrement le village pour découvrir ce qui avait fait sa réputation : un plateau immense qui ondulait vers le Piémont, un morceau de Toscane déplacé là par les caprices de la géologie. À l'ouest comme à l'est, la Ligurie veillait et lui rappelait de ne pas prendre ses aises. C'était la montagne, des pentes couvertes d'une forêt d'un vert presque aussi noir que les bêtes qui y rôdaient. Pietra d'Alba était belle avec sa pierre un peu rose – des milliers d'aubes s'y étaient incrustées.

Le visiteur, même épuisé, même de mauvaise humeur, remarquait aussitôt deux bâtiments notables. Le premier, une fabuleuse église baroque, devait ses proportions et sa façade de marbre rouge et vert, inattendues si loin dans les terres, à son saint patron. San Pietro delle Lacrime avait été construite sur le lieu même où saint Pierre, parti évangéliser ce pays de rustres qui deviendrait la France, s'était arrêté. Cette nuit-là, selon la légende, il avait rêvé de son triple reniement du Christ, et pleuré. Ses larmes s'étaient infiltrées dans la roche, avaient formé une source souterraine qui alimentait désormais un lac un peu plus loin. L'église avait été construite aux environs de 1750 à l'aplomb de cette source, qui affleurait dans la crypte. On lui prêtait des propriétés miraculeuses, et les dons affluaient. Il n'y avait jamais eu de miracle, pourtant, à part peut-être la transformation de ce plateau, par la vertu de l'eau, en morceau de Toscane.

Le chauffeur nous déposa juste devant l'église, sur l'insistance d'Alberto. Il avait tenu à venir de Savone en voiture, en conquérant, pas comme ces péquenauds en carriole. C'était une opération publicitaire avant l'heure, mais qui tomba à plat. Le village semblait avoir fait une fête de tous les diables la veille, à en juger par la banderole qui traînait encore dans une fontaine, servant d'écharpe à un lion, et par les confettis qu'un vent joueur levait à chaque bourrasque. Alberto demanda au chauffeur de klaxonner, ce qui n'alerta que quelques tourterelles. Furieux, il décida de terminer le trajet à pied. L'atelier qu'il avait acheté se situait hors du village.

C'est en sortant de Pietra que nous vîmes le second bâtiment. Ou que lui nous vit, car j'eus l'impression qu'il nous toisait malgré la distance, taxant les visiteurs d'indignité à moins qu'ils ne fussent princes, doges, sultans, rois, éventuellement marquis. Toutes les fois que je revins à Pietra d'Alba après une longue absence, la villa Orsini me fit exactement le même effet. Elle arrêta mes pas au même endroit, entre la dernière fontaine du village et le point où la route plongeait vers le plateau.

La villa se dressait en lisière de forêt, à environ deux kilomètres des dernières maisons. Derrière elle, des contreforts sauvages et escarpés venaient s'échouer en une écume verte juste contre ses murs. Un pays

d'altitude et de sources dont les sentiers, murmurait-on, changeaient de place à mesure qu'on les foulait. Seuls s'y enfonçaient bûcherons, charbonniers et chasseurs. C'était à eux que l'on devait l'histoire des sentiers qui bougeaient, destinée à préserver leur fierté lorsqu'ils ressortaient du bois, Petit Poucet hâves et hirsutes, une semaine après s'y être perdus.

Devant la villa, orangers, citronniers et bigaradiers s'étendaient à perte de vue. L'or des Orsini, façonné et poli par un vent de mer qui, depuis la côte, soufflait son impensable douceur sur ces hauteurs. Impossible de ne pas s'arrêter, frappé par le paysage coloré, pointilliste, un feu d'artifice mandarine, melon, abricot, mimosa, fleur de soufre, qui ne s'éteignait jamais. Le contraste avec la forêt, derrière la maison, illustrait la mission civilisatrice de la famille, inscrite sur son blason. *Ab tenebris, ad lumina*. Loin des ténèbres, vers la lumière. L'ordre, la certitude que toute chose avait sa place, et que ladite place était invariablement sous celle des Orsini. Ces derniers reconnaissaient seulement la primauté de Dieu, mais ne se privaient pas de gérer ses affaires en son absence. Si bien que les deux bâtiments notables de Pietra d'Alba étaient irrémédiablement liés et le seraient jusqu'à la fin, jumelés, deux frères qui se parlaient peu mais s'estimaient.

Je me revois cheminer le long des rangs d'orangers, ce matin-là, et les regards curieux qui nous suivaient. Je me revois découvrir l'atelier, une ancienne ferme flanquée d'une grange, le grand espace d'herbe entre les deux, avec un noyer en plein milieu. Je me rappelle avoir pensé que ma mère y serait bien, quand j'aurais gagné assez d'argent pour la faire venir. Alberto regardait autour de lui, les poings sur les hanches, les cils fardés de givre. Il hocha la tête d'un air satisfait.

– Reste plus qu'à trouver de la bonne pierre.

En 1983, Franco Maria Ricci insista pour me consacrer quelques pages de son magazine *FMR*. Comme il était un peu fou, j'acceptai. C'est mon seul entretien. Ricci ne m'interrogea pas sur *elle*, contrairement à ce que je supposais. Mais elle était bien là, en creux dans l'article, aussi discrète qu'un éléphant.

L'article ne parut jamais. Des personnes haut placées eurent vent de l'affaire, le tirage était faible, et le stock de magazines fut acheté à l'imprimerie avant parution. Le numéro 14 de *FMR* de juin 1983 sortit avec une semaine de retard et quelques pages en moins. C'est sans doute mieux ainsi. Franco m'envoya un exemplaire rescapé du pilon. On le trouvera dans ma petite malle, sous la fenêtre de ma cellule, quand je serai parti. La malle même avec laquelle j'arrivai à Pietra d'Alba il y a soixante-dix ans.

Dans l'entretien, je dis ceci :

Mon oncle Alberto ne fut jamais un grand sculpteur. Voilà pourquoi je fus pendant longtemps médiocre. Parce que je crus, à cause de lui, et sourd à la seule voix qui me disait le contraire, qu'il existait de la bonne pierre. Il n'y a pas de bonne pierre. Je le sais, parce que j'ai passé des années à la chercher. Jusqu'au moment où j'ai compris qu'il suffisait de me baisser, et de ramasser celle qui se trouvait à mes pieds.

Le vieil Emiliano, l'ancien tailleur de pierre, avait vendu l'atelier pour une bouchée de pain à Alberto. Chaque fois que ce dernier évoquait l'affaire, il se frottait les mains. Il s'était frotté les mains à Turin, se frotta les mains durant le voyage, se frotta les mains en découvrant Pietra d'Alba, l'atelier et la grange. Il ne cessa de se frotter les mains qu'au cours de notre première nuit sur place, en sentant quelqu'un se glisser dans son lit et coller deux pieds glaciaux aux siens.

Alberto m'avait permis de m'installer dans la grange, façon de dire que l'atelier et la chambre attenante, c'était chez lui. L'arrangement me convenait : qui, à treize ans, n'a pas rêvé de dormir dans la paille ? J'accourus en entendant hurler peu après minuit. Alberto était sur le point d'en venir aux mains avec ce que je pris d'abord pour un autre homme.

– Qu'est-ce que tu fous là, espèce de petit salopard ?

– Je suis Vittorio !

– Qui ça ?

– Vittorio ! Alinéa 3 du contrat !

J'entends encore sa voix peureuse, dansant entre deux registres, aigu-grave-aigu. Il se présenta exactement en ces termes, *Vittorio, alinéa 3 du contrat*. Il aurait été criminel de négliger l'offrande d'un tel sobriquet.

Alinéa avait trois ans de plus que moi. Dans ce pays d'hommes râblés, au plus près de cette terre qu'il fallait toujours soigner, lui détonnait par sa taille. C'était la seule chose que lui avait léguée son père, un agronome suédois de passage dont nul ne sut jamais ce qu'il était venu faire dans la région. Il avait engrossé une fille du village et ne s'était pas attardé quand elle lui avait annoncé la nouvelle.

Il nous fallut quelques instants pour comprendre qu'Alinéa était l'employé du vieil Emiliano, qu'il avait toujours dormi contre son vieux maître. Un dicton affirmait qu'en hiver, dans ce pays, un homme sommé de choisir entre un sac d'or et un bon feu ne préférait pas toujours l'or. La chaleur était rare, dans les maisons et dans les cœurs. Pour Alberto, deux hommes qui dormaient ensemble, ça ne se faisait pas, d'ailleurs il n'en avait jamais entendu parler. Alinéa haussa les épaules et promit de dormir dans la grange, ce qui contraria plus encore mon oncle – il commençait à regretter de ne pas avoir bien lu l'acte que lui avait envoyé son notaire. Je lui rappelai, un brin sournois, qu'il ne savait pas lire du tout, ce qui ne l'offusqua pas. Le notaire aurait dû l'avertir. D'ailleurs maintenant qu'il y pensait, M^e Dordini l'avait peut-être fait, ce soir où ils avaient tant bu avec les gars de la guilde des charpentiers. Un échange de courriers confirma plus tard qu'Alinéa faisait partie des murs, cédés pour une bouchée de pain à la condition expresse que le jeune homme fût employé pendant dix années révolues après signature – alinéa 3.

De ma vie entière, j'ai rarement rencontré un type aussi peu doué qu'Alinéa pour le travail de la pierre. Mais il nous fut d'une aide précieuse. Il était dur à la tâche, payé une misère, se contentant pour l'essentiel du gîte et du couvert. Alberto se découvrit presque une tendresse à son égard en constatant, après quelque temps, qu'il disposait dorénavant d'un second esclave : une version de moi mieux bâtie, moins insolente, et surtout sans talent.

Le lendemain, un long équipage parut, un fatras de carrioles et de chevaux fumant dans le crépuscule parme. C'était le matériel d'Alberto, en provenance de Turin. Les conducteurs burent un coup avec mon oncle et repartirent aussitôt.

Nous étions prêts pour nos premiers clients. Dans ce village, il n'y en avait jamais eu que deux : l'Église et les Orsini. Alberto décida d'aller présenter ses respects aux deux, débattit de l'ordre protocolaire, chez qui aller en premier, chacun avait des arguments valables. Les Orsini l'emportèrent. L'Église parlait un peu trop de pauvreté au goût d'Alberto, qui ne cessait de

répéter qu'il avait des traites à payer même si c'était faux. Sa mère lui avait acheté l'atelier comptant, et il ne nous payait pas. Peu après l'angélus, nous nous présentâmes donc, Alberto, Alinéa et moi, à la porte de service de la villa. Une domestique ouvrit, étudia l'équipe hétéroclite que nous formions avant de nous questionner sur l'affaire qui nous amenait.

– Je suis maître Alberto Susso, de Turin, déclama mon oncle avec force courbettes. Vous avez sans doute entendu parler de moi. J'ai repris l'atelier au vieil Emiliano, et je voudrais présenter mes respects aux très excellents marquis et marquise Orsini.

– Attendez là.

L'intendant succéda à la domestique, puis il fut décidé que nous ne relevions pas de l'intendance, mais du secrétaire du marquis, qui se présenta bientôt à la poterne. Derrière le mur d'enceinte, on distinguait un jardin d'un vert éclatant, l'éclat sombre d'un bassin qui fumait dans l'air du matin.

– Le marquis et la marquise ne reçoivent pas les artisans, expliqua le secrétaire. Parlez à l'intendant.

Sa condescendance nous éclaboussait, tombait en pluie autour de nous, la même qui arrosait, partout dans le monde, des révolutionnaires en graine. Le royaume des cieux était moins bien gardé que la villa Orsini. Je me fichais un peu du secrétaire, toujours fasciné par le jardin, où j'apercevais plusieurs statues. Des domestiques décrochaient une banderole tendue entre deux d'entre elles, pareille à celle que j'avais vue dans la fontaine du village à notre arrivée.

– Il y a eu un anniversaire ?

Le secrétaire me toisa, un sourcil parfaitement arqué.

– Non, nous avons célébré le départ du jeune marquis pour le front. Il rejoint un régiment en France, pour la plus grande gloire de sa famille et du royaume d'Italie.

Contre toute attente, je me mis à pleurer. Le secrétaire et Alberto se décomposèrent, rivalisant d'embarras et d'incompréhension, tous deux auraient été plus à l'aise sous le shrapnel austro-hongrois à Caporetto. Alinéa lui-même, qui commençait à verser du côté des hommes et à

abandonner les terres de l'enfance, fit quelques pas de côté pour examiner avec un intérêt soudain le jambage du portail. La domestique qui nous avait accueillis oublia un instant le protocole. Elle bouscula le secrétaire rigide pour s'agenouiller devant moi.

– Eh ben, qu'est-ce qui va pas, mon petit bonhomme ?

Je ne m'offusquai pas, je sentais que ce « petit bonhomme » s'adressait à mon âge, pas à ma taille. J'ignorais totalement pourquoi je pleurais sur une personne que je ne connaissais pas. Que savais-je à treize ans des tristesses qu'on enfouit ? Je pus seulement balbutier :

– Je voudrais qu'il revienne.

– Là, là, murmura la domestique.

Elle appuya ma tête entre ses seins, qu'elle avait généreux, et j'ai honte de dire que je me sentis mieux.

Une semaine plus tard, tout le village entra en grande pompe dans l'église San Pietro delle Lacrime. Alberto avait insisté pour y être – *c'est bon pour les affaires, faut se montrer* –, mais nous étions au dernier rang. La nef était pleine à craquer. On était venu depuis Savone et Gênes. Au premier rang, les Orsini. Juste derrière, les Magnifiques, les grandes familles de la région : les Giustiniani, les Spinola, les Grimaldi.

Le jeune marquis, le héros de Pietra d'Alba, était là, lui aussi, à la croisée du transept, auréolé d'une gloire dont il se moquait bien. On célébrait ses funérailles. Au moment où je pleurais dans le giron d'une employée de maison, il était mort depuis deux jours, le 12 décembre 1917. Pas au front, après avoir victorieusement conquis un poste ennemi à la tête de sa compagnie et au prix de sa propre vie. Non, il était mort comme la plupart des hommes, bêtement, dans ce qui devint (quand l'armée accepta de le reconnaître, après des décennies) la plus grosse catastrophe ferroviaire jamais survenue en France.

Le 12 décembre, donc, impatient de se présenter à l'état-major et de décrocher une affectation, il avait embarqué avec une troupe de permissionnaires à bord du train de Bassano à destination de Modane, puis du ML3874 à destination de Chambéry. Dans la descente de Saint-Michel-de-Maurienne, la locomotive n'avait pu retenir le poids de ce convoi long de trois cent cinquante mètres, plus de cinq cents tonnes d'acier et de gamins heureux de rentrer chez eux pour Noël. Leur joie pesait lourd, le freinage automatique avait été désactivé, *on freinera à la main*, mais non, ça n'avait pas freiné. Les wagons avaient déraillé, s'étaient encastrés, empilés, des poutres de métal grosses comme le bras tordues comme du fil de fer, et le tout avait brûlé. Le jeune marquis, éjecté par le choc, faisait partie des rares victimes retrouvées intactes. La plupart des autres, plus de quatre cents, avaient allié leur chair à l'acier.

Les *si* fusaient depuis, impuissants à détricoter la trame bien serrée du destin. Et si le jeune marquis n'était pas parti à la guerre ? Chez les Magnifiques, on évitait facilement la conscription. Et s'il n'avait pas pris ce train-là, pour arriver plus tôt au front ? Mais Virgilio Orsini avait pris le train. Il s'était porté volontaire. On pleurait donc, il ne restait que ça. Du moins les villageois pleuraient, les Orsini restant dignes, le coin des lèvres affaissé comme il se devait mais le menton haut et le regard lointain, tourné vers l'avenir de la dynastie.

Les grandes orgues retentirent pour accompagner le cercueil, porté par des hommes en uniforme vers la lumière, et la communauté s'égailla. Ma petite taille, la foule et ma position au fond de l'église firent que je ne vis pas, ce jour-là, le moindre Orsini autrement que sous la forme de silhouettes noires et distantes. L'assemblée dispersée, me croyant seul, je m'attardai pour examiner une statue. Quelque chose m'attirait vers elle.

– Elle te plaît ?

Je sursautai. Dom Anselmo, fraîchement nommé curé de San Pietro, me dévisageait de ses yeux brûlants. Jeune quarantenaire, déjà dégarni, il dérangerait par ce mélange de ferveur et de douceur que je vis par la suite chez de nombreux prêtres.

– C’est une pietà. Tu sais ce que c’est ?

– Non...

– Une représentation de la *mater dolorosa*. Une mère qui pleure son enfant au pied de la croix. C’est un maître anonyme du dix-septième siècle. Alors, elle te plaît ?

J’étudiai de plus près le visage de la mère. Des mères tristes, j’en avais vu, et pas que la mienne.

– Eh bien, vas-y. Parle, mon enfant.

– Je ne crois pas qu’elle soit triste. C’est du flan.

– Du flan ?

– Oui. Et le bras de Jésus, là, il est trop long. Et le manteau ne peut pas tomber aussi bas, sinon la Vierge se prendrait les pieds dedans en marchant. Ce n’est pas *vrai*.

– Ah, tu es ce petit Français qui travaille avec le tailleur de pierre.

– Non, mon père.

– Tu n’es pas apprenti là-bas ?

– Si, mais je suis italien, pas français.

– Comment t’appelles-tu, mon garçon ?

– Mimo, mon père.

– Mimo, ce n’est pas un nom.

– Michelangelo, mais je préfère Mimo.

– Eh bien, Michelangelo, je crois que tu es un garçon intelligent. On dirait cependant que nous avons là un joli cas de péché d’orgueil. Il est même blasphématoire de suggérer que la Vierge pourrait trébucher sur son manteau. Notre Dieu ne l’a pas soumise à ce genre de contingences. Elle est grâce, pas disgrâce. Que dirais-tu de te confesser ?

J’acceptai volontiers – il parut surpris. Ma mère se confessait à tour de bras, j’avais réclamé de le faire aussi, mais j’étais, selon elle, trop pur. Pour ne pas décevoir, je m’attribuai donc quelques péchés d’Alberto, qui horrifièrent au plus haut point dom Anselmo, mais lui offrirent le ravissement d’intercéder en ma faveur auprès du Très-Haut. Tandis qu’il me donnait l’absolution, je repensai distraitement aux Orsini, me demandant à

quoi ils pouvaient ressembler. Si leurs visages étaient nobles, ou au contraire laids. Ils me fascinaient, comme si je percevais déjà le chaos derrière l'ordre apparent, le nouveau monde qui grondait, juste sous la surface, pour renverser l'ancien.

La confession terminée, Anselmo me fit sortir par une porte du déambulatoire menant à la sacristie, laquelle communiquait avec un cloître baroque. En son centre, un jardin ceint d'un muret de pierre contenait à grand-peine palmiers, cyprès, bananiers et bougainvillées. Le clocher qui veillait sur ce petit éden le protégeait du vent en hiver, du soleil en été.

– Mon père ?

– Hmm ?

– Qu'est-ce que ça veut dire, contingences ?

– Des circonstances fortuites et imprévisibles pouvant survenir au quotidien.

Je fis mine d'avoir compris. Derrière le jardin, adossée au mur extérieur du cloître, une fontaine en forme de coquillage clapotait. Trois angelots juchés chacun sur un dauphin, une amphore sous le bras, remplissaient depuis trois cents ans le bassin. Un quatrième dauphin avait perdu son angelot. Anselmo plongeait les doigts dans l'eau, traça le signe de la croix sur son front.

– C'est le lieu où saint Pierre pleura, m'expliqua-t-il.

– Ce sont vraiment ses larmes ?

Le prêtre sourit.

– Je ne sais pas. Ce que je sais, en revanche, c'est que c'est la seule source du plateau. Sans elle, Pietra d'Alba n'existerait pas, les fruitiers non plus. C'est donc une forme de miracle.

– Elle fait d'autres miracles ?

– Il n'y en a jamais eu. Essaie.

Je mis la main dans l'eau – je dus me hisser sur la pointe des pieds. Mon vœu était banal, normal, je n'y croyais pas trop mais on ne savait jamais : *je voudrais grandir*. Rien ne se passa. Ce qui était d'autant plus injuste qu'au même moment, un Autrichien (un ennemi, donc) du nom d'Adam Rainer

s'apprêtait à subir la transformation que j'invoquais. Le seul homme connu dans l'histoire pour avoir été de petite taille, puis géant. Je ne sais pas dans quelle fontaine il trempa ses doigts.

Anselmo désigna le dauphin solitaire, celui qui avait perdu son cavalier. En réalité, m'expliqua-t-il, la fontaine n'avait jamais été terminée, le sculpteur était mort à trente ans.

– Est-ce que ton maître pourrait nous faire un quatrième angelot ? Nous venons de recevoir une généreuse donation qui nous permet d'envisager divers travaux.

Je promis de demander et pris congé. La nuit tombait. Je m'arrêtai avant la descente du plateau, à la sortie du village, pour scruter la villa Orsini. Je crus distinguer un mouvement à une fenêtre, mais j'étais trop loin pour voir quoi que ce fût. On devait mettre la table sous les hauts plafonds, tout devait être d'or, d'argent, mais avait-on faim après avoir enterré un fils ? Peut-être pleuraient-ils simplement, sans toucher à leurs assiettes, des larmes d'or et d'argent.

Zio Alberto dodelinait déjà de la tête quand j'arrivai, une bouteille vide devant lui. *Les émotions de la journée*, expliqua-t-il, *quand même, crever à vingt-deux ans, ça se fait pas*. Je lui annonçai fièrement l'offre de dom Anselmo, une erreur que je ne commis plus par la suite. Il se mit dans une rage folle, me gifla, et je ne dus qu'à un froncement de sourcils d'Alinéa, qui mangeait dans un coin de l'atelier, de ne pas avoir été passé à tabac comme à Turin. Zio Alberto, hors de lui, m'accusa de faire des affaires dans son dos, *qu'est-ce que tu crois, que je suis pas capable de faire rentrer de l'argent ? Puisque tu es si doué, vas-y, sculpte-le toi-même, ton putain d'angelot*.

Puis il s'endormit. Retenant mes larmes, je pris un marteau, plaçai le ciseau contre un bloc de marbre qui semblait de la bonne taille, et donnai le premier coup d'une longue série.

Alberto partit pour un voyage de plusieurs jours dans les villages voisins, d'où il rapporta quelques contrats. Il entra droit dans l'atelier et étudia l'angelot que je terminais. Il paraissait fatigué mais sobre, ce qui signifiait juste qu'il n'avait pas trouvé à boire.

– C'est toi qui as fait ça ?

– Oui, Zio.

J'aimerais revoir cet angelot. Je rirais sans doute de mes erreurs de jeunesse. Je crois tout de même qu'il était acceptable. Alberto secoua la tête, tendit la main.

– Passe-moi ta gradine.

Il tourna autour de l'angelot, mon outil à la main, s'apprêta à corriger un détail, renonça, un autre détail, renonça, me regarda de nouveau, répéta :

– C'est toi qui as fait ça ?

– Oui, Zio.

Sans me quitter des yeux, il alla chercher une bouteille, ôta le bouchon avec ses dents, but une longue goulée.

– Qui t'a appris à sculpter comme ça ?

– Mon père.

J'étais précoce à treize ans, mais le terme n'existait pas encore. Le monde d'alors était plus simple. On était riche ou pauvre, mort ou vivant. L'époque n'était pas à la nuance. Mon père avait tiré la même tête que Zio Alberto le jour où, à sept ans, je lui avais dit « non, pas ici », alors qu'il posait le ciseau sur un trumeau qu'il sculptait.

– Tu te débrouilles, c'est sûr, mais des comme toi, j'avais qu'à me baisser pour en ramasser, à Turin. Alors te monte pas le bourrichon. Et il est dégueulasse, cet atelier. T'as pas intérêt à aller te coucher avant d'avoir nettoyé.

Puis il retourna mon travail et y apposa son monogramme. La première œuvre de Mimo Vitaliani, *Ange tenant une amphore*, est signée d'Alberto Susso.

Je me couchai de méchante humeur sur mon lit de paille. Alinéa me rejoignit un peu plus tard, trébuchant sur l'échelle qui montait au grenier. Il jura, pouffa, s'approcha de mon coin à quatre pattes. Il avait eu droit à quelques verres de la piquette de Zio Alberto.

– Dis donc, le patron, il était pas très content avec cette histoire d'ange. Il arrête pas de dire que tu pètes plus haut que ton cul.

– J'y peux rien, c'est que mon cul est trop bas.

– Hein ?

– Rien. Bonne nuit.

– Eh, Mimo.

– Hmm ?

– On va au cimetière ?

Peu de mots promettent autant d'aventure que « cimetière », du moins lorsque l'on a treize ans. Je me redressai sur un coude.

– Au cimetière ?

– Oui. Chacun doit faire un tour complet, tout seul. Celui qui se dégonfle doit embrasser la fille Giordano.

Giordano, l'aubergiste. Sa fille était une beauté voluptueuse de quatorze ans curieuse de tout. L'embrasser n'était pas en soi une punition, bien au contraire, mais Giordano lui-même n'était jamais loin d'elle, et un fusil chargé jamais loin de Giordano.

Il fallait revenir vers Pietra d'Alba pour se rendre au cimetière puis, juste avant la montée vers le village, tourner à droite, là où un chemin coupait la route principale. Après un court passage dans la forêt, on atteignait la terrasse ombragée où se trouvait le cimetière, dont la taille surprenait pour un village de cinq cents âmes. Mais la région était riche en grandes familles qui trouvaient l'endroit charmant, loin des souillures de la côte, et l'avaient élu comme lieu de villégiature éternelle. De splendides mausolées côtoyaient des sépultures plus humbles et célébraient la toute-puissance de leurs habitants, lesquels avaient pourtant perdu ce qu'ils avaient de plus

précieux. La contradiction ne dérangeait personne. Les morts sont de mauvaise foi.

Le passage dans la forêt mit mes nerfs à rude épreuve. Il avait plu toute la journée, le sol fumait un peu. La route avait des airs de tranchée, entre deux talus à peine contenus par des murs bedonnants. Alinéa me demandait constamment si j'avais peur, une forfanterie destinée à cacher qu'il n'en menait pas large. Moi non plus. J'avais accompagné mon père dans bien des cimetières, je l'avais même accompagné *au* cimetière – un cercueil vide, dans lequel nous avons placé quelques objets qu'il aimait. Mais voilà, mon père n'était plus là pour me tenir la main.

Une forme se détacha d'un buisson quand nous arrivâmes près de l'entrée. Je manquai défaillir.

– T'inquiète, c'est Emmanuele.

Leur ressemblance me frappa en premier, avant même l'uniforme d'Emmanuele. L'agronome suédois avait bien fait de décamper, car il avait laissé derrière lui pas un, mais deux fils. Emmanuele avait paru à la suite de son jumeau, alors que sa mère commençait à reprendre des couleurs après avoir maudit Dieu, les hommes et la Suède. Tout bleu, étranglé par son cordon, il ne devait la vie qu'au souffle de l'accoucheuse, un souffle de vieille, à bout de lui-même, qui avait pourtant redémarré la minuscule machine. La mère avait baptisé Vittorio et Emmanuele en l'honneur du roi d'Italie, et même écrit à Rome pour le lui signifier. Elle avait reçu une réponse d'un obscur secrétaire l'assurant de la gratitude du monarque, qu'elle encadra et exposa pendant près de quarante ans dans sa petite mercerie.

De sa naissance mouvementée, Emmanuele garda des stigmates sévères. Ses mouvements étaient saccadés, parfois incontrôlés. Il parlait difficilement – seuls son frère et sa mère le comprenaient. À la surprise générale, il avait appris à lire sans aide, alors qu'il peinait à faire ses lacets. Ses deux passions : les romans d'aventures et les uniformes.

Je ne vis jamais Emmanuele autrement qu'en uniforme. Pas sectaire pour un sou, il mélangeait allégrement éléments civils, militaires (y compris de

factions rivales) et religieux (y compris de factions rivales), sans parler des époques. L'affaire de l'agronome suédois puis la lettre du roi avaient transformé une amourette triste en épopée, et tout le monde ou presque connaissait Emmanuele, de Savone, au sud, jusqu'à la frontière du Piémont, au nord. Il recevait régulièrement des uniformes, rarement complets mais en nombre, au gré des vieux qui mouraient, des greniers qu'on vidait. La guerre avait été une aubaine, et il s'en réjouissait autant que les grands industriels.

Il portait ce soir-là deux épaulettes Second Empire, un chapeau de bersagliere en cuir et en feutre orné d'une cocarde dorée et de plumes de coq, une veste de postier fermée par une large ceinture d'ascari, un pantalon et des bottes de carabinier. Il me serra vigoureusement la main et se lança dans une tirade incompréhensible, à laquelle son frère répondit *mais non, ne dis pas n'importe quoi*.

La grille du cimetière restait toujours ouverte. Personne n'y entrait de nuit, personne n'en sortait non plus. Alinéa prit le premier tour. Il disparut entre les tombes. Les grands cyprès qui veillaient sur les morts bloquaient en partie la lumière de la lune. Les certitudes et les lignes claires du jour laissaient place à des frontières troubles, un monde de bistre et d'ombre où tout bougeait. Cinq minutes plus tard, Alinéa apparut, mains dans les poches, en sifflotant. Mais ses joues rouges indiquaient qu'il avait couru comme un dératé. Emmanuele partit ensuite, revint avec le même calme, à ceci près que lui n'avait pas couru. Puis ce fut mon tour. J'hésitai.

– Vas-y, fit Alinéa. Rien à craindre. J'ai entendu quelque chose grincer, comme une tombe qu'on ouvrait, mais sinon rien. Alors, tu te dégonfles ?

Ma taille m'empêchait de me dégonfler. Il fallait toujours que j'en fasse deux fois plus que les autres. J'entrai dans le cimetière. Il y faisait plus frais, ou j'en eus l'impression. Je crus entendre un bruit, me pétrifiai. L'odeur des cyprès rappelait celle qui émanait de l'atelier de notre voisin en Savoie, un luthier. Elle me rassura un peu. Je me remis en marche, les yeux rivés au sol. Les sons, de plus en plus clairs, rebondissaient sur l'air glacé :

craquements, soupirs, raclements. La belle odeur verte des cyprès disparut, gangrenée par le parfum noir, lépreux, de choses mortes.

Je dus m'arrêter de nouveau pour respirer. Face à moi, un coin de lune découpait le visage d'un ange brandissant une trompette, assis sur le frontispice d'un mausolée. La porte était ouverte, ce qui aurait dû me faire détalier. Une force invisible m'empêchait de bouger. La lune grinça derrière les cyprès sur ses vieux rouages, bougea, éclaira l'intérieur et le poli noir d'une dalle de granit. Alors je la vis.

La forme se leva lentement, s'arrachant à la dalle, et avança d'un pas hésitant vers moi. Tête baissée, le visage caché par un voile noir. Elle le releva sur le seuil, me fixa de ses yeux spectraux au fond d'orbites immenses. Elle n'était pas plus grande que moi. Sa peau était très pâle mais ses lèvres étaient pleines, roses de vie, du sang des vivants dont elle devait se nourrir chaque nuit quand elle quittait l'étreinte froide du tombeau.

Des hommes beaucoup plus courageux que moi se seraient évanouis. C'est donc ce que je fis.

À mon réveil j'étais seul, la porte du mausolée refermée. Un vent mauvais courbait les cyprès. Ils caquetaient dans la nuit, un langage de bois maléfique et secret que je ne perdis pas de temps à écouter. Je hurlai en sentant une main moite se poser sur mon front, mais ce n'était qu'une feuille de marronnier trempée. Quand je pus me redresser, je pris mes jambes à mon cou. Emmanuele et Alinéa avaient disparu.

Je courus jusqu'à mon lit où je me fourrai tout habillé, grelottant, sous mes couvertures. Mon compagnon de grenier ne tarda pas à apparaître, de la paille dans les cheveux, les yeux ensommeillés.

– T'étais où ? On t'a attendu.

– Vous l'avez vue ?

– Qui ça ?

– Elle ! La morte !

– T'as vu une morte ?

– Elle est sortie d'une tombe, tout en noir. Je jure !

Alinéa me considéra, sourcils froncés, avant de se mettre à rire.

– Toi, mon gars, t'as envie d'embrasser la fille Giordano.

Il venta toute la nuit. Je ne trouvai le sommeil qu'à l'aube, quand le retour du jour apaisa mes craintes. Un coup de pied me réveilla deux ou trois heures plus tard.

– Qu'est-ce que tu fous à ronquer ? Pourquoi que je te paie ? Dépêche-toi, on a du boulot.

Zio Alberto dévala l'échelle. Je descendis à sa suite, plongeai le visage dans l'abreuvoir qu'alimentait une résurgence de la source miraculeuse. Le vent, dans l'arrière-pays ligure, comme l'eau, comme le feu, était source de

vie ou de destruction. Cette nuit-là, il avait détruit une statue de toit de la villa Orsini, tombée sur un pan de toiture. Il n'y avait pas eu d'autres dégâts qu'une infiltration dans les combles, car il avait plu dans la nuit, entre deux rafales. Un charpentier viendrait plus tard. Les Orsini étant les Orsini, il était plus urgent de restaurer la symétrie de la façade et de remonter la statue. Un employé de la villa était venu en aviser mon oncle au petit matin.

Mon oncle... Je n'ai jamais pu me résoudre à l'appeler autrement, ce vieil enfoiré.

Les ouvriers s'affairaient déjà dans les champs d'agrumes. À des milliers de kilomètres de là, dans un pays que je n'imaginais pas visiter un jour, de l'autre côté de l'Atlantique, des hommes s'enrichissaient d'une huile noire crachée par la terre, un naphte visqueux qui gagnerait des guerres après les avoir provoquées. À Pietra d'Alba, la fortune venait de couleurs qui changeaient avec le soleil, d'une délicieuse amertume ou d'une sensation de sucré dans un matin froid. Je regrette le monde des oranges. Personne ne s'est jamais battu pour une orange.

On nous admit par le grand portail, et je découvris enfin la villa Orsini. Je n'avais jamais vu de pelouse à l'époque, encore moins d'art topiaire. Deux terrasses successives annonçaient la demeure et apaisaient la pente, traversées en leur milieu par un escalier de pierre. La première, recouverte d'un tapis d'herbe, était décorée de lauriers ronds comme des galets et d'ifs courts et coniques, pièces d'un jeu dont j'ignorais les règles abandonnées par des géants. La seconde terrasse, la plus proche de la villa, accueillait un labyrinthe de buis à droite, un long bassin bleu sombre à gauche. L'intendant nous attendait sur les marches devant la porte principale. En médaillon au-dessus du linteau, le blason des Orsini, en pierre brute portant un reste de polychromie. *D'oro, al orso di verde sormontato dalle due arancie dallo stesso.*

D'or, à l'ours de sinople surmonté de deux oranges du même. Là commençait la légende de la famille à laquelle je dois mes plus grandes peines et mes plus grandes joies, à qui je dois, en somme, ma vie qui s'en va.

Nul ne savait d'où venaient les Orsini. On ne trouvait pas trace d'eux dans l'histoire des grandes familles de Gênes. Ils étaient pourtant là, indéniablement. La villa Orsini était apparue à Pietra d'Alba à la fin du dix-huitième siècle, et sa splendeur avait vite fait oublier sa précédente absence. Qui interrogeait les habitants du village s'entendait répondre qu'elle avait toujours été là.

Par ennui, par jalousie, ou par goût de la fable, on avait inventé mille légendes sur les Orsini. Ils étaient originaires de Sicile, membres de l'Onorata Società en quête de légitimité. Mais l'honorable société en question, que l'on appellerait plus tard la mafia, dont on saurait encore plus tard que les initiés l'appelaient Cosa Nostra, n'existait pas quand la villa Orsini avait été construite. Alors c'est qu'ils descendaient des Beati Paoli, une secte médiévale sicilienne semi-légendaire qui prenait aux riches pour donner aux pauvres. À force de fréquenter les riches, fût-ce pour les dépouiller, ils s'étaient laissé séduire par les sirènes du confort. Ridicule, rétorquaient d'autres, ce n'était pas parce qu'ils cultivaient les agrumes qu'ils étaient siciliens. D'ailleurs, il y avait un ours sur leur blason, et le nom même d'Orsini contenait le mot *orso*, ours. Et donc la vérité vraie – c'était la version la plus populaire dans la vallée – était la suivante : les Orsini descendaient d'une famille d'*orsanti*, ces éleveurs d'ours et saltimbanques originaires des Abruzzes, qui vendaient leurs bêtes dressées au monde entier, des montreurs d'ours de l'Ariège aux *showmen* américains. Concert de protestations quand quelqu'un évoquait l'histoire au comptoir du village : on n'avait jamais vu quelqu'un s'enrichir avec des ours. C'est vrai, concédait le narrateur d'un soir, d'ailleurs ce n'est pas comme ça qu'ils sont devenus riches. Ils partaient vendre leurs ours lorsqu'une nuit, en campant près de Pietra d'Alba, ils tombèrent sur un trésor enfoui, celui des Templiers. Ou des Albigeois. Ou d'un important dignitaire en chemin pour les croisades, qui avait jugé plus prudent d'enterrer sa fortune avant de s'en aller pourfendre les infidèles. Enfin, un

trésor, quoi, qui leur avait permis de devenir en à peine plus d'un siècle synonymes de fortune et d'élégance.

C'est sur tant d'histoires et tant de légendes que je marchai, une heure plus tard, à pas prudents. L'intendant nous avait conduits, par un long couloir un peu humide destiné au service, à une lucarne ouvrant sur leur toit. Le secrétaire du marquis avait insisté pour monter avec nous. La villa était en fait constituée de deux enveloppes : celle que l'œil apercevait, avec ses murs enduits d'un vert anis, percés de fenêtres à fronton, mélange de classicisme et de palladianisme. Et une autre structure à l'intérieur, à peine plus petite. L'espace entre les deux, large d'une soixantaine de centimètres seulement, était un véritable labyrinthe desservant les pièces de réception, les chambres, l'espace où vivait la famille. Les domestiques étaient invités à l'emprunter le plus souvent possible afin de ne pas offenser la vue d'un Orsini.

Le toit luisait, vernissé par les averses de la nuit. La statue déchue disparaissait au tiers à l'intérieur du trou qu'elle avait percé dans les tuiles. Même à trois, Alberto, Alinéa et moi, il fallut du temps pour la redresser. Un bras, dans la chute, avait été cassé. Il s'agissait d'une femme drapée dans une toge, la main droite gracieusement posée sur son épaule gauche. Alinéa et moi eûmes un bref débat, venait-elle d'attacher son vêtement, ou s'apprêtait-elle à l'ôter ? En tout cas, elle était lourde, ce qu'une femme n'aime pas entendre, et je baissai poliment la voix pour faire remarquer qu'elle pesait un âne mort.

– Va falloir ferrailler pour qu'elle tienne mieux, expliqua Zio Alberto. Pour le bras on peut réparer un peu, avec la distance on verra rien.

Nous passâmes la matinée à monter et à descendre pour récupérer nos *ferri*, hisser les sacs de mortier et de chaux. Plus exactement, Alinéa et moi portions. Zio nous donnait des ordres, assis sur un chéneau, une bouteille à la main, car il faisait soif au grand air. Le travail eut cette vertu de me faire oublier ma rencontre spectrale de la nuit. Après deux heures au soleil, je m'étais presque convaincu de l'avoir imaginée. À midi, nous avons remis la statue sur son piédestal et armé la liaison entre les deux. J'allais et venais

d'un bout à l'autre du toit au gré des besoins. J'avais tout juste treize ans, mais Zio me faisait travailler comme n'importe quel homme. Il me regardait m'épuiser d'un œil noir, la lippe frémissante, comme s'il s'apprêtait toujours à dire quelque chose et le retenait. Il le fit toute sa vie – je ne sus jamais ce qu'il voulait me dire.

Notre métier était dangereux. Si la guerre n'avait pas tué mon père, la potée d'étain que nous utilisions pour polir le marbre, avant l'acide oxalique, l'aurait fait. Étain, mon œil, c'était du plomb en poudre. Je ne m'étonnerais pas, si l'on examine mes poumons après ma mort, que l'on y voie une de ces taches qui ont noirci le destin de bien des pierreux. Dans mes années mondaines, j'eus une discussion avec un alpiniste de génie, Riccardo Cassin. Parce que nous luttions tous deux à longueur de journée avec la roche, ou peut-être parce qu'il était aussi orphelin de père, nous nous prîmes d'amitié. Et comme il était modeste, il se mit en tête de me persuader que mon métier était plus dangereux que le sien. Nous encourions les mêmes risques, disait-il. Même toi, tu peux tomber.

L'après-midi était bien entamée quand l'accident se produisit. Je venais de gâcher dix kilos d'une colle destinée à sceller la statue. Une vague nausée me pétrissait l'estomac. J'avais parcouru des kilomètres sur ce toit, en plein soleil, sans rien manger, sans rien boire d'autre qu'une gorgée de vin que Zio nous avait généreusement accordée. Je fis une pause pour regarder passer, au loin, la silhouette du facteur à vélo. Quelqu'un trotta derrière lui, à distance, et se figeait chaque fois que le facteur s'arrêtait pour se retourner et brandir le poing. L'étrange manège me captiva pendant une longue minute. Aux éclats dorés que le soleil arrachait au coureur, je crus comprendre qu'il s'agissait d'Emmanuele.

– Eh, Alinéa !

– Ouais ?

– Regarde là-bas. Ce serait pas ton...

Mes jambes se dérochèrent, comme ça, sans crier gare. Je basculai tête en avant, m'agrippai au seau par réflexe, *ne surtout pas le lâcher sinon Zio me rossera, tout ce bon mortier perdu*. Le seau m'entraîna, me fit prendre de la

vitesse. J'entendis des cris confus, de plus en plus distants, qui m'importaient de moins en moins. Je dévalai tout le toit, pris mon envol sur une tuile chatière, atterris à demi sur un chéneau de zinc. Mes doigts s'y agrippèrent une fraction de seconde, mais à quoi bon, j'avais sommeil. Je lâchai prise et tombai, bras ouverts, dans dix mètres de vide.

L'inconscience ne dura qu'une seconde. Je percutai la façade de plein fouet, pleinement réveillé, après avoir décrit un arc parfait. La corde avait tenu. Contrairement à Zio et à Alinéa, qui ne considéraient pas cette précaution comme virile, je m'assurais toujours quand je travaillais en hauteur. Une prudence que je devais à mon père et qui se résumait en un dicton : *Quand on construit une cathédrale, il pleut des sculpteurs.*

Le visage d'Alinéa, affolé, apparut par-dessus le chéneau, juste au-dessus de moi. Zio le rejoignit quelques instants plus tard, avec davantage de curiosité que d'inquiétude. Alinéa éclata de rire en me voyant pendre au bout de mon fil.

– Tu m'as foutu une de ces trouilles !

– Remontez-moi, bordel !

– Impossible. Rentre par la fenêtre, sur ta droite. Je te balance.

Alinéa imprima un mouvement à la corde. Je parvins à agripper l'appui de la fenêtre – elle était ouverte. Mon collègue me fit un signe du pouce avant de disparaître. La corde se détendit et je m'affalai à l'intérieur d'une chambre aux tons verts acidulés où flottait un vague parfum de sommeil et de fleur d'oranger. Pour me redresser, j'agrippai par réflexe une table sur laquelle était posé un bol d'oranges, qui bascula vers moi. Je rattrapai le bol par miracle, puis fis la chasse aux fruits éparpillés, jusque sous les meubles où ils avaient roulé. Tremblant, je m'assis enfin au bord du lit. Chaque mouvement était une profanation, ma simple présence un sacrilège. De ma vie entière, je n'avais jamais touché un matelas aussi profond, ni vu un

baldaquin. Les draps n'étaient pas défaits, juste froissés, comme si quelqu'un s'y était allongé. Je ne pouvais pas rester là.

Sur la table de chevet, une carte reposait sur la tranche, entrouverte. Elle commençait par les mots *Bon anniversaire...*, en écriture spencérienne. L'intendant avait été clair : nous ne devions sous aucun prétexte entrer dans la maison. Il n'avait rien dit du châtiment réservé à qui lirait la correspondance de ses habitants, mais je l'imaginais déplaisant. Je pris la carte malgré tout, fasciné par la beauté du trait, lus et relus les quelques lignes de vœux, « nous espérons que ton cadeau te plaira ». Je la reniflai – le papier était légèrement parfumé, une fragrance exotique, féminine, qui se mêlait à celle des oranges. C'était donc cela, la noblesse. Des gens qui s'envoyaient des cartes écrites à l'encre, d'une écriture penchée, juste pour se dire *bon anniversaire*.

Je m'allongeai, rêveur, la carte serrée contre ma poitrine. C'était à moi qu'on écrivait. *Cher Mimo, nous espérons que ton nouveau costume te plaira, ainsi que ce couteau en corne que tu voulais tant*. C'était moi qui dormirais ce soir sur ce nuage de plumes, de laine et de crin. Faire partie de ce monde, quelques instants, même si c'était pour faire semblant.

Juste une minute. Pitié. Une toute petite minute qui ne fera de mal à personne, volée à un siècle où tout va trop vite.

Padre Vincenzo remonte lentement des profondeurs de la Sacra. Les marches lui paraissent plus raides qu'autrefois. Le souffle est court, les muscles à la peine, il va devoir songer à sa succession. Il s'est dépensé sans compter pour sa congrégation, a protégé du mieux possible le secret qu'on lui a confié. Il aurait aimé pouvoir dire : *Il n'y a pas d'autre trésor en ce lieu que la foi des hommes qui l'habitent* sans mentir. Il aura bien gagné sa retraite. Enfin, il pourra faire ce dont il a toujours rêvé. Comme, par exemple... Rien ne lui vient à l'esprit pour le moment. La fatigue, sans doute.

Il pénètre dans la cellule où le petit homme a passé quarante ans de sa vie. Il pense « petit homme » sans condescendance, d'autant que chaque fois qu'il est en sa présence, l'abbé se sent écrasé par une sensation de gigantisme, comme si Michelangelo Vitaliani projetait une ombre immense.

Même allongé, même attaché à son restant de vie par un fil d'araignée, ce type l'impressionne. Il était bougon, franchement malpoli, mais les deux s'entendaient bien. Le cercle des moines s'écarte, ce spectacle a quelque chose de rassurant. Lui aussi, un jour, aura droit à son cercle. On ne le laissera pas partir seul.

Tiens, voilà qu'il se souvient ! Lorsqu'il aura raccroché, donné ses mille clés à son successeur, il aimerait bien aller à Pompéi. Faire le tour de la côte amalfitaine. Des couleurs fantastiques, paraît-il. Mais s'il lui arrivait quelque chose ? S'il mourait bêtement là-bas, comme ceux qui prennent leur retraite et tombent raides juste après ? Il n'aurait pas son cercle. Pas de veilleur pour lui tenir la main et l'aider à passer. Peut-être qu'il restera là, après tout. On n'y est pas si mal.

Il s'agenouille près du lit. Vitaliani, quelques jours plus tôt encore, portait plutôt bien ses quatre-vingt-deux ans. En moins d'une nuit l'agonie a creusé ses joues, les rouages transparaissent, usés, la machine va s'arrêter.

– Mon frère, as-tu quelque chose à dire ?

Bien des hommes, au seuil de la mort, expulsent un secret. Depuis des décennies, celui du sculpteur agite les couloirs du Vatican, trouble les nuits cardinalices. Les lèvres bougent, desséchées malgré la glace qu'un novice leur offre à intervalles réguliers. L'abbé y colle son oreille, la voix est distante, presque un fantôme, un simple écho. Il se redresse et étudie la cellule, sourcils froncés.

– M. Vitaliani jouait de la musique ?

– Non, *padre*, pourquoi ?

– Je crois qu'il vient de dire : violon, violon, violon.

Viola. Viola. Viola.

Je dormais à poings fermés quand je perçus une présence. Ce parfum de fleur d'oranger, juste un peu plus prégnant. Je grognai, mais la présence demeurait, insistante, et je me redressai sur un coude. La carte d'anniversaire gisait à terre, où je l'avais lâchée dans mon sommeil.

Je pris soudain la mesure de ce que je venais de faire. Je m'étais endormi dans un lit. Un lit appartenant aux Orsini. Pourtant, ce n'était rien. Une peccadille, à côté de ce qui m'attendait quand je tournai la tête.

C'était *elle*. La jeune morte de la veille, debout près du lit, vêtue d'une robe de soie verte. Elle me hantait, ne me quitterait plus jamais. J'ouvris la bouche pour hurler, puis fronçai les sourcils. Il était étrange qu'une morte change de robe, ou sente la fleur d'oranger.

– C'est donc toi que j'ai vu au cimetière hier, dit-elle en plissant les yeux.

Les morts ne parlaient pas non plus, ou pas pour échanger des banalités. La conclusion s'imposait : ce n'était pas un spectre. La fille avait mon âge. Je ne savais pas si je devais implorer sa pitié pour m'être endormi sur son lit ou défaillir de soulagement.

– Tu ne vas pas encore t'évanouir ? Tu m'as fait une de ces peurs, hier.

– *Moi*, je vous ai fait peur ? J'ai cru que vous étiez morte !

Elle me dévisagea comme si j'étais devenu fou.

– J'ai l'air morte ?

– Maintenant non.

– C'est absurde, de toute façon. Pourquoi craindre les morts ?

– Euh... parce qu'ils sont morts ?

– Tu crois que ce sont les morts qui font les guerres ? Qui s’embusquent au bord des chemins ? Qui te violent et te volent ? Les morts sont nos amis. Tu ferais mieux d’avoir peur des vivants.

Je la dévisageai, bouche bée. Je n’avais jamais entendu quelqu’un parler comme ça. Je n’avais d’ailleurs jamais discuté très longtemps avec une fille, à part ma mère, laquelle n’était pas vraiment une fille, mais ma mère.

– Il faut que je remonte sur le toit.

– Qu’est-ce que tu fais là, dans ma chambre, d’abord ? Comment tu es entré ?

– Par la fenêtre.

– Pourquoi ?

– J’ai essayé de voler. Ça n’a pas marché.

Sa réaction me prit de court. Elle me sourit, un sourire qui dura trente ans, au coin duquel je me suspendis pour franchir bien des gouffres. La fille prit une orange dans le bol et me la tendit.

– Pour toi.

Je n’avais pas mangé beaucoup d’oranges dans ma vie. Elle n’avait eu qu’à me regarder pour le comprendre. Au même moment, la porte s’ouvrit.

– Ma chérie, nous t’attendons pour...

Ma première rencontre avec la marquise. Une femme grande, sèche, aux cheveux très noirs, relevés en un chignon strict. L’apparente austérité était démentie par la mèche qui s’en échappait et tombait sur son épaule, trop souple, trop brillante pour être un accident. La marquise me fixa, abasourdie par ma présence, par cet être couvert de ciment, de sueur et de chaux qui entachait sa demeure. Une goutte de sang perla de mon front, où j’avais heurté la façade, tomba avec une lenteur délibérée vers son parquet de bois sombre.

– Qu’est-ce qu’il fait là, lui ?

– Il vient du ciel, mamma. Enfin du toit.

La marquise tira sur un cordon qui pendait près d’un rideau.

– Les ouvriers ne sont pas admis dans la maison, sauf à ce qu’ils y travaillent. Il a de la chance d’avoir affaire à moi et pas à ton père.

Une boiserie s'ouvrit – une porte dissimulée – sur un domestique en livrée noire. La marquise fit un geste vers moi.

– Ce... jeune homme s'est égaré. Il travaille sur le toit. Voyez avec Silvio pour le reconduire.

Comme je passai devant elle, la marquise m'arracha l'orange des mains.

– Et donne-moi ça, petit chapardeur.

Tandis que la boiserie se refermait derrière nous, et que nous replongions dans le labyrinthe qui cernait la villa, j'entendis la voix déjà lointaine de la marquise.

– Mon Dieu, qu'est-ce que c'était que cette horrible petite créature ?

La remarque me blessa, évidemment. Ma mère m'avait toujours assuré que j'étais séduisant, que ma taille n'y changeait rien. Mais comme le disait autrefois une amie chère, personne n'écoute sa mère.

Quand je regagnai le toit, Zio Alberto dormait, adossé à une cheminée, un filet de bave à la commissure des lèvres. Alinéa avait entamé la réparation du bras de la statue. Je m'empressai de l'aider, pour ne pas avoir l'air de tirer au flanc. Il avait préparé un mauvais mélange, grumeleux, pas assez de poudre de marbre et trop d'eau. Nous dûmes tout recommencer.

– Je crois que j'ai vu ton frère, lui dis-je en gâchant un nouveau seau de colle. Avant de glisser du toit. Il avait l'air de courir derrière le facteur.

– Ah, oui. Emmanuele le suit partout, parce qu'il adore son uniforme. Le vieil Angelo fait semblant de s'énervé, mais il aime bien mon frangin. De temps en temps, quand il a mal aux jambes en fin de tournée, il lui donne même quelques lettres à distribuer.

Le soleil se couchait lorsqu'Alberto se réveilla. La bouche sèche, il cracha sur les tuiles et maugréa qu'il avait soif. Il disparut et nous laissa redescendre les outils. Il nous fallut encore une demi-heure pour charger la charrette, puis je retournai inspecter le toit et décrocher la corde avec laquelle nous avions redescendu l'équipement. Je fis un dernier tour derrière la villa, rebroussai chemin et sursautai en me trouvant nez à nez avec la fille en robe verte. Elle avait ce don étrange d'*apparaître*. Les joues

rouges, des brindilles dans ses cheveux noirs, elle semblait sortir de la forêt, qui commençait à quelques mètres à peine du mur arrière de la villa.

– Désolée, ma mère ne veut plus que je te parle. Une jeune fille bien élevée ne fréquente pas les ouvriers. Elle dit que j’ai eu de la chance de ne pas avoir été violée.

– Mais je...

– Nous ne sommes pas du même milieu social, tu comprends. Nous ne pouvons *pas* être amis, point.

– Je comprends.

– Ce soir, dix heures, au cimetière ?

– Hein ?

– On se retrouve ce soir, à dix heures, au cimetière ? répéta-t-elle avec une patience exagérée.

– Mais, je croyais que votre mère avait dit...

– Personne n’écoute sa mère.

Elle partit en courant, s’arrêta soudain.

– Tu t’appelles comment ?

– Euh, Mimo.

– Moi c’est Viola.

Je regagnai notre charrette d’un pas de somnambule, embarquai à l’arrière, n’ouvris pas la bouche du trajet. Même Alberto remarqua mon trouble.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? fit-il d’une voix pâteuse.

– Rien.

Mais il m’était arrivé quelque chose, et son nom tournait dans ma tête comme ces mélodies que nos vieux chantaient quand ils avaient trop bu, ces airs du pays qui leur rendaient leurs yeux de vingt ans.

Viola. Viola. Viola.

De mon lit, à la lueur d'une lampe tempête, j'écrivis ce soir-là à ma mère. Je lui écrivais tous les jours pour lui raconter ma vie. Puis je brûlais la lettre. Je n'en postais qu'une par mois. Je ne voulais pas l'inquiéter, elle qui m'appelait « mon grand » en exergue de ses courriers. Elle se faisait assez de souci pour moi, pour l'argent, pour ce que je mangeais ou ne mangeais pas. Ses lettres à elle étaient toutes d'une écriture différente, puisque, comme mon père, ma mère était analphabète et devait se faire aider. Aux dernières nouvelles, elle avait quitté la Savoie pour le nord de la France, où elle avait trouvé un travail dans une ferme. *Les patrons sont gentils. Je pourrai bientôt prendre des vacances.* Je répondais *Zio me traite bien, j'économise pour te faire venir.* Nous nous mentionnions avec amour.

La demie de neuf heures sonna au clocher du village. Je ne savais que faire de l'invitation de Viola, n'ayant jamais été invité nulle part, sans parler d'un cimetière. La sagesse d'Alinéa m'aurait été utile, mais il avait disparu sitôt notre retour. Je le soupçonnais d'être allé taquiner la fille Giordano malgré les risques. Lui aussi avait eu l'air rêveur sur la charrette et il y avait peu de raisons de rêver, à Pietra d'Alba. Je me mis en route par politesse, débattis avec moi-même en chemin, continuer, rentrer, et lorsque je décidai qu'il était absolument déraisonnable de déranger les morts pour la seconde fois, la grille ouverte du cimetière apparut dans la nuit. La grosse cloche du village sonna de nouveau. Viola déboucha de la forêt au même moment, d'un endroit où je ne vis aucun chemin. Elle passa devant moi sans me regarder, s'arrêta après quelques pas en constatant que je n'avais pas bougé et me jeta un regard exaspéré.

– Tu viens, oui ou non ?

Elle se dirigea vers le mausolée d'où je l'avais vue sortir la veille. Viola ne tenait jamais en place. Il en devenait presque difficile de l'observer, de la décrire. Elle était belle, à sa façon, c'est-à-dire à l'opposé de la fille Giordano. Sa féminité n'était pas dans ses formes mais dans l'austérité sensuelle de leur absence, cette manière anguleuse de se mouvoir comme si elle évitait en permanence d'invisibles obstacles, en jouant des coudes et des genoux. Ses yeux presque trop grands sous une chevelure noire ébouriffée, ses traits martelés à même l'os, couleur d'or sombre, accrédaient la thèse des origines méditerranéennes des Orsini.

– C'est le caveau de ma famille. Virgilio est là, maintenant.

– C'est votre frère ?

– Arrête de me vouvoyer, ça m'énerve. Oui, c'est mon frère. Virgilio était très intelligent. Je n'ai même jamais rencontré quelqu'un d'aussi intelligent.

– Mon père est mort à la guerre, lui aussi.

– Foutue guerre, maugréa Viola. Tu en penses quoi ?

– De la guerre ?

– Oui. Moi, je crois que l'entrée des États-Unis va changer la donne, et que Caporetto n'était qu'un revers passager davantage dû à l'impréparation de Cardona et aux circonstances météorologiques. Mais je me méfie des promesses qui nous ont fait rejoindre la Triple Entente. Je veux dire, c'est bien gentil que les Français nous promettent les terres irrédentes, mais tu ne crois pas que Wilson aura son mot à dire ? Ça risque de mal finir, non ?

– Euh, oui.

– « Euh oui » ?

– Je sais pas trop, je n'y connais rien.

– Tu attends quoi, la visite du Saint-Esprit ?

– Comment tu sais tout ça ? demandai-je, un peu vexé.

– Comme tout le monde. Je lis les journaux. Je n'ai pas le droit, ma mère dit que ça brouille le teint d'une jeune fille. Mais quand mon père jette son *Corriere della Sera*, le jardinier me le redonne avant de le brûler, en échange de quelques liras.

- Tu as de l’argent ?
- Je le vole à mes parents. C’est pour leur bien, pour qu’ils n’aient pas une fille ignare. Ça t’intéresse que je te prête des livres ?
- Des livres sur quoi ?
- Qu’est-ce que tu connais bien ?
- La sculpture.
- Alors sur tout, sauf la sculpture. Encore que... Quelles sont les dates de naissance et de mort de Michelangelo Buonarroti ?
- Hmm...
- 1475-1564. Tu n’y connais rien en sculpture. En fait, tu ne sais rien de rien. Je vais t’aider. Pour moi c’est facile, si je vois ou si j’entends quelque chose, je le retiens.

J’appuyai sur mes yeux – tout allait trop vite. Viola, au fond, était futuriste. Lui parler, c’était rouler à tombeau ouvert sur une route de montagne. J’en revins toujours épuisé, terrifié, exalté, ou un mélange des trois.

Nos souffles se condensaient en boules blanches dans l’air froid de la nuit. Viola lissa sa robe.

- Ta mère, reprit Viola, elle est où ?
- Loin.
- Elle sent quoi ?
- Hein ?
- Une mère, ça sent toujours quelque chose. Elle sent quoi, la tienne ?
- Rien. Enfin si, le pain. Et la vanille, de quand elle fait les *canestrelli*. Et aussi l’eau de rose que mon père lui avait offerte pour son anniversaire. Et un peu la sueur. Et la tienne, elle sent quoi ?
- Le chagrin. Bon, il faut que je rentre.
- Déjà ?
- Si je ne suis pas à l’heure pour la messe de minuit, ça va barder.
- Quelle messe de minuit ?
- La messe de Noël, idiot.

Mon deuxième Noël loin de ma famille. Cette fois, j'avais jugé bon de l'oublier complètement.

– Qu'est-ce que tu as demandé comme cadeau ? voulut savoir Viola.

Je dus improviser.

– Un couteau. Avec un manche en corne. Et une automobile miniature. Et toi ?

– Un livre sur Fra Angelico. Que je n'aurai pas, on va m'offrir des vêtements, comme si je n'en avais pas assez. Tu aimes Fra Angelico ?

– Je l'adore.

– Tu ne sais pas qui c'est, n'est-ce pas ?

– Non.

– Tu me raccompagnes jusqu'à la route ?

Elle me tendit la main, et je la pris. Comme ça, franchissant d'un seul pas d'insondables abîmes de conventions, d'empêchements de classe. Viola me tendit la main et je la pris, un exploit dont personne ne parla jamais, une révolution muette. Viola me tendit la main et je la pris, et c'est à cet instant précis que je devins sculpteur. Je n'eus pas conscience du changement, bien sûr. Mais c'est à ce moment, de nos paumes alliées dans cette cabale de sous-bois et de chouettes, que me vint l'intuition qu'il y avait quelque chose à sculpter.

Nous étions convenus d'un signal. Au croisement de la route du village et de celle menant au cimetière, mais un peu à l'écart, se trouvait une souche creuse. Nous l'utiliserions comme boîte aux lettres. Pour m'indiquer qu'un message y était déposé, Viola mettrait une lanterne couverte d'un voile rouge à sa fenêtre, que je distinguais depuis l'atelier, à un kilomètre de distance. Elle promit de me donner bientôt rendez-vous. Nous nous retrouverions au cimetière, où personne n'aurait eu l'idée de venir en pleine nuit. Nous n'y serions pas dérangés. À l'intersection avec la route

principale, elle agita la main et lança *ciao caro*. Puis elle partit à droite, et moi à gauche.

Chaque jour avant de me coucher, je guettais la masse noire de la villa Orsini. Soir après soir, la fenêtre de Viola, située à l'angle ouest du bâtiment, restait vide. Je ne regagnais mon grenier que lorsque le sommeil me prenait. 1917 s'échoua lentement sur les rivages de 1918, il y eut une fête sur la place du village pour célébrer le passage d'un monde en guerre, où les hommes s'étripaient, à un monde en guerre, où les hommes s'étripaient. On parlait de soldats fusillés pour avoir fraternisé avec l'ennemi, de mutineries, de refus de monter au front, d'automutilations. La guerre semblait loin, à Pietra d'Alba, même si les traces de la voiture qui avait ramené Virgilio Orsini, encore visibles à l'entrée du cimetière, attestaient le contraire.

Dom Anselmo, ravi de l'angelot signé par Zio Alberto, nous avait confié nombre de petits travaux dans le cloître de l'église. La pierre était calcaire, là-bas, et le vent, le sel monté de la mer ne se privaient pas de s'en nourrir au passage. Entre Noël 1917 et fin janvier 1918, nous effectuâmes plusieurs remplacements, nettoyages, restaurations. Alberto semblait avoir commencé l'année de bonne humeur – il avait rencontré une veuve accorte le soir du Nouvel An – et réduit sa consommation de vin. Deux semaines plus tard, la veuve lui réclama paiement « pour sa gentillesse », tandis que les habitants riaient sous cape. Il était tombé sur la seule professionnelle à des lieues à la ronde. Plus toute jeune, certes, mais elle savait s'y prendre, si bien qu'on murmurait qu'un comte ou un baron montait parfois de Savone pour bénéficier de la gentillesse en question. Le lendemain, Alberto parut à l'église le teint cireux, l'haleine acide. Je travaillais avec douceur sur une statue de saint. Il m'arracha le marteau et le burin, mais ses mains tremblaient. Il eut beau faire, jurer, transpirer, elles dansaient la gigue. Il lâcha les outils en marmonnant et rentra. De ce jour, on ne le vit quasiment plus travailler sur le chantier. Je pus sculpter tout mon saoul, pendant qu'il faisait semblant de me prodiguer des conseils. Lors de mes pauses, j'étudiais la pietà à la croisée du transept, la retaillant dans ma tête, encore

et encore, pour corriger ses défauts, essayant de comprendre où le *maître anonyme* crédité sur la plaque s'était fourvoyé.

La fenêtre de Viola restait désespérément muette. Jusqu'à ce soir de février où, alors que je regagnais la grange, je vis une lueur rouge trembloter dans la nuit. Notre signal ! Je partis en courant dans l'obscurité, ne m'arrêtai qu'au croisement. La souche contenait un paquet emballé dans du tissu. Le cœur battant, je fis le trajet en sens inverse, montai droit au grenier et l'ouvris. Il contenait une lettre et un livre. La première disait : « Jeudi, 11 heures. Tu dois avoir lu ça. » La couverture de l'ouvrage, en carton vert, représentait un apôtre et deux moines sous le titre *Les peintres illustres n° 17, Fra Angelico, Pierre Lafitte & Cie Éditeurs*. Quand je l'ouvris, je fus pris d'un malaise, dont je ne sais toujours pas ce qui le causa, de ma course effrénée en pleine nuit ou du contenu du livre. Je n'avais jamais vu tant de couleurs, tant de douceur. J'étais jeune, arrogant, je savais que j'étais doué. Avec un marteau et un ciseau, je pouvais en remonter à des gars ayant trois fois mon âge. Mais ce type-là, Fra Angelico, savait quelque chose que j'ignorais. Je le détestai instantanément.

Le jeudi matin, le ciel tourna à l'orage. Nous travaillâmes à l'intérieur de l'église, éclaboussés de grenat, d'or et de pourpre par chaque éclair derrière un vitrail. Si la pluie continuait, je n'étais pas sûr de pouvoir rejoindre Viola. Nous n'avions pas prévu cette éventualité. Viendrait-elle quel que soit le temps ? Je ne connaissais rien à l'étiquette des amitiés naissantes.

Par chance, un vent d'ouest emporta les nuages. À onze heures, en pleine nuit, je me présentai à la grille du cimetière. Viola arriva cinq minutes plus tard, débouchant de la forêt du même endroit que la fois précédente. Elle m'adressa un simple signe de tête, comme si nous nous étions vus une heure plus tôt, et me dépassa. Je la suivis entre les tombes, jusqu'à un banc où elle s'assit.

- Quand Fra Angelico est-il mort ? demanda-t-elle.
- 18 février 1455.
- Où ?
- Rome.

– Véritable nom ?

– Guido di Pietro.

Elle me sourit enfin. Le cimetière, avec elle, paraissait un peu moins menaçant, même si je sursautais à la moindre brindille qui craquait.

– Tu as lu le livre. C’est bien. Tu es déjà un peu moins bête.

– J’ai cru qu’on ne se reverrait pas. J’ai guetté ta fenêtre pendant des semaines, pas de lumière rouge.

– Ah, oui. J’étais très en colère contre toi.

– Euh... qu’est-ce que j’ai fait ?

Elle tourna vers moi un visage étonné.

– Tu ne sais vraiment pas ?

– Ben, non.

– Tu commences presque toutes tes phrases par « ben », ou « euh ». C’est disgracieux.

– C’est pour ça que tu m’en veux ?

– Non. La dernière fois, quand nous nous sommes quittés au carrefour, tu te souviens ? Tu es parti sans te retourner. Voilà pourquoi je t’en veux.

– Comment ça ?

Elle soupira.

– Quand tu dis au revoir à quelqu’un que tu aimes, tu fais quelques pas, puis tu te retournes pour la voir une dernière fois, peut-être même faire un petit signe de la main. Moi, je me suis retournée. Toi, tu as continué à marcher comme si tu m’avais déjà oubliée. J’ai donc décidé que nous ne nous reverrions jamais. Puis j’ai réfléchi, et je me suis dit que c’était sans doute parce que tu étais un rustre et un ignare.

J’acquiesçai vigoureusement.

– Oui ! Oui, c’est pour ça. Merci d’être revenue. Et merci pour le livre. Je me retournerai, maintenant, je te jure.

– Pour le livre, tu n’auras qu’à le remettre dans la souche, et je t’en donnerai un autre. Je l’ai pris dans la bibliothèque, mais je ne peux pas en escamoter plus d’un à la fois, déjà que je n’ai pas le droit d’y entrer... Ma

mère dit que je perds mon temps à lire des âneries sur des gens morts. En parlant de gens morts, on y va ?

– Où ça ?

– Écouter les morts, idiot. Qu'est-ce que tu crois qu'on fait ici ?

Viola était une funambule en équilibre sur une frontière trouble tracée entre deux mondes. Certains dirent entre la raison et la folie. Je me battis à plus d'une reprise, parfois physiquement, contre ceux qui l'accusèrent d'être folle.

Écouter les morts était son passe-temps favori. Elle s'y adonnait, m'apprit-elle, depuis qu'elle s'était accidentellement endormie sur une tombe pendant l'enterrement d'une aïeule, quand elle avait cinq ans. Elle s'était réveillée, la tête pleine d'histoires qui ne lui appartenaient pas et qui, par conséquent, ne pouvaient lui avoir été soufflées que par en dessous. *Possession démoniaque*, avait décrété le prédécesseur de dom Anselmo à San Pietro delle Lacrime, dom Ascanio. *Hystérie de l'enfant*, avait diagnostiqué le médecin de Milan chez qui on l'avait conduite quelques semaines plus tard. Il avait recommandé des bains glacés. Si les bains glacés ne fonctionnaient pas, il faudrait envisager un traitement plus lourd. Après son premier bain glacé, Viola, qui n'était pas folle, avait affirmé être guérie. Et avait commencé à sortir la nuit, en dévalant la descente de pluie en grès qui passait à côté de sa chambre, à l'arrière de la maison. Elle s'allongeait sur les tombes, parfois au hasard, parfois parce qu'elle en avait connu l'occupant. De son propre aveu, plus aucun mort ne lui avait jamais reparlé. Mais elle tenait à être là si, d'aventure, l'un d'eux éprouvait de nouveau le besoin de se confier. Sinon, qui les écouterait ? C'était sa façon de rendre service. Le soir où je l'avais prise pour un spectre, elle était venue s'allonger sur la sépulture de son frère. Les deux étaient restés là, dans un silence complice, comme avant. Eux n'avaient pas besoin de se parler.

Viola ne s'offusqua pas quand je refusai catégoriquement de m'allonger sur une tombe. Elle demanda simplement : – De quoi tu as peur ?

– Des fantômes, comme tout le monde. Qu'on vienne me hanter.

– Te hanter ? Tu te crois si intéressant ?

Elle haussa les épaules et se dirigea vers sa tombe favorite. Une petite dalle de calcaire, en partie couverte de mousse, dont elle déchiffra pour moi le nom du propriétaire, *Tommaso Baldi, 1787-1797*. Le jeune Tommaso faisait maintenant partie de la légende du village. En 1797, un habitant de Pietra d'Alba rapporta avoir entendu un air de flûte monter des profondeurs, sous sa cave. On le crut fou, mais le lendemain et les jours qui suivirent, d'autres habitants jurèrent avoir entendu une sublime mélodie de flûte sous les rues, sous le sol d'un salon, sous l'église pendant la messe. Puis une troupe de saltimbanques apparut, épuisés. Depuis plusieurs jours, ils cherchaient l'un des leurs, le petit Tommaso, qui s'était égaré dans la forêt. Il était parti travailler sa flûte, comme souvent. On ne l'avait plus revu depuis presque une semaine.

Les hommes du village lancèrent une battue. On chercha l'entrée d'une grotte, d'un aven où le gamin aurait pu se perdre. On entendit encore la flûte, très lointaine, une fois sous la fontaine, une fois un peu avant l'entrée du village. Puis plus rien. Le samedi suivant, un chien de chasse attira son maître vers une clairière, aboyant furieusement. Un gamin était allongé dans l'herbe, les lèvres retroussées sur ses gencives blanches, d'une maigreur à faire peur. Il tenait une flûte en bois, impossible de la lui faire lâcher. On le ramena en hâte au village, ses yeux grand ouverts brûlés par la lumière du jour. Il revint à lui peu après minuit, souffla qu'il était désolé, qu'il s'était perdu dans la grande ville sous terre, et rendit l'âme.

Viola était persuadée qu'il n'avait pas déliré. Un continent secret et mystérieux gisait sous nos pieds. Nous marchions sans le savoir sur des temples et des palais d'or pur où un peuple pâle, aux yeux blancs, vivait sous un ciel de terre et des nuages de racines. Et qui n'a pas envie de découvrir un nouveau continent ? Elle passait beaucoup de temps allongée

sur la tombe de Tommaso – ses pieds en dépassaient – dans l’espoir que ce dernier lui en indiquerait le chemin.

Je patientai sur un banc voisin pendant qu’elle m’en fit la démonstration. Elle ne bougea pas pendant près d’une demi-heure, insensible au froid. Mon imagination, qui n’était plus saturée par la présence de Viola, le staccato de son parler et ses idées qui se bouscullaient, peuplait la nuit de bruits nouveaux. Reptations entre les tombes, danses macabres aux confins de mon champ de vision. Au village, la cloche sonna minuit. Des yeux sans paupières me guettaient derrière les branches. Je faillis pleurer de soulagement quand Viola se leva.

– Il t’a parlé ?

– Pas cette fois.

Nous repassâmes la grille. Curieux, je m’arrêtai sur le seuil.

– Je te vois toujours sortir de la forêt. Il y a des chemins ?

– Pas pour toi.

Et ce fut tout. Elle ignore mes regards intrigués, jusqu’au moment où nous arrivâmes au carrefour.

– Je t’apporterai d’autres livres, tant pis si je me fais prendre. Même si tu ne comprends pas, lis-les. Tu as quel âge, au fait ?

– Treize ans.

– Moi aussi. Tu es de quel mois ?

– Novembre 1904.

– Oh, moi aussi ! Tu imagines si nous étions nés le même jour ? Nous serions jumeaux cosmiques !

– Ça veut dire quoi ?

– Que nous serions liés, par-delà le temps et l’espace, par une force qui nous dépasse et que rien ne pourra jamais briser. Je compte jusqu’à trois, et à trois, nous annonçons ensemble notre jour de naissance. Un, deux, trois...

Et nous annonçâmes de concert : – 22 novembre.

Viola bondit de joie, m’étreignit et m’entraîna dans une petite danse.

– Nous sommes jumeaux cosmiques !

– C’est incroyable, quand même. Même année, même mois, même jour !

– Je le savais ! À bientôt, Mimo.

– Tu ne vas pas me faire attendre deux mois ?

– On ne fait pas attendre son jumeau cosmique, dit-elle gravement.

Elle partit à droite, moi à gauche. Son bonheur allégeait mon pas, éclaircissait la nuit, et je m'en voulus moins de lui avoir menti. J'étais né le 7 novembre. Mais je m'étais soudain rappelé la date sur sa carte d'anniversaire, que j'avais lue et relue avant de m'endormir dans sa chambre. Un petit mensonge qui faisait plaisir n'en était pas un, selon moi. Peut-être pourrais-je m'en ouvrir à dom Anselmo. Une excellente occasion de me confesser.

En m'éloignant, je pris bien soin de me retourner, à trois reprises. Une pour la fois précédente, une pour celle-ci, et la dernière parce que je ne pus pas m'en empêcher.

Les travaux à l'église terminés, l'atelier traversa de nouveau une période difficile. Le travail était rare, ce qui obligea Alberto à repartir sur les routes pour démarcher les villages et les vallées voisines. Il tenta même les Orsini, qui lui signifièrent par l'intendant qu'ils ne manqueraient pas de faire appel à lui en cas de besoin.

Désœuvrés, Alinéa et moi nous occupions comme nous pouvions. Le stock de pierres de Zio était vide, à l'exception d'un magnifique bloc de marbre massif, réservé à une éventuelle commande d'envergure. Je m'amusais donc à sculpter en pleine nature, en bas-relief, là où la roche le permettait. Peut-être certains de ces essais sont-ils encore visibles aujourd'hui, et surprennent-ils le promeneur au détour d'un sentier. Alinéa passait son temps à restaurer de vieux meubles que les gens du village lui apportaient, et se découvrait une vocation ratée : il était aussi doué pour la menuiserie que mauvais sculpteur. Je revis Viola trois fois au printemps 1918, toujours au cimetière. Malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à me convaincre de participer à ses expériences nécromantiques – je refusais de m'allonger sur une tombe. Les morts ne lui parlaient toujours pas, de toute façon. S'ils l'avaient fait, j'aurais pris mes jambes à mon cou.

Viola était la cadette d'une famille de quatre. Virgilio, l'aîné, le seul membre de la famille qu'elle semblait aimer sans réserve, était mort dans ce fameux accident de train à vingt-deux ans. Je regrette de ne pas l'avoir connu. « Il était un peu comme toi, m'expliqua-t-elle un jour. Quand je disais quelque chose, il y croyait. »

Venait ensuite Stefano, vingt ans, dont Viola parlait toujours en plissant les yeux d'une drôle de façon, comme si elle craignait qu'il surgisse d'un

buisson. Stefano était le favori de leur mère, grand, fort en gueule, passionné de course mécanique et de chasse. Francesco, le dernier des fils, avait dix-huit ans. C'était un jeune homme grave, au teint pâle, que j'avais croisé sans le savoir à l'église, à plusieurs reprises, quand nous y travaillions après Noël. Il s'entretenait souvent avec dom Anselmo, ou passait de longues heures en prière devant la pietà, celle vis-à-vis de laquelle je m'étais montré si critique. Viola semblait entretenir une certaine tendresse à son égard, qu'elle nuançait presque toujours d'un cynique « il ira loin ». Francesco se destinait à la prêtrise, à la grande joie de ses parents. Il alla loin, même s'il buta sur moi.

Le marquis et la marquise, quant à eux, étaient des ombres dans la vie de Viola. Deux adultes loin de ses préoccupations qui habitaient la même maison qu'elle, la croisaient parfois dans les couloirs et lui parlaient un langage qu'elle ne comprenait pas. Ils n'étaient pas méchants, précisa-t-elle. Ils ne levaient jamais la main sur elle, même lorsqu'elle faisait de terribles bêtises. À dix ans, elle avait failli brûler la villa, à la suite d'une expérience ratée pour produire son propre parfum à base de distillat de mimosa. Le mélange avait explosé pour une raison qu'elle ne comprenait toujours pas. Viola avait couru se cacher dans un appentis pendant que les rideaux brûlaient. L'incendie éteint, les domestiques l'avaient débusquée, amenée devant son père solennel, lequel lui avait simplement interdit, de ce jour, d'accéder à la bibliothèque, étant donné qu'elle en avait tiré le livre d'expériences chimiques qui avait conduit au désastre. Viola avait juré d'obéir tout en se jurant de ne pas le faire. D'autant que son expérience avait partiellement réussi, puisque du fait de l'explosion (qui lui avait brûlé les sourcils) elle avait senti le mimosa pendant une semaine. C'était juste une question de dosage, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ?

– Tu pourras me préparer un parfum juste pour moi ? demandai-je un soir qu'elle gisait sur la tombe d'un notable génois.

– Oh, je ne m'occupe plus de parfum. Je suis passée à d'autres choses depuis. Les moteurs à explosion, l'électricité, les mouvements de montre et

quelques rudiments de médecine. Et l'art, bien sûr. Je veux être comme ces gens de la Renaissance, qui savaient tout sur tout.

– Et quand tu sauras tout ?

– Je m'attaquerai à ce qu'on ne sait pas encore.

Viola était victime d'une malédiction que ses parents avaient d'abord trouvée distrayante : elle retenait *tout* ce qu'elle lisait, entendait ou voyait, du premier coup. À cinq ans, on la tirait de son lit au milieu de la nuit, quand on avait un peu bu, pour en faire la démonstration aux invités de passage. Quel ravissement de voir cette maigrichonne aux yeux immenses déclamer par cœur des vers d'Ovide qu'elle venait juste de lire ! Le problème était apparu lorsque Viola y avait pris goût, et exigé de comprendre. Pour cela, elle avait dû lire davantage. Un livre en appelait toujours un autre, *un engrenage diabolique*, selon sa mère, qui avait culminé par l'explosion de son parfum au mimosa. La marquise, qui ne pouvait plus sentir cette odeur sans se rappeler ses rideaux dévorés par de hautes flammes pourpres, au sein desquelles elle était sûre d'avoir discerné des visages de démons, avait fait arracher tous les acacias du parc.

Peu à peu, le flux de livres augmentait. J'en trouvais parfois trois dans la souche, que je garnissais à mon tour des ouvrages lus la semaine précédente. Je les dévorais sitôt couché, je mémorisais noms, dates, capitales, théories, concepts, une éponge trempée dans l'eau après avoir été oubliée au soleil. J'avais caché mes sorties à Alinéa, qui n'était pas idiot. Il me surprit un soir plongé dans un ouvrage d'ingénierie incompréhensible. Fidèle à ma promesse, je lisais tout de bout en bout. À ma surprise, même dans le traité le plus hermétique, j'apprenais toujours quelque chose. Viola avait l'intelligence d'alterner ouvrages faciles et difficiles, illustrés ou pas. Elle y glissait même parfois un roman, m'ayant diagnostiqué un « déficit aigu d'imagination ».

– Qu'est-ce que tu lis ? demanda Alinéa.

– Un traité sur l'extension du port de Gênes par l'ingénieur Luigi Luigi, né en 1856.

– C’est à ça que tu passes tes soirées ? Emmanuele se demandait pourquoi tu ne voulais plus aller au cimetière. Je ne savais pas que tu voulais construire des ports.

– Je ne veux pas construire des ports. C’est Viola qui me l’a prêté.

– Viola ? Viola qui ?

Puis il blêmit.

– Viola Orsini ?

– Ben oui.

– *Viola Orsini* ?

– Oui. C’est mon amie.

– La fille qui se change en ourse ?

Alinéa m’avait déjà distrait de multiples légendes sur les Orsini. Les Orsini étaient tellement riches, racontait-il, que lorsque l’un d’eux éternuait, les domestiques subtilisaient son mouchoir pour en extraire la poussière d’or. Mais c’était la première fois que j’entendais cette histoire-là. Et contrairement aux autres récits, qui semblaient le fasciner ou l’amuser, celui-ci le terrifiait.

– Tu ne dois pas voir cette fille.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est une sorcière. Demande à qui tu veux. Demande au village.

Je m’apercevrais, par la suite, que les villageois évitaient en effet Viola, du moins autant que le permettait le respect dû à la famille. L’affaire remontait à quelques années. Un groupe de chasseurs étrangers était venu passer quelques jours au village. Par « étranger », on entendait en général « qui ne venait pas de Ligurie, du Piémont, ou de Lombardie ». Selon le racisme et les fantasmes de qui racontait l’histoire, les chasseurs étaient croates, noirs, français, siciliens, juifs ou, pire encore, protestants. On s’accordait en tout cas à dire qu’il y avait eu des chasseurs et qu’ils se comportaient mal, qu’ils buvaient tous les soirs, qu’ils avaient la main légère et prompte à palper les filles de Pietra d’Alba. La veille de leur départ, deux d’entre eux seulement étaient allés chasser. Ils étaient tombés sur Viola, qui se promenait seule

dans la forêt, ils avaient même failli la tirer en la prenant pour un chevreuil. Curieux, ils l'avaient observée à distance. Viola ramassait des cailloux, jugeait leur rondeur en les offrant au soleil. Ils l'avaient suivie, comme ça, sans penser à mal, parce qu'elle était jolie. L'un des chasseurs avait fini par le dire : « Elle est jolie, hein ? » L'autre l'avait charrié : « Arrête, elle a quoi, douze, treize ans ? » À quoi le premier avait répondu que c'était largement assez, et qu'elle devait bien le vouloir si elle se promenait seule en forêt. Il avait sauté sur la fillette, qui avait crié de peur. « Ferme-la, arrête, je te veux pas de mal », lui avait-il dit de son air le plus rassurant, en déboutonnant son pantalon. Viola s'était dégagée par miracle et avait disparu dans les fourrés. Le second chasseur avait ri : « On dirait ta femme. » L'autre avait plongé dans le sous-bois à la suite de Viola, « la petite salope, elle va voir ce qu'elle va voir », retenant son pantalon d'une main. Il avait déboulé dans une clairière, et poussé un hurlement qu'on avait dû entendre jusqu'à Savone.

Il était nez à nez avec une ourse. L'animal s'était dressé sur ses pattes – il dépassait l'homme d'une tête – et avait poussé un rugissement assourdissant, l'éclaboussant d'une salive au goût de viande.

– Bon d'accord, le type est tombé sur une ourse, dis-je en levant les yeux au ciel. Ça ne veut pas dire qu'elle se transforme en ourse.

– Attends, je ne t'ai pas tout dit.

Ce qu'Alinéa ne m'avait pas dit, et qui terrifia les chasseurs plus encore que l'ourse, c'est que l'animal portait encore la robe de Viola, déchirée. Le chapeau de la gamine gisait là, tombé sur un tapis d'aiguilles de pin. L'ourse avait rugi de nouveau. Le chasseur, retenant toujours son froc d'une main, avait porté l'autre à son poignard. Mais Viola, puisqu'il fallait bien l'appeler ainsi, en un coup de patte nonchalant, l'avait égorgé. L'homme avait lâché son pantalon, incrédule, se vidant de son sang à jets brûlants. Il était mort les couilles à l'air, conclut Alinéa. Son collègue avait pris ses jambes à son cou et était rentré au village, à demi fou, pour tout raconter. D'abord, personne ne l'avait cru, d'autant qu'on ne retrouva rien du disparu, à part une chaussure vide. La terreur du survivant, cependant, fit

jaser. Nul ne pouvait feindre un tel effroi, pas même un acteur, pas même un acteur du calibre de Bartolomeo Pagano, le grand Génois qui enchantait l'Italie dans le rôle de Maciste. Le survivant ne pouvait pas avoir inventé une histoire pareille. Et maintenant qu'on y pensait, la fortune des Orsini était bien mystérieuse, d'ailleurs n'avaient-ils pas un ours sur leur blason ? Tout cela fleurait bon la sorcellerie. Viola induisait donc chez ceux qu'elle croisait un raidissement imperceptible, un tremblement de la lèvre que l'on s'empressait de cacher pour ne pas déplaire à M. et Mme Orsini, lesquels ignoraient d'ailleurs que leur fille se changeait en ourse. La famille étant le plus gros employeur de toute la région, on avait jugé bon de passer ce détail sous silence.

Je me moquai d'Alinéa, qui avait l'air d'y croire ferme. Emmanuele nous rejoignit, vêtu d'une veste de hussard ouverte sur son torse nu, d'un casque colonial et d'un pantalon de toile coupé aux genoux. Son frère le prit à témoin et lui demanda de confirmer son récit. Emmanuele s'emporta, fit un long discours auquel je ne compris pas un traître mot, à l'issue duquel Alinéa me regarda d'un air victorieux :

– Tu vois ? Je te l'avais dit.

Je n'ai jamais retrouvé la douceur des printemps de Pietra d'Alba, quand l'aube durait tout le jour. Les pierres du village en agrippaient le rose et le passaient à tout ce qui pouvait le refléter, carreaux, métaux, inclusions de mica dans les affleurements rocheux, source miraculeuse, jusqu'aux yeux des habitants. Le rose ne s'éteignait que quand le dernier homme s'endormait, car même à la nuit tombée il survivait dans le regard qu'un garçon posait parfois sur une fille, sous la lumière des lampions. Le lendemain tout recommençait. Pietra d'Alba, pierre d'aube.

Zio Alberto revint après deux semaines d'absence, un schéma qui se répéta les années suivantes. Il était allé jusqu'à Acqui Terme, en plein

Piémont, et avait démarché tous les villages en chemin, en vain. Personne ne cherchait un tailleur de pierre. On lui avait en revanche plusieurs fois suggéré de s'enrôler pour aller défendre la patrie. Ce n'était qu'à Sassello, sur le chemin du retour, qu'il avait rencontré la chance. Une chance étique, déplumée, mais en période de disette c'était mieux que rien. La paroisse de l'Immacolata Concezione lui avait confié quatre anges et deux urnes ornementales à refaire, ainsi qu'un ex-voto. Zio arriva donc avec sa cargaison d'anges déchus à l'arrière du chariot, refusa notre aide pour décharger. Il se mit à la tâche aussitôt, refit l'ébauche du premier ange ce soir-là, but toute la soirée tant il était content de son travail. Le lendemain, Alinéa et moi dûmes prendre sa suite car il était malade. Mon oncle passa une semaine à ne rien faire, allongé presque toute la journée, saisi de pensées noires qu'il chassait dans un dialecte que plus grand monde ne parlait, hormis peut-être dans les ruelles qui descendaient vers le port de Gênes. Dans ces périodes-là, étonnamment, il demeurait sobre. Je peux dire en toute confiance que Zio Alberto buvait d'abord quand il était heureux. Et que, quelque part dans l'ivresse, le bonheur se fissurait, laissant passer de longs serpents d'ombre. Alors il me frappait. J'avais appris à esquiver, et comme il le faisait sans conviction, par habitude, je n'en souffris pas beaucoup. Un bleu ou deux, parfois, mais qui n'en avait pas ?

Il me fallut deux mois pour terminer les anges. Alinéa se chargea de l'ex-voto, qui était presque impossible à rater. Il parvint à le casser en deux et dut recommencer.

Zio étudia mes anges quand je les lui présentai, particulièrement fier d'eux.

– Ton prénom est une malédiction, me dit-il. Tu te prends pour Buonarroti, mais tu es vraiment un *pezzo di merda*, rien de plus, qui sculpte comme un *pezzo di merda*.

Pendant qu'il faisait pleuvoir quelques coups sur moi, je me surpris à penser, recroquevillé dans un coin, « Michelangelo Buonarroti, 1475-1564 ».

J'avais grandi dans un monde où l'on grognait beaucoup. Parler était au mieux un luxe, le plus souvent une frivolité. On grognait pour remercier, on grognait pour exprimer sa satisfaction, on grognait pour grogner. Et quand on ne grognait pas, on faisait un signe des yeux, de la main, « passe-moi le sel », pas besoin de parler pour ça. Mon père était ainsi, Zio était ainsi. Un truc d'hommes. Viola, elle, disait souvent « en l'occurrence » ou « nonobstant ». Elle m'ouvrit un monde de nuances infinies. Si je remarquais « il y a du vent », elle rétorquait « ce n'est pas du vent, c'est le libeccio ». Viola connaissait le nom de tous les vents.

Le 24 juin 1918, à l'occasion de la Saint-Jean, elle me donna rendez-vous au cimetière. La meilleure nuit pour voir des feux follets. Elle sortit de la forêt comme à son habitude, d'un endroit que j'étais venu étudier en plein jour et où je jure qu'il n'y avait pas de chemin. Je lui exprimai aussitôt ma réticence à chasser le feu follet, surtout s'il s'agissait d'âmes en peine. Viola mit la main sur ma bouche alors que je parlais encore.

– Oublie les feux follets. J'ai fait une découverte extraordinaire.

– Vraiment ?

Viola m'avait appris qu'on ne disait pas « ah bon ? », sauf si l'on était rustre.

– J'ai découvert que je pouvais voyager dans le temps, s'exclama-t-elle. Je viens tout juste de débarquer du passé.

– Comment ça ?

– Eh bien, je viens d'il y a une seconde. Si T est l'instant présent, il y a une seconde, à $T - 1$, je n'étais pas encore là. Et maintenant j'y suis. J'ai donc voyagé de $T - 1$ vers T . Du passé vers le présent.

– Tu ne peux pas vraiment voyager dans le temps.

– Si. Tiens, je viens juste de le refaire. Je viens d'il y a une seconde.

– Mais tu ne peux pas y retourner.

– Non, car le passé ne sert à rien. C'est pour ça qu'on voyage du passé vers l'avenir.

- Tu ne peux pas aller dans dix ans.
- Bien sûr que si. Retrouvons-nous ici dans dix ans, le 24 juin 1928, même heure. Tu verras, j’y serai.
- Sauf que tu auras mis dix ans pour y aller.
- Et alors ? Quand tu es venu de France, peu importe que ton train ait mis une minute ou une journée. Tu as bien voyagé de la France vers l’Italie, non ?

Sourcils froncés, je cherchai le point faible de son raisonnement. Mais Viola n’avait pas de point faible.

- De la même manière, je serai là le 24 juin 1928, et j’aurai voyagé dans le futur. CQFD. Allez, viens, les morts nous attendent.

- C’est vrai que tu peux te changer en ourse ?

Elle avait fait quelques pas vers le cimetière. Elle revint vers moi, l’air grave.

- Qui t’a dit ça ?

- Alin... Vittorio.

- Le frère d’Emmanuele ?

- Oui.

– Je l’aime bien. Nous jouions tous ensemble quand nous étions petits. Jusqu’à cinq ans, un membre de la noblesse peut jouer avec n’importe qui sans attenter à l’étiquette. Qu’est-ce qu’il t’a dit d’autre ?

- Qu’un chasseur avait essayé de te... de te...

- Oui, je sais ce qu’il a essayé de faire, coupa-t-elle, le visage soudain dur.

– Alors c’est vrai ? L’histoire de l’ourse ? Je veux dire, je sais que c’est impossible, mais...

- Je vais te dire la vérité, parce que je ne te mentirai jamais. Promets que *tu* ne me mentiras jamais.

- Je promets.

- Et que ça restera notre secret.

- Je promets.

– Je n’aime pas trop qu’on raconte des histoires sur mon compte. Mais en l’occurrence, Vittorio a raison.

- Tu peux te transformer en ourse.
 - Oui.
 - Tu te moques de moi.
 - Pourquoi tu me poses la question, si tu ne me crois pas ?
 - D'accord, je te crois. Tu te transformes en ourse. Tu peux me montrer ?
- Avec un sourire doux, elle posa un doigt au milieu de mon front.
- Sers-toi de ton imagination. Grâce à elle, tu n'auras plus besoin que je te montre. Et quand tu n'auras plus besoin que je te montre, alors, peut-être, je te montrerai.

Il m'a fallu quatre-vingt-deux ans, huit décennies de mauvaise foi, et une longue agonie, avant de reconnaître ce que je savais déjà. Il n'y a pas de Mimo Vitaliani sans Viola Orsini. Mais il y a Viola Orsini, sans besoin de personne.

Vincenzo hésite. Il hésite devant l'armoire en bois, dans le coin de son bureau, celle à laquelle personne d'autre que lui n'a accès. Il s'en détourne, se poste devant la fenêtre d'où il aime regarder les montagnes – combien de fois l'a-t-il fait en tant d'années de sacerdote ? Une pluie légère s'est mise à tomber. En contrebas, sous un toit de lauze à l'à-pic de son bureau, la cellule qu'il vient de quitter. Il s'attend à tout moment à l'annonce, *voilà, padre, c'est fini*, mais Vitaliani est tenace. Qui sait quelles visions brûlent sous ce front juste un peu trop grand, quels regrets ou quelle joie secouent ces membres un peu trop courts ? L'abbé a cette drôle d'intuition que son hôte essaie de lui dire quelque chose. Qu'il veut parler, au moment précis où il ne peut plus, peut-être justement parce qu'il ne peut plus.

L'abbé revient vers l'armoire, presque malgré lui. Le bois est trompeur, réconfortant, une armoire de grand-mère qui s'accorde avec ces vénérables murs. L'armoire est un coffre-fort, dont il garde toujours la clé sur lui. Il a pourtant parcouru son contenu cent fois et n'y a jamais trouvé de quoi justifier une telle mesure. Certes, la lecture des documents qu'elle abrite suscite quelques questions. C'est sans doute là le problème. L'Église n'aime pas les questions – elle a déjà répondu à toutes.

Vincenzo avait été surpris, en prenant ses fonctions, d'apprendre que les dossiers n'étaient pas conservés au Vatican mais à la Sacra. C'était plus sûr, lui avait-on expliqué. Le savoir est une arme puissante et trop d'intrigants, dans la cité divine, auraient pu s'en servir à des fins politiques. S'en *étaient* servi à des fins politiques. Ces mêmes dossiers n'avaient-ils pas interrompu la carrière météorique du cardinal Orsini, à qui l'on prédisait le siège

suprême ? Ils avaient peu après été transférés à la Sacra, ce qui n'était pas illogique, puisqu'*elle* y était aussi.

L'abbé se décide à ouvrir l'armoire, comme à tant de reprises ces dernières années. La clé, infalsifiable, débloque un mécanisme complexe et silencieux. L'intérieur est presque vide, ce qui lui paraît toujours un peu ridicule. Sur une étagère, quatre classeurs de carton blanc, quatre classeurs seulement, d'une banalité navrante. Des classeurs de fonctionnaire, des classeurs de comptable, pour un sujet qui aurait mérité bien mieux, reliures, ferrures, dorures, tous ces appareils dont le Vatican raffole habituellement. Mais un bâton de dynamite n'est pas mieux emballé, après tout.

Les classeurs portent tous la même mention. *Pietà Vitaliani*. Ils contiennent à peu près tout ce qui a été écrit sur elle, ce qui n'est finalement pas grand-chose. Il y a les premiers témoignages, les rapports officiels, rédigés d'abord par des clercs, puis des évêques, puis des cardinaux. Il y a bien sûr l'étude complète du Pr Williams de l'université Stanford. Vincenzo se rappelle avoir pensé, autrefois, *beaucoup de bruit pour rien*. Il sait ce qui a été dit sur la statue, il a lu et relu les récits, entendu ses propres moines, en confession, lui parler des songes étranges qui tordaient leur sommeil après qu'ils l'avaient vue. Mais puisque, à lui, la statue ne faisait rien – peut-être manquait-il d'imagination –, il n'avait pas pris la chose au sérieux. Il la trouvait juste belle, très belle même, il était connaisseur. Le reste ? Des racontars.

Jusqu'à ce jour de Pentecôte 1972, où il avait entendu pour la première fois le nom maudit. *Laszlo Toth*. Le nom qui troublerait désormais ses nuits et lui ferait tâter, dix fois par jour, l'endroit sur sa poitrine où reposait, attachée à un cordon de cuir, la clé infalsifiable.

L'été 1918, un incendie. Le sirocco consumait le plateau, les arbres souffraient, les hommes aussi. Des jours d'un ciel qui ne bleuissait pas et restait blanc, abasourdi. L'haleine des canons, disait-on. Ils avaient tellement tiré, tellement chauffé que c'était la guerre qu'on sentait en se levant le matin, le front dans un étau, le dos baigné de sueur au moindre mouvement. Dans cette atmosphère de fin du monde, les hommes allaient torse nu, les filles retenaient leur robe juste un peu trop tard quand une bourrasque la soulevait, et la chaleur s'intensifiait. Il y eut de nombreuses naissances en 1919.

L'argent était rare, la nourriture comptée. Alinéa entreprenait de plus en plus de travaux de menuiserie et, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, partageait ses gains avec moi en me donnant ici un pain, là un fromage, dans le dos d'Alberto. Ce dernier maugréait que nous étions des sangsues, tout en buvant l'argent que m'avait donné ma mère, du moins ce qu'il en restait. Il se résolut, par ma main, à écrire à la sienne.

Mamma,

Les affaires sont pas jojo ici mais on fait aller. Ce qui me coûte cher, ce sont les sangsues, ils en foutent pas une, qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? Enfin je vais pas me plaindre ou te demander de l'argent, je me débrouille, je te dis, on se serre juste un peu la ceinture. Après tout, c'est la guerre. Ton fils qui t'aime.

Fin juillet, un nuage de poussière brouilla l'horizon mais ne se dispersa pas, comme d'habitude, à l'endroit où la route tournait vers la propriété des Orsini. Il continua vers nous, et une agitation étrange s'empara de Zio Alberto. Mon oncle plongea la tête dans l'abreuvoir, lissa ses cheveux, changea de chemise. Nous nous plantâmes au milieu de la route, les yeux plissés contre le soleil. Entre les vergers une voiture ondula, se précisa. Une vraie automobile, une Züst 25/35 au long nez doré, aux garde-boue conquérants, qui sortit de la fournaise pour s'arrêter devant nous. Le chauffeur en descendit, ouvrit à la passagère, une femme gironde vêtue d'un manteau de fourrure. Il faisait trente-cinq degrés. Pendant que la femme approchait, le chauffeur s'arma d'un chiffon pour réparer l'insulte que la poussière avait faite à la rutilance du capot.

– Tu es toujours le plus beau, dit la femme en pinçant la joue d'Alberto.

Je compris que c'était sa mère, car si Alberto n'était pas laid il n'était certainement pas le plus beau, et ne l'avait jamais été. Mammina, comme elle insista pour que nous l'appelions, n'était plus une simple fille du port. Elle tenait un établissement réputé – dans certains milieux en tout cas. La guerre avait fait d'elle la reine d'un demi-monde dont elle avait longtemps arpenté les rues sombres.

Son chauffeur déploya bientôt un pique-nique, conservé dans une glacière. Grâce à sa clientèle internationale, laquelle payait parfois en nature, ce fut un véritable festin, un voyage culinaire de Samarcande à Turin. Je mangeai, va-nu-pieds qui n'avait pas quatorze ans, du caviar pour la première fois. Zio se tenait à carreau, crachant régulièrement dans sa main pour plaquer une mèche rebelle sur son front. Sa mère nous avait naturellement invités, Alinéa et moi, et il n'avait pas protesté.

– Tu as besoin d'argent, mon chéri ? lui demanda-t-elle, étouffant un rot après un bol de fraises.

– Non, mammina, tout va bien.

– Mais si ça fait plaisir à mammina ?

– Alors si ça te fait plaisir, c'est différent. Si tu insistes, je ne peux pas refuser.

Sa mère claqua des doigts. Le chauffeur retourna à la voiture et en revint avec un sac de voyage. Une grosse enveloppe parut, débordant de lires – je crus qu’Alberto allait se mettre à baver. Avant de la lui tendre, elle en tira quelques billets pour Alinéa et moi.

– Pour les petits. Regarde-moi ça, ils sont maigres comme des coucous. Et toi, là, tu n’es pas bien haut, si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas.

– C’est un nabot, mamma, précisa Zio.

– C’est surtout un beau garçon, me dit-elle avec un clin d’œil. Dis-moi, tu aimes la figue ?

– Oui, madame, mais il n’y en a pas beaucoup ici, à part dans le jardin de l’église.

Tous se mirent à rire, même Zio. Alinéa se roulait dans la poussière, et j’appris que le fruit dont ils parlaient ne poussait pas sur les arbres. Mammina se leva, titubant un peu sous l’effet des deux bouteilles de val polcevera qu’elle avait descendues.

– Bon, c’est pas tout ça, la maison ne va pas tourner toute seule. *Ciao tutti !*

Elle regagna sa voiture, agitant une main baguée. Je me hâtai d’aller lui ouvrir la porte, pendant que le chauffeur démarrait la Züst à la manivelle. Mammina sourit, se pencha vers moi et murmura :

– Quel homme galant. Si tu viens à Gênes, un jour, passe me voir. On s’occupera de toi. C’est mammina qui offre.

Sitôt la voiture disparue, dans un dernier éclat de bronze, Zio se tourna vers nous et tendit la main. Nous lui rendîmes l’argent que nous avait donné sa mère.

Pendant ce temps-là, Viola rêvait. Elle ne m’en avait rien dit, mais je la trouvais de plus en plus distante. Elle ne m’interrompait plus, ne répondait plus à ses propres questions, il y avait même des *silences* entre nous. Je crus

avoir fait quelque chose de mal, je prenais pourtant soin de me retourner chaque fois que nous nous séparions. Nous nous voyions de plus en plus souvent, parfois deux ou trois fois par semaine. Nous étions devenus inséparables. Je m'étonnais de sa facilité à sortir, mais personne ne faisait attention à elle à la villa. Son père était obsédé par la gestion de la propriété, compliquée par la sécheresse qui menaçait. Il consultait d'obscur archives météorologiques, envoyait des courriers à Gênes tous les jours, commençait même à évoquer du bout des lèvres certains rituels anciens pour faire tomber la pluie, lui qui s'était toujours gaussé des croyances locales. Sa mère, quant à elle, passait son existence à cartographier, à surveiller, à évaluer la progression des Orsini sur l'échiquier des grandes familles d'Italie. Son fils Stefano, devenu l'aîné, était l'un de ses pions. Il voyageait régulièrement dans tout le pays, séjournait chez des « familles amies », rencontrait des « gens importants », car ce ne serait pas toujours la guerre et il fallait penser à l'après. Francesco, le cadet, était au séminaire à Rome. Entre ces absences, Viola circulait comme bon lui semblait. Sa seule crainte était d'être surprise dans la bibliothèque, le domaine réservé de son père.

Pourtant, les livres continuaient d'affluer. Et avec eux, l'univers s'élargissait. Pour la première fois de ma vie, je me surprénais, quand je sculptais, à songer confusément que mon geste n'était pas orphelin. Qu'il avait été affiné par mille autres avant moi et le serait par mille autres après. Chaque coup de marteau venait de loin, et s'entendrait longtemps. Je tentai de l'expliquer à Alinéa. Il me regarda avec de grands yeux, puis me conseilla d'arrêter de sucer des baies de belladone.

Le changement d'humeur de Viola me dérouta d'abord, avant de m'inquiéter. Pour me faire pardonner mes péchés imaginaires, j'acceptai, vers la fin de l'été, de m'allonger sur une tombe. Elle parut surprise et rit avec la même insouciance que je lui avais toujours connue. Elle nous trouva deux tombes voisines, assez proches pour que nous puissions nous tenir la main. Je dus me faire violence pour m'installer, rongé de superstitions, de craintes irrationnelles – courtais-je ma propre mort ? Puis le ciel me prit, et les cyprès, pinceaux abandonnés dans un glacis d'étoiles. La main de

Viola était blottie dans la mienne. Je la lâchai régulièrement pour le plaisir de la reprendre.

– Tu as peur ? demanda mon amie après un long moment.

– Non. Avec toi, je n'ai pas peur.

– Tu es sûr ?

– Oui.

– Tant mieux. Parce que ce n'est pas ma main que tu tiens.

Je poussai un hurlement et bondis de ma tombe. Viola se mit à rire aux larmes.

– Très drôle ! On ne pourrait pas juste passer un bon moment, comme tout le monde ? Tu ne peux pas être moins bizarre ?

Les larmes continuèrent. Viola ne riait plus.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Je suis désolé, je ne voulais pas dire ça, c'est vrai que c'était drôle ! Tu as vu comme j'ai sauté ? Quel idiot ! Tu m'as eu !

Elle inspira plusieurs fois, leva la main.

– Ce n'est pas toi. C'est moi.

– Pourquoi ?

Elle s'essuya les yeux d'un revers de manche et se redressa sur sa tombe, les bras autour des genoux.

– Tu n'as pas de rêves, Mimo ?

– Mon père disait que ça ne sert à rien. Les rêves ne se réalisent pas, c'est pour ça qu'on les appelle des rêves.

– Mais tu en as ?

– Oui. J'aimerais que mon père revienne de la guerre. C'est un beau rêve, celui-là.

– Et encore ?

– Devenir un grand sculpteur.

– Ce n'est pas réalisable ?

– Regarde-moi. Je travaille pour un type qui boit trop. Je dors dans la paille. Je n'ai jamais eu d'argent, et la plupart des gens ont envie de rire quand ils me voient.

– Mais tu es doué.

- Qu'est-ce que tu en sais ?
 - Dom Anselmo l'a dit à mon frère Francesco. Tu fais tout le travail, à l'atelier, et il est au courant.
 - Comment ?
 - Vittorio le raconte à tout le monde.
 - Vittorio parle trop.
 - Dom Anselmo affirme que tu es très doué. Anormalement doué.
- Le premier compliment que je reçus, et on avait pris soin d'associer le mot « anormal ».
- J'ai de grands rêves pour toi, Mimo. Je voudrais que tu fasses quelque chose d'aussi beau que Fra Angelico. Ou que Michelangelo, puisque tu t'appelles comme lui. Je voudrais que tout le monde connaisse ton nom.
 - Et toi, tu as des rêves ?
 - Je voudrais faire des études.
 - Des études ? Pour quoi faire ?
- Viola tira un papier de sa poche et me le tendit, puisque toute la soirée elle avait attendu la question.

L'article est encore dans ma malle, sous la fenêtre, glissé dans le numéro de *FMR* qui ne parut jamais. Le papier a jauni, je ne l'ai pas ouvert depuis longtemps, peut-être tombera-t-il en poussière quand on le touchera. C'est un article de *La Stampa* en date du 10 août 1918. Gabriele D'Annunzio venait de mener la 87^e escadrille, la Serenissima, jusqu'à Vienne. Un vol impossible, de plus de mille kilomètres, de sept heures dix, qui avait pris les Autrichiens de court. Au lieu de bombarder la ville, D'Annunzio avait lâché des tracts incitant ses habitants à la capitulation. *Nous, les Italiens, ne faisons pas la guerre aux enfants, aux vieillards, aux femmes. Nous faisons la guerre à votre gouvernement, l'ennemi des libertés nationales, votre*

gouvernement aveugle, têtu, cruel, qui ne sait vous donner ni la paix ni le pain, et vous nourrit de haine et d'illusions.

D'Annunzio était poète et aventurier, pas pilote. C'était à Natale Palli qu'il devait d'être arrivé à bon terme, et revenu vivant. Ce même Natale Palli s'endormirait dans la neige, quelques mois plus tard, sur les flancs du mont Pourri, après s'être posé en catastrophe et avoir tenté de regagner la vallée à pied. Il ne se réveillerait pas. Il ferait à jamais partie de la légende de ceux qui, les premiers, s'étaient arrachés à la pesanteur. Et Viola, tout simplement, voulait faire de même.

Depuis sa plus tendre enfance, Viola veut voler.

– Tu veux voler ?

– Oui.

– Avec des ailes ?

– Oui.

– Je n'ai jamais vu un avion de ma vie. Je n'ai jamais vu personne voler.

Comment tu comptes t'y prendre ?

– Je vais faire des études.

– Tu en as parlé à tes parents ?

– Oui.

– Et ils sont d'accord ?

– Non.

Viola m'épuisait. De drôles de nuages pommelaient le ciel, promenaient leurs doigts d'ombre dans le cimetière.

– Comment tu espères voler s'il faut faire des études et que tes parents ne veulent pas ?

– Mes parents sont vieux. Je ne parle pas de leur âge. Ils sont d'un autre monde. Ils ne comprennent pas que demain, nous volerons comme nous montons à cheval. Que les femmes porteront la moustache et les hommes

des bijoux. Le monde de mes parents est mort. Toi qui as peur des morts-vivants, c'est *lui* que tu devrais craindre. Il est mort mais il bouge encore, parce que personne ne lui a dit qu'il était mort. C'est pour ça que c'est un monde dangereux. Il s'effondre sur lui-même.

– Tu ne veux pas qu'on aille ailleurs ? Les nuages sont bizarres.

– Ce ne sont pas « des nuages », ce sont des altocumulus. Je ne convaincras pas mes parents de me laisser aller à l'université en les suppliant. « Je n'ai pas fait d'études », m'a dit ma mère, « et regarde où j'en suis aujourd'hui ». Elle est née baronne et a fini marquise. Tu parles d'une ambition. Non, je dois leur montrer. Leur prouver que je suis sérieuse. Je veux voler *maintenant*. Dès que possible, en tout cas.

– Comment ?

– J'étudie ça depuis deux ans. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver, j'ai regardé les premiers croquis de Leonardo, et je crois qu'on devrait pouvoir fabriquer une sorte d'aile volante. Pas besoin qu'elle aille très loin. Le tout, c'est que je vole, sur cent mètres, deux cents mètres. Ça leur clouera le bec. On entendra parler de moi. On me laissera entrer dans une école d'hommes.

– Tu ne peux pas choisir autre chose ? Quelque chose de plus simple ? Je veux dire, tu voyages déjà dans le temps, tu peux te transformer en ourse, ça ne suffit pas ?

– C'est la même chose. Tout est lié.

– Je ne comprends pas.

– J'ai juste besoin que tu m'aides. Tu comprendras plus tard.

– Je suis sculpteur, Viola. Je veux t'aider mais...

– Tu m'as bien dit que Vittorio travaillait le bois ? Mon aile est en bois et en tissu. Il faut juste trouver le bon dosage entre rigidité et légèreté, et concevoir un système d'assistance et de compensation. Des poulies et des cordes, précisa Viola face à mon expression ahurie. Le défaut des projets de Leonardo, c'est que leur conception suppose une force physique surhumaine. C'est drôle, pour quelqu'un qui s'y connaissait en anatomie. Notre aile sera aussi plus facile à construire, car je suis légère. Tu trouves que je suis légère, n'est-ce pas ?

- Très légère. Mais ton idée... c'est complètement fou.
 - La presse appelle le vol de D'Annunzio « le vol fou ». Tu vas m'aider, alors ? Tu vas m'aider à voler ?
 - Oui, soupirai-je.
 - Jure.
 - Je le jure.
 - Encore.
 - Je le jure, je te dis. Tu veux qu'on crache ? Qu'on mélange nos salives pour que ce soit valable ?
 - Les adultes mélangent tout le temps leur salive. Ça ne les empêche pas de se trahir et de se poignarder à longueur de journée. Nous, on va faire différemment.
- Elle prit ma main et la posa sur son cœur. Ce fut l'un des plus grands émois de ma vie. Elle n'avait pas de seins et n'en aurait jamais vraiment, mais cette absence emplissait ma paume aussi sûrement que certaines des femmes que je connus plus tard. Elle posa sa main sur mon cœur.
- Mimo Vitaliani, jurez-vous devant Dieu, s'il existe, d'aider Viola Orsini à voler, et de ne jamais la laisser tomber ?
 - Je le jure.
 - Et moi, Viola Orsini, je jure d'aider Mimo Vitaliani à devenir le plus grand sculpteur du monde, à l'égal du Michelangelo dont il porte le nom, et de ne jamais le laisser tomber.

L'espace d'un instant, Viola et moi sommes de la même taille. Nous avons presque quatorze ans. La même taille, exactement. Ça ne durera pas, elle le sait, je le sais, nous le savons car j'aime dire nous. Dans une seconde, Viola continuera de grandir et filera vers le ciel. Je resterai là, au ras du sol. Alors nous nous regardons longtemps, bien dans les yeux, plantés l'un dans l'autre. Presque surpris par ce croisement, égalité inattendue, dans une nuit

de cimetière et de couleurs rôties par la chaleur du jour. Je me surprends à croire, l'espace d'un instant, que rien ne changera. Mais déjà les forces sont à l'œuvre qui la font pousser, les cellules qui s'empilent, les os qui s'étirent, et molécule par molécule Viola s'éloigne de moi.

Un saint pleure. Il n'est pas encore vraiment saint – c'est un détail. Il s'est arrêté sur un plateau bien différent des vallées qu'il a traversées, c'est peut-être la fatigue, le soulagement. Il n'a pas pleuré depuis la nuit où ils ont emmené son meilleur ami, celui pour lequel il était prêt à mourir. Prêt à mourir, oui, juste pas ce soir-là, puisqu'il le renia trois fois avant le chant du coq.

Ses larmes s'infiltrèrent dans une crevasse. Et parce que ce n'est pas n'importe quel homme, parce que l'ami qu'il a trahi n'est pas n'importe qui non plus, les larmes traversent la pierre dont il porte le nom et se transforment en source miraculeuse. Sur ce plateau où ne vivent que des cailloux pousseront bientôt des hommes et des agrumes. Une approche plus scientifique soulignerait la nature karstique du sous-sol, constamment changeante et propice à l'irruption de sources où il n'y en avait pas, mais la science n'enlève rien au miracle, elle en parle juste avec une poésie qui lui est propre. La conclusion reste la même : l'hydrographie du plateau est essentielle à qui souhaite comprendre Pietra d'Alba. L'eau, patiente, façonna le destin du plateau et de ses habitants, qui auraient pourtant répondu, à la question de savoir à quoi elle servait : « À boire et à arroser. » Quand la bonne réponse était : « À jalouser et à ravager. »

À Pietra d'Alba comme ailleurs, qui comprend l'eau comprend l'homme.

Le lendemain de notre serment dans le cimetière, je me mis en quête d'Alinéa pour lui annoncer que nous aurions besoin de son aide. Il n'était

pas à l'atelier. Il ne réapparut que deux heures plus tard, sur son trente-et-un – qui consistait en une chemise propre – et en compagnie d'Anna, la fille Giordano. Il avait formellement demandé à l'accompagner pour la journée. Je voulus savoir où, les deux pouffèrent, bien sûr, je n'étais pas au courant, j'étais « *il Francese* ». Je sautai à la gorge d'Alinéa, « répète un peu pour voir, Francese toi-même », nous roulâmes dans le foin sous l'œil impatient d'Anna, puis Alinéa m'envoya valser dans une botte de paille. Les deux, pas rancuniers, m'invitèrent à les suivre.

– Mais à vous suivre où ?

– Au lac, idiot.

La source miraculeuse, après environ cinq kilomètres de parcours souterrain ponctué de quelques résurgences, dont l'abreuvoir devant notre grange, affleurait en un lac naturel au pied du flanc est de la vallée. Le lac appartenait aux Orsini. Le 15 septembre, la famille invitait le village entier à s'y baigner. Une belle journée en toute simplicité. Sauf qu'en Italie, et plus encore à Pietra d'Alba, rien n'a jamais été simple.

Je n'eus pas la chance de voir Caruso sur scène – il mourrait trois ans plus tard dans sa ville natale de Naples. Mais par la magie d'une technologie balbutiante, l'enregistrement, je l'entendis plus tard chanter le rôle de Pagliaccio, trahi par sa femme, s'efforçant de cacher son malheur derrière son uniforme de clown. *Vesti la giubba. Passe la veste*, souris pour cacher la douleur et tout ira bien. Je ne pus m'empêcher de me demander si Leoncavallo avait connu les Orsini. S'il s'était baigné dans leur foutu lac avant d'écrire cet air. *Ridi, Pagliaccio, e ognun applaudirà*. Ris, Pagliaccio, et tous applaudiront.

La baignade du 15 septembre, c'était le rire du clown triste. La farine en plein visage pour amuser le public. Car si le plan d'eau appartenait bien aux Orsini, avec sa belle surface vert sombre et dix mètres de rivage, il était bordé de tous les côtés par des champs appartenant aux Gambale, une famille de la vallée voisine, leurs ennemis jurés.

Fidèles à leur réputation, les habitants de Pietra d'Alba rivalisaient d'inventivité pour expliquer la querelle entre les deux familles. Les

Gambale, d'anciens métayers des Orsini, les auraient volés éhontément. Les Orsini auraient fait pousser leurs orangers avec le sang des Gambale. On parlait de viol, de meurtre, de trahison. La raison importait peu, la rivalité était là, ancestrale, dure à user la roche pourtant coriace de ces vallées. Les Orsini avaient un lac, mais ne pouvaient en tirer d'eau pour arroser leurs plantations car les Gambale leur interdisaient tout droit de passage sur leurs terres. Ils pouvaient tout juste accéder à leur plan d'eau par un chemin leur appartenant, qui descendait de la forêt. La seule solution aurait été de pomper l'eau par un système de canalisations suivant ce chemin d'accès, un invraisemblable détour. Viola m'expliqua un jour que c'était « techniquement faisable, économiquement stupide ». La maintenance de la pompe, son alimentation, le degré de la pente rendaient l'opération trop complexe. Les Orsini se contentaient donc, pour irriguer leurs vergers, d'une résurgence de la source miraculeuse située sur leur propriété, et de bassins de rétention recueillant les eaux de pluie. Le plus absurde était que les Gambale, horticulteurs dans la vallée voisine, n'avaient que faire du lac. Ils laissaient même leurs champs autour à l'abandon, leur seule fonction étant de narguer les Orsini. Ces derniers répondaient, pour faire bonne figure, par leur baignade annuelle, à laquelle tout le village venait en procession à travers la forêt. Ce jour-là, plusieurs membres du parti Gambale, armés de fusil, patrouillaient les environs pour s'assurer que nul n'empiétait sur leurs champs, et que les villageois se tenaient bien dans une bande de dix mètres autour du lac. Des employés des Orsini en plus grand nombre encore, armés eux aussi, surveillaient les employés des Gambale. La tradition remontait à une vingtaine d'années à peine. Par miracle, elle n'avait jamais dégénéré.

L'aridité de l'été 1918 aggrava la blessure. La résurgence des Orsini s'était tarie et, malgré d'interminables tractations, les deux parties n'avaient pu s'entendre. Puisque le monde se faisait la guerre, il était de bon ton de se la faire ici aussi. Les Gambale juraient que, de leur vivant, aucune goutte d'eau Orsini ne traverserait leurs terres. Si le vent s'avisait d'en emporter, ils planteraient des haies de cyprès. En guise de représailles, les Orsini,

soutenus par les grandes familles de la région, avaient fait savoir que quiconque achetait des fleurs aux Gambale sur les grands marchés de Gênes et de Savone perdrait la clientèle de la noblesse. Les fleurs pourrissaient dans des hangars, les orangers séchaient sur pied. Mais des deux côtés l'honneur était sauf. Et le 15 septembre on riait, on plongeait, on s'éclaboussait, on se caressait gentiment sous l'eau.

La famille Orsini était déjà là, presque au complet, quand nous arrivâmes. Les Orsini ne se baignaient pas, évidemment. Ils considéraient la scène avec bienveillance, adressant un signe ici ou là qui disait la faveur ou la disgrâce. Viola faisait la tête, un peu en retrait, engoncée dans une robe turquoise. Je commençais à la connaître, et supposais qu'elle ne m'avait pas parlé de la baignade parce qu'elle en avait honte. Du haut de mes treize ans – et je dis « haut » avec cette dérision dont je fis preuve toute ma vie –, je ne saisisais pas encore, derrière le cocasse, les tempêtes qui rôdaient.

Je me mis à courir, abandonnant mes vêtements derrière moi, et plongeai sans me soucier de ce corps inhabituel que je traînais depuis ma naissance. Cette eau devait l'être, miraculeuse, car une fois immergé je ressemblais à tout le monde. J'étais grand, puissant, musclé, sous cette tête qui seule dépassait. Malgré la chaleur, l'eau était encore fraîche.

Les Orsini nous observaient à l'abri de grandes ombrelles, sirotant un peu de vin et croquant dans des fruits. Viola rôdait en lisière de la forêt, en lisière de cette enfance qu'elle quittait chaque seconde un peu plus. Son père, le marquis, était un homme de haute taille, au visage allongé par une coiffure étrange, une grande touffe grise sur le dessus, les côtés coupés court. Stefano, le fils aîné, un garçon épais engoncé dans son costume, serrait et desserrait les poings en permanence, comme pour exorciser une force qui ne trouvait pas d'exutoire. Il arborait une moustache que sa mère le forcerait à raser quelques mois plus tard, sous prétexte qu'elle faisait « Italien du Sud ». Ses cheveux d'un noir profond étaient bouclés comme ceux d'une fillette, malheur de sa vie, ce qu'il essayait de cacher par une patiente et généreuse application de pommade. Seul Francesco, le cadet,

manquait à l'appel, absorbé par ses extases vaticanes, à six cents kilomètres de là.

Je ne connaissais pas encore Pagliaccio, Leporello, Don Giovanni, j'ignorais tout des leçons de l'opéra. J'ignorais qu'on ne riait que pour fourbir le drame. Ce que, à sa façon, Alberto avait pourtant tenté de m'inculquer avec sagesse, *ne pète pas plus haut que ton cul*. C'est précisément Alberto que je vis débouler de la forêt, tandis que je nageais près d'une jeune fille qui me faisait des sourires. Alinéa et moi avions invité Zio à venir, mais il nous avait chassés d'un geste de la main, engoncé dans un fauteuil et dans ses idées noires au beau milieu de l'atelier. Même de loin, il me parut joyeux. Il approcha du marquis, se brisant en courbettes répétées qui durent agacer Stefano. Ce dernier l'agrippa par le col et le traîna devant son père. Zio tenait quelque chose qu'il tendit au marquis en gesticulant. Puis les deux mirent leur main en visière pour étudier le lac. Et moi, idiot que j'étais, j'agitai la main.

Stefano dévala aussitôt la petite pente qui menait au rivage et pointa le doigt vers moi.

– Toi, là !

Je sortis de l'eau. Sous les regards braqués sur moi, mon corps imaginaire rétrécit aux dimensions de celui que j'habitais. Stefano me saisit sans ménagement l'oreille pour me conduire jusqu'à son père, qui trônait sur un fauteuil d'osier au sommet d'une butte. Je reconnus aussitôt l'objet posé sur ses genoux. Le dernier livre que m'avait apporté Viola : une édition tardive mais luxueuse de *De historia stirpium commentarii insignes*, une histoire des plantes d'un botaniste bavarois du seizième siècle, Leonhart Fuchs. La beauté des illustrations m'avait laissé sans voix. Au point que je ne lui avais pas rendu l'ouvrage aussitôt, alors que je n'entendais rien au latin.

– J'ai trouvé ça dans ses affaires, expliqua Alberto. Et j'ai compris qu'il avait dû le chouraver à Votre Seigneurie quand on a fait des travaux sur votre toit, vu qu'il y a pas de livres chez moi, et que je connais personne qu'en a.

– C'est le cas, mon garçon ? Tu as pris ce livre chez nous ?

Viola, en lisière de forêt, était livide.

– Oui, monsieur.

– Votre Seigneurie, corrigea Stefano Orsini en me donnant un coup de pied.

– Oui, Votre Seigneurie. Je ne pensais pas à mal. Je ne voulais pas le voler, juste le lire.

Le village entier s'était rassemblé en bordure du lac pour assister au spectacle. Curiosité moite dans une odeur de vase. Même les Gambale s'étaient rapprochés pour suivre l'affaire, mine de rien. Le marquis se frottait le menton. Sa femme lui murmurait fébrilement à l'oreille, mais il la coupa d'un geste impatient.

– Il n'est pas répréhensible de vouloir s'arracher à sa condition par la connaissance, observa-t-il. Il est en revanche condamnable de s'approprier le bien d'autrui, fût-ce temporairement. L'acte doit donc être puni.

Il avait prononcé ces derniers mots plus fort, pour être bien entendu des Gambale. Les époux Orsini devisèrent à mi-voix de la dureté de la sentence, quarante coups de trique selon la marquise et Stefano, dix selon le marquis. Je crois qu'il était flatté de l'intérêt que je portais à sa bibliothèque, patiemment constituée et régulièrement alimentée par des marchands disséminés aux quatre coins du pays. Selon Viola, il n'y pénétrait que rarement. Mais les Magnifiques, les riches familles de Gênes, ne plaisantaient pas avec la taille de leur bibliothèque.

Puisqu'il fallait faire un exemple devant les Gambale, on s'accorda sur vingt coups. Je n'avais gardé qu'un pantalon de toile qui me collait aux jambes, et Stefano me déculotta brusquement. Viola, les larmes aux yeux, m'adressa un sourire avant de se détourner. Stefano cassa une branche souple, la dénuda, cracha dans ses mains et commença son œuvre, sur mes fesses et le bas de mon dos. Par chance, il n'y avait là que des pins, qui font de très mauvais fouets. J'encaissai sans broncher, luttant contre une morsure plus sournoise. Celle de savoir mon corps exposé à la voracité de ce Colisée rural, comme si ce corps n'avait pas déjà payé mille fois pour les autres. Stefano m'asséna vingt-cinq coups, sous prétexte qu'il avait perdu le

compte. Je ne quittai pas Zio du regard. Il souriait, triomphal, en tout cas au début. Puis des tics nerveux agitèrent sa mâchoire. Aux derniers coups, je crus que c'était lui qu'on frappait.

Le silence retomba, une fatigue de coït. *Tout ça pour ça*, pensait-on en même temps que *vivement qu'on recommence*. Plus personne ne bougeait. C'était à moi de faire le premier pas, la sortie de scène avant le tomber du rideau qui libérerait mon public, lui permettrait de tousser, de se gratter, de bien se rasseoir dans son siège avant l'acte suivant.

Je remontai mon pantalon, la mâchoire serrée. J'avoue avoir eu envie de pleurer, juste une seconde. *Ris, Pagliaccio, et tous applaudiront*. Puis je croisai le regard narquois de Stefano, et résolu de me venger. J'aurais pu rejoindre les Gambale, planter un couteau dans un Orsini, couper de nuit leurs précieux orangers, empoisonner leur eau. Mais Viola avait raison : ce monde-là était mort. Ma vengeance serait du vingtième siècle, ma vengeance serait moderne. Je m'assiérais à la table de ceux qui m'avaient repoussé. Je deviendrais leur égal. Si je pouvais, je les dépasserais. Ma vengeance ne serait pas de les tuer. Elle serait de leur sourire, de ce même sourire condescendant qu'ils m'adressaient aujourd'hui.

Il n'est pas impossible que je doive ma carrière, au fond, au fait d'avoir montré mon cul à Pietra d'Alba.

L'une des plus belles statues de tous les temps – la plus belle, diront certains – sourit à tous ses visiteurs, sans exception. Le 21 mai 1972, elle sourit donc à Laszlo Toth, un géologue hongrois qui vient de s'arrêter devant elle au Vatican. Il y a dans ce moment, dans le regard qu'ils échangent, quelque chose d'étrange. Comme si elle *savait*. Et son sourire, en ce jour de Pentecôte, en devient plus troublant.

Difficile d'imaginer qu'elle fut, un jour, une simple montagne. La montagne devint carrière à Polvaccio. On en tira un bloc de marbre, qu'on livra à un homme au visage fruste, marqué par une bagarre avec un confrère jaloux. L'homme, fidèle à sa philosophie, attaqua la pierre pour libérer la forme qui s'y trouvait déjà. Et la femme parut, d'une beauté insensée, penchée sur son fils abandonné dans un sommeil de mort sur ses genoux. Un homme, un burin, un marteau, de la pierre ponce. Si peu de choses pour donner naissance au plus grand chef-d'œuvre de la Renaissance italienne. La plus belle statue de tous les temps, et elle s'était simplement cachée au fond d'une pierre. Michelangelo Buonarroti eut beau chercher, hurler, il n'en découvrit plus de pareille dans le moindre bloc de marbre. Ses *Pietà* suivantes ressemblent à des ébauches de la première.

Laszlo regarde toujours la *Pietà*, dans la pénombre de la basilique. Il est bien habillé, aujourd'hui, l'occasion est importante. Il a lissé ses cheveux mi-longs, passé un peigne dans sa barbiche. Lorsqu'il porte son nœud papillon, il faut admettre qu'il a un peu l'air d'un illuminé. Ce n'est pas un illuminé, au contraire. Il est à Rome depuis quelques jours à peine. Il a tenté à plusieurs reprises d'obtenir une audience avec le pape, mais Paul VI lui oppose un incompréhensible mutisme. Laszlo veut seulement le rencontrer

pour partager avec lui une information d'importance : il est le Christ ressuscité. Quel pape digne de ce nom ne voudrait pas entendre la nouvelle ?

D'un geste que, en fonction des témoins, l'on qualifiera de brusque ou, au contraire, de posé, il sort un marteau de géologue de sa poche. Puis il crie *Io sono il Cristo !*, saute sur la statue qui sourit à ses visiteurs depuis quatre cent soixante-treize ans, une œuvre d'une beauté surnaturelle, et lui assène quinze coups. Quinze coups, c'est long, avant que les témoins stupéfaits ne parviennent à le neutraliser, et il faut au moins sept hommes pour ça. La *Pietà* de Michelangelo perd un bras, son nez, une paupière, et se retrouve grêlée d'impacts. Nombreux sont ceux, dans la foule, qui n'ont pas eu la présence d'esprit de réagir. Ils ont celle de ramasser les fragments de marbre de la victime pour les rapporter chez eux. Certains, pris de remords, les renverront – pas la majorité.

Laszlo Toth, jugé irresponsable, ne sera pas condamné, mais extradé après deux ans passés dans un hôpital italien. Affaire classée, pour le grand public en tout cas. Car les experts s'interrogent : quel rapport entre le fait de se prendre pour le Christ et l'attaque contre la *Pietà* ? Le pape a ignoré Laszlo, ce dernier pourrait lui en vouloir. Mais la dame de marbre et son fils mort ne lui ont rien fait. Sauf si l'on considère, bien sûr, que l'on est là en présence du génie absolu, plus proche de Dieu que Laszlo Toth ne le sera jamais. Sauf s'il a senti cette concurrence déloyale, cette preuve de son imposture – car qui pourrait être plus proche de Dieu que son propre fils ? – et a voulu la détruire.

Là commence la partie de l'affaire inconnue du grand public. L'attention se relâche, la victime est de pierre, après tout, on ne va pas passer sa vie à lire un rapport d'enquête, surtout lorsque quelques hommes bien placés au Vatican ont appelé quelques hommes bien placés dans la police pour leur dire que certaines pages du rapport en question n'avaient aucun intérêt. Pages qui révèlent que Laszlo Toth ne venait pas juste de débarquer en Italie, mais qu'il était dans le pays depuis dix mois. Et qu'il avait longuement traîné dans le nord, visitant de nombreuses églises dans les

environs de Turin. Un examen de ses déplacements laisse supposer qu'il tournait autour de la Sacra di San Michele, comme s'il cherchait quelque chose dont il ne connaissait pas l'emplacement précis. Comme si, lui aussi, il avait entendu parler d'*elle*, cette œuvre qui trouble tant ceux qui la voient.

La *Pietà* du Vatican fut restaurée, nettoyée – il faut aujourd'hui coller son nez dessus pour voir les raccords. On ne l'admire plus qu'à travers une vitre blindée, à cause du géologue hongrois. Le drame appartient à l'histoire. Mais les mieux informés soupçonnent qu'elle n'était pas la cible originale. Que dans sa tentative d'éliminer tout ce qui concurrençait ses prétentions à la divinité, Toth avait voulu s'en prendre à la *Pietà Vitaliani*. Et, ne la trouvant pas, s'était rabattu sur celle de Michelangelo. Un second choix.

Si c'est bien le cas, s'il existe sur terre une œuvre plus divine encore que celle de Michelangelo, alors cette œuvre est une arme. Et les hommes du Vatican songent sans doute : *nous avons bien fait de la cacher*.

Viola et moi avons quinze ans. Alinéa et Emmanuele, face à nous, dix-huit. Et bien sûr, il y a Hector. C'est notre heure. L'heure de la jeunesse et de ses rêves de légèreté. L'heure de voler.

Il fait encore chaud pour un mois d'octobre. Je crois déceler dans l'air la saveur du sel. Le libeccio souffle de la mer, remonte la falaise vertigineuse jusqu'aux remparts de Pietra d'Alba, jusqu'au chemin de ronde où nous nous tenons, à quelques centimètres du vide. Une nuit de pirates et de conspirations. Des mois de travail nocturne, d'études, de patience infinie. Le premier vol inaugural de notre aile. J'ai refusé que Viola l'essaie, trop dangereux, nous nous sommes disputés devant Alinéa. Ce dernier a paru inquiet, redoutant sans doute qu'elle ne se change en ourse. Viola ne s'est pas changée en ourse et a accepté de céder sa place. Car nous avons Hector. Un type courageux, toujours de bonne humeur, toujours prêt à aider. Hector n'avait peur de rien, pas même de sauter dans cinquante mètres de vide. Il était de la trempe de ces pilotes qui, moins de cinquante ans plus tard, dans le même siècle, amèneraient un appareil mi-avion, mi-fusée à six fois la vitesse du son. Cinquante ans à peine entre le biplan de Gabriele D'Annunzio et le North American X-15. Le siècle de la vitesse – les futuristes avaient vu juste.

Nous échangeons un dernier regard, souhaitons bonne chance à Hector.

Hector s'envole.

Après ma raclée publique, la souche resta vide pendant quelques jours, puis se remplit à nouveau de livres. Selon Viola, son père ne s'apercevrait jamais de l'absence de quelques ouvrages dans une bibliothèque qui en comptait trois mille. Le tout était de ne plus les garder chez Zio. Elle me conduisit de nuit jusqu'à une grange abandonnée sur les flancs ouest du plateau, en pleine forêt. Elle se déplaçait dans les bois d'une manière étrange, coulant telle une onde entre des sentinelles vertes qui la laissaient passer sans rien dire, mais me piquaient et me harponnaient à intervalles réguliers pour m'inspecter, me renifler, *qui c'est, celui-là ?* Viola revenait patiemment sur ses pas pour me décrocher des ronciers, des églantiers ou des asperges sauvages qui m'emprisonnaient. « Laissez-le, il est avec moi. » Et peu à peu, je pus circuler librement dans l'épaisse forêt. J'en vins presque à regretter la tranquillité sinistre du cimetière.

La grange consistait en trois murs de pierre grossièrement maçonnés, appuyés contre un affleurement rocheux. Le toit de tuiles était en bon état, à l'exception d'un trou dû à la chute d'un rocher. Viola l'avait bouché avec des branches et une toile huilée. L'endroit serait notre quartier général quand nous ne serions pas au cimetière, le lieu où je devrais laisser les livres. Le lieu, surtout, où nous nous retrouverions pour discuter et élaborer notre projet commun : voler.

Rien n'était possible sans Alinéa. Mon ami avait ouvert son propre atelier de menuiserie dans la grange de Zio, et les affaires tournaient. Zio ne disait rien, une magnanimité due au pourcentage de ses rentrées que lui versait Alinéa. J'exécutais désormais la majorité des rares travaux de sculpture que l'on nous confiait. Alberto me haïssait, je le détestais, mais nous nous appuyions l'un sur l'autre pour ne pas tomber. Sans moi, l'atelier était fini. Sans lui, j'aurais dû quitter Pietra d'Alba, et Pietra d'Alba, c'était Viola. Alors peu importaient les brimades, les humiliations, les « *pezzo di merda* » et les « ta mère était cruelle de t'appeler Michelangelo », peu importaient les retenues sur un salaire jamais versé. Peut-être même qu'à notre façon, comme une bonne moitié des couples du village et sans doute au-delà, nous étions heureux.

Lorsque je fis part à Alinéa du projet de Viola, mon ami me rit au nez, exactement comme je m'y étais attendu.

– Tu es fou ? Jamais je ne travaillerai pour une sorcière.

– Elle a dit qu'elle te serait très reconnaissante si tu acceptais. Pour toi, ce ne sera pas un énorme travail, et tu es doué pour le bois.

– Dis-lui de se trouver quelqu'un d'autre. Et puis voler, franchement ? Si on devait voler, le Bon Dieu nous aurait donné des ailes, tu ne crois pas ?

– Je vais porter ta réponse à Viola. Mais je la connais un peu. Elle sera fâchée à mort. Et la dernière fois qu'elle s'est fâchée à mort contre quelqu'un, c'est toi qui me l'as dit, on n'a retrouvé qu'une chaussure...

Alinéa ricana, nerveusement, s'arrêta en avisant ma mine lugubre.

– Tu crois vraiment qu'elle serait capable de me faire du mal ?

– Non, m'empressai-je de le rassurer. Bien sûr que non. Mais...

– Mais quoi ?

– Eh bien, si j'étais toi, j'évitais la forêt, dorénavant. Juste par prudence. Je sais que tu aimes y aller avec Anna... J'évitais aussi de sortir la nuit. Ou seul. Si *vraiment* tu dois sortir seul, dis à quelqu'un où tu te rends. Au cas où. Tu ne risques rien, de toute façon. Simple précaution. Je vais voir Viola, maintenant. J'essaierai de lui expliquer que ce n'est pas vraiment de ta faute, que tu ne veux juste pas travailler avec une sorcière.

– Attends ! D'accord, d'accord, pas la peine de le prendre comme ça. Je vous aiderai. Si vous me payez le bois. Et Emmanuele devra aussi en être, que ça vous plaise ou non.

Nous décidâmes de nous réunir une fois par semaine à la grange. Alinéa, d'abord méfiant, ne tarda pas à se prendre d'affection pour Viola, au point de me confier, un mois plus tard, qu'il commençait à douter de la véracité de l'affaire de l'ourse. « Elle est toute petite, tellement fragile, comment elle pourrait contenir une ourse ? » Je connaissais bien Viola, je la savais capable de contenir plusieurs ourses, toute une ménagerie, un cirque avec son chapiteau, une réserve de poudre, des avions, des océans et des montagnes. Viola était le démiurge de nos vies, les organisait à sa guise, d'un claquement de doigts ou d'un sourire.

Viola se chargeait de la théorie, moi, des dessins, Alinéa et Emmanuele, de l'exécution. Notre première aile passa par diverses phases et modèles réduits. Les connaissances de Viola, à près de quinze ans, nous sidéraient. En plus de l'italien, elle parlait l'allemand et l'anglais. Elle nous confia avoir épuisé plusieurs tuteurs, et effrayé ses parents en requérant des enseignants plus qualifiés. C'était précisément parce qu'il n'y avait pas d'enseignants qualifiés à Pietra d'Alba, et qu'il aurait fallu envoyer Viola à l'université, que notre conspiration existait. Viola dévorait tous les livres scientifiques qu'elle pouvait, parlait parfois toute seule en tournant en rond lorsque l'un de nos modèles réduits échouait à voler. Elle avait lu et relu *Der Vogelflug als Grundlage der Fliegekunst*, un livre d'Otto Lilienthal traitant de l'influence du vol des oiseaux sur la construction d'une machine volante. Lilienthal avait réussi à planer à de nombreuses reprises sur plusieurs centaines de mètres dans les années 1890. L'idée nous enthousiasmait, jusqu'à ce que Viola nous apprenne qu'il s'était tué comme ça. Elle nous rassura, ça ne lui arriverait pas, car elle avait identifié le point faible de l'aile de Lilienthal : sa capacité de portance était compromise par le trou fait au milieu pour installer le pilote. Notre aile serait donc un mélange de celle de Vinci et de celle de Lilienthal : portance maximale sans interruption de l'intégrité structurelle, mais manœuvres contrôlées par les mouvements du corps du pilote, sans requérir de force physique. L'aile devait être légère, et rigide. À Alinéa d'inventer les solutions. Après chaque réunion à la grange Viola repartait dans son monde, nous dans le nôtre.

Il nous faudrait presque un an de travail avant de contempler, une nuit de pleine lune, le résultat de nos efforts.

La guerre est finie !

Un soir d'automne, Emmanuele arriva en gesticulant à l'atelier. Il avait fait toutes les maisons du village, la villa Orsini, nous étions les derniers sur

sa route. Alinéa, pour une fois, n'eut pas besoin de traduire son charabia.

La guerre est finie !

La nouvelle ne parut pas intéresser Zio Alberto. Quand je fis valoir que les affaires allaient peut-être reprendre, il répliqua :

– Quand tous ces types vont revenir du front et qu'il va falloir leur trouver du boulot, pour ceux qui sont encore en état de bosser, tu vas voir que pas grand monde va se préoccuper de nous en donner à nous. Qui a besoin de tailler de la pierre quand on peut à peine bouffer ?

Zio Alberto, ce jour-là, fit preuve d'une rare lucidité. Mais nous nous en moquions, et nous courûmes au village dans le froid de novembre pour danser, hurler sur la place et chanter, chanter *la guerre est finie*, parce que tout le monde y croyait.

Quelques mois avant notre vol inaugural, en plein été 1919, des cris réveillèrent la population. Un grand feu brûlait du côté de la villa Orsini. Alinéa et moi nous habillâmes en hâte et y courûmes. Des orangers se consumaient dans les champs, une foule s'était massée devant la porte de la propriété. Du fumier avait été projeté contre le mur et le portail. Il nous fallut quelques instants pour comprendre que plusieurs *braccianti*, des journaliers, avaient entraîné les paysans du coin et leur avaient monté la tête contre leur employeur. Nous avions bien eu vent de quelques émeutes ici ou là, mais la rage sourde des mutilés infectait désormais notre campagne. Les ouvriers réclamaient un partage des terres et de meilleurs salaires. Sur le seuil de la villa, le marquis et son fils Stefano, l'œil mauvais et un fusil dans chaque main, ne reculaient pas devant la ferveur socialiste. À deux, ils parvenaient à contenir une foule qui les aurait balayés sans le moindre effort si elle n'avait pas été paralysée par un joug atavique, celui de la soumission aux puissants. Derrière eux se tenait la marquise, très digne mais livide. À ses côtés, Viola étudiait la scène avec curiosité, les mains dans le dos, le visage rougi par les orangers en flammes. Les hommes s'enivraient d'une odeur de brûlé et d'étranges zestes.

On voulut appeler le maire – il avait décampé pour ne pas avoir à prendre parti. À deux heures du matin, un cavalier quitta l'arrière de la maison et se

dirigea à bride abattue vers Gênes. Les émeutiers, pendant ce temps-là, discutaient de leurs revendications avec le marquis et Stefano. Le premier était disposé à concéder une légère augmentation des salaires, le second hurlait à qui voulait l'entendre que la famille ne lâcherait pas une lire, et qu'il était prêt à emmener en enfer tous ceux qui s'opposeraient à lui. On se traitait d'embusqués et de capitalistes d'un côté, de vermine bolchevique de l'autre. Les ardeurs s'apaisèrent un peu avant l'aube, la révolution fatiguée, il fallait bien dormir. Au petit matin, les négociations reprirent. Une cinquantaine d'arbres avaient brûlé, et les villageois éberlués découvraient cette teinte dont ils n'avaient entendu parler que par les journaux, le gris des cendres. Les Gambale arrivèrent, le père Arturo et ses deux fils, se proposant comme négociateurs. Stefano Orsini leur fit répondre qu'il préférerait crever plutôt que de discuter avec un Gambale. L'aîné, Orazio, s'avança en affirmant qu'il serait ravi de l'y aider. Une tempête de poussière, à l'horizon, interrompit l'échange.

J'étais sur place à cet instant, revenu après un court repos. Depuis mon arrivée, j'avais considéré Pietra d'Alba comme un paradis bancal, où l'on se faisait fouetter en public, certes, mais plus ou moins protégé des commotions qui déchiraient la planète. Je pris conscience, ce matin-là, de mon erreur. Au fond, ma mère et moi n'étions pas aussi loin l'un de l'autre que je l'avais cru. Nos fenêtres ouvraient sur les mêmes incendies.

Le nuage de poussière s'étira, une colonne d'une dizaine de véhicules, tous motorisés, apparut. En les apercevant, les Gambale déguerpirent. La colonne bifurqua sur la route qui montait à la villa Orsini, fonça vers la foule. La première voiture percuta un émeutier qui avait tenté de se mettre en travers. Il roula sur le côté et ne se releva jamais.

Des hommes bondirent des véhicules, certains vêtus de chemises sombres : l'un des premiers *squadre d'azione*, ces escadres composées de fascistes, de cinglés, d'anciens combattants estimant que la victoire leur avait été volée, qui feraient bientôt régner la terreur en Italie. Stefano, ces deux dernières années, avait bien travaillé. Il fallait lui reconnaître un talent : il avait noué les bonnes amitiés.

Les *squadristi* entrèrent dans la foule des protestataires, une percée de baïonnette. Les hurlements reprirent, des coups de feu claquèrent. Je ne restai pas pour voir la suite. Le lendemain, on murmura dans le village qu'il y avait eu huit morts, tous parmi les journaliers. On ne retrouva pas les corps. Emmenés dans la forêt, suggérèrent quelques voix, et donnés en pâture à un certain ours. Alinéa se remit à regarder Viola bizarrement pendant quelques jours, puis ça lui passa. Le maire fit un discours en place publique, déplorant ces événements intolérables après la barbarie dont le monde se relevait à peine. La guerre, tonna l'édile, avait au moins fait de nous des hommes plus dignes, épris de droiture. Il y aurait une enquête et justice serait faite.

La guerre est finie ! La guerre est finie !

Il n'y eut jamais d'enquête.

Viola et moi avions quinze ans. Alinéa et Emmanuele, face à nous, dix-huit. Et bien sûr, il y avait Hector. Hector qui venait de s'élancer, brave, brave Hector qui n'avait peur de rien, avec son grand sourire un peu benêt. Hector vola, prit de la vitesse, encouragé par nos cris de joie. Puis l'aile trembla, piqua brusquement et se retourna. Hector tomba dans la voilure, empêtré dans ses sangles. Nous eûmes beau hurler : « Redresse ! Redresse ! », à quoi bon ? Hector était sourd et Viola, en bonne ingénieure, savait déjà que son aile ne volait pas.

Nous ne trouvâmes le corps que le lendemain. Par chance, c'était un dimanche, le seul moment de la semaine où Viola pouvait nous rejoindre de jour, car personne ne faisait attention à elle. Son père parcourait son domaine, sa mère écrivait sa correspondance. Stefano intriguait, dans une ville ou une autre, auprès d'hommes en colère comme lui. Personne ne put jamais dire contre quoi ou qui il était en colère. Stefano était né furieux.

L'aile reposait dans la forêt en contrebas du village, brisée en trois morceaux, le cuir déchiqueté. Hector gisait les bras en croix dans une odeur d'humus et de champignons. Le spectacle n'était pas beau à voir. Son crâne avait éclaté sur une pierre. Une fanfare se fit entendre, distante. Quelque part, un groupe répétait pour le premier anniversaire de l'armistice – un requiem de fortune pour le défunt. Hector, le cinquième membre de notre groupe. Il était triste de le voir ainsi, même si l'une de ses particularités, en plus de son infaillible courage, était d'être immortel. Nous avions construit Hector pour simuler le poids et l'équilibre d'un corps humain. Sa tête de citrouille aimable, subtilisée par Viola dans le cellier familial, avait surveillé nos travaux pendant des semaines depuis un coin de la grange. Son corps était composé de vieux vêtements et de planches grossièrement articulées.

Un an de travail pour rien, déclara Alinéa. Viola, avec un enthousiasme qui me surprit, fit valoir que les plus grandes expériences commençaient toujours par des échecs. Nous ferions donc bien de nous inspirer d'Hector, déclara-t-elle. Changer de citrouille, et recommencer.

Zio avait vu juste, nous travaillâmes peu durant les premiers mois de 1920. Les nations victorieuses se disputaient la charogne des vaincus. Les tensions de l'année passée se répandaient comme une peste dans tout le pays, obéissant au schéma précis dont j'avais été témoin : revendications de justice suivies d'une répression impitoyable par des groupes à la solde des tout jeunes Faisceaux italiens de combat, créés par un ancien socialiste à Milan. Viola et moi nous voyions presque toutes les nuits, au nez et à la barbe de sa famille. Lorsque sa mère l'avait surprise un soir dans le jardin, en chemin pour le cimetière, elle avait prétendu être somnambule.

Les Orsini me parurent d'abord un peu naïfs, vestiges d'une autre époque, mais Viola me corrigea. Ils étaient dangereux. Je ne sus jamais si elle détestait sa famille, ou si elle s'y sentait étrangère. Le comique involontaire des Orsini, comme chez les grands de ce monde, cachait des courants troubles et puissants. Viola me raconta, sans s'en émouvoir, une anecdote populaire parmi les domestiques de la villa. Son père était un jour entré dans une pièce inusitée de la maison, et y avait trouvé le jardinier besognant la marquise. Elle me décrivit la scène à grand renfort de détails, sa mère penchée sur une petite table d'échecs, la jupe remontée sur ses reins, le jardinier debout derrière elle, son pantalon terreux sur les chevilles. Les deux s'étaient pétrifiés en apercevant le marquis. Ce dernier, avec un sourire affable, avait simplement dit :

– Ah, Damiano, vous voilà. Quand vous en aurez terminé, veuillez me retrouver dans l'orangerie, je crains que certains plants ne présentent des signes de fumagine.

La nonchalance du marquis avait vite fait le tour de la propriété. Le soir, à l'auberge, on avait rejoué la scène sous forme d'arlequinade. Le jardinier, après quelques verres, ne s'était pas fait prier pour reprendre son rôle contre une table figurant sa patronne, et tous s'étaient accordés pour trouver l'affaire hilarante.

Une semaine plus tard, on avait découvert Damiano enfariné de givre, pendu à un oranger à l'entrée de la propriété, bien visible de la route. Dans sa poche, une lettre justifiant son geste par des problèmes d'argent, et peu important qu'il ne sût pas écrire. C'était justement là le message.

- Ne fais jamais confiance à un Orsini, me prévint Viola.
- Même pas à toi ?
- Non, à moi tu peux faire totalement confiance. Tu me crois, dis ?
- Bien sûr.
- Tu n'as donc rien compris à ce que je viens de te raconter.

L'année s'étira entre travaux occasionnels à l'atelier, nuits sépulcrales où les morts refusaient obstinément de nous parler, et nos efforts pour rebâtir une aile. Au cimetière, Viola ne s'allongeait plus que sur la tombe du jeune Tommaso Baldi, persuadée qu'il lui soufflerait un jour l'entrée du royaume souterrain où il s'était égaré avec sa flûte. Elle parvenait parfois à me convaincre de l'y rejoindre. C'était là que nous étions le plus proches, blottis l'un contre l'autre, à la dérive sur notre radeau de calcaire. Il arrivait même à Viola de s'y endormir. À la sentir assoupie contre moi, j'en oubliais presque de craindre le courroux des morts.

La grange dans la forêt nous servait toujours d'atelier. Viola inventa une aile alternative, Alinéa une nouvelle façon de courber une pièce unique de bois. Hector fit deux nouveaux vols expérimentaux, trépassa et ressuscita aussi sec. Emmanuele s'endormait parfois dans un coin de la bâtisse, sourire ravi aux lèvres, épuisé d'avoir couru toute la journée après le facteur, d'autant que le vieil Angelo lui confiait de plus en plus de courrier.

Viola grandit brusquement cette année-là, et me dépassa bientôt de deux têtes. Alinéa, qui avait tout oublié de ses terreurs ursines, fit valoir qu'elle n'avait pas grand-chose au balcon, surtout comparée à Anna Giordano.

Viola répondit – ce sont ses mots exacts, je m’en souviens encore – que ce genre de balcon-là n’attirait que des ennuis, dont le moindre n’était pas, avec le temps, son inévitable effondrement. Alinéa lui demanda pourquoi elle ne pouvait pas parler comme tout le monde.

Viola n’avait pas de seins, c’est vrai, mais elle quittait l’adolescence et ses angles. C’était la phase du polissage, presque la plus importante en sculpture. Ses coudes, ses genoux ne saillaient plus quand elle s’asseyait pour réfléchir dans la grange. Ses gestes prenaient une poésie de courbe. Ses humeurs, à l’inverse, avaient la rudesse des montagnes. Elle était exigeante, impatiente, cajoleuse, furieuse, suppliante. Elle était épuisante.

À l’été 1920, Viola s’assombrit. Nous formions désormais un groupe inséparable avec les jumeaux. Viola parvenait même, à ma grande irritation, à comprendre Emmanuele. Nous fîmes tout notre possible pour la distraire, l’amuser, en vain. Un soir, elle daigna nous expliquer :

– J’ai bientôt seize ans. Et je ne vole toujours pas. Je ne serai jamais Marie Curie.

– Quelle importance ? Tu es toi, Viola, et c’est beaucoup mieux.

Viola leva les yeux au ciel et sortit sans prendre la peine de refermer la porte de la grange, nous laissant spéculer sur les énigmatiques vertus du mystérieux Maricuri.

La situation financière de l’atelier se compliquait. Grâce à quelques lettres suppliantes, Zio était parvenu à arracher de l’argent à sa mère à trois reprises, puis le flot s’assécha. Dans ces moments, quand il nous fallait de nouveau compter sur la générosité des villageois, sur ce que nous volions ici et là dans les potagers ou sur une rentrée inopinée due à un travail urgent, Alberto prenait ses outils d’un air décidé et annonçait qu’il allait s’y remettre. Pour de bon. Il se plantait devant le bloc de marbre de Carrare qu’il gardait en réserve, et qu’il avait refusé de revendre malgré plusieurs

offres de sculpteurs génois. Car dans ses veines, jurait-il, gisait son *opera maxima*. Il tournait autour d'un air décidé, tournait, tournait toute la journée. Ses épaules tombaient un peu plus à chaque révolution, il ouvrait une bouteille et continuait de tourner en la buvant au goulot. Il marmonnait dans sa barbe, lançait des imprécations étouffées, je crus même l'entendre dire *cette vieille pute* un jour que j'entrais dans l'atelier pour nettoyer les cadavres de bouteilles.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ! hurla-t-il en m'apercevant. Tu te crois tellement supérieur à tout le monde, c'est ça ? Parce que tu t'appelles Michelangelo et que tu arrives à sculpter des trucs vaguement reconnaissables ?

J'évitai de justesse la bouteille qu'il me lança. Il restait du vin à l'intérieur, signe qu'il était vraiment en colère. Elle se brisa sur un dauphin commencé et abandonné depuis un mois par Zio, une commande de Dom Anselmo que mon oncle avait décidé de ne pas honorer. Il était, au fond, farouchement anticlérical, parce qu'un prêtre de la paroisse de San Luca, à Gênes, lui avait répété durant toute sa jeunesse que sa mère était un succube, une damnée, une âme perdue. C'est peut-être à ce détail que Zio dut tous ses empêchements. Son esprit tentait en permanence de réconcilier les deux visions de sa mère, celle qu'il vénérât et celle que les autres gamins et les autorités séculaires et religieuses lui avaient autrefois renvoyée à la figure. *Mamma* ou *sale pute*, *sale pute* ou *mamma*. Et dans ces entre-deux, ces moments d'épuisement ou de sagesse qui lui faisaient penser, *après tout, on s'en fout si maman est un succube*, il sculptait, ou allait au bordel le plus proche et traitait les filles comme des reines.

Il se calma d'un coup, fila vers le petit meuble où il gardait ses papiers et me tendit l'encrier.

– Tiens, écris. *Mamma*, l'hiver approche, il fait un peu faim à l'atelier, surtout avec les deux sangsues, t'as pas idée de ce que mange le nabot, on se demande où il met tout ça. Alors voilà, je te demande encore un peu d'aide, c'est la dernière fois, c'est sûr, parce que l'année 1921 va être bonne, je le sens, je vais m'y remettre, j'ai une belle pièce de Carrare que

j'ai cette vision que ce serait peut-être Romulus et Rémus, faut que je réfléchisse. Mais pour réfléchir faut bien bouffer, alors s'il te plaît, fais pas ta vieille carne et desserre un peu tes mains de sorcière, t'as assez de fric pour la fin de tes jours, et je suis bien placé pour savoir comment tu l'as gagné vu que j'étais dans la pièce d'à côté, et que c'est moi si tu te rappelles qui nettoyait entre deux services. Ton fils qui t'aime.

Deux semaines plus tard, un courrier nous parvint d'une adresse que nous ne connaissions pas.

Cher M. Susso,

Je suis au regret de vous informer du décès de votre mère, Mme Annunziata Susso, survenu subitement dans sa soixante-troisième année le 21 septembre 1920. Je vous invite à contacter notre étude dans les plus brefs délais afin d'organiser au plus vite la succession de la défunte, ancienne patronne de l'établissement Il Bel Mondo, qui vous a désigné en tant qu'unique héritier.

Mammaina avait été renversée par un tramway en revenant de son établissement au petit jour. Presque coupée en deux, elle avait arrosé de son sang les rues auxquelles elle avait déjà tant donné. Zio ouvrit de grands yeux, et me parla d'une voix tremblante.

– J'espère qu'elle a pas lu ma lettre avant de mourir. Je voulais pas être si dur. Elle était gentille, mammaina...

La question l'occuperait jusqu'à la fin de ses jours, et Zio n'eut plus beaucoup de temps pour sculpter.

Alberto partit pour Gênes le lendemain. Le soir même, Viola déboula dans la grange au milieu de la forêt, fébrile. Nous nous fourvoyions, annonça-t-

elle. Le poids était et serait toujours notre ennemi pour une machine qui dépendait uniquement des courants d'air et de la force humaine. Sa nouvelle idole s'appelait Fausto Veranzio, un homme selon son cœur, puisqu'il savait tout. En 1616, il avait conçu l'Homo Volans, un parachute sommaire dont elle nous montra des illustrations. Fort de mes nouvelles connaissances, je lui rappelai que Vinci avait déjà conçu une machine similaire. Elle ricana, répliqua que la machine du bon Leonardo avait elle aussi un problème de poids puisque, à supposer qu'elle fonctionnât, elle ne manquerait pas d'écraser son pilote lorsque ses quatre-vingts kilos lui tomberaient dessus à l'atterrissage. Viola fut, à ma connaissance, la seule à pouvoir critiquer le plus grand génie de la Renaissance sans paraître arrogante. Elle fut d'ailleurs la seule, à ma connaissance, à critiquer le plus grand génie de la Renaissance.

Viola souhaitait mêler le concept de l'Homo Volans à celui de l'aile de Lilienthal, et le faire tout de suite. Les caves de la villa Orsini regorgeaient de rouleaux de tissu acquis pour regarnir des canapés, couper des costumes, puis oubliés à mesure que les modes changeaient. La mère des jumeaux, qui considérait d'un bon œil tout ce qui tenait ses fils à l'écart de l'auberge, nous prêta une vieille machine à coudre. La voile conçue par Viola hésitait entre le cercle et le rectangle, et se contrôlait par un système de cordes et de poulies. Pliable, elle ne pèserait pas plus de dix kilos. Mon amie Viola inventa, quarante ans avant les autres, une version sommaire du parapente.

Nous passâmes la semaine à apporter de nuit les rouleaux de tissu. Et puisqu'il n'y avait pas de travail à l'atelier, nous pouvions consacrer nos journées à couper et à assembler. Viola s'impatiait, comme si son temps était compté. Puis Alinéa cessa de venir, brusquement, vers la mi-octobre. Il prétextait divers empêchements, que je gobais sans hésitation, mais Viola l'agrippa par le col un soir où il daigna se montrer et le plaqua contre le mur, alors qu'il la dépassait d'une tête.

– Nous avons perdu une semaine de travail ! Tu as intérêt à avoir une bonne excuse.

Alinéa déballa tout : Anna Giordano était jalouse. Viola acquiesça, lui ordonna de revenir avec elle le lendemain soir, ce qu'il fit. Anna toisa Viola, Viola toisa Anna. Viola comprit qu'Anna n'était pas une mauvaise fille, avec ses bonnes joues de pomme et cette joie de vivre qu'elle n'arrivait pas à effacer. Anna, dont le décolleté faisait loucher Emmanuele, Alinéa et moi, estima pour sa part que Viola ne représentait pas une menace, car, si l'on exceptait ses cheveux longs et ses yeux immenses, elle ressemblait plutôt à un garçon. Elle offrit donc ses services pour la fabrication de la voile, estimant les coutures de piètre qualité, et devint l'une des nôtres.

Début novembre, Zio n'avait toujours pas reparu à l'atelier. Je reçus un courrier de ma mère, qui m'annonçait qu'elle s'était remariée. *Il est un peu plus vieux que moi, mais il est gentil, et me traite bien.* Elle habitait depuis peu en Bretagne. Ses lettres produisaient toujours le même effet sur moi, un mélange de joie et de tristesse auquel se mêlait, de plus en plus, une rancœur sourde. Contre ses fautes de français, ses rêves de peu, contre ce milieu social que mon corps habitait encore mais dont le vrai Mimo s'éloignait, puisque Viola me tirait sans relâche vers son monde à elle, sa vie ardente où les étoiles étaient juste un peu moins loin de nos mains tendues.

Un soir, en rentrant du cimetière où Viola s'était allongée sur une tombe familiale dans l'espoir d'augmenter ses chances de communication avec les morts, je vis une lumière rouge briller à la fenêtre de sa chambre. Nous venions pourtant de nous quitter. Je repartis aussitôt et trouvai une enveloppe entourée d'un ruban vert dans notre souche. Le papier, d'une grande qualité, laissait entrevoir une trame exquise, mon nom inscrit à l'encre verte. À l'intérieur, un simple message. *Demain midi, au chêne des Pendus.*

Je ne voyais Viola de jour que le dimanche, le lendemain était un jeudi. Je n'en dormis pas de la nuit et partis tôt. Bien m'en prit, car je tombai en cours de route sur dom Anselmo, qui s'en revenait de bénir une plantation de nouveaux orangers chez les Orsini.

– Ah, Michelangelo, je voulais justement te parler. Ton oncle n'est toujours pas rentré de Gênes, il me semble.

– Non, mon père.

– Tu as du talent, tu sais.

Un talent anormal. Je me mordis la lèvre, je ne voulais pas risquer d'être en retard.

– Merci.

– Qu'est-ce que tu comptes en faire ? Tu perds ton temps avec Alberto.

– Je ne sais pas. Je suis bien, ici.

Dom Anselmo sourit, puis regarda autour de lui.

– Oui, je suppose qu'on y est bien. À chacun la place que lui a assignée le Très-Haut, n'est-ce pas ? Si la tienne est ici, qui suis-je pour dire le contraire ?

Par chance, dom Anselmo et ses humeurs métaphysiques prirent la direction du village, tandis que je bifurquai vers la forêt. Pas du côté du cimetière, à l'ouest, mais du côté est. Je longeai les derniers champs des Orsini, les terres les moins fertiles et les plus proches du village, puis suivis le chemin qui montait dans la forêt. Le chêne des Pendus marquait le croisement de deux grandes pistes, et servait généralement de lieu de départ aux battues. Ses branches longues et droites, juste à la bonne hauteur, étaient en effet idéales pour un projet de pendaison, même si, de mémoire de villageois, personne ne les avait essayées. J'arrivai avec une heure d'avance, m'assis contre le tronc, et rouvris les yeux une heure plus tard quand Viola me toucha l'épaule. Elle me regardait, goguenarde, et désigna le filet de bave qui coulait de ma bouche ouverte.

– Parfaitement dégoûtant, observa-t-elle.

– Ne fais pas ta marquise. Je suis sûr que tu ronfles la nuit. Tu ne trouveras jamais de mari, ni personne pour dormir avec toi.

– Parfait, parce que je ne cherche ni l'un ni l'autre. Ta mauvaise humeur est passée ? J'ai un cadeau pour toi.

– Un cadeau ? Pour moi ?

Elle plongea droit dans les bois, comme chaque fois, ignorant les pistes. Les arbres avaient dû se passer le mot, car ils me laissèrent la suivre. L'été s'attardait à cet endroit, accroché dans les branches, collé à la résine qui sourdait des troncs en grosses gouttes ambre. Après dix minutes, le ciel réapparut. Nous venions d'atteindre une clairière.

– Attends-moi là, dit Viola. Ce cadeau, c'est parce que nous sommes jumeaux cosmiques, et que notre anniversaire arrive. Seize ans, c'est important.

Tout en parlant, elle reculait vers la lisière de la clairière.

– Rappelle-toi bien : surtout, ne bouge pas.

Elle disparut, avalée par les arbres. Une minute passa, puis cinq. Je commençais à penser qu'elle m'avait planté là, un de ses tours pour voir si je pourrais retrouver mon chemin, lorsqu'un craquement se fit entendre. Puis elle émergea de la forêt.

Je m'évanouis deux fois seulement dans mon existence, les deux fois à cause de Viola.

La première, quand je la vis sortir du caveau de sa famille et la pris pour une morte.

La seconde, lorsqu'elle se changea en ourse pour mon anniversaire.

L'ourse était immense. Immense même pour quelqu'un qui ne faisait pas ma taille. Sur ses quatre pattes, elle était terrifiante. Elle s'arrêta en me voyant, renifla l'air, et se dressa sur son arrière-train. Presque trois mètres de poil brun et de muscle avec, sur les épaules, la robe de Viola, déchirée par la transformation. Nous nous fixâmes de longues secondes, Viola ne paraissait pas hostile. Elle bâilla sur d'énormes dents jaunes, et ce fut alors que je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, Viola, sous sa forme normale, était penchée sur moi.

– Je n'ai jamais vu quelqu'un s'évanouir autant que toi. D'ailleurs, je n'avais jamais vu quelqu'un s'évanouir avant de te rencontrer.

Elle m'aida à me relever. Je tremblais de tous mes membres.

– Je ne pensais pas que tu marcherais à ce point, reprit-elle.

Je posai sur elle des yeux hagards. Elle me gifla.

– Eh, oh ! Tu ne vas pas tourner de l'œil encore une fois ? Tu ne croyais quand même pas que je me transformais vraiment en ourse ?

Sa robe était intacte. Ma raison reprenait le dessus. Je commençais à comprendre la nature du tour, à défaut du reste.

– Viens. Marche doucement.

Cette fois, elle me prit par la main et m'entraîna dans la forêt. Mon œil, plus aguerri, distinguait des buissons couchés, des branches brisées. Le sol plongeait, remonta d'un coup jusqu'à l'orée d'une caverne entourée de pins serrés. Certains, tombés, formaient presque un mur de rondins. Une odeur musquée, violente, m'assaillit. À l'entrée de la grotte, l'ourse vêtue de la robe déchirée se grattait. Elle se releva à notre approche, se dressa de

nouveau sur ses pattes arrière. Viola me lâcha la main pour se précipiter vers elle et enfouir son visage contre son ventre. L'ourse leva sa gueule vers le ciel et gronda. La terre trembla sous mes pieds.

Quatre-vingt-deux ans. On s'accordera à dire que ma vie fut longue. Traversée d'art, de capitales, de musique, de fulgurante beauté. Rien n'approcha le spectacle de cette gamine incandescente entre les pattes d'une ourse. Tout Viola tenait dans cet instant.

– Je te présente Bianca. Bianca, va dire bonjour à Mimo.

L'ourse retomba sur ses pattes. D'un coup d'épaule sur son arrière-train, Viola la fit avancer vers moi, puis la dépassa pour se poster à mes côtés. L'ourse approcha son nez de mon visage, me renifla et me lécha la joue. Puis elle retourna à l'entrée de sa grotte où, roulant sur le dos, elle offrit son ventre à un rayon de soleil.

– Assieds-toi, tu es tout blanc.

Enfin, Viola me raconta. À huit ans, alors qu'elle se promenait en forêt, elle avait entendu des cris de détresse. Dans cette même grotte, elle avait trouvé une oursonne seule. Une ourse avait été tuée par un chasseur une semaine plus tôt, sans doute sa mère. À côté de Bianca, son frère jumeau était mort de faim.

– Les ours ont souvent des jumeaux, expliqua Viola. Ça amuserait peut-être Emmanuele et Vittorio si on le leur disait. Ce qu'on ne fera pas. Personne ne doit *jamais* savoir.

Viola avait lu tout ce qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque de son père sur les plantigrades. Elle avait élevé Bianca, allant jusqu'à s'échapper deux fois dans une même nuit pour s'assurer que l'oursonne allait bien. Elle avait pleuré avec elle, ri de ses maladresses, vaincu une fièvre étrange en lui donnant des pilules volées à sa mère, dont elle ignorait en fait à quoi elles servaient. Par miracle, Bianca avait survécu.

– Quand elle était oursonne, je m'amusais à l'habiller avec mes vieilles robes. C'était ma seule amie.

Au fil des ans, Viola s'était efforcée de prendre ses distances. Passer trop de temps avec Bianca mettait l'animal en danger. L'ourse n'apprendrait pas

à se méfier des hommes. Elle n'apprendrait pas à chasser. Bianca avait désormais huit ans, et Viola prenait garde de ne pas lui rendre visite plus de deux ou trois fois dans l'année. C'était à l'une de ces occasions, trois hivers plus tôt, que la légende était née. Viola avait passé l'après-midi à jouer avec Bianca. Elle avait retrouvé l'une de ses vieilles robes déchirées au fond de sa tanière, la lui avait passée pour voir à quel point elle avait grandi. Le spectacle l'avait fait rire, Viola était partie chercher des pierres rondes pour lui fabriquer un collier. Elle était tombée sur les chasseurs, l'un d'eux avait tenté de l'attraper. Elle avait couru, couru sans réfléchir jusqu'à Bianca.

– Alors, ton ourse l'a... l'a...

– Ce n'est pas *mon* ourse. Oui, Bianca l'a tué. Et tu sais quoi ? Ça ne me fait rien. C'est la loi de la nature. Un prédateur est entré sur son territoire. Il n'aurait pas dû.

L'ourse ne portait même pas une robe identique à celle de Viola, mais les chasseurs ne s'étaient aperçus de rien. J'avais été victime de la même illusion. Comme dans tout grand tour de magie, nous ne regardions pas au bon endroit.

Puis Viola mit son doigt sur ses lèvres, et nous regardâmes l'ourse en silence. Les yeux mi-clos, Bianca ronflait. Lorsque l'horizon rougit, elle s'étira, glissa son museau noir dans le vent. Viola la rejoignit, mit ses bras autour de son cou – elle n'en faisait pas le tour – et lui murmura quelque chose à l'oreille. Bianca grogna et s'éloigna entre les arbres en se balançant.

– Elle doit avoir un prétendant, soupira Viola. Elle écoute de moins en moins mes conseils. Mais je suppose que ça veut dire que j'ai été une bonne mère.

– Viola...

– Oui.

– Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

– Merci, Mimo. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi non plus. Je m'éclaircis la gorge.

– Je t'aime beaucoup.

– Moi aussi, je t'aime beaucoup.

– Non, ce que j’essaie de te dire...

– Je sais ce que tu essaies de me dire.

Elle prit ma main et la posa sur son cœur. Toujours aussi peu rembourré, toujours émouvant comme les collines de Toscane.

– Nous sommes jumeaux cosmiques. Ce que nous avons est unique, pourquoi le compliquer ? Je n’ai pas le moindre intérêt pour les choses auxquelles mène normalement cette conversation. Tu as vu l’air crétin de Vittorio quand Anna entre dans la pièce ? Tu as vu les yeux qu’il ouvre quand elle tire sur les lacets de son décolleté ? La chose doit être agréable, bien sûr, pour abêtir à ce point. Mais je ne veux pas devenir bête, justement. J’ai des choses à faire. Et toi aussi. Un grand destin nous attend. Tu sais pourquoi je t’ai présenté Bianca ?

– Pour mon anniversaire.

Elle se mit à rire, de cette façon unique et rare qu’elle avait de le faire, la tête renversée en arrière, les bras légèrement séparés du corps, comme si elle s’apprêtait à pousser un contre-ut.

– Non, Mimo. Je voulais te montrer qu’il n’y a pas de limites. Pas de haut ni de bas. Pas de grand ou de petit. Toute frontière est une invention. Qui comprend ça dérange forcément ceux qui les inventent, ces frontières, et encore plus ceux qui y croient, c’est-à-dire à peu près tout le monde. Je sais ce qu’on dit sur moi, au village. Je sais que ma propre famille me trouve étrange. Je m’en fiche. Tu sauras que tu es sur le bon chemin, Mimo, quand tout le monde te dira le contraire.

– Je préférerais plaire à tout le monde.

– Bien sûr. C’est pour ça qu’aujourd’hui tu n’es rien. Bon anniversaire.

Alinéa me trouva ce soir-là à l’atelier, planté devant le précieux bloc de Zio, une lueur dans les yeux.

– Qu’est-ce que tu regardes comme ça ?

– Le cadeau d’anniversaire de Viola.

Il fronça les sourcils. Son regard alla du marbre à moi, de moi au marbre, puis il écarquilla les yeux.

– Oh non, non, non, Mimo. Zio va te tuer. Il y a un chef-d’œuvre dans ce bloc.

– Je sais. Je le vois.

Mon expression dut effrayer Alinéa, car il me fixa bouche bée. Puis il haussa les épaules et recula, sans quitter le marbre des yeux. La pièce était un parallélépipède d’un mètre de base sur deux de haut. Parfait pour ce que j’avais en tête. Mais je ne disposais que de dix jours avant le 22 novembre, l’anniversaire de Viola. Je pris les outils de Zio, les meilleurs, ceux qu’il ne m’avait jamais autorisé à toucher, me condamnant aux lames usées, aux manches fendus qui vous abandonnaient des échardes dans la paume. Puis je portai le premier coup, exactement où il le fallait, sans hésiter. Alinéa poussa un grand soupir.

Je ne dormis presque pas pendant les dix jours qui suivirent, deux ou trois heures par nuit à peine. Je fis dire à Viola que j’étais souffrant et pus manquer une réunion à la grange, où la construction de la nouvelle aile touchait à sa fin. Pour ne pas éveiller les soupçons, j’acceptai tout de même de la retrouver un soir au cimetière et m’endormis aussitôt sur la tombe de Tommaso Baldi, le petit flûtiste. Mon amie me réveilla en riant – je ronflais à réveiller les morts. De retour à l’atelier, en pleine nuit, je me remis à sculpter.

La veille de l’anniversaire de Viola, de bon matin, Emmanuele entra dans l’atelier, une lettre à la main, vêtu de sa veste de hussard favorite. Il tendit la lettre à Alinéa et s’approcha de la statue sur laquelle je m’acharnais avec un morceau de pierre ponce. Depuis deux jours, je polissais. Le marbre était couvert du sang qui coulait de mes ampoules, de la sueur qui tombait de mon front. Emmanuele saisit mon poignet et murmura quelque chose en me regardant droit dans les yeux. C’était la phrase la plus courte qu’il eût jamais prononcée.

– Il dit que tu as fini, expliqua Alinéa.

Je fis un pas en arrière, trébuchai sur une cale de bois et m'affalai de tout mon long. Je ne me relevai pas aussitôt, admirant l'ours qui se dressait au-dessus de moi. Il émergeait du bloc de marbre à mi-hauteur, une patte appuyée sur la pierre comme pour s'en arracher, l'autre tendue vers le ciel. Sa gueule pointait aussi, ouverte en un grognement que sa tête, légèrement penchée, rendait moins menaçant. Je n'avais sculpté que la moitié supérieure du bloc, à partir de la taille, de plus en plus en détail. Si bien que l'œil du spectateur, partant du bas du socle jusqu'au sommet du museau, entreprenait un voyage de la brutalité à la délicatesse, de l'immobilité vers le mouvement. On dira ce qu'on veut de mon travail, mais je crois qu'il y avait déjà là quelque chose du divin, dans cette genèse de marbre qui n'était d'abord rien, un condensé d'angles et de néant, puis se brisait, donnait naissance dans un jaillissement de blancheur à un monde violent, tendre, tourmenté, une oursonne abandonnée qui en saluait une autre, Bianca appelant Viola d'un grognement affectueux. On croyait même deviner, après avoir regardé la partie sculptée, la forme encore enfouie dans les profondeurs diaphanes de la moitié laissée brute.

Zio avait raison, ce marbre était extraordinaire. Mon oncle me tuerait quand il s'apercevrait de ce que j'avais fait. Et c'était bien comme ça, puisque je voulais dormir, dormir sans plus me réveiller.

Un seau d'eau froide en pleine figure et une paire de gifles mirent fin à mon projet. Alinéa et Emmanuele m'avaient traîné jusqu'à l'abreuvoir.

– Tu crois que c'est le moment de dormir ? Il arrive !

Alinéa brandissait la lettre sous mon nez. Je voulus refermer les yeux, l'autre moitié du seau me fit hoqueter et me redresser.

– Alberto ! Il arrive, bordel !

– Quoi ? Quand ?

– J’en sais rien. Dans la lettre, il dit dans quelques jours, le courrier a dû partir de Gênes au début de la semaine. Alors peut-être ce soir, ou demain, ou après-demain.

L’anniversaire de Viola était le lendemain matin. Le 22 novembre 1920, jour de ses seize ans. Tout mon travail, la quantité de pierre à enlever, le temps que je passerais à polir, avait reposé sur cette date. J’avais prévu de lui faire apporter la sculpture, ma première vraie œuvre, dans la journée, avec l’aide de quelques hommes du village. Impossible de prendre le risque d’attendre. Mais même avec tout ce que j’avais enlevé, la statue pesait au bas mot deux tonnes. Je pris Alinéa par la manche.

– Cours à la villa Orsini. Demande à parler au marquis en personne, de la part de Zio. Dis-lui qu’un cadeau pour sa fille Viola l’attend à l’atelier.

Alinéa acquiesça et décampa. Après une seconde d’hésitation, Emmanuele acquiesça à son tour et lui courut après. Je me traînai jusqu’à l’atelier, remis les outils en place, m’efforçai de le nettoyer du mieux possible. Puis je me postai sur la route, guettant l’horizon. Les jumeaux réapparurent après une heure.

– Le marquis viendra demain matin.

– Demain matin ? C’est trop tard ! Alberto risque d’arriver avant !

– Mimo, rien que pour lui parler il a fallu supplier la moitié du personnel. Ils ont cru qu’on venait faire une autre révolution quand on a frappé à la porte, le fils est même sorti avec son fusil. On leur a dit qu’il y avait un cadeau de grande valeur à l’atelier, mais le marquis a des invités. Il viendra demain matin.

Je ne dormis pas de la nuit, malgré mon épuisement. Debout à l’aube, je scrutai l’horizon. L’air était clair, presque cassant. Le soleil se leva, tira du sol une brume fine qu’un coup de mistral dissipa aussitôt. C’était un jour de vent.

Une petite silhouette clignota à l’horizon, disparut dans une ondulation de la route, se rapprocha dans un scintillement doré. Emmanuele. Dix minutes plus tard, il s’arrêta devant moi, hors d’haleine. Il pointa fiévreusement son doigt vers le village, fit une grimace, mima un volant, puis marcha sur place

en roulant des épaules, de nouveau une grimace, un volant encore. Je courus réveiller Alinéa, qui s'entretint avec son frère.

– Emmanuele dit qu'Alberto a une automobile. Il s'est arrêté sur la place du village pour la faire admirer à tout le monde.

Tous les trois nous guettâmes la poussière, ce télégraphe rustique propre à Pietra d'Alba. La longue route qui traversait le plateau du nord au sud, coupée à angle droit par celle qui menait à la villa Orsini d'un côté, au cimetière de l'autre, offrait bien des informations à qui savait la lire. La poussière du matin était celle des travailleurs qui se rendaient aux champs. Son panache indiquait la vitesse, donc le statut social de qui la déplaçait. Vers dix heures, le message redouté apparut. Une longue traînée brune qui descendait du village s'allongeait plus vite qu'elle ne retombait. Une automobile.

Zio pila devant la ferme. Il descendit de son véhicule, un modèle d'un rouge éclatant, pas celui de la défunte mammina. Il claqua la porte et tapa sur le capot.

– Ansaldo Tipo 4, quatre cylindres en ligne, arbre à cames en tête. Tout droit sortie d'une usine où ils faisaient des moteurs d'avion il y a pas deux ans. Lui manque que les ailes !

De nouveau il flatta le capot, puis se rembrunit.

– Pas de vos sales doigts sur ma carrosserie, compris ? Mais si vous me suppliez, je vous ferai faire un tour.

Il portait un costume qui, malgré les efforts du tailleur, ne parvenait pas à l'embourgeoiser. Un pouce dans son gilet, il entra en sifflotant dans la cuisine, sortit la vieille cafetière, la mit à bouillir. Alinéa avait disparu. Je tentai de bavarder avec Zio, de le retenir – je me rendis compte que je n'avais rien à lui dire, même pour sauver ma peau.

– C'est quoi ce taudis ? s'exclama-t-il en regardant autour de lui. Il va y avoir du changement par ici. Dans mon appartement de Gênes, c'est autre chose. Je l'ai loué, les gens sont contents, ils m'appellent M. Susso, c'est repeint tout frais. On va faire pareil. Remarque, c'est déjà bien que vous ayez pas foutu le feu pendant que j'étais pas là.

Tasse en main, il se rendit à l'atelier. J'avais couvert l'ours d'une vieille bâche, négligemment posée là, comme par accident, sur le bloc de Carrare. Zio se figea aussitôt.

– Enlève la bâche.

– Elle est pleine de poussière, et...

– *Enlève la bâche.*

Je tirai sur le tissu, vaincu. Zio prit une inspiration sifflante. Il tourna autour de l'ours, l'étudia sous tous les angles, secoua la tête.

– *Pezzo di merda...* Après tout ce que j'ai fait pour toi. Je te recueille, je te nourris, et dès que j'ai le dos tourné...

Puis il se mit à hurler.

– Pour qui tu te prends, hein ? Tu te crois meilleur que moi, c'est ça ? Je vais te montrer, moi, qui est le meilleur.

Il s'empara d'un marteau, se rua sur la sculpture. J'ai honte de dire que je ne me mis pas en travers, ne la protégeai pas. Dans sa rage, Zio manqua l'ours et frappa le socle, qui lui abandonna un éclat. Il leva de nouveau la masse.

– Maître Susso ?

Zio se pétrifia en apercevant le marquis sur le seuil. Viola l'accompagnait, ainsi qu'un jeune homme en soutane que je reconnus comme étant Francesco, le plus jeune des frères. Un personnage plus âgé les suivait, en soutane noire lui aussi, une ceinture violette autour de la taille. Zio recouvra ses esprits, lâcha son marteau et se courba.

– Votre Seigneurie, mon père...

– *Excellence*, corrigea le marquis de sa voix douce, se tournant vers l'homme à la ceinture. Monseigneur Pacelli nous a fait la joie d'accompagner Francesco, dont il est l'un des professeurs, ce week-end. C'est un honneur pour les Orsini.

– L'honneur est pour moi d'éduquer un étudiant prometteur, répondit l'évêque, avec une tape amicale sur l'épaule de Francesco.

Je fis un pas vers nos visiteurs, avant que Zio puisse parler.

– Mon maître, ici présent, m’a demandé de sculpter cette œuvre en hommage à la famille Orsini, à l’occasion de l’anniversaire de votre fille. Il m’a confié, avec générosité, un bloc de marbre de Carrare qui lui était précieux. J’ai choisi le thème de l’ours, comme sur votre blason.

Zio ouvrit la bouche, décontenancé, pendant que le petit groupe approchait. Le marquis se tourna vers moi, intrigué.

– C’est toi qui as sculpté ça, mon garçon ?

– Oui, Votre Seigneurie.

– Quel âge as-tu ?

– Seize ans, Votre Seigneurie.

– Comme Viola. Regarde, ma chérie, ce que ce jeune homme a fait pour toi.

Viola inclina la tête. Je vis tout de suite qu’elle était dans l’un de ses mauvais jours.

– C’est très beau, merci.

L’évêque chaussa ses lunettes et approcha de l’œuvre.

– Prodigeux. Chez un sculpteur si jeune, d’abord, mais les grands de la Renaissance commençaient jeunes, eux aussi. La perfection des formes, du mouvement, est tout bonnement étonnante. Et cette modernité... N’importe qui aurait été tenté de sculpter la seconde partie du bloc, l’animal en entier. L’effet n’en est que plus saisissant. Bravo, jeune homme. Vous irez loin. Et nous vous y aiderons peut-être, qui sait.

Viola hocha lentement la tête, ses yeux tristes remplis de *je te l’avais dit*. Francesco nous regardait, mains dans le dos, d’un air aimable.

– Nous enverrons des hommes vous aider à transporter la statue en début d’après-midi. Les festivités commencent au déjeuner et se poursuivront dans la soirée. Viola pourra ainsi admirer son cadeau et choisir son emplacement. Il est bien entendu, maître Susso, que ce geste généreux sera récompensé.

– Ce jeune sculpteur pourrait peut-être venir à ma fête ? suggéra Viola. Il est vraiment très talentueux.

Le marquis haussa un sourcil, m'étudia un instant, puis consulta son fils d'un bref regard. Imperceptiblement, Francesco acquiesça.

– Bien sûr, pourquoi pas. C'est ton jour après tout. Tes invités sont les nôtres.

Le 22 novembre 1920, je pénétrai triomphalement dans la villa Orsini, par la porte de service, d'accord, mais l'entrée du paradis ne m'aurait pas paru plus belle. Nous avions livré la statue dans l'après-midi et l'avions installée près du bassin qui longeait la demeure, juste devant le salon. Parmi le nombre important d'invités, aucun n'avait l'âge de Viola. J'ignorais encore qu'avoir seize ans, pour une femme de ce milieu, n'était pas l'occasion d'une fête entre amis. C'était un acte politique.

Intimidé, je me cachai dans la cuisine. Le marquis m'en délogea.

– Eh bien, ne reste pas planté là, mon garçon. Tu es invité par Viola, tu peux déambuler à ta guise.

Déambuler. Je ne marchais d'ordinaire que pour aller d'un point à un autre, déposer ou prendre quelque chose. Mon pas était utilitaire. Déambuler était un privilège social, un art auquel je ne connaissais rien. Je n'avais pas l'aisance de ces hommes qui arpentaient les pelouses, cigare aux lèvres, devisant entre eux, tandis que les femmes riaient sous leurs ombrelles blanches, un peu à l'écart. Parmi les invités, plusieurs prélats et quelques prêtres. Eux avançaient la tête basse, recueillant les confidences qu'un comte ou une baronne leur murmurait à l'oreille. Pour la première fois de ma vie, sous les hauts plafonds de la villa Orsini, je me sentais petit. Les invités m'adressaient des regards curieux, parfois amusés, pensant peut-être que j'étais un bouffon engagé pour l'occasion, comme on en voit dans les banquets des tableaux de Véronèse.

Véronèse. 1528-1588.

Mains dans les poches, je passai de pièce en pièce en m'efforçant de me grandir. Le vert dominait, infusait papiers peints, rideaux, embrasses, chaussettes de lustre, fauteuils à franges en variations tilleul, aventurine et céladon. Notre aile volante, que nous avions terminée deux jours plus tôt et brûlions d'essayer, offrait naturellement le même mélange chromatique. J'aperçus Viola qui glissait de groupe en groupe, saluait les invités avec une grâce feinte, une affabilité démentie par les errances de son regard, anormalement mobile, incapable d'accrocher le moindre point d'intérêt. Elle s'ennuyait profondément, puisque ces gens étaient vivants, et n'avaient donc rien à raconter.

Des domestiques circulaient sans relâche, offrant du champagne sur un plateau – on ne m'en proposa pas. Au détour d'un salon, je percutai Stefano. Il était accompagné d'un homme au crâne rasé vêtu d'un costume un peu démodé, vaguement montagnard.

– Ah, Gulliver ! s'exclama-t-il. D'abord tu voles nos livres, puis tu fais une statue pour ma sœur, et tu réussis à te faire inviter ici. Tu as de la ressource, il faut le reconnaître. J'aime les hommes qui ont de la ressource.

Je le fixai sans répondre, partagé entre la peur et la haine. Stefano se pencha vers moi, me prit le menton dans sa main épaisse.

– N'oublie pas qu'on a tous vu ton cul, d'accord ?

Viola apparut soudain à côté de moi et poussa son frère sans ménagement.

– Laisse-le tranquille !

Elle m'entraîna parmi la foule, la main refermée sur la manche de ma chemise. Nous traversâmes plusieurs pièces de plus en plus vides, un boudoir aux volets fermés qui sentait le renfermé. Puis nous pénétrâmes dans la bibliothèque où je m'arrêtai net, fasciné par les rayonnages. Le savoir sentait le cuir et le chêne. Au milieu de la pièce, un globe terrestre ancien, couvert de noms latins, était enchâssé dans une table octogonale. Lorsque je voulus l'examiner, Viola reprit ma main et me tira vers le mur. Un panneau de bois pivota. Nous pénétrâmes dans les couloirs réservés au personnel, un monde loin du monde qu'arpentaient seulement, le dos courbé, ceux qui étaient nés pour servir, ou le croyaient. On s'y reproduisait

aussi, au détour d'un palier, en saillies moites et fébriles, pendant que les maîtres dormaient. Viola me plaqua contre le mur et me regarda intensément avant de se blottir contre moi. Il n'y avait pas de fenêtre, pas la moindre ouverture. Une lumière grisâtre, venue d'on ne savait où, sauvait son visage de la voracité de l'ombre.

– Merci pour l'ours, Mimo. C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait.

Quelque part dans la villa, une cloche résonna. Viola tressaillit.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, alors écoute. Les choses vont plus vite que ce que je pensais. C'est ma faute, j'aurais dû voir les signes. Les allusions, le nombre d'invités... Je ne te laisserai pas tomber, tu entends ? Nous avons prêté serment. Je veux juste te dire que... ce que tu vas entendre... ça ne va pas se passer, d'accord ? Ce sera toujours toi et moi, Mimo et Viola. Mimo qui sculpte, et Viola qui vole.

Je ne l'avais jamais vue dans un tel état. Elle rouvrit la porte et partit en courant. Je voulus la suivre, la perdis de vue, m'égarai de nouveau dans ce dédale surnois sous les regards craquelés d'une galerie d'ancêtres. Je parvins à ouvrir un volet, émergeai à l'arrière de la maison et, en contournant la bâtisse, regagnai facilement le salon principal, dont les hautes portes-fenêtres donnaient sur le jardin. Les invités passaient justement du second au premier, dans une atmosphère d'excitation palpable. La nuit descendait, mais de grandes torches allumées une par une par les domestiques veillaient à ce que de noir, il ne fût pas question. *Ab tenebris, ad lumina*. Les Orsini restaient fidèles à leur devise. Loin des ténèbres, vers la lumière.

On se serrait maintenant dans la salle de bal. Sur une estrade, le marquis et la marquise avaient rejoint le petit homme au crâne rasé que j'avais vu en compagnie de Stefano. Son épouse, une femme maigre qui le dépassait d'une tête, était plantée à ses côtés. Entre eux, un garçon de mon âge, au visage anguleux, aux joues martyrisées par les outrages de l'adolescence. Il portait le même costume que son père, en tweed épais. Un domestique fit tinter une cloche, et le silence retomba.

– Chers amis, proclama le marquis, quelle joie de vous voir réunis à la villa Orsini pour l’anniversaire de notre fille, Viola.

Applaudissements. Viola monta sur l’estrade, livide. Elle s’était changée, et portait une robe de bal crème.

– Belle robe, n’est-ce pas ? murmura Francesco.

Il apparut à mes côtés, dans sa position favorite, mains derrière le dos. C’était un jeune homme de vingt ans, aux traits sans charme ni défaut dont la banalité était à chaque seconde assassinée par le flamboiement des yeux, d’un bleu tel qu’on en avait rarement vu. Son regard était doux, une douceur dont je ne sus jamais s’il la cultivait, si elle était sincère ou simple conséquence des cils très longs qu’il partageait avec sa sœur.

– Non, répondis-je. Sa robe est affreuse.

J’ignore encore pourquoi je fis preuve d’une telle franchise. Mon sens esthétique naissant, peut-être. Viola était une fille colchique, sauvage, pas la pâtisserie viennoise qui venait de monter sur scène. Elle était probablement d’accord avec moi, elle qui m’avait gavé de traités de couture, de mode, en m’expliquant qu’il n’y avait rien de mineur, que tout pouvait être élevé au rang d’art. Au lieu de s’offusquer, Francesco se mit à rire, puis regarda l’estrade, fronça un sourcil et m’étudia de nouveau.

– Je suppose que tu as raison. Cette robe ne lui va pas.

Ainsi naquit la relation bizarre qui nous lierait pendant des années.

– Ma petite fille n’est plus une petite fille, enchaîna le marquis. Et nous sommes heureux, ce soir, de vous annoncer l’alliance prochaine de deux grandes familles. Nous célébrerons dans six mois les fiançailles de Viola et d’Ernst von Erzenberg !

– Non... murmurai-je.

Sous les vivats, le jeune homme en tweed fit un pas maladroit en avant et tendit une main à Viola. Viola le fixa, respirant lourdement, puis promena un regard paniqué sur la foule. J’aime à croire qu’à ce moment-là, elle me chercha. Avec un sourire affectueux, son père la poussa vers le jeune Ernst,

qui lui tendait toujours la main, et ne paraissait pas davantage ravi d'être là. Viola la prit sans le regarder.

– Cette alliance est d'autant plus précieuse qu'elle fera de la future génération, des enfants de nos enfants, l'une des plus puissantes familles d'un pays dont la destinée est trop souvent laissée à des incompetents.

Je me tournai vers Francesco.

– Vous n'allez pas la faire épouser ce type ?

– Pourquoi pas ?

– Elle a seulement seize ans ! D'autres choses à faire !

– Pardon, mais il me semble que tu ne la connais que depuis ce matin, je me trompe ?

– Non. Je ne la connais pas. C'est juste... juste une impression.

– Je vois. Viola fait toujours forte impression.

– Fort de cette alliance, reprit le marquis d'une voix forte, et comme symbole de nos ambitions communes, j'ai l'immense joie de vous annoncer que dans deux ans tout au plus, l'électricité arrivera à Pietra d'Alba !

En d'autres circonstances, je me serais peut-être amusé du contraste entre les domestiques, bouche bée, et les invités, qui, venus pour la plupart des grandes villes du pays, applaudissaient poliment. Pour ces gens-là, l'interrupteur n'était plus un miracle. Ils ne mesuraient pas le défi technique consistant à alimenter un village si reculé, sans doute parce qu'au fond ils ne comprenaient rien à l'électricité.

– Dieu a préservé et enrichi nos familles pour que nous donnions en retour, conclut le marquis. Pour que nous éclairions, et pas seulement métaphoriquement, les âmes dont nous avons la charge...

– Encore un peu et mon père va se prendre pour Dieu, me souffla Francesco avec un clin d'œil.

– Dans deux ans donc, nous allumerons dans ces mêmes jardins notre premier lampadaire. En attendant, en l'honneur de notre fille Viola et du jeune Ernst, buvez, dansez et réjouissez-vous ! Un feu d'artifice vous sera offert ce soir par l'illustre famille Ruggieri.

Je sortis et m'assis dans le jardin. Du salon s'échappait le son distant d'un orchestre, flonflons au rythme de valse. Une musique bestiale, écoeurante, de kermesse au bord du Danube, en l'honneur de la famille en tweed. Je ne saisisais rien des implications de cette alliance. Si ce n'était que, mariée, Viola n'irait pas à l'université. Ne volerait pas. N'irait plus écouter les morts. Ne me tiendrait pas sans cesse la tête hors de l'eau, ne m'encouragerait plus à nager, nager un peu plus loin encore, dans l'attente de ces rivages tout proches où nous serions fêtés comme des rois. Déjà, je sombrais.

La nuit, tombée sur le plateau, poussait contre le mur de la propriété. Je n'avais jamais été si près de la chambre de Viola, à l'exception de la fois où je m'y étais écrasé. Sa fenêtre me dominait, noire et déserte, trois étages plus haut.

– Pardon, mon père, fis-je quand Francesco repassa devant moi. Avez-vous vu Viola ?

– Je ne suis pas encore « père », je ne suis que séminariste. Et non, je n'ai pas vu ma sœur depuis tout à l'heure.

D'un geste, il fit signe à l'intendant.

– Silvio, avez-vous vu Mlle Orsini ?

– Non, monsieur. Je suppose qu'elle est avec vos parents.

J'explorai les salons, déterminé à lui parler, quand une détonation fit trembler les vitres. Un silence craintif tomba, suivi d'une clameur joyeuse quand une corolle de feu se déploya dans le ciel. Le feu d'artifice venait de commencer. Tout le monde se dirigea vers le jardin, m'entraînant malgré moi. Les Ruggieri, les plus célèbres artificiers du monde, tapissaient la nuit de rêves incandescents, de fleurs de lumière au pollen pourpre, d'étamines bleues et rouges et vertes à faire pâlir les astres avec cette même poudre noire qu'ils avaient, un an plus tôt à peine, consacrée aux canons. Et soudain, à la faveur d'une gerbe spectaculaire, une voix s'exclama :

– Il y a quelqu'un sur le toit !

La bombe suivante illumina une silhouette. Ma silhouette préférée. Viola se tenait un peu au-dessous du faîtage, drapée dans la robe de soirée la plus

extravagante qu'on eût jamais vue, un camaïeu de verts dont la traîne immense, moirée par endroits, scintillait au gré des explosions dans le ciel : son aile volante, qu'elle était allée chercher je ne savais quand à la grange, la veille peut-être. C'était sa seule chance, sa dernière d'en remonter à tous ces gens, de leur expliquer qu'elle, Viola, avait un destin hors du commun.

Les invités se dévisageaient, interdits. Un relent d'inquiétude et de poudre envahissait la scène. La voix du marquis retentit, la fin de sa phrase coupée par une déflagration dorée.

– Viola, descends d'ici tout de...

Viola cria quelque chose d'inaudible et dévala le toit en courant. Les cordes se tendirent, la voile glissa sur les tuiles derrière elle. Elle n'avait pas été conçue pour une chute si courte, une quinzaine de mètres au plus, peut-être vingt si l'on prenait en compte la déclivité naturelle du terrain devant la bâtisse, mais le mistral qui soufflait en sourdine depuis le matin reprit d'un coup, en hommage à cette courageuse pionnière. La toile se gonfla. Viola mit un pied sur le chéneau de zinc et se propulsa dans le vide.

La voile se déploya d'un coup sec au-dessus de sa tête, sous les « oh ! » et les « ah ! » des invités, persuadés qu'elle faisait partie du spectacle. Viola plana sous son parachute vert au milieu de tourbillonnements enflammés, entre comètes et fusées, car les artificiers n'avaient pas dû la voir. Elle glissa dans la nuit, gagna même de l'altitude et flotta sur une foule silencieuse. Son futur fiancé, boutonneux et éberlué, suivait du regard ce papillon étrange, rapiécé de lin, de velours et de satin. Deux larmes de joie roulèrent sur mes joues, presque aussitôt séchées par une rafale de mistral plus violente que les autres. La même rafale secoua Viola, la déplaça latéralement d'un bout à l'autre de la maison, puis la fit brusquement tourner sur elle-même. Malgré sa hauteur, nous l'entendîmes crier. Pas de peur, mais de colère. Il y eut le son d'un drap que l'on claque au vent du petit matin pour en chasser la nuit. Les cordes de l'aile s'entortillèrent, la toile se mit en torche dans la seconde qui suivit.

Viola chuta d'un coup, Icare furieux tourbillonnant, plongea de trente mètres dans une masse de vert, vert Orsini, vert forêt, et disparut parmi les

arbres.

Les classeurs marqués *Pietà Vitaliani*, dans l'armoire blindée de padre Vincenzo, se subdivisent ainsi : – *L'affaire Laszlo Toth*, un classeur.

– *Témoignages*, deux classeurs.

– *La Pietà Vitaliani, une monographie*, Leonard B. Williams, Éditions de l'université Stanford, un classeur.

Dans ce dernier est également glissé un plus petit dossier intitulé *Rapport C.A.* Le *padre* s'est toujours demandé quel esprit farceur avait mis côte à côte, dans le même classeur, un universitaire aussi peu prédisposé au mysticisme que le Pr Williams et le redoutable C.A. Candido Amantini, l'exorciste en chef du Vatican.

Les éléments biographiques dénichés par Williams sont succincts. Michelangelo Vitaliani naît en France le 7 novembre 1904, d'un père sculpteur. Vitaliani, probablement à la suite du décès de ce dernier, arrive à Turin en 1916. Il est recueilli par un ami, ou oncle, ou cousin de ses parents, qui l'emmène avec lui à Pietra d'Alba. Vitaliani y effectuera la majorité de sa carrière, à deux exceptions près : un séjour à Florence, dont on ne sait quasiment rien, à part qu'il fréquenta l'atelier de Filippo Metti, et un séjour à Rome, dont on sait au contraire beaucoup de choses. La rumeur mentionne un séjour aux États-Unis, sans la moindre preuve pour l'étayer. Vitaliani est atteint d'achondroplasie. Plusieurs sources apocryphes évoquent un homme magnétique, séduisant. Certains décrivent une douceur extrême, proche de la naïveté, d'autres un caractériel, parfois violent. Il est donc impossible de se fier à aucune de ces descriptions. Vitaliani, comparé à ses prédécesseurs directs ou à ses contemporains, a très peu produit. Moins de quatre-vingts œuvres originales recensées, à comparer aux

milliers produites par Rodin, Moore ou Giacometti. Les œuvres de Vitaliani ont pour la plupart disparu, probablement du fait du climat politique dans lequel elles furent créées. Il n'est pas non plus irréaliste d'imaginer des destructions volontaires, soit par l'artiste lui-même, soit par des instances désireuses d'effacer son nom des annales ou, à tout le moins, de le pousser vers l'oubli. Cette rareté ajoute à l'aura de mystère, pour ne pas dire aux fantasmes entourant le sculpteur. Vitaliani ne fit jamais partie d'aucun mouvement, ne se réclama d'aucune tendance. Il fut dans son domaine ce que Marlon Brando serait aux acteurs, Pavarotti aux chanteurs, Sabicas à la guitare. Un artiste instinctif, doué d'un talent inouï et inné, inexplicable – y compris par lui-même. L'art de Vitaliani n'est jamais théorisé, à l'inverse d'un Giacometti, avec lequel il eut une dispute restée célèbre.

À partir de 1948, Mimo Vitaliani disparaît complètement – éliminant ainsi toute possibilité d'une réponse définitive quant à l'onde de choc provoquée par sa dernière œuvre, sa *Pietà*. À la date de la monographie (publiée en 1972 et révisée en 1981, peu avant la mort du Pr Williams), nul ne sait si Vitaliani est encore vie. Et si c'est le cas, où il se cache.

Padre Vincenzo connaît la réponse à ces deux questions. *Vitaliani est en vie, mais plus pour très longtemps, dans la cellule à droite de l'escalier au premier étage de l'annexe.* Il songe un court instant au scoop qu'il détient, monnayable sans doute, mais chasse bien vite la morsure de la tentation – le diable ne chôme décidément jamais. Il ne parlera pas. Laissera Vitaliani vaciller dans la brise du soir avant de s'éteindre doucement, emportant son secret avec lui. Il n'y a rien de plus beau qu'un mystère, après tout, padre Vincenzo est bien placé pour le savoir, lui qui a voué sa vie au plus grand d'entre tous.

O n avait ramené Viola à la maison par une porte de service pendant que les invités étaient poliment reconduits, soit à leur véhicule, soit à leurs quartiers. Les Erzenberg étaient partis sitôt après l'accident, sans un mot. Le message était clair : leur fils Ernst, la prune acnéique de leurs yeux, n'épouserait pas une cinglée, à supposer que la cinglée en question fût toujours en vie.

Viola respirait encore quand on l'avait trouvée, selon la rumeur, mais des dames s'étaient évanouies à son retour à la villa. On murmurait que le spectacle n'était pas beau à voir. Les voitures motorisées ne manquaient pas et l'on était allé chercher, faute de mieux, le médecin alcoolique du village voisin. Je dus rentrer, malade d'angoisse, à l'atelier. Alinéa, fort de ses dix-neuf ans, se retenait de pleurer. Le lendemain, Anna nous fit savoir – elle travaillait comme femme de chambre suppléante chez les Orsini lorsqu'ils recevaient – que Viola n'avait pas repris connaissance. Elle venait d'être transférée à l'hôpital de Gênes.

Zio, depuis le feu d'artifice, me regardait en coin. Trois jours plus tard, personne ne savait toujours rien. On n'avait plus vu un Orsini, tous les ordres passaient par Silvio, l'intendant. Le personnel ne pipait mot non plus – eussent-ils voulu le faire, ils ne disposaient pas de la moindre information. On savait juste le marquis et la marquise pris par de longues tractations diplomatiques destinées à restaurer leur prestige, une entreprise exclusivement épistolaire, puisque le téléphone n'avait pas encore atteint Pietra d'Alba. Les courriers arrivaient et repartaient dans l'heure, une agitation jamais vue dans les environs.

Un matin, Zio désigna la voiture et m'ordonna de le rejoindre avec ma valise.

– Où on va ?

– Je t'expliquerai en chemin. Tu vas faire une course pour moi.

Intrigué, je fourrai quelques effets dans la petite malle que j'avais apportée de France, aussitôt glissée sur le siège arrière de l'Ansaldo. Il démarra en trombe, remonta vers Pietra d'Alba, traversa le village en klaxonnant et prit la route de Savone.

– Tu vas à Florence ! cria-t-il pour couvrir le bruit du moteur.

– Je ne veux pas aller à Florence ! Je veux rester près de Viola !

– Hein ? Tu veux quoi ?

– Je ne veux pas aller à Florence !

– Tu vas aller me choisir deux beaux blocs de Carrare chez Filippo Metti ! Le marquis m'a payé le triple de ce que vaut le bloc que tu as utilisé, plus le travail. Pas une mauvaise affaire, finalement, même si t'as pas intérêt à recommencer. Tu prends le temps qu'y faut pour pas te faire arnaquer !

Il me déposa à la gare de Savone Letimbro et repartit après m'avoir confié une enveloppe pour le dénommé Metti.

– Le mandat à lui donner en paiement. *Seulement* si les blocs en valent la peine. Il y a ton billet retour dedans, valable pour n'importe quel train. Ne chipote pas, si tu as besoin d'un jour de plus, prends-le. Vérifie bien que le marbre a pas de fil. Te fais pas refourguer du français.

C'était l'époque où les gares étaient belles. Celle-ci l'était d'autant plus qu'à quelques rues, la mer commençait. Quatre ans plus tôt, la Méditerranée était pour moi une étendue d'eau bleue. Grâce à Viola, elle se couvrait désormais de routes en pointillés, donnait la vie, prenait la vie, couvrait tornades et séismes, séismes dont Viola pouvait réciter les douze degrés sur la fameuse échelle de Mercalli. Elle connaissait la différence entre un *Arbacia lixula* et un *Tripneustes ventricosus*. « Un oursin noir et un oursin blanc, idiot. » Le monde sans elle était plus simple, évidemment. Il piquait aussi un peu les yeux, quand on y pensait.

Je devine aisément ce qu'on a murmuré sous les baldaquins, dans les alcôves, en moues scandalisées à l'abri d'éventails de crêpe. *La jeune Orsini a préféré se tuer plutôt que d'épouser le boutonneux austro-hongrois.* D'abord, le boutonneux n'était plus austro-hongrois, mais italien depuis le rattachement du Trentin et du Haut-Adige à l'Italie un an auparavant. Ensuite, j'ai connu la jeune Orsini comme personne. Nous étions jumeaux cosmiques. Je sais qu'au moment de sauter, Viola était persuadée qu'elle volerait.

Après huit heures de trajet, je débarquai à Florence. Personne ne semblait m'y attendre. Je patientai devant la gare en sautillant pour me réchauffer. Un givre piqué de suie recouvrait les toits. La ville bourdonnait, en un contraste enivrant avec Pietra d'Alba, où l'on claquait déjà les volets pour se blottir contre un feu avare. Face à moi, une succession de voitures et de fiacres défilaient devant le Grand Hotel Baglioni.

Un mouvement attira mon attention. Là-bas, à la terrasse d'un café qui n'avait pas, lui, la splendeur du Baglioni, juste de l'autre côté des rails du tramway, un enfant engoncé dans un manteau agitait la main dans ma direction. Je regardai autour de moi, puis me désignai d'un air interrogateur. La personne acquiesça vivement. Je traversai la rue, méfiant. L'enfant n'en était pas un. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont la barbe grisâtre et rare couvrait mal des cicatrices d'acné. Mais surtout, il était comme moi. Un dieu farceur avait posé un doigt sur lui, à sa naissance, pour l'empêcher de grandir.

– Maître Metti ?

– Hein ?

– Vous êtes Filippo Metti ?

– Jamais entendu parler. Assieds-toi, mon garçon.

– Je ne peux pas, j'attends quelqu'un devant la gare.

– Nous *sommes* devant la gare. Autant attendre assis. Qu'est-ce que tu bois ? Un vin chaud ?

– Rien, monsieur.

– Tu permets que je reprenne quelque chose ? fit-il, poussant trois verres vides sur le côté et faisant un signe au garçon. Assieds-toi quand même.

Les yeux rivés sur l'entrée de la gare, je pris place au bord de la chaise. Le serveur apporta un verre fumant, à l'odeur un peu âcre, qu'il déposa sur la table sans nous regarder.

– Tu cherches du boulot, mon garçon ?

– Non, monsieur. Je repars demain.

– Hmm, dommage. Je suis Alfonso Bizzaro. Oui, c'est mon vrai nom. Alfonso Bizzaro, bâtard d'un père espagnol et d'une mère italienne, propriétaire, directeur artistique et interprète principal du cirque Bizzaro, dont tu verrais le chapiteau sur le terrain vague juste derrière la gare s'il ne s'était pas effondré dans les bourrasques d'hier. Et toi ?

– Mimo. Vitaliani.

– Qu'est-ce que tu fais à Florence, Mimo Vitaliani ?

– Je suis là pour le travail. Et si j'ai le temps, j'aimerais voir les fresques de Fra Angelico. Je les raconterai à une amie, qui ne les a jamais vues.

– C'est qui ça, Fra Angelico ?

– Un moine, et un grand peintre de la Renaissance italienne. Date de naissance inconnue, mort en 1455.

– Dommage que tu repartes demain. J'ai besoin de gens comme toi.

– Pour quoi faire ?

– Pour mon spectacle, pardieu. C'est une recreation d'un combat entre les hommes et les dinosaures. Les dinosaures sont des acteurs en costume, et des gens comme toi et moi jouons l'humanité en péril. Avec la différence de taille, c'est très impressionnant. Je suis *sold-out* tous les soirs.

En quatre ans, Viola m'avait profondément transformé. Je n'en pris jamais tant la mesure que lorsque je répondis, moi le *Francese*, moi le fils d'analphabète : – Les dinosaures et les hommes n'étaient pas contemporains.

Bizzaro me regarda d'un drôle d'air, puis laissa échapper un sifflement.

– Eh ben, c'est que t'es un nain éduqué.

Je me redressai, furieux.

– Je ne suis pas un nain.

– Ah non ? Tu es quoi, alors ?

– Un sculpteur. Un grand sculpteur. Je le serai un jour.

– Noté. En attendant que tu sois grand, si tu changes d’avis, tu sais où me trouver. Je te laisse régler ?

Il termina son verre d’un trait et s’éloigna, mains dans les poches, sous mes yeux ahuris. Le serveur parut aussitôt et tendit la main.

– Une lire.

Je n’avais pas d’argent, je n’en avais jamais eu, jamais eu besoin non plus. Il le comprit, m’agrippa par le col.

– Mimo Vitaliani ?

Un homme approchait, après avoir traversé les rails du tramway. Encore jeune, même pas la quarantaine, mais quelques décennies de plus s’empilaient dans ses yeux. Sa manche droite pendait, vide de la chair forte et saine qui l’avait habitée autrefois. Il revenait du front, inscrit dans son corps, ses rides inattendues chez un homme de cet âge, dans les cauchemars qui tourbillonnaient en nuées même dans ses heures d’éveil et le faisaient rentrer, imperceptiblement, la tête dans les épaules.

– Je suis Filippo Metti. Tu devais m’attendre devant la gare.

– Pardon, maître. Je...

– Une lire, répéta le serveur.

Metti étudia les quatre verres posés sur la table, leva un sourcil narquois.

– Tu ne perds pas de temps, je vois.

– Non, je...

– C’est bon. Je suis en retard, après tout. Mais je te préviens, à l’atelier on ne boit pas, précisa-t-il en payant.

Je me foutais bien de son atelier. Pour commencer, je voulais quitter cette ville. Rentrer, prendre des nouvelles de Viola, même si ce voyage, au fond, me permettait d’éviter de penser à elle, au fait que personne ne pouvait se remettre d’une chute pareille. Je voulais en finir avec Florence. Comme si c’était possible. Florence était Viola, je ne tarderais pas à le comprendre : meurtrie et fanatique et douce. C’était *elle* qui décidait quand c’était fini.

Nous traversâmes la cité à pied, malgré le froid, slalomant entre tramways et fiacres tirés par des chevaux aux yeux dolents. Chaque bâtiment m'interpellait, chaque rue, chaque enfilade, chaque nouvelle perspective m'aspirait, donnant à ma démarche une allure titubante qui me valut un regard réprobateur de Metti. À chaque pas, il fallait choisir entre dix formes de beauté, dix histoires différentes. Chaque intersection était un renoncement. La ville glissait en moi et ne me quitterait pas. Ni la grandeur de Rome ni la magie de Venise ou la folie de Naples ne me firent jamais oublier Florence. Ce n'était pas la plus belle des villes d'Italie mais c'était la plus belle. Viola, encore.

– Tu es sûr que ça va ? demanda Metti.

– Oui, maître.

– Tu fais une drôle de tête. On dirait... que tu vas pleurer.

– Je pensais juste à une amie. Elle est à l'hôpital.

Il tressaillit, murmura « l'hôpital », puis frissonna.

– Je suis désolé. Allez, on se presse, la nuit tombe.

– Où sont les blocs de marbre ?

– Les blocs de marbre ? répéta-t-il, surpris. Eh bien... à l'atelier.

Il me jeta un regard intrigué, se remit en marche. Nous traversâmes l'Arno par le pont di Rubaconte – les Allemands le détruiraient en 1944 au grand ravissement du pont Vecchio, qui deviendrait ainsi le plus vieux pont de la ville. De l'autre côté, nous longeâmes la rive en direction de l'est, pendant environ deux kilomètres, quittâmes l'atmosphère de la ville pour des champs blêmes et givrés. Au bout d'un sentier de terre, un bâtiment toisait de ses murs pelés la campagne aride. Une arche majestueuse donnait accès à une cour transformée en entrepôt, surplombée de nombreuses fenêtres. Un sentiment d'ordre et de symétrie régnait sur le lieu, mêlé à l'odeur douce-amère de l'abandon. Une mélodie de burin et de ciseau s'échappait de plusieurs fenêtres du premier étage, agrémentée d'un contrepoint d'appels, de questions, d'ordres amplifiés par des couloirs invisibles.

Metti entra dans l'aile nord, monta de son pas lourd jusqu'au deuxième étage, poussa enfin la porte d'un réduit meublé d'un lit et d'une bassine de

cuivre remplie d'eau.

– Voilà, tu seras là.

– Quand pourrai-je voir les blocs ? Je voudrais repartir au plus vite.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de blocs ?

– Ceux que mon oncle vous achète.

Metti me regarda comme si j'étais fou, et je fis de même.

– Je ne comprends rien à ton affaire de blocs, gamin. Tout est réglé avec ton oncle. Je loue tes services à son atelier, car j'ai besoin de bras pour le chantier du Duomo. Il continuera à te verser ton salaire comme avant.

Je compris. Pas tout, pas les détails, mais le fond de l'affaire : Zio s'était débarrassé de moi.

– Je ne peux pas rester.

– Comme tu veux. Tu peux passer la nuit ici. Si tu restes, c'est demain à 7 heures, à la découpe, juste derrière le bâtiment principal.

Il s'éloigna, un peu penché, avec un étrange déséquilibre du buste, projetant son épaule droite à chaque pas, comme pour compenser l'absence de son bras. Je me laissai tomber sur le matelas de paille, abasourdi. Puis je me rappelai le message d'Alberto pour Metti. J'ouvris fébrilement l'enveloppe. Elle en contenait une autre marquée WIWO. Alberto avait tenté d'écrire mon nom. À l'intérieur, une feuille unique, sur laquelle il avait dessiné – et il dessinait bien, ce vieux salaud, avec une grâce digne de la Renaissance – un *digitus impudicus*. Un doigt bien tendu, au fusain, lancé dans un mouvement qui lui donnait vie, et m'arracha un grognement rageur. Mille pensées m'assaillirent en même temps. Que Zio aurait sans doute fait un peintre extraordinaire, et pourquoi avait-il choisi la sculpture ? Qu'il m'avait bien eu, et le pire, c'est qu'il ne pouvait pas avoir organisé une telle affaire dans la semaine qui avait suivi son retour. Il ne s'était pas débarrassé de moi par vengeance, à la suite de l'affaire de l'ours que j'avais sculpté. Son projet était antérieur, parce qu'il ne m'aimait tout simplement pas. Ce qui ne laissait pas beaucoup de personnes pour m'aimer sur terre, et l'une était à l'hôpital, et peut-être qu'elle avait, à l'heure où j'y pensais, cessé de m'aimer.

Je ne pouvais pas rester. Viola avait besoin de moi. Tout le génie de Zio était là. Impossible de rester, impossible de partir. Je n'avais pas d'argent. Metti paierait mes services à Zio qui, lui, ne me paierait jamais. J'étais prisonnier. Je l'avais toujours été, au fond, mais Viola brisait mes chaînes presque tous les soirs. Je me fis une promesse, une conjuration noire sur un lit de fer.

Alberto Susso, fils de pute. Un jour, je te tuerai.

Je ne la tins pas, comme tant d'autres promesses.

Florence, années noires. Une bonne accroche pour mon biographe, même si je ne soupçonnais pas encore qu'on s'intéresserait un jour à ma vie. Je soupçonnais encore moins que quand quelqu'un s'intéresserait à ma vie, je ferais tout pour lui compliquer la tâche.

Mes frères, lorsque j'aurai poussé ce dernier souffle qui résiste encore, portez-moi au jardin. Enterrez-moi sous une belle pierre blanche, de ce Carrare que j'aimais tant. N'y gravez pas de nom, surtout. Laissez-la douce, lisse à s'y allonger. Je veux que l'on m'oublie. Michelangelo Vitaliani, 1904-1986, a dit tout ce qu'il avait à dire.

La découpe, un hangar de tôle ondulée, était appuyée sur l'arrière du bâtiment principal. Lorsque je m'y présentai à 7 heures, les scies tournaient déjà. Personne ne fit attention à moi. Je donnai un coup de main ici et là et me transformai bientôt, comme les six autres employés, en fantôme couvert de poussière de marbre. Impossible de parler dans un tel vacarme, sauf lorsque les ouvriers s'arrêtaient pour fumer, assis sur un bloc, les coudes sur les genoux et le regard dans le vide. Un type hâve qui semblait faire office de chef, et répondait au nom de Maurizio, me tendit un Toscano. Je l'allumai d'un geste d'habitué – je n'avais jamais fumé –, ravalai une quinte de toux, les larmes aux yeux. Maurizio me jeta un regard narquois, dénué cependant de méchanceté. Lui ne se contentait pas de fumer, il *respirait* la fumée brune, l'inhalait sitôt sortie de sa bouche, ce qui lui permettait de fumer deux ou trois fois le même cigare. Le tabac et la poussière de marbre lui tapissaient la langue, les dents, la barbe, et sans doute l'intérieur du corps, d'une croûte jaune. Je mis un point d'honneur à finir mon premier Toscano, que j'allai aussitôt vomir à l'extérieur du bâtiment.

Je ne vis pas Metti de la journée, ni de la semaine. Nous prenions nos repas en commun dans l'ancien réfectoire – le bâtiment principal avait été un palais, puis un couvent, avait été abandonné, avait fait office de grange, et servait désormais d'atelier à Filippo Metti. Le premier étage de l'aile nord était occupé par l'atelier de sculpture à proprement parler, où œuvrait l'élite des sculpteurs florentins. Metti avait été l'un des artistes les plus en vue de la ville, jusqu'au moment où il avait oublié son bras dans une explosion à Caporetto. Et ça s'était vraiment passé comme ça. Un obus

avait stoppé l'assaut qu'il dirigeait, forçant sa section à battre en retraite sous un orage d'argile. En regagnant leur abri, il avait annoncé : « On l'a échappé belle, ça aurait pu mal se terminer », jusqu'au moment où un soldat lui avait demandé où était passé son bras.

La découpe, c'était l'enfer, les cales du navire, le travail le plus ingrat. Nous retaillions et ajustions les parements de marbre destinés aux façades. Parfois, nous épannelions les blocs destinés aux sculptures, si le travail n'avait pas été fait à la carrière. Metti venait de décrocher l'un des plus beaux contrats de la région, la rénovation d'une partie du Duomo. Il y avait tant de travail qu'il embauchait jusqu'à l'étranger. Au réfectoire, la différence était flagrante entre l'élite, les sculpteurs, joyeux, qui ne répugnaient pas à un combat de nourriture, et « ceux de la découpe », poudrés de la tête aux pieds, courbés en silence sur leur assiette. Tout arrogants que fussent les sculpteurs, et ils l'étaient, ils ne nous cherchaient pas de noises. La découpe était un repaire de durs à cuire, anciens repris de justice, déserteurs, embusqués, tout ce que le monde comptait de petites lâchetés qui, pour vivre avec, demandaient un grand courage.

Au cours de cette première semaine, je parvins à me faire offrir un timbre. J'écrivis à Alinéa (chez sa mère, car j'imaginais aisément Zio intercepter mon courrier) et dans la même missive glissai une lettre pour Viola. Chaque matin, j'ouvrais les yeux, l'angoisse au ventre, sur un monde dont je ne savais pas s'il contenait toujours ma meilleure amie. Je devins mage, cherchant dans le déroulement d'une journée mille présages, les inventant au besoin. *Trois corbeaux sur cette cheminée, elle va mal. Si j'arrive à monter cet escalier sans respirer jusqu'au palier, elle survivra.* Le soir venu, après le dîner, j'errai sur la rive limoneuse de l'Arno, m'enivrant de vase et d'air froid, fasciné par les reflets de la lune sur le campanile de Giotto, de l'autre côté. Je ne traversai pas une seule fois le pont, parce que je me sentais indigne de tant d'élégance, parce que je ne voulais pas non plus risquer de tomber sur une œuvre de Fra Angelico sans Viola pour la voir avec moi. On disait également que certaines rues n'étaient pas sûres, qu'on s'y faisait couper la gorge pour pas grand-chose.

Une semaine après mon arrivée, Metti reparut. Je reconnus sa façon de marcher depuis l'autre côté de la cour.

– Tu es donc resté, observa-t-il quand je me précipitai vers lui.

– Oui, maître. Je voulais vous demander... Pourquoi je suis à la découpe ?

– Parce que j'ai besoin de bras à la découpe, et que ton oncle m'a dit que tu étais un bon apprenti pour ce genre de travail.

– Mais je sais sculpter.

Il planta son poing valide sur sa hanche gauche.

– J'en suis sûr. Mais, vois-tu, je travaille sur des projets importants, ici, pas sur de la décoration pour maison de campagne. Si tu travailles bien, je te promets que tu pourras prendre des cours avec mes apprentis, et si tu te débrouilles, monter dans les rangs. Allez, file.

Il se remit à tourner autour du groupe qu'il étudiait au milieu de la cour, un saint François au regard tendre. Je regagnai la découpe, la tête basse, et ma vie de spectre. Mes compagnons m'accordèrent vite un certain respect. Ils appréciaient secrètement, je crois, que je ne rechigne pas à la tâche malgré ma taille. Au contraire, je mettais un point d'honneur à participer aux plus pénibles. En échange, on m'offrait verres de bière, cigares, toutes ces délices interdites auxquelles je n'avais jamais touché. Et des timbres, ma plus précieuse devise durant ces semaines-là.

Douze jours après mon arrivée, je reçus une lettre d'Alinéa. Elle brûla ma poche intérieure jusqu'à la première pause, celle de dix heures, où je pus enfin l'ouvrir, dans la chaleur d'un rare rayon de soleil au seuil de l'atelier.

Cher Mimo

Pas bocou de nouvel ici. Alberto est toujours aussi con, et Anna est toujours aussi bel. Tu nous manque. Aucune nouvel de Viola, pas même les domestiques save grand chose. Certain dise quelle est morte, d'autre non. Je tenvoie des nouvel frèche dé que jen ai. Ton ami, Vittorio.

PS : Emmanuele dit quil espere que tu reviendra bientôt car c'est plus pareille sans toi.

Je décidai d'écrire à la famille Orsini, y passai la soirée, formulai une requête polie de ma plus belle écriture, leur expliquant que j'étudiais dans un prestigieux atelier de Florence, et pouvaient-ils, *s'il vous plaît, par pitié*, me donner des nouvelles de Viola. Je déchirai la lettre, recommençai et remplaçai Viola par « Mademoiselle Orsini ».

Le lendemain, la scie électrique, l'une des fiertés de la découpe, tomba en panne. En attendant sa réparation, on ressortit une vieille scie à cadre, et nous dûmes couper les blocs à la main. Ma taille devint un problème, car certains blocs étaient plus hauts que moi. Je m'efforçai d'aider au transport, au nettoyage, mais me retrouvai à plusieurs reprises à déambuler dans la cour, où les statues en partance croisaient les œuvres qui arrivaient pour restauration. Je rencontrai de nouveau Metti devant la statue de saint François, au pied duquel un jeune homme au cou ceint d'un foulard rouge, en tablier bleu, venait de déposer deux oiseaux de pierre. Metti me fit signe.

– Regarde ces oiseaux qu'a sculptés Neri. Neri sera bientôt compagnon, il dirige les apprentis à l'atelier. Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est très beau, maître.

Neri fronça un sourcil, se demandant s'il devait prendre l'opinion d'un découpeur, quelle qu'elle fût, comme une insulte. Sur un haussement d'épaules, il décida d'accepter le compliment, même s'il ne valait rien. Metti lui tapota le bras, Neri s'éloigna.

– C'est une commande de la basilique d'Assise, murmura Metti. Je devais la faire moi-même...

– Et vous auriez fait mieux.

– Pardon ?

– J’ai menti. Ces oiseaux-là...

Je secouai la tête. La bouche de Metti se contorsionna en grimaces presque comiques, qui trahissaient cependant une colère montante.

– Ils ne te plaisent pas ?

– Non.

– Puis-je avoir ton avis éclairé d’ouvrier de découpe ?

Je toisai Metti, même si pour cela je dus lever les yeux. Seize années de rage ressortirent à ce moment-là, d’angoisse ravalée et faisandée, mêlée de cette peur panique que j’avais éprouvée en voyant ma meilleure amie tomber du ciel. Moi aussi, j’avais droit à ma part de colère.

– Vous pouvez avoir mon avis éclairé de type qui a vu beaucoup d’oiseaux. Et ces deux-là, dis-je en pointant un doigt sur les sculptures, ne voleront jamais.

– Comment ça ?

– L’anatomie est incorrecte. Ce sont des dindes de la taille de moineaux. Mais des dindes, à coup sûr, qui ne voleront pas bien loin. Accessoirement, ils tirent le regard du saint vers le bas, alors que vous voulez exprimer le contraire, non ?

– Et tu peux faire mieux.

– Je crois.

Il se tourna vers un apprenti qui passait, le héra furieusement.

– Toi, là, apporte-moi une mallette d’outils.

Puis, à moi :

– Tu vois ces petits blocs ? Je reviens de Polvaccio, ce sont deux échantillons. Choisis-en un, et fais-moi un oiseau. On verra s’il vole.

Je dois tout à mon père, à notre côtoïement trop court sur cette boule de magma. On me soupçonna parfois d'indifférence, parce que je parlais peu de lui. On me reprocha de l'avoir oublié. Oublié ? Mon père vécut dans chacun de mes gestes. Jusqu'à ma dernière œuvre, jusqu'à mon dernier coup. Je lui dois ma hardiesse de ciseau. Il m'apprit à tenir compte de la position finale d'une l'œuvre, puisque ses proportions dépendaient du regard que l'on poserait sur elle, de face ou levé, et à quelle hauteur. Et la lumière. Michelangelo Buonarroti avait poncé sa *Pietà* à n'en plus finir pour accrocher le moindre éclat, sachant qu'elle serait exposée dans un lieu sombre. Enfin, je dois à mon père l'un des meilleurs conseils que j'aie jamais reçus :

– Imagine ton œuvre terminée qui prend vie. Que va-t-elle faire ? Tu dois imaginer ce qui se passera dans la seconde qui suit le moment que tu figes, et le suggérer. Une sculpture est une annonce.

Installé dans un coin de l'atelier de découpe, je m'attaquai au bloc que m'avait offert Metti. Mes collègues me considéraient d'un œil curieux, séduits par ce vilain petit canard qui semblait être un cygne, un peu bancal peut-être, mais ils n'avaient guère d'occasions de se réjouir et n'allaient pas chipoter. Le marbre était d'une texture parfaite, typique de Carrare. Ductile, souple juste comme il fallait, pas revêche pour un sou. Je dégageai l'oiseau qui s'y cachait. Il avait une aile légèrement détachée du corps, puisque dans la seconde d'après il s'envolerait pour se poser sur le bras ou sur l'épaule du saint. Le marbre capturait la puissance du muscle, sa transparence, la fragilité du moineau. Et parce qu'un moineau ne suffisait pas à un saint, j'en avais sculpté un autre, tout contre le premier, à moitié enfoui dans ses plumes, comme si tous deux venaient de rouler-bouler par jeu, par ennui, ou pour se disputer la faveur franciscaine. Je passai la dernière journée à polir et, quand je reculai enfin pour regarder mon travail, heurtai du dos le cercle des ouvriers rassemblés autour de moi. Metti apparut à la suite de Maurizio, qui était allé le chercher.

– Tenez, patron, venez voir ce qu'on sait faire, à la découpe. N'hésitez pas à nous augmenter.

Des rires fusèrent, vite étouffés par le regard sévère que Filippo Metti posa sur l'assemblée. Il s'avança vers mes oiseaux, et eut cette drôle de réaction qui accueillit mes œuvres toute ma vie : un moment d'hésitation, un regard va-et-vient de l'œuvre à moi, et la chose n'était peut-être pas formulée en ces termes mais revenait à dire *comment ce nabot a-t-il pu faire ça* ? Il étudia mon travail, tendit les doigts pour le toucher, les fit courir sous tous les angles. À mesure de son examen, il rougissait. Puis il explosa :

– Qu'est-ce que tu crois ? Que j'ai de la place pour un nouveau sculpteur à l'atelier ? Il y a une hiérarchie, des traditions, et on les respecte, ici. Tu es doué, c'est sûr, très doué, peut-être même le plus doué que j'aie jamais vu, ce qui ne change rien. Je ne comprends pas pourquoi ton oncle m'a dit que tu étais un ouvrier non qualifié, et je n'ai pas envie de me mêler de vos affaires de famille. Tu restes à la découpe.

Il sortit dans un silence de plomb. Quelques instants après, il revint et me planta un doigt dans la poitrine.

– Tu commences à l'atelier cet après-midi. Je te préviens, je ne peux pas te payer, je n'ai pas le budget. Bon, peut-être cinquante lires de plus que ce que je verse à ton oncle tous les mois. Je te les donnerai directement.

Je le regardai sortir, ébahi. Cinquante lires, le sixième de ce que gagnait un ouvrier. Pour moi, une fortune. De quoi acheter un tas énorme de timbres pour écrire à Pietra d'Alba, à Vittorio, aux Orsini, à quiconque voudrait me donner des nouvelles de Viola. De quoi partir, un jour, quitter cette ville trop belle et trop dure pour reprendre là où Viola et moi nous étions arrêtés.

En attendant, il faudrait souffrir un peu.

Je débarquai à l'atelier, lutin plâtreux, sous les regards méfiants d'une dizaine de sculpteurs. À leur tête, Neri n'avait pas encore vingt ans. Il vit mes oiseaux et me détesta instantanément. Pour ne pas être en reste, et parce que j'avais passé l'âge des contes de fées où la haine se transforme en

une solide amitié, je la lui rendis aussitôt. Dans les semaines qui suivirent, je fus l'objet de brimades discrètes, plus ou moins sérieuses, perpétrées par Neri et ses sbires. Je continuai de déjeuner et de dîner avec ceux de la découpe, ce qui n'augmenta pas ma popularité à l'atelier sculpture, dont les habitants se targuaient de respirer un air unique et rare, celui du talent, alors qu'aucun n'en avait. Aucun n'en avait, sauf Neri. J'avais été un peu dur avec ses oiseaux, ils étaient plutôt réussis. Mais j'avais fait mieux.

Mes outils disparaissaient régulièrement. Mon tabouret s'effondra – le pied avait été scié. Je ne menaçais pourtant pas grand monde, confiné aux tâches les moins nobles. À moi les conques, les végétaux, les animaux, les ornements de fontaine. Jamais les saints, les apôtres, tout ce qui approchait de près ou de loin la Divinité. Quant à la Sainte Famille, ou le Père lui-même, inutile d'y penser. Ils étaient l'apanage de Neri et de deux idiots que j'appelais Uno et Due (je ne retins pas leurs vrais noms), qui acquiesçaient à tout ce que disait leur chef.

Neri importait peu. Ma colère n'était pas dirigée contre lui mais contre les Orsini. Peut-être même contre Viola, puisqu'elle ne pouvait qu'être en vie. Une fille comme elle était immortelle. Pourquoi me laissait-on sans nouvelles ? Vittorio m'écrivait régulièrement, et ses lettres ressemblaient à la première, *quel con cet Alberto, je suis amoureux, personne ne sait ce qu'est devenue Viola*.

Début février 1921, trois mois après l'accident, un redoux jeta les Florentins dans les rues après un hiver particulièrement rude. Une brise descendait l'Arno, une odeur d'alpages venue des Apennins, et le bâtiment se vida. Neri m'interdit de sortir, car il fallait surveiller l'atelier, ce qui tomba bien. Je reçus une heure plus tard un courrier à l'en-tête des Orsini. Elle émanait de Francesco, le frère séminariste. À la faveur d'un séjour chez ses parents, il avait trouvé ma lettre abandonnée sur un secrétaire. Il me parlait de sa sœur, enfin. Je dépliai sa missive, le souffle coupé.

Viola s'était fracturé le crâne, une vertèbre, trois côtes, les clavicules, les deux jambes, et perforé un poumon. Elle avait passé trois semaines dans le coma. À son chevet, des spécialistes venus de toute l'Europe avaient livré

pronostics et augures divers, pour la plupart sinistres, que Viola s'était employée à déjouer. Elle s'était réveillée un matin, avec pour seules séquelles neurologiques une amnésie totale de l'accident et un léger zozotement qui, selon Francesco, s'estompait. Elle serait rapatriée à Pietra d'Alba dans les semaines suivantes afin d'y poursuivre sa convalescence. « Elle est d'humeur vaillante mais ne souhaite voir personne. » Francesco avait souligné « personne ». S'ensuivait un passage sur mon ours, toujours en place près du bassin. « Mgr Pacelli me parle encore de ce "jeune sculpteur de petite taille mais de grand talent". » Puis Francesco ajoutait, comme s'il avait oublié un point mineur : « Il est trop tôt pour dire si Viola, du fait de l'étendue de ses fractures, remarchera. »

Viola était vivante, c'était ce qui comptait, et je pus enfin pleurer. Trois corbeaux, posés sur la cheminée d'en face, m'étudièrent dédaigneusement, puis se penchèrent dans le vent et s'envolèrent vers l'Arno.

J'écrivis à Viola toutes les semaines durant le printemps. Ma pauvre Viola rompue, perforée, qui manquait à mes heures et à mes minutes. Le chantier du Duomo occupait tout l'atelier, la ville nous entendait taper lorsque le vent soufflait dans sa direction. Je ne quittais que rarement l'ancien couvent, préférant mes conversations imaginaires avec mon amie aux beuveries dans les bouges qui poussaient le long du fleuve. Cédant à mes demandes répétées, Metti finit par me confier des éléments d'architecture plus importants, parfois un personnage mineur du panthéon. Des hommes d'affaires bien habillés et des prélats visitèrent à plusieurs reprises notre lieu de travail. Metti et Neri les accompagnaient, détaillaient, expliquaient, avec une patience infinie, le voyage du bloc de pierre à l'œuvre d'art.

Les brimades continuaient, mesquines, rendues plus cuisantes encore par leur manque d'ambition. J'étais bousculé, ignoré, envoyé dans des courses imaginaires. Un soir, je retrouvai un chat mort dans mon lit. Je m'en ouvris

à Metti, qui chassa d'un geste ces « gamineries » et ordonna à Neri de mettre de l'ordre. Neri m'en voulut deux fois plus.

C'était l'année de mes dix-sept ans, et je crois que c'est là que l'on commença à me considérer comme dangereux, ou imprévisible. Je traînerais cette réputation toute ma vie, sans doute parce que je l'entretins un peu. Au mois de juin, après une dizaine de lettres envoyées à Viola, je dus me rendre à l'évidence : elle ne les recevait pas. C'était préférable à l'alternative : elle les recevait et n'y répondait pas. Je songeai un instant à consacrer mes maigres économies à un voyage à Pietra d'Alba, mais qui étais-je pour réclamer admission chez les Orsini ? Francesco avait été clair. *Elle ne veut voir personne.*

Un matin, en arrivant à l'atelier, je trouvai la statue à laquelle je me consacrais depuis une semaine décapitée.

– Qui a fait ça ?

Tous travaillaient comme si de rien n'était. Uno et Due sifflotaient, Neri m'ignorait. Je m'approchai de lui.

– Qui a fait ça ?

– Quoi ?

– Tu le sais bien.

– Je ne sais rien. Vous savez quelque chose, les gars ?

– Non, fit Uno.

– Rien de rien, ajouta Due.

Je frappai Uno (ou Due) à l'entrejambe. Il s'effondra, entraînant un établi. Les autres nous séparèrent, on se jeta des imprécations à la figure, puis le silence tomba lorsque Metti entra dans l'atelier. Une demi-heure plus tard, Neri et moi étions convoqués dans son bureau, ou ce qui en tenait lieu : une table posée sur des tréteaux devant une cheminée monumentale, dans l'ancienne cuisine du couvent. Il nous sermonna distraitement sur les rivalités habituelles dans les ateliers d'artistes, espéra que nous saurions les oublier rapidement et nous invita à nous serrer la main, ce que nous fîmes avec un sourire hypocrite.

– Tu ne perds rien pour attendre, me souffla Neri quand nous sortîmes.

– Fais-moi encore un sale coup, un seul, et je te tue.

Un éclair de peur passa dans son regard. Je n'étais plus le gamin de douze ans qui était arrivé dans ce pays étrange et merveilleux. J'étais un Italien, un vrai, un enfant de la sécheresse, des privations et du faire avec. Mais ce qui l'effraya, comme d'autres après lui, c'est qu'il s'imaginait qu'un type comme moi n'avait rien à perdre.

Quelques jours plus tard, Metti me proposa de l'accompagner en ville. Je n'y avais pas vraiment mis les pieds depuis mon arrivée, à part pour une course ou une autre. Il me fit visiter le Duomo, monter par des escaliers cachés dans la coupole. Au sommet, un vent terrible soufflait. Florence brillait à nos pieds, nettoyée de sa poussière, sous un ciel bleu émail.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Que vous devriez me donner le même travail qu'à Neri.

Metti soupira, mi-amusé, mi-irrité. Nous redescendîmes, reprîmes, transis, le chemin de l'Arno. Au bout de la via delle Terme, juste avant la Piazza di Santa Trinita, quelques tables étaient installées dans ce qui ressemblait à un garage. Mon maître devait y avoir ses habitudes, puisqu'on nous apporta aussitôt deux cafés et une petite bouteille d'eau-de-vie.

– Comment va ton amie, Mimo ?

– Mon amie ?

– Celle dont tu m'as parlé le jour où tu es arrivé. Celle qui était à l'hôpital.

– Oh, elle va mieux. Je crois.

En trois gorgées, il but son café, puis fixa le fond vide de sa tasse.

– Neri est le chef de l'atelier. C'est comme ça.

– Je ne veux pas prendre sa place. Juste travailler sur des projets à la hauteur de ce que je peux faire.

Le mot « hauteur » le fit sourire. Il baissa presque malgré lui les yeux vers mes jambes, qui ne touchaient pas le sol.

– Neri ne t'a pas à la bonne, fit-il valoir.

– Neri est un *cazzino*.

– C'est aussi un Lanfredini. Sa famille est l'une des plus puissantes de la région, et son père l'un des principaux contributeurs à la rénovation du

Duomo. Je ne suis pas naïf. Si j'ai eu ce marché, c'est grâce à lui. Parce que son fils dirige l'atelier. Et il le mérite, ajouta Metti avant que je puisse parler. Neri est un bon sculpteur. Ne me force pas à choisir entre toi et lui.

– J'ai du talent !

Metti s'assombrit aussitôt. Il versa un peu d'eau-de-vie dans sa tasse vide, la porta à ses lèvres, mais la reposa sans l'avoir bue.

– Moi aussi, un jour, j'ai cru que j'avais du talent. J'ai compris depuis qu'on ne peut pas *avoir* du talent. Le talent ne se possède pas. C'est un nuage de vapeur que tu passes ta vie à essayer de retenir. Et pour retenir quelque chose, il faut deux bras.

Les yeux rivés au sol, il semblait m'avoir oublié. Je l'avais perdu un jour de brouillard à Caporetto. Soudain, il tressaillit et releva sur moi un regard fiévreux.

– Tu sais pourquoi Neri est un bon chef d'atelier ? Parce qu'il est stable. Il est posé là, sur ses pieds, il sait ce qu'il fait.

– Mais il n'ira jamais plus loin.

– Non. Il a atteint un mur. Mais l'avantage des murs, c'est qu'on peut s'appuyer dessus. Toi, en revanche, tu cours à perdre haleine comme un type emporté par sa course dans une descente, à ceci près que ta descente monte. Il y a du génie en toi. Je le reconnais, parce que je crois l'avoir partagé, sans fausse modestie. C'était... avant.

Il jeta quelques pièces sur la table, puis s'éloigna sans un mot, de sa démarche si particulière. Je le rejoignis en courant, de ma démarche si particulière, et nous chaloupâmes en silence jusqu'au pont Vecchio. Le fleuve, ce jour-là, avait une odeur fraîche, bleue, un avant-goût de la Méditerranée, où il finissait en permanence ses jours.

– Je ne progresserai jamais à l'atelier si je ne sculpte que des œuvres mineures, dis-je quand nous atteignîmes l'autre rive.

– L'important n'est pas ce que tu sculptes. C'est pourquoi tu le fais. Est-ce que tu t'es posé la question ? C'est quoi, sculpter ? Et ne me réponds pas « casser de la pierre pour lui donner une forme ». Tu sais très bien ce que je veux dire.

Je ne pouvais pas connaître la réponse à une question que je ne m'étais jamais posée, et ne fis pas semblant. Metti acquiesça.

– J'en étais sûr. Le jour où tu auras compris ce que c'est que sculpter, tu feras pleurer des hommes avec une simple fontaine. En attendant, Mimo, un conseil. Sois patient. Sois comme ce fleuve, immuable, tranquille. Tu crois qu'il s'énerve, l'Arno ?

Le 4 novembre 1966, l'Arno fracasserait ses digues, déborderait de ses rives et dévasterait la ville.

L'été revint, presque aussi étouffant que celui de 1919 à Pietra d'Alba, à peine tempéré par la présence du fleuve. Une trêve fragile régissait la vie de l'atelier. J'étais toujours confiné aux restaurations et aux créations mineures quand Neri avait droit aux plus belles pierres, aux commandes les plus nobles. Je sortais de plus en plus le soir, fréquentais à mon tour les milieux interlopes des gars de la découpe. Je me sentais bien parmi ces gens qui ne marchaient pas dans les clous, et se moquaient que je ne fusse pas né dedans. J'assistais à des bagarres, des règlements de comptes, des trahisons, entre deux verres d'alcool parfois douteux, mais pas un seul de ces réprouvés ne m'appela un jour « nabot ». Il n'était pas rare, quand on avait bien bu, que l'un ou l'autre d'entre eux se levât, solennel. Le silence se faisait, et l'on entendait monter un air d'opéra qui nous mettait les larmes aux yeux. Ces types chantaient parce qu'ils avaient quelque chose à dire, et ne savaient pas s'ils pourraient encore le faire le lendemain. Ces nuits-là, ces salles au sol collant, ivres du chant de Caruso de contrebande, devenaient les plus belles scènes du monde. Les Pagliaccio y étaient vraiment fous, les Don Giovanni, n'en parlons pas, puisque tous ceux qui chantaient baisaient et tuaient à longueur de journée. Pour un Caruso, qui mourrait cet été-là, pour un Di Stefano, qui venait de naître en Sicile et poussait ses premières vocalises, combien de destins échoués dans ces bouges ? Un mauvais pas, un mauvais regard et ils chantaient *Nessun dorma* devant une bande d'ivrognes, d'amputés, d'abrutis de fatigue et de jours sans pain plutôt qu'à la Scala. Mais je ne crois pas que, des deux, notre public fût le moins connaisseur. J'avance que les *loggionisti* de la Scala, détenteurs autoproclamés du bon goût, prêts à huer au moindre

dérapiage vocal, n'ont jamais vraiment entendu d'opéra. Gesualdo était un assassin. Caravaggio aussi. L'art se fait parfois les mains sanglantes.

Ma vie nocturne avait un but : m'empêcher de penser à Viola, dont je n'avais toujours pas la moindre nouvelle. Une intuition, peut-être, qu'il me fallait apprendre à vivre sans elle. Alinéa m'avait confirmé son retour à Pietra d'Alba. Le passage de l'ambulance, à fond de train, au beau milieu du village et de la nuit, avait été remarqué. Mais nul ne l'avait vue depuis. Pas même Anna Giordano, qui travaillait désormais à plein temps à la villa, où les Orsini recevaient de nouveau du beau monde. Viola ne sortait pas, ne paraissait pas en public. Seules deux femmes de chambre, au service de la famille depuis des décennies, s'occupaient d'elle.

Sans réponse de sa part, je supposai que ses parents filtraient son courrier. Je chargeai donc Anna, par Alinéa, de lui remettre directement une lettre. Ou aussi directement que possible, en tout cas. Une fois par semaine, Anna participait au grand ménage de la chambre de Viola, laquelle disparaissait dans les profondeurs de la maison pendant ce temps. Anna glisserait mon message sous son oreiller, après avoir fait le lit. Elle s'acquitta fidèlement de sa mission, et j'attendis. Une semaine. Deux. Trois. L'automne revint avec son cortège de brumes, de ces pluies fines qui faisaient rentrer la tête dans les épaules et assourdisaient la ville le long du fleuve turbide. Viola ne répondrait pas. Elle ne pouvait pas, ou ne voulait pas, ce qui pour moi n'était pas loin de revenir à la même chose.

Je fermentais dans de mauvaises humeurs, émoussant ma rancœur à longues goulées de bière. On me saluait désormais dès que je passai le seuil de l'un de nos bars préférés, accompagné de Maurizio ou d'autres gars de la découpe. On me tendait une chope sans que j'aie à commander. Après la troisième, ma générosité naturelle s'embrasait, j'offrais tournée sur tournée. Un nouvel habitué était apparu depuis deux mois, un type long et maigre, aux joues brunes et grêlées, que l'on appelait Cornutto – le cocu –, j'ignorais pourquoi. Je comprenais bien d'où venait le sobriquet, j'avais juste de la peine à imaginer que l'on pût vouloir cocufier un type pareil. J'ai connu bien des truands, mais lui était *vraiment* inquiétant. Cornutto,

pourtant, avait l'une des plus belles voix qu'il me fût donné d'entendre. Sa spécialité était la chanson d'immigrant, son plus grand succès, *Riturnella*, un chant calabrais qu'on lui réclamait à coups de chopes vides cognées sur le comptoir, et qui lui donnaient le rythme. Il parlait de départs, d'arrachement – nous nous reconnaissions tous dans ses airs. Il était facile de croire, en l'entendant, qu'il avait travaillé dans ces mines qui s'étaient effondrées, voyagé sur ces bateaux naufragés, qu'il était mort plusieurs fois de faim, de soif, de pauvreté – il en avait le physique. Ces soirs de tête qui tournait, de parole chuintante et de pas plus chaloupés encore que d'habitude, je pensais à ma mère, à Viola, mes arrachements à moi. On se séparait à l'aube en se jurant une amitié éternelle. J'étais à l'atelier à sept heures, accroché à mon burin comme à un radeau.

Deux événements presque concomitants, jetés au hasard dans le creuset de l'automne 1921, firent de nouveau exploser ma vie. Le 7 novembre, le jour de mes dix-sept ans, Mussolini créa le Parti national fasciste, destiné à fédérer les *ras*, ces petits chefs qui faisaient régner la terreur dans tout le pays. Neri dut y voir un message, car mes outils se remirent à disparaître, des coups de coude m'étaient assénés quand quelqu'un passait derrière moi au réfectoire, et on pissait même dans mon lit. Maurizio surprit un jour Uno qui marchait derrière moi en imitant mon balancement, pendant que tout le monde se retenait de rire. Il le prit par les cheveux, le traîna jusqu'à la découpe, l'assomma à demi et le plaça devant la scie circulaire en lui disant que la prochaine fois, il y passait. Metti nous reçut tous, furieux, et nous couvrit de postillons. À la prochaine incartade, il sévirait. Je n'avais pas d'argent – je dépensais presque tout dans nos virées nocturnes – et nulle part où aller. Je dus la fermer et Neri continua sa campagne, intouchable qu'il était. Seul Uno filait droit et ne parlait plus à personne. J'étais reconnaissant à Maurizio, mais je lui en voulus un peu. Son intervention donnait l'impression que je n'étais pas capable de me défendre.

Puis arriva la lettre. Un matin, sans crier gare, sur une bouffée d'hiver au parfum de charbon. Mon nom et mon adresse à l'encre verte, une couleur menthe poivrée qu'une seule personne au monde utilisait – Viola fabriquait

son encre elle-même, une passion qui lui était restée de sa phase « chimiste ».

Je la gardai toute la matinée sous ma veste, et montai en courant à l'heure du repas pour la lire dans ma chambre, après avoir fermé la porte à double tour.

Mon cher Mimo,

J'ai bien reçu tes diverses missives. Pardon de ne pas t'avoir répondu plus tôt. J'espère que tu ne prendras pas mal ce courrier mais je préférerais que tu ne m'écrives plus, pas pour le moment. J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir, à l'hôpital, et j'ai compris que je m'étais montrée égoïste. Je t'ai entraîné dans mes jeux d'enfant, j'ai fait beaucoup de mal à beaucoup de monde, à commencer par moi. Il est temps de mûrir et de laisser tout cela derrière nous. Je serai ravie de te revoir un de ces jours, pour un café à la villa peut-être, quand j'irai mieux. Nous rirons sans doute de nos rêves d'autrefois. En attendant, il est inconvenant que tu m'écrives sans que je t'y aie invité, je pense que tu le comprendras. Il faut savoir grandir.

Bien à toi,

Viola Orsini

Je redescendis à l'atelier en milieu d'après-midi. J'avais passé une heure allongé, dans une stupeur aggravée par ma gueule de bois. On avait imité l'écriture de Viola. On l'avait forcée à rédiger cette lettre. Aucune hypothèse ne tenait. Je connaissais assez bien Viola pour la savoir non seulement capable d'écrire cela, mais d'y croire. Ce qui me blessa le plus, étrangement, fut ce nom de famille qu'elle avait ajouté à son prénom, si froid, si distant, si loin de nos tombes partagées et de nos rêves d'altitude.

Neri me tomba dessus dès que je m'installai sur mon tabouret.

– Où tu étais ? Tu n'es pas payé pour tirer au flanc.

– J'étais malade.

– Oui, on voit bien que tu es malade, concéda-t-il avec un sourire sarcastique.

J'aurais dû faire comme d'habitude, la fermer, mais je débordai déjà de mes digues.

– Allez, Neri, au fond, je sais que tu m'aimes bien.

– Certainement pas.

– Tu es sûr ?

Je me levai, m'approchai d'un apôtre qu'il achevait, une copie destinée à remplacer l'original endommagé, parti au Museo dell'Opera del Duomo.

– C'est bien une statue pour les niches de façade du Duomo ?

– Et alors ?

– Et alors, tu n'as jamais entendu parler de la perspective ?

– Pardon ?

– Cette statue sera perchée à vingt mètres de haut. Une telle distance te force à allonger artificiellement ses dimensions, à l'étirer, si tu préfères, si tu veux qu'elle paraisse proportionnée vue du sol. Celle-ci, dis-je en tapotant le travail de Neri, a les bonnes proportions quand on la regarde de face. Mais à vingt mètres de haut, elle paraîtra un peu tassée. Comme moi. Et vu que ce n'est pas la première que tu fais, on peut dire que tu as semé des nains sur tout le Duomo. Je pense donc qu'au fond, tu m'aimes bien.

J'entendis pouffer. Neri promena un regard noir autour de lui, le silence se fit. Il avança d'un pas et se colla tout contre moi.

– Retourne à ton poste. Ou retourne écrire tes lettres à ta petite amie.

Je cachais toujours mes lettres quand je les écrivais. J'en avais bien retrouvé certaines cornées, détail que j'avais attribué à mon inattention. Sa remarque ne pouvait signifier qu'une chose.

– Vous avez lu mes lettres ?

– Et si c'était le cas, qu'est-ce que tu ferais ?

Je ne pouvais pas lever la main sur lui. Je me retrouverais aussitôt à la rue. Je ne pouvais rien faire du tout, il le savait, je le savais, et il m'adressa un sourire satisfait.

Je lui mis un coup de tête en plein visage.

Filippo Metti ne tiqua pas lorsqu'il me vit entrer dans son bureau avec ma petite malle. Il m'était reconnaissant de ne pas lui compliquer la tâche. Il ne me demanda pas d'explication, je ne lui en fournis pas, cette discussion avait eu lieu depuis longtemps.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ? demanda-t-il seulement.

J'y avais réfléchi en préparant mes affaires, et ne voyais pas d'autre solution que de rentrer à Pietra d'Alba. Personne ne m'y attendait, mais je logerais dans la petite grange dans la forêt, le repaire de nos conspirations. Le temps d'organiser un avenir dont, pour le moment, j'ignorais tout. Je ne rentrais que pour repartir. Je n'essaierais même pas de voir Viola, puisque cette princesse avait grandi, et pas moi.

– Je suis navré, reprit-il quand je ne répondis rien, nous sommes mi-novembre et je ne peux pas te payer un mois plein.

– Bien sûr.

Je me dirigeai vers la porte, tirant ma malle derrière moi. Ses deux roues couinaient – je m'étais promis de les graisser sans jamais le faire. Il était à

peine quatre heures, mais la nuit s'enchantait déjà dans l'embrasure des fenêtres de l'ancienne cuisine. Main sous le menton, seul dans l'îlot de lumière d'une ampoule industrielle qui flottait au-dessus de lui, Filippo Metti paraissait triste. Il se leva au moment où j'arrivais à la porte.

– Attends.

D'un tiroir de son bureau, il sortit quelques billets, hésita, en compta encore plusieurs et fourra le tout dans une enveloppe. Il s'approcha de moi et la glissa dans ma poche.

– Histoire de voir venir.

Je le remerciai d'un signe de tête. Ni lui ni moi n'aimions les effusions. Nous étions nés de privations, de ceintures serrées, où même les émotions étaient comptées. Sur le seuil, je me retournai une dernière fois, songeant à l'expression abasourdie de Neri, aux grosses bulles rouges qui sortaient de son nez. Je souris.

– Quand même... ça valait le coup.

– Je ne crois pas, Mimo.

Addio Firenze bella, o dolce terra pia, scacciati senza colpa, gli anarchici van via e partono cantando, con la speranza in cuor.

Jamais Cornutto n'avait si bien chanté, c'était dire. Nous reprîmes tous la strophe en chœur, portés par son puissant ténor. Quand j'étais passé dire au revoir à la découpe, mes amis avaient insisté pour fêter dignement mon départ. Une dernière *sbronza*, une petite biture de rien du tout. Mon train partait au matin, alors pourquoi pas. Un bar, puis deux, Cornutto était apparu au milieu du troisième. Il avait entonné, spécialement pour moi et en changeant le nom de la ville, *Addio a Lugano*, une chanson d'anarchistes en exil, de gentils assassins arrachés à leur terre.

Adieu belle Florence, oh douce et pieuse terre, chassés sans faute les anarchistes s'en vont et partent en chantant, l'espérance au cœur.

Nous avons fait nos derniers adieux, échangé les promesses habituelles, puis j'avais déambulé dans la nuit glaciale, me cognant d'un mur à l'autre, en attendant l'ouverture de la gare. L'avenir ne paraissait plus si sombre. Mon optimisme d'ivrogne faisait taire les malédictions que l'aube murmure aux angoissés. Je m'arrêtai pour pisser contre un mur.

Ils me tombèrent dessus à cinq, le visage masqué par des foulards. Ils n'étaient pas là par hasard, ils m'avaient cherché. Je me défendis bien, mieux que ce qu'ils avaient supposé. L'alcool engourdissait la douleur, la colère décuplait mes forces, et j'en abattis deux avant que les trois autres n'aient raison de moi. Ils s'acharnèrent sur mon corps allongé, coups de poing, coups de pied, puis emportèrent leurs propres blessés. Je ne reverrais pas Neri avant de nombreuses années.

J'aurais pu mourir de froid. Je ne fus jamais si près de lâcher mon âme, de la laisser filer dans la nuit de novembre et de la livrer au fil glacé du fleuve. Je perçus alors un parfum familier, un mélange de pâte à pain, de rose et de sueur. Ma mère. Elle me redressa, murmura que tout irait bien, qu'elle me voyait même si je ne la voyais pas. Il y eut d'autres parfums, clou de girofle, géranium, santal, immortelles, anis, ennui et chagrin, l'odeur de mille mères outrées, mille mères fantomatiques dont on avait brutalisé les petits, qui vinrent à mon chevet. Je repris conscience quelques instants plus tard, happant l'air tel un noyé. J'étais assis contre un mur. Ma malle gisait ouverte, mes vêtements éparpillés. Il me fallut une minute pour songer à chercher l'enveloppe qui contenait toute ma fortune, une centaine de liras, dans ma poche intérieure. Elle avait disparu. Je ne rentrerais pas à Pietra d'Alba.

Alors je fis ce que mes parents m'avaient appris de plus précieux, peu après mon arrivée sur terre. Je me mis debout, et je marchai.

Le chapiteau était là où il l'avait indiqué, sur un terrain vague derrière la gare. Un champ pelé bordé par les voies d'un côté, la cour d'un ferrailleur de l'autre. Quelques minutes de marche à peine depuis le Grand Hotel Baglioni et l'on basculait dans ce purgatoire de briques, de terre sèche et de métal tordu. Le chapiteau avait connu des jours meilleurs – probablement au dix-neuvième siècle. Un gonfalon élimé, au sommet d'une perche plantée devant l'entrée, portait le nom du propriétaire, la seule personne que je connaissais à Florence, si l'on acceptait le postulat qu'avoir été roulé par lui équivalait à le connaître : CIRQUE BIZZARO.

Les pans du chapiteau étaient largement ouverts sur des gradins de bois gris, échardeux, encerclant une piste d'une dizaine de mètres de diamètre. Deux roulottes qui n'avaient pas roulé depuis une éternité dodelinaient sur des cales vermoulues, un peu à l'écart. Un enclos rudimentaire abritait un cheval, un mouton, un lama – le premier que je voyais – et une écurie de rondins. Au petit matin, le décor était lunaire, annonciateur des paysages orphelins de la Grande Dépression. Comme par un fait exprès, Alfonso Bizzaro lui-même émergea d'une des roulottes à cet instant, prophète halluciné d'un monde en compote, et tituba jusqu'à une fontaine improvisée, faite d'un bidon alimenté par un tuyau qui se perdait dans l'herbe pouilleuse. Il ne m'avait pas vu. Il se rinça la figure, s'ébroua, s'étira en bâillant, puis fixa l'horizon.

– Alors te voilà, dit-il enfin, le dos tourné. Le nain qui n'est pas nain.

– Vous vous souvenez de moi ? Après un an ?

– Un an ? On s'est revus depuis. Tu m'as parlé toute la soirée, il y a un mois, dans ce trou au bord de l'Arno où ce grand type chantait. Tu ne te rappelles pas ?

– Non.

– Pas étonnant, remarque. Avec ce que tu tenais...

Traînant ma malle et ma fierté en berne, je plongeai à mon tour la tête dans l'abreuvoir et fis la grimace. Tout faisait mal.

– C'est qu'on t'a bien arrangé, dis donc. C'est la sculpture qui t'a mis dans cet état ? Une femme ?

- Les deux, répondis-je après un instant de réflexion.
- Si tu es là, c’est que tu cherches du travail ?
- S’il y en a. Mais je ne veux pas participer à votre spectacle dégradant.
- Voyez-vous ça. Et qu’est-ce que tu considères comme dégradant, mon prince ?
- Se moquer de... de ça, fis-je avec un geste nous désignant.
- Ah, mais se moquer le premier, c’est la garantie que personne d’autre ne se moquera de toi ensuite, sous peine de passer pour un idiot.
- Philosophie d’ivrogne.

Il éclata de rire. Son visage était marqué par cent ans d’affronts, alors qu’il en avait cinquante, par le soleil, le froid et les abus divers. Mais son rire était frais, puisant à une source de joie invisible et intarissable.

– C’est toi qui parles d’ivrogne ? Tu nages dans les vapeurs d’alcool. J’aimerais bien allumer une cigarette, mais j’ai peur de tout faire exploser.

– Bon, vous avez du travail ou pas ? Je ferai ce que vous voulez.

– *How the mighty have fallen...* Tu participes au spectacle *La Création*, au combat des hommes contre les dinosaures et, dans la journée, tu nettoies, tu donnes un coup de main là où il y a besoin. En échange, tu peux dormir dans l’écurie, tu es nourri, et tu prends quatre-vingts lires par mois plus pourboires, si la foule est contente. Tope là ?

Je lui serrai la main. Il prit mon menton entre deux doigts, orienta mon visage vers le soleil qui brasillait enfin sur le mur du ferrailleur voisin. Mon œil droit commençait à me lancer, un goût de fer me collait aux dents.

– Sarah va t’arranger ça, fit Bizzaro en désignant la seconde roulotte. Il faut juste attendre qu’elle se réveille. Sinon, elle sera de mauvaise humeur.

C’est ainsi que je rejoignis le cirque Bizzaro. Ce que, par chance, aucun de ceux qui s’intéressèrent ensuite à moi, ou qui voulurent me nuire, ne parvinrent à découvrir. Bizzaro avait planté son cirque à Florence après des années d’errance dans le monde entier, à l’en croire en tout cas. Il affirmait avoir participé à plusieurs tournées européennes du *Buffalo Bill Wild West Show* et avoir bien connu William Cody. Il avait voyagé dans toute l’Europe, donné des spectacles clandestins pendant la guerre, diverti princes

et manants. Je ne sus jamais ce qu'il inventait et ce qui était vrai. Je pus vérifier, en revanche, qu'il parlait six ou sept langues couramment, et que c'était un saltimbanque de génie. Le numéro où il jonglait avec des dagues trempées sous les yeux du public dans du curare (en fait du thé mêlé à du charbon broyé, ce qui n'enlevait rien à l'exploit de jongler avec des dagues) attirait une foule considérable. La plupart des soirs, réprouvés et clients du Baglioni voisin, clochards en quête d'abri et membres de la haute société se pressaient sur les mêmes bancs, épaule contre épaule.

Le modèle économique du cirque Bizzaro était vague. Il n'y avait pas de troupe à proprement parler, juste une bande de types à la dérive que Bizzaro recrutait à la sortie de la gare. Pour un soir ou pour cent, ils endossaient un costume de dinosaure dans le spectacle que toute l'Italie voulait voir (selon les dépliants que nous distribuions à l'entrée) : *La Création*. Où Dieu créait les dinosaures, puis les hommes, et les regardait se battre. Viola aurait été horrifiée, ce qui m'encouragea, pour la contrarier même si elle n'en savait rien, à accepter mon rôle de premier humain pourchassé par un diplodocus maladroit. Certains soirs, on voyait basculer l'arrière d'un redoutable sauropode, car l'acteur qui incarnait l'arrière-train était ivre. Ces imprévus faisaient le sel du spectacle, et l'on venait en connaissance de cause. En quelques occasions, sans que personne sût pourquoi, la représentation dégénérait en bagarre générale.

Les spectacles n'auraient sans doute pas suffi à assurer l'ordinaire, mais il y avait Sarah. Sarah approchait à grands pas de la soixantaine. Elle en paraissait dix de moins, malgré la dureté de la vie sur ce champ de foire. Sa rotondité lissait ses rides, qui ne réapparaissaient que lorsqu'elle riait, ce qui lui arrivait souvent. Sarah, également connue sous le nom de Signora Kabbala, inscrit en lettres rouges au frontispice de sa roulotte, était diseuse de bonne aventure le jour et exerçait de nuit, ou entre deux séances, le même métier millénaire que la mère de Zio. Ces deux professions se complétaient à merveille. Il n'était pas rare qu'elle annonçât à un client esseulé : « Je vois un beau cul dans ton avenir », après quoi elle l'entraînait dans l'arrière-roulotte et lui en donnait pour son argent. Le client sortait

ravi, même s'il avait payé deux fois, pour la voyance et pour le cul, et racontait à qui voulait l'entendre que Signora Kabbala voyait vraiment l'avenir.

Sarah me reçut ce matin-là vers onze heures, quand elle émergea enfin en plein soleil. Pas pour ce genre de service, évidemment. Elle soigna mes blessures avec une certaine vigueur, mais je m'abandonnai à un plaisir que je n'avais pas connu depuis que j'avais quitté la France. Quelqu'un s'occupait de moi.

– Tu veux que je lise ton avenir, gamin ?

– Pas la peine, je voyage dans le temps.

– Hein ?

– Ben oui, je viens du passé. Il y a une seconde, je n'étais pas là, et me voilà.

– Hein ?

– Rien.

Je l'entendis murmurer « encore plus fou qu'Alfonso » avant de quitter la roulotte.

J'étais devenu clown, un clown sinistre, pas drôle pour un sou. Moi, Mimo Vitaliani, en qui quelques personnes, dont ma mère et Viola, avaient placé tant d'espairs. Mais ma mère et Viola m'avaient abandonné. Elles s'étaient aussi trompées. Il n'y avait pas de place pour un type comme moi là où elles l'avaient dit. Mes contempteurs avaient raison depuis ma naissance : ma place était dans un cirque.

Je devins membre permanent de la troupe, le seul avec Bizzaro et Sarah. Les autres allaient et venaient, dormaient Dieu savait où et réapparaissaient, ou pas, le lendemain. Sarah jouait parfois Ève dans le spectacle *La Création*, une Ève potelée et déshabillée qui finissait avalée par un animal rouge à grandes ailes, de race incertaine. Le public adorait. La moitié des

gens que je côtoyais à cette époque avaient ma taille. Loin de me soulager, leur compagnie me mettait mal à l'aise, sans doute parce qu'elle n'existait que sous un chapiteau de cirque. Elle nous singularisait au lieu de nous normaliser. Le public venait nous voir culbuter, nous marcher dessus tandis que nous tentions d'échapper aux dinosaures qui, à en croire l'Évangile selon Bizzaro, s'étaient disputé la domination de la terre avec nous, les humains. Chaque soir, je me fâchais avec Bizzaro et lui demandais d'écrire un spectacle moins dégradant. Il ouvrait le pan de toile qui fermait les coulisses, sur les gradins toujours bondés, et me regardait d'un air narquois. Et chaque soir je me dégradais un peu plus, roulais-boulais dans une fange que je rinçais à l'alcool.

Les premiers temps, Sarah et moi nous tournâmes autour, nous jaugant comme deux bêtes sauvages. Elle me fixait souvent de ce regard pénétrant, dérangeant, comme si elle cherchait à voir derrière l'adolescent qui, de nuit, fréquentait tous les infrequentables de la ville et en revenait pâle comme la mort, accablé de gueules de bois dantesques. J'appréciais sa présence apaisante, la manière brusque avec laquelle elle nous dirigeait parfois, Bizzaro et moi, tout en me moquant ouvertement de ses tarots, ses histoires de voyance, un monde à dormir debout que Viola m'avait appris à mépriser. Nous passions nos journées à nous chercher et à nous éviter.

Un soir, après que je l'eus aidée à charger des bûches dans sa roulotte, elle me retint. Elle ouvrit un coffre et en sortit une boîte de carton bleu, dont elle défit précautionneusement le ruban. Deux fruits étranges reposaient à l'intérieur, sur un petit lit de taffetas qui portait l'empreinte d'une dizaine d'autres.

– Tu as déjà mangé des dattes ? Un client m'en apporte une fois par an. Elles viennent de loin, je les fais durer. Elles sont fourrées à la pâte d'amande. Vas-y, goûte, ce sont mes dernières.

– Mais si ce sont les dernières...

– Goûte, je te dis.

Je pris la datte, écrasai sa chair collante entre mes dents, avalai presque tout rond ce trésor exotique. Sarah secoua la tête, mordit dans une moitié de

la sienne et la laissa fondre dans sa bouche, avec un ravissement sensuel qui me fit brûler les joues. Je regardai ailleurs. Devant moi, un jeu de cartes reposait sur une petite table carrée où brûlait un bâton d'encens.

Quand je me retournai, la datte avait disparu. Sarah me fixait de nouveau de cet air qui me mettait mal à l'aise.

– Le tarot t'intrigue. Pose-moi une question.

– Très bien. Est-ce que tu crois vraiment à ces balivernes ?

Elle parut surprise, puis hocha la tête.

– Depuis notre naissance, nous ne faisons qu'une chose : mourir. Ou tenter de retarder, du mieux possible, le moment fatidique. Tous mes clients viennent pour la même raison, Mimo. Parce qu'ils sont terrifiés, quelle que soit la manière dont ils l'expriment. Je leur tire les cartes et j'invente les mots qui les consolent. Ils partent tous la tête un peu plus haute, et pour un court laps de temps, ils ont juste un peu moins peur. Eux y croient, c'est l'essentiel.

– Vu comme ça, évidemment...

– Eh oui. Vu comme ça.

– Et toi, comment soignes-tu ta peur de la mort, puisque tu ne peux pas te mentir à toi-même ?

– Je mange des dattes.

Elle jeta un regard presque triste à la boîte vide, posa une main sur ma joue.

– Tu n'as pas peur de la mort, toi, Mimo ?

– Non. Pas de la mienne, en tout cas.

– Alors c'est que tu n'es pas comme les autres.

– Sans blague, on ne me l'avait jamais dit.

Sarah éclata de rire, rejoignant la liste de ceux que mon sale caractère amusait, la liste de mes amis. Je regagnai mon écurie, mais j'avais à peine fait quelques pas sur le champ de foire qu'elle apparut à la porte de sa roulotte.

– Eh, Mimo !

– Oui ?

– Quand ton tour viendra, et je le souhaite lointain, crois-moi : tu auras peur. Peur, comme tout le monde.

1922 passa au rythme de l'Arno, dans l'environnement presque monochrome de notre champ de foire, où la seule variation à la couleur de la terre était celle de la brique. J'appris à lire l'avenir proche dans le marbre des tours et des façades distantes. Brillantes, elles annonçaient la pluie. Atones, une journée étouffante. De jour, je quittais rarement le cirque, de peur d'être reconnu par quelqu'un. Dans mes cauchemars, ce quelqu'un avait souvent le visage de Neri, ou celui de Metti. J'ignorais ce que je redoutais le plus, de réjouir le premier ou de décevoir le second.

De nuit, Bizzaro et moi écumions la ville. Mon employeur arrondissait les fins de mois grâce à de menus larcins ou des activités de recel. Nous fréquentions les mêmes bouges qu'avant, où tout le monde semblait le connaître. Il retrouvait parfois des personnages étranges, que je n'avais jamais vus, et conversait dans l'une des nombreuses langues qu'il maîtrisait, anglais, allemand, espagnol à coup sûr, et trois ou quatre autres qui ne m'étaient pas familières. Il était difficile de faire confiance à quelqu'un, à cette époque, mais je ne me sentis jamais aussi à l'aise que parmi ces truands au code de l'honneur singulier. Personne ne se souciait que vous fussiez fasciste ou bolchevique, catholique ou athée. Nous étions cirrhosés, couperosés, allumés, nous étions un seul peuple, agrippés l'un à l'autre jusqu'à l'aube tant la nuit tanguait, à l'abri des tempêtes du temps.

Aux premiers beaux jours, l'odeur des bois de Pietra d'Alba me manqua, une douleur presque physique qui m'empêcha un matin de me lever. J'écrivis une longue lettre à Viola, une lettre d'insultes où je la traitai d'Isariote et reniai tout ce que nous avions vécu. Le lendemain, je risquai une sortie en ville pour me rendre à la poste et leur demander de retrouver ma lettre, de ne surtout pas l'envoyer. On me rit au nez, les Poste Italiane

étaient la fierté du royaume, et ne l'étaient pas devenues en faisant lanterner le courrier. Je rentrai donc écrire une nouvelle lettre, dans laquelle je suppliai Viola d'ignorer la première. Je ne mis pas d'adresse retour – je ne voulais pas qu'elle apprenne ce que je faisais.

Je ne me souviens que de peu de choses de cette année-là. Les journées se ressemblaient, les nuits n'en parlons pas, nous passions de l'une à l'autre sans trop savoir comment. Bizzaro était un personnage étrange, ami et père à la fois, à ceci près qu'il était impossible de baisser sa garde avec lui. Il n'était pas rare, alors que nous passions une bonne soirée après une bonne représentation, qu'il m'appelât soudain « mon nain », à quoi je répondais invariablement que je n'étais ni un nain ni le sien, et nous étions toujours à deux doigts de nous écharper. Un compagnon de beuverie nous séparait et nous forçait à nous serrer la main, chose que nous faisions de mauvaise grâce, chacun tentant d'écraser les doigts de l'autre tout en souriant.

Un matin de juillet, je m'éveillai en proie à un sentiment désagréable. J'avais rêvé qu'en plein spectacle, déguisé en homme préhistorique, j'apercevais Viola dans la salle, au premier rang. J'avais tenté de me cacher derrière les autres, mais le noir s'était fait et un projecteur avait été braqué sur moi, traquant le moindre de mes mouvements. Ce n'était pas le souvenir de ce cauchemar qui m'attristait, mais le fait que, dans le rêve, le visage de Viola était un peu flou. Je ne l'avais pas vue depuis presque deux ans. Il s'estompait doucement, érodé par le vent des secondes, des minutes, par tout ce temps qui soufflait entre nous.

Sarah entra peu après dans l'écurie, une boîte en fer à la main.

– Tu es levé, parfait. Tu veux donner pour Alfonso ?

Elle secoua la boîte et me la tendit. L'anniversaire d'Alfonso arrivait, la troupe se cotisait pour lui offrir une chevalière. Bizzaro adorait les bijoux. Il arborait toujours une bague ou un collier de la plus parfaite pacotille, parfois mêlés à des pièces étonnantes, de provenance inconnue, qui paraissaient dangereusement authentiques. Je mis quelques billets dans la boîte, mais j'avais *mon* idée de cadeau. Les gars de la découpe, les seuls que je voyais toujours, m'avaient apporté un petit bloc de marbre, un cube

d'une trentaine de centimètres d'arête, et quelques vieux outils. Depuis une semaine, je sculptais de nouveau, pour la première fois depuis six mois.

Quelques jours plus tard, la troupe s'attarda après la représentation, au lieu de s'éparpiller comme d'habitude. Sarah monta sur une table, tapa sur le dos d'une casserole. Elle évoquait une poire renversée. Plantureuse en haut, mais dotée de jambes étonnamment fines, sur lesquelles nous avions une vue imprenable en cet instant. Elle fit un petit discours dans lequel elle remercia Bizzaro de l'avoir supportée si longtemps. Bizzaro eut droit à sa bague, que tout le monde tint ensuite à admirer. Quelques bouteilles de vin furent ouvertes, circulèrent, il y avait même des verres, que l'on ignora pour y aller au goulot. J'attendis un moment où Bizzaro se trouvait seul, et le tirai par la manche.

– J'ai un cadeau pour toi.

– Encore ?

Je l'entraînai vers sa roulotte, jamais fermée. L'intérieur était toujours impeccable, en parfait contraste avec son propriétaire – Sarah y veillait affectueusement, même si aucun lien romantique ne semblait lier ces deux-là. Sur la table, j'avais déposé ma sculpture. Comme pour l'ours de Viola, j'avais intégré le temps, limité, dans mon travail, et seulement taillé la partie supérieure du cube. Il représentait notre champ de foire vu en perspective, légèrement en hauteur, et je n'en étais pas peu fier. On discernait le haut du chapiteau, des roulottes, un animal plus ou moins détaché de la pierre. Plutôt qu'une ronde-bosse, j'avais choisi le bas-relief. L'œil flottait sur le champ par un matin d'hiver, lorsqu'une brume impénétrable et statique effaçait tout jusqu'à un mètre du sol. Je n'avais taillé que ce qui en émergeait.

J'eus droit à ce regard qui commençait à m'irriter, et à la phrase qui allait avec.

– C'est toi qui as fait ça ?

– Non, c'est le pape. Il n'a pas pu venir, mais il s'excuse et te souhaite un joyeux anniversaire.

Bizzaro fixait son cirque de marbre, sans paraître m'avoir entendu. Ses yeux brillaient. Je toussai, embarrassé.

– Ça te fait quel âge, alors ?

– Deux mille ans, Mimo. Deux mille ans, à peu de choses près. Mais ne le répète pas.

Du bout du doigt, il caressa son chapiteau. Il déglutit, plusieurs fois, se tourna enfin vers moi.

– Alors c'est vrai.

– Quoi ?

– Tu es sculpteur.

– Je te l'ai dit, le premier jour, à la gare.

– Si tu savais ce qu'on me dit, le premier jour, à la gare... La question, maintenant, est de savoir ce que tu fous ici.

Je le sentais sombrer, verser dans l'une de ses humeurs fielleuses. Il n'y avait jamais de raison valable. Je n'étais plus un gamin, j'aurais dix-huit ans cette année-là, je descendais ferme et je tenais l'alcool comme les meilleurs. Je ne me laissais plus marcher sur les pieds depuis longtemps.

– Tu veux que je parte ? Parce que tu n'as qu'à le dire.

– Non, je ne veux pas que tu partes.

– Tant mieux. On peut retourner boire, maintenant ?

Il plissa les yeux, étudia la barbe encore souple qui couvrait mes joues, mes cheveux que j'avais cessé de couper. Il parut sur le point de poser une autre question, mais me tapa sur l'épaule.

– Bonne idée, retournons boire.

De temps en temps, les carabiniers faisaient une descente au cirque. Ils retournaient toute la paille dans l'écurie où je dormais et la roulotte de Bizzaro. Ils ne trouvaient jamais rien. Ils se montraient beaucoup plus polis avec Sarah, se contentant d'une visite de courtoisie. Une délicatesse

probablement due au fait qu'elle leur proposait de « voir la Création » et s'asseyait, durant ces fouilles, avec la jupe remontée sur les genoux, les jambes un peu trop écartées. Les carabiniers repartaient emplis de respect pour les mystères de l'univers, qu'ils n'imaginaient ni si charnus ni si velus. Parfois, leur capitaine s'attardait encore pour des « fouilles complémentaires » dont l'ardeur secouait la roulotte. Il repartait sans payer, ce à quoi Sarah n'objectait pas. L'homme lui était redevable.

Le cirque Bizzaro était presque une ville franche, un État dans l'État doté de sa propre morale et de ses propres lois. Mais c'était le cas de chaque province italienne, de chaque village, où les grandes promesses du Risorgimento tardaient à se réaliser. Au lieu d'un royaume uni, nous n'étions encore qu'un fatras de petits chefs, de caïds, de brigands, de cadis. Le 28 octobre de cette année-là, les plus forts d'entre eux, fascistes, squadristes, anciens partisans, tentèrent leur chance. Une bande dépareillée marcha sur Rome, bien décidée à intimider le gouvernement en place. Malgré leur succès à réprimer les émeutes socialistes, dont j'avais été témoin, ils étaient mal armés, hésitants et, surtout, peu sûrs de leur coup. Tellement peu sûrs que leur courageux chef, Mussolini, tremblant dans ses pantalons bouffants d'ancien socialiste et de futur dictateur, avait préféré rester à Milan. Il avait jugé plus prudent de ne pas rejoindre la marche, pour pouvoir décamper en Suisse au cas où les choses tourneraient mal. L'ère était à la lâcheté. Et parce que l'ère était à la lâcheté, le gouvernement puis le roi décidèrent de laisser faire au lieu d'envoyer l'armée, pourtant prête à agir. Le planqué de Milan se retrouva du jour au lendemain à la tête du gouvernement, ce dont il fut le premier surpris. Partout dans le pays, tous les tyrans de cour de récréation, d'arrière-boutique, de fond de cale découvrirent qu'ils avaient toujours eu raison. Je n'imaginais pas encore l'impact durable de ce jour sur mon destin, mais il eut en tout cas un effet immédiat : celui de mettre Bizzaro de très mauvaise humeur, plus encore que d'habitude.

Sarah me fit part de son inquiétude à plusieurs reprises, affirmant qu'elle ne l'avait jamais vu ainsi. Le cirque tournait pourtant à fond, les recettes

étaient bonnes. Sarah était d'une vulgarité sans bornes et, de ce fait, d'une sensualité quasi mythologique. Mais elle était aussi d'une grande finesse, une belle lectrice de l'âme humaine, comme le sont tous ceux qui voient l'avenir. Elle avait eu raison de s'inquiéter, même si, avec le recul, j'ai encore de la peine à comprendre comment un événement en entraîna un autre.

C'était un soir de grésil, fin novembre. Viola et moi venions d'avoir dix-huit ans, et malgré tous mes efforts je pensais encore « Viola et moi ». Nous sortions avec Bizzaro de notre bar favori, un peu déprimés car Cornutto avait disparu depuis un mois. Sans sa voix, l'alcool était amer, ce qui ne nous avait pas empêchés d'en engloutir de copieuses quantités. Au moment où j'allais avaler le verre de trop, mon compagnon avait déclaré « ça suffit » et m'avait entraîné dehors.

Au lieu de rentrer vers le cirque, il prit d'un pas vif la direction du nord.

– Mais où tu vas ?

Je le suivis en maugréant, prenant soin de ne pas glisser sur la couche de neige molle. Nous étions en plein centre mais ces rues m'étaient inconnues, leurs noms gommés par des tourbillons glacés. Via de' Ginori. Via Guelfa. Nous débouchâmes sur une place au moment où la tempête redoublait, devant une façade baroque qui me parut familière, alors que je n'étais jamais venu dans ce quartier. Bizzaro contourna le bâtiment par la gauche et frappa à une porte de la rue Cavour. Rien ne se passa, il frappa de nouveau, plus fort.

– Ça va, ça va, grommela une voix étouffée. J'arrive.

Un homme ouvrit enfin. Un homme comme nous, de petite taille, à ceci près qu'il était vêtu en moine. L'alcool et le froid aidant, j'eus l'impression d'être tombé dans un mauvais roman gothique, les préférés de Viola. C'était la dernière fois que je pensais à elle, juré.

– Mais qu'est-ce qu'on fout ici ? demandai-je avec humeur. On se les gèle.

– La ferme, et viens. Merci, Walter.

Le moine, armé d'une lanterne, nous fit monter un escalier. Au premier étage, il s'arrêta dans un couloir et tendit sa lanterne à Bizzaro. Au-dessus

de nos têtes, le plafond se perdait dans l'obscurité.

– Une heure, pas plus. Et surtout, pas de bruit.

Il disparut. Bizzaro se tourna vers moi, ses dents étonnamment blanches rendues immenses par le jeu de la flamme.

– Bon anniversaire, dit-il.

– C'était il y a un mois, juste après le tien.

– Je sais.

Il continuait de sourire. Je regardai autour de moi : un simple couloir, percé de plusieurs portes entrouvertes de chaque côté. Il me tendit la lanterne et répéta :

– Bon anniversaire.

Je fis un pas vers l'une des portes. Il me saisit le bras, en désigna une autre sur la gauche.

– Celle-là.

J'entrai dans la pièce. Et fus aussitôt assailli, rossé par les couleurs qui s'offraient à moi, par le visage de cette Vierge, d'une douceur telle que je n'en avais jamais vu. Ce qui était faux, puisque j'avais vu cette même Vierge dans les pages du tout premier livre que Viola m'avait prêté. *Les peintres illustres n° 17, Fra Angelico*. Devant moi, un ange aux ailes colorées annonçait à une enfant qu'elle allait changer le destin de l'humanité.

Je me tournai vers Bizzaro, incapable de parler. Il acquiesça en souriant, me prit par le bras et me fit passer d'une cellule à l'autre. Chacune contenait un feu d'artifice tiré six cents ans plus tôt, un festival de couleurs à jamais arrêtées.

– Comment tu as su... demandai-je enfin.

– Tu m'as dit, à notre première rencontre, que tu voulais voir ces fresques. Je ne savais pas si tu en avais eu l'occasion. Vu ta tête, je suppose que non.

– Merci.

– C'est Walter qu'il faut remercier. Il a travaillé pour moi il y a dix ans, avant d'entendre des voix. Chic type, en tout cas. Le musée est ouvert en journée mais je me suis dit que de le voir comme ça, tout seul...

Une heure plus tard, nous étions dans la rue. La neige avait cessé. Sous la lune, la ville brillait comme en plein jour. Une tristesse sourde me mordillait le ventre, le fantôme de notre insouciance secouait ses chaînes narquoises.

– T’en fais une tête.

– Non, ça va. J’ai juste froid.

Bizzaro parut réfléchir un long moment, le bas du visage engoncé dans son col.

– Quand tu es arrivé tout cabossé au cirque, tu as dit que c’était à cause d’une femme. C’est elle qui te met dans ces états ?

– Viola ? Non. Je sais pas. C’était une amie.

– Une amie que tu as...

Il fit un rond avec son pouce et son index, puis fourra un autre doigt dans le cercle à plusieurs reprises. Je me rembrunis.

– Juste une amie, je te dis.

– Pourquoi « juste une amie » ? Elle est moche ? C’est une *lesbica* ?

Je m’arrêtai net.

– Elle n’est pas moche, je ne sais pas ce qu’elle est, et arrête de parler d’elle comme ça.

– Oh, ça va, ne fais pas ton nain susceptible.

– Pour la dernière fois, je ne suis pas un nain.

– Si, tu es un nain. La preuve, fit-il avec un geste de lui à moi, *nanus nanum fricat*, les nains fréquentent les nains.

– Nous venons de passer un bon moment. Il faut vraiment que tu le gâches ? Tu cherches quoi, la bagarre ?

– Moi ? Je ne cherche rien du tout, je te dis juste la vérité. Et tu sais pourquoi ? Parce que derrière tes grands airs, derrière tes *je suis un homme comme un autre*, tu n’y crois pas vraiment. Si je te traitais de pieuvre géante venue d’une autre planète, ça te ferait rire, ou ça ne te ferait rien du tout. Mais quand je te traite de nain, tu te mets en colère. C’est donc que ça te fait quelque chose.

– D’accord, ça me fait quelque chose, tu as fini ?

– Sinon quoi ? Tu vas me mettre ton poing dans la gueule ? À moi, ton bon ami Bizzaro ? Vas-y, ne te gêne pas.

Puisqu'il me le demandait, et que nous avions bu, je l'exauçai. Son nez éclata dans une gerbe de sang. Bizzaro n'en était pas à son premier combat de rue et me retourna la politesse d'une gauche de pugiliste professionnel. Nous roulâmes dans la neige en hurlant, nous qui une demi-heure plus tôt sanglotions devant Fra Angelico.

– Eh là, les gosses, c'est quoi ce bordel ?

Une troupe de quatre hommes venait de s'engager dans notre rue. Uniforme noir, tous les quatre, reconnaissables entre mille. Une milice.

– C'est pas des gosses, fit l'un d'entre eux, c'est des nains.

Bizzaro lui fit face, le visage meurtri, les lèvres retroussées.

– C'est qui que tu traites de nain ?

Il écrasa le pied du premier homme, le descendit d'une droite quand le type se pencha en criant. L'un des trois autres sortit un poing américain de sa poche et l'enfila. En une fraction de seconde, une lame apparut dans la main de Bizzaro.

– Tu veux jouer, *du Schweinhund* ? ricana-t-il.

La lame bougea si vite que je ne vis rien venir. Il y eut un éclat bleu, le type au poing américain, le bâtard en question, s'effondra en se tenant le ventre. Les deux autres nous tombèrent dessus, je me battis du mieux que je pus, puis me contentai d'encaisser. Des coups de sifflet se firent entendre, d'autres cris, et nous fûmes bientôt séparés par un groupe de carabiniers. Une heure plus tard, nous étions au poste, trois des miliciens – le quatrième était parti à l'hôpital, ou à la morgue –, Bizzaro et moi. Bizzaro s'accusa, les miliciens ne se firent pas prier pour le charger et on me mit dehors à l'aube, avec mon nez croûté de sang, une cheville tordue et un œil fermé. Je claudiquai jusqu'au cirque. Notre champ dormait sous la neige, dans une tendresse de crèche. J'hésitai à réveiller Sarah, mais je finis par frapper à sa porte. Elle ouvrit presque aussitôt, habillée d'une longue nuisette de soie, un châle sur les épaules.

– *Santo Cielo*, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Je lui racontai tout, la visite de San Marco pour mon anniversaire, le drôle de changement d'humeur d'Alfonso sitôt après. Elle me soigna, comme à mon arrivée un an auparavant, puis me servit un alcool qui me fit tousser pendant une longue minute.

– Là, ça va mieux ? Je ne comprends pas ce besoin que vous avez tous de vous battre. Enfin, je ne comprends pas pour Bizzaro. Toi, je sais quel est ton problème.

Elle se servit un verre, l'avalala d'un trait et me le brandit sous le nez.

– Les hormones. Ça te remplit et ça te déborde, faut que ça sorte. Tu es sûr que tu trempes assez ton *cazzo* ?

Je devins tout rouge. Elle me dévisagea, puis partit d'un rire incrédule.

– Ne me dis pas que tu n'as jamais...

Elle secoua la tête et me poussa sur son lit.

– Considère ça comme un cadeau, puisque c'était ton anniversaire. Ne va pas croire pas que ça se reproduira.

Elle retroussa sa robe. Je vis, ahuri, la Création, majestueuse, purpurine. Elle tira sur mon pantalon auquel je me raccrochai par réflexe, paniqué.

– Laisse-moi faire, idiot.

Elle s'installa sur moi, et j'oubliai tous mes maux. J'aurais voulu, pour ma première fois, offrir un feu d'artifice digne des Ruggieri à la brave Sarah. Mais il y eut un problème technique, une erreur d'allumage. L'artificier envoya tout de suite le bouquet final. Je me mis à pleurer.

Sarah s'allongea contre moi, serra ma tête contre sa poitrine et me caressa les cheveux. Sarah, *mammina* et tant d'autres avant elles. Je sais depuis ce matin gris et tendre que lorsqu'une femme se couche sous un homme, dans le port de Gênes, à l'arrière d'un camion ou sur un champ de foire, c'est pour adoucir sa chute.

Grâce à l'amitié que le capitaine des carabinieri lui portait, Sarah revint le lendemain soir avec des nouvelles. Par chance, le type que Bizzaro avait poignardé n'était pas mort. Mais il y avait eu tentative d'homicide, avec quatre témoins. Le capitaine, qui détestait les fascistes, avait heureusement altéré le rapport. Le couteau appartenait maintenant aux miliciens, qui l'avaient sorti les premiers, puis Bizzaro s'en était emparé dans la bagarre, en état de légitime défense. Bizzaro ne ferait probablement pas plus de quelques mois de prison.

Le résultat immédiat était là : le cirque fermait. Et parce qu'il fallait donner l'exemple, deux officiers vinrent plus tard poser de symboliques scellés sur le chapiteau, sous le regard désolé d'une voyante prostituée, d'un sculpteur qui ne sculptait plus, d'un cheval, d'un mouton et d'un lama.

J'errai pendant quelques jours, désœuvré, évitant ce que je savais inévitable. J'étais un poids mort pour Sarah, elle ne se retenait de me le dire que par gentillesse. Mme Kabbala ne ferait pas recette sans la clientèle habituelle du cirque. Et si le reste de ses activités lui assurait un revenu correct, elle ne pouvait pas s'occuper d'un jeune homme de dix-huit ans qui mangeait comme quatre et, la nuit venue, buvait autant. La noblesse d'âme m'imposait de prendre les devants, de remballer une fois de plus ma malle et de partir dans le couinement de ses roues. Mais de noblesse d'âme j'étais dépourvu, et n'avais nulle part où aller. J'attendis donc lâchement que Sarah se décidât à me mettre à la porte.

Le 1^{er} janvier 1923, elle entra dans l'écurie sur une bourrasque glaciale. Un mois s'était écoulé depuis l'arrestation de Bizzaro. Je gisais les bras en croix, paralysé par ma cuite de la veille. Cornutto était réapparu peu avant minuit, au moment où nous allions enterrer 1922. Amaigri, ce qui m'aurait paru impossible si je ne l'avais pas vu. Il n'avait dit à personne d'où il venait ni où il allait. Soixante et quelques années plus tard, je revois son visage avec une clarté surprenante. J'y reconnais le sceau de l'agonie, l'angoisse du franchissement, moi qui suis aujourd'hui à ce même carrefour. Mais ce soir-là, personne n'y avait prêté attention. On lui avait juste demandé de chanter, ce qu'il avait fait, avec une voix moins puissante

que d'habitude, moins parfaite, qui s'était brisée à plusieurs reprises. Nul n'avait songé à se moquer de lui. Nous avions pleuré de plus belle avant de glisser jusqu'à l'aube, car toutes nos nuits étaient en pente.

Sarah me dévisagea, poings sur les hanches, d'un air réprobateur. Lorsque je voulus parler, une violente amertume m'emplit la bouche. Je levai un doigt pour lui faire signe de patienter, roulai sur le côté pour vomir dans la paille. Enfin, je me redressai sur un coude, hirsute et cireux. Ma voix était rauque d'avoir crié toute la nuit.

– Je sais ce que tu vas dire.

– Il y a quelqu'un pour toi. Dans ma roulotte.

Dix minutes plus tard, je me présentai chez Sarah. J'avais renoncé à me laver, le tuyau qui amenait l'eau était gelé. En bas des quatre marches montant chez elle, un jeune homme qui devait avoir mon âge tapait des pieds. Il me salua d'un signe de tête, me précéda et m'ouvrit comme à un prince.

Malgré sa soutane, je ne reconnus pas tout de suite le visiteur assis face à Sarah. Amnésie temporaire due à mon état, au fait qu'il s'était dégarni depuis notre dernière rencontre et qu'il portait désormais de petites lunettes rondes à monture d'écaille : Francesco, le frère de Viola. Il m'étudia des pieds à la tête, sans cesser de sourire. Ses yeux s'attardèrent sur mes cheveux mi-longs, ma barbe encore constellée de mon repas de la veille. Il semblait parfaitement à l'aise, tandis que Sarah se dandinait nerveusement sur son banc de velours.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas boire quelque chose, mon père ?

– Non, je ne reste pas. Tu as bien changé, Mimo. Tu es parti enfant, te voilà un homme.

– Comment vous m'avez trouvé ?

– Je me suis rendu à ton ancien atelier. Personne ne semblait savoir où tu étais. Au moment où je partais, un type couvert de poussière m’a rattrapé et, après s’être assuré que je ne te souhaitais pas de mal, m’a dit où te trouver.

– Qu’est-ce que vous voulez ?

– Je te l’expliquerai à mon hôtel. Mon secrétaire, que tu as vu dehors, risque l’engelure si je m’attarde. Je suis au Baglioni. Apporte tes affaires.

Il se leva, s’inclina légèrement devant Sarah.

– Excellente journée à vous, madame.

Sarah le dévisagea avec de grands yeux puis, au moment où il s’éloignait, courut après lui.

– Mon père, mon père !

Elle le rattrapa au milieu du champ.

– Je ne suis pas de votre foi, mais bénissez-moi quand même, mon père.

Elle s’agenouilla dans la neige, et j’entendis Francesco murmurer quelques paroles tandis qu’il traçait, d’une main gantée, un signe sur son front. Je regagnai mon écurie, nauséeux, abasourdi. Francesco ressemblait à Viola. Et ce simple écho, ce fantôme distant, suffisait à me déchirer le ventre. Plié en deux, je laissai couler un filet de bile. Je fourrai ensuite mes maigres affaires dans ma malle, et comptai l’argent qu’il me restait. Ma fortune se montait à quinze lires, assez pour me racheter une dignité de façade. Peu avant midi, je quittai l’écurie. Sarah n’était nulle part en vue, les rideaux de sa roulotte tirés. Je pris la direction opposée à celle du Baglioni, traversai l’Arno par le pont Santa Trinita, remontai la via Maggio, me perdis, trouvai par hasard la via Sant’Agostino et le numéro 8, ma destination, un lieu fréquenté par nombre de mes compagnons nocturnes : les bains publics de Florence. Je m’y décrassai, me mortifiai à l’eau la plus froide, me frottai fébrilement pour chasser le mal incrusté dans les plis de ma peau. J’en sortis rouge homard et grelottant, mais le menton haut. Je refis le trajet en sens inverse, m’arrêtai chez le premier barbier, me fis couper les cheveux et raser. Puis je fixai, dans une extase d’onguents et de poudre au parfum de santal, un visage que je n’avais pas vu depuis deux ans. Plus dur, pas forcément plus sage, car une folie nouvelle brillait dans

les yeux. Mais pour la première fois de ma vie, je me trouvais beau. Dans la rue, je levais mes joues glabres vers un soleil timide. Je n'avais pas de quoi m'acheter des vêtements. Aux bains, j'avais tout de même passé ma seule tenue à peu près propre.

Tirant ma malle, je franchis enfin le seuil du Baglioni, sous le regard méfiant de ce même portier qui me voyait aller et venir devant l'hôtel depuis près de deux ans. Il fit un mouvement comme pour m'arrêter, mais je le foudroyai du regard. Il s'arrêta net, puis recula. Francesco avait raison. J'étais devenu un homme, un condensé de violence et de meurtre à peine retenu par un fil de soie.

Francesco me reçut dans un salon privé. Son secrétaire tapait, assis dans un coin, sur une machine à écrire portable. Le plafond s'égarait dans l'obscurité. Côté rue, une fenêtre ornée de vitraux laissait pénétrer une lame d'ambre. Le Grand Hotel Baglioni avait cette splendeur noire, étouffée, des palais d'autrefois. C'était l'hôtel même qu'avaient fréquenté, ou fréquenteraient, Pirandello, Puccini, D'Annunzio ou Rudolph Valentino. De quoi être intimidé, ce que je ne fus pas, grâce à l'alcool qui circulait encore dans mon sang et assouplissait mon humeur.

D'un geste, Francesco m'invita à m'asseoir.

– Tu as bonne mine, Mimo. Content de te revoir. Un café ?

Je restai debout.

– Non merci. Qu'est-ce que vous voulez ?

Je l'avais toujours apprécié pour sa douceur, son sourire permanent, même si je soupçonnais déjà qu'il partageait avec sa sœur un don pour l'illusion, ce talent d'orienter le regard là où il le voulait. Je ne sus jamais si Francesco brûlait d'ambition ou d'une simple envie de jouer.

– Je ne veux rien, Mimo, rien qui puisse m'être accordé ici-bas, en tout cas. Mais je suis venu te proposer de rentrer.

– De rentrer ? Où ça ?

– Eh bien, à Pietra d’Alba.

– Je n’ai nulle part où aller.

– Ton oncle Alberto t’a légué son atelier.

La nouvelle, cette fois, me fit tomber sur le canapé.

– Alberto est mort ?

– Oh, non. Il est parti vivre au soleil, quelque part dans le Sud. Je crois qu’il s’ennuyait depuis qu’il a hérité d’une somme conséquente de sa mère. Nous l’avons approché dans l’optique de racheter sa propriété, mais il ne voulait pas nous la vendre. Il tenait à te la donner. Ton ami Vittorio y a son atelier de menuiserie, mais je suis sûr que vous trouverez un arrangement.

– Attendez. Zio m’a *donné* l’atelier ?

– C’est exact.

Ce vieux salopard. Pourquoi un tel geste, je l’ignorais. Un reste d’humanité, peut-être, remonté tel un hoquet entre deux bitures. Et qui étais-je pour le critiquer, moi qui lui ressemblais ?

– Il n’y a pas beaucoup de travail pour un sculpteur, là-haut, fis-je valoir.

– C’est justement la raison de ma présence. Un clerc de notaire aurait pu t’annoncer que l’atelier t’appartenait. Si je suis venu en personne, c’est que nous souhaitons t’employer.

– Qui ça, « nous » ?

– Nous, les Orsini. Et nous, ajouta-t-il avec un geste ample, qui servons Dieu. Comme tu le sais, ta sculpture a fait forte impression sur Mgr Pacelli. Mgr Pacelli est un homme influent, c’est d’ailleurs grâce à lui, et à la confiance qu’il me porte, que je dois d’être devenu minutante à la curie alors que j’ai été ordonné il y a quelques mois à peine. Je travaille avec lui aux Relations extérieures du Vatican. Bref, une grande campagne de rénovation de la Casina Pio IV, au cœur des jardins du Vatican, sera lancée avant la fin de la décennie, et nous aimerions avoir un artiste de confiance pour s’occuper de la sculpture. Il y a des œuvres à créer, d’autres à restaurer, c’est un gros chantier. Tu pourras travailler de Pietra d’Alba, ou depuis l’atelier qui sera mis à ta disposition au Vatican, à ta guise. Tu auras

bien entendu de jeunes apprentis pour t'aider à Rome. Nous t'offrons pour commencer un contrat d'un an renouvelable deux fois, à deux mille lires par mois.

– Deux mille lires par mois, répétais-je calmement.

Six fois le salaire d'un ouvrier, deux fois celui d'un professeur d'université. Plus d'argent que je n'en avais jamais vu.

– Que tu pourras compléter avec quelques commissions privées, j'en suis sûr. De nombreux visiteurs à la villa Orsini ont eux aussi été frappés par ton ours.

– Et... qui paiera pour tout ça ?

– L'un des dicastères du Vatican. Mais il va sans dire que cette opération est également une manière de jeter une lumière flatteuse sur la famille Orsini. Nous faisons œuvre de mécènes dans cette affaire en te soutenant et en te proposant, malgré ton jeune âge, à un poste qui, probablement, te vaudra quelques jalousies.

– Je suis habitué.

– Du fait de cette association entre ton nom et le nôtre, tu devras t'abstenir des... mauvaises habitudes éventuelles que tu aurais pu acquérir durant ce séjour florentin, est-ce clair ?

– Très clair.

– Est-il présomptueux de supposer que tu acceptes ?

Je fis mine de réfléchir, ce qu'il toléra avec la patience de ceux qui pensent en termes d'éternité.

– J'accepte.

– Parfait. Je rentre à Pietra demain, nous voyagerons ensemble. Tu prendras possession de ton nouvel atelier, et nous discuterons de la meilleure façon d'organiser tout cela. Tu as une chambre réservée ici pour cette nuit.

Il se leva, lissa sa soutane et demanda :

– Des questions ?

– Non. Si. Est-ce que c'est Vio... votre sœur qui vous a demandé de m'engager ?

– Viola ? Non, pourquoi ?
– Comment va-t-elle ?
– Elle a eu beaucoup de chance. Bien sûr, un tel accident laissera toujours des traces, mais elle est presque complètement remise. Tu pourras t'en rendre compte par toi-même. Mes parents nous attendent pour dîner après-demain soir.

Je dormis mal, sursautant au moindre bruit, redoutant de voir ma porte s'ouvrir sur une foule outrée de ma présence en ce lieu, réclamant mon lynchage immédiat ou, pire, que l'on me jette à la rue, dans le caniveau où je me vautrais la veille encore, une foule hurlant que j'étais un imposteur, et qu'il n'y avait pas de place pour les imposteurs au Grand Hotel Baglioni.

Nous partîmes tôt le lendemain matin. Après une cinquantaine de kilomètres, je m'aperçus que je n'avais pas dit au revoir à Sarah, ni aux amis à vie ou aux ombres dansantes de mes nuits clandestines.

En exergue à la monographie qu'il lui consacre, Leonard B. Williams affirme que la *Pietà Vitaliani* est en passe de rejoindre le sceau de Salomon, l'arche d'alliance ou la pierre philosophale au rang d'objets mythologiques, ésotériques, soustraits au regard des mortels, d'autant plus célèbres que personne ne les a jamais vus. Il souligne l'ironie de la chose, puisque c'est l'exact opposé de ce que recherchait le Vatican en l'ensevelissant au cœur d'une montagne. Il s'agissait simplement d'éviter un scandale, de comprendre les étranges réactions que suscitait l'œuvre. Pourtant, si l'Église avait voulu créer un mythe, tisonner les fantasmes, elle ne s'y serait pas prise autrement. Confier la *Pietà* à la garde de la Sacra et de ses moines, selon Williams, était une erreur. C'est dans le noir que fermentent les fièvres.

Avant de parler de l'hystérie qui accueillit les premières apparitions de la *Pietà*, Williams consacre une courte page à sa description. Il rappelle, en premier lieu, que la statue fut d'abord appelée *Pietà Orsini*, du nom de ses commanditaires, lesquels auraient tout fait, dans les années qui suivirent sa livraison, pour rompre cette association. Avec succès, puisque, aujourd'hui, les documents confidentiels qui la concernent ne la désignent que du nom de son créateur, Michelangelo Vitaliani.

La *Pietà* présente de nombreuses similarités avec son illustre ancêtre, celle de Michelangelo Buonarroti, exposée à la basilique San Pietro de Rome. C'est une sculpture en ronde-bosse, un mètre soixante-seize de haut, un quatre-vingt-quinze de large, quatre-vingts centimètres de profondeur. Contrairement à cette dernière, cependant, la *Vitaliani* ne semble pas

destinée à être exposée en hauteur. Son socle à proprement parler n'est épais que de dix centimètres.

Fidèle à la tradition, la *Pietà* représente la Vierge tenant son fils après sa descente de croix. Là encore, le modèle romain ne semble pas loin. Le Christ est allongé sur les genoux de sa mère. La précision anatomique est poussée, plus encore que chez Buonarroti. Ou plus exactement, la précision est comparable mais Vitaliani, contrairement à son prédécesseur, ne cherche pas à rendre son Christ beau. Les séquelles de la crucifixion sont visibles dans la rigidité du corps, saturé d'acide lactique. Paradoxalement, traduire la raideur dans un matériau dur comme le marbre n'est pas chose aisée. Elle suppose un ciseau de génie, puisqu'elle ne devient apparente que par contraste. Contraste avec l'apaisement du visage, le demi-sourire sur les lèvres de l'homme. Vitaliani ne cherche pas à rendre son Christ beau, mais il l'est malgré lui, ses joues glabres creusées par l'agonie, ses yeux clos, tout juste fermés par la main apaisante de sa mère. Une troublante impression de mouvement se dégage de l'œuvre, là encore en opposition avec celle, hiératique, de Buonarroti. Impression qui n'a rien de métaphorique : de nombreux spectateurs, qui l'avaient fixée trop longtemps, ont juré l'avoir vue *bouger*.

Le contraste atteint son apogée avec la figure de Marie, spectaculaire. La mère fixe son fils avec un sourire tendre, une étrange absence de peur et d'angoisse où beaucoup ont cherché l'explication du mystère et de l'hystérie. La Vierge n'est que douceur. Une mèche de cheveux tombe de sous son voile sur sa joue gauche. Son visage est d'une intense sérénité, plein de cette vie qui vient de quitter son enfant. Williams se corrige. Plutôt que de la sérénité, c'est presque de l'*espoir* qui se lit sur ses traits, la dernière émotion que l'on s'attendrait à y voir.

Quiconque la découvre se sait en présence d'un chef-d'œuvre, confie Williams, s'abandonnant à un rare moment de lyrisme dans sa monographie. Lui-même avoue, après sa première visite, avoir hésité à écrire sur elle. Il a pourtant examiné de près, dans son métier, la plupart des grands chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art. Aucun n'a produit cet effet sur

lui, une réaction viscérale, qu'il ne parvient pas à analyser. Son directeur de thèse, autrefois, avait eu cette phrase surprenante, en lui remettant son doctorat *cum laude* : *Vous avez étudié de longues années pour rien, Williams. Rien de ce qui fait l'art, le vrai, n'est explicable ici, puisque l'artiste lui-même ne sait pas ce qu'il fait.*

Williams a parfaitement compris ce qu'essayait de lui dire son professeur. L'art n'est pas raison. Mais Williams n'est pas un universitaire comme les autres. Williams a de l'instinct, lui aussi. Et cet instinct lui souffle que MIMO Vitaliani, en créant sa *Pietà*, savait exactement ce qu'il faisait.

*S*ouviens-toi bien de ce que je vais te dire, gronda ma mère. J'étais revenu de l'école couvert de bleus, après m'être battu pour prouver à quelques esprits chagrins que je n'étais pas une demi-portion mais une portion entière, et m'étais plaint de ne pas avoir de chance. J'étais différent, reprit ma mère, c'était entendu. Au lieu de m'avoir fait grand, beau et fort, le Bon Dieu m'avait fait petit, beau et fort. Et ma chance, elle aussi, serait différente. Elle ne serait jamais celle des premières fois, cette chance de pacotille, de fête foraine, où tout le monde gagne à tous les coups et donc ne gagne rien. Le Bon Dieu m'avait réservé ce qui se faisait de mieux en matière de fortune. *Tu seras un homme de secondes chances.*

Je ne fus pas loin de croire à ces sornettes lorsque je revins, après plus de deux ans d'absence, à Pietra d'Alba. Un vent sourd, à ras de terre, arrachait au plateau un son de flûte de pan, un drôle de hululement qui ressemblait parfois, modulé par le relief, au gémissement d'un chien accueillant son maître. À ma demande, Francesco me déposa à la sortie du village, puis poursuivit en compagnie de son secrétaire, qui conduisait, jusqu'à la villa Orsini. Je passai l'intersection du cimetière avec un pincement au cœur, fouillai notre souche par réflexe. Le paysage s'accordait à mon humeur. Encore brumeux, humide. Mais l'œil discernait, derrière ce voile blanc, le vert frémissant de la forêt, qui n'attendait qu'un rayon de soleil pour se révéler.

L'atelier apparut, identique et différent à la fois. La pierre avait été brossée, les joints de la façade refaits, les vieilles tuiles remplacées. La grange fleurait bon la couche de goudron noir et frais qui recouvrait ses murs de bois. L'esplanade aride qui séparait les bâtiments avait été

aménagée, des parterres créés par des pierres tirées des champs voisins et alignées au fil. Ils étaient encore nus, mais leur terreau noir, retourné un mois plus tôt, s'ornerait bientôt de cosmos et de fleurs de printemps. Un gravier blanc recouvrait l'argile concassée que j'avais toujours connue, fissurée par la sécheresse l'été, boueuse l'hiver.

Anna poussa un hurlement de frayeur quand j'entrai dans la cuisine, puis se mit à rire quand elle me reconnut. Son ventre s'arrondissait, et je n'eus pas le temps de la prendre dans mes bras qu'Alinéa déboula, marteau à la main. Il se mit à rire, lui aussi, en m'apercevant. On m'accueillit comme un membre de la famille et nous bûmes un café épais, amer, sur le seuil de la maison, pour conjurer le froid qui nous brûlait les narines. Alinéa avait presque vingt-deux ans, Anna et lui s'étaient mariés trois mois auparavant. Je n'étais pas assez connaisseur pour déduire, de la taille de son ventre, si le mariage était la cause ou la conséquence de sa grossesse, et je m'en moquais. Ils étaient heureux, s'excusèrent d'avoir envahi la maison principale depuis le départ de Zio, deux mois plus tôt. Je refusai d'y prendre mes quartiers. J'avais du mal à m'imaginer propriétaire, moi qui traînais quelques jours plus tôt l'odeur des caniveaux de Florence. Je dormirais dans la grange, le temps de voir venir. Alinéa et moi serions désormais associés, selon des termes à définir, mais qui se résumaient pour le moment à « rien ne change ». Il continuerait son travail d'ébéniste dans la grange, je reprendrais l'atelier de Zio. Aucun contrat, dans cette région, ne valait une poignée de main.

J'écrivis aussitôt à ma mère. Sur les quatre lettres que j'avais rédigées durant mes deux années à Florence, j'en avais envoyé trois seulement, car j'en avais perdu une un soir d'ivresse. J'y décrivais mon quotidien glorieux, les félicitations et les encouragements que je recevais. J'espérais que ses lettres à elle, ses descriptions de la vie tranquille en Bretagne, là-bas au bout du monde, dans un village qui s'appelait Plomodiern, étaient moins mensongères. Pour une fois, je pus être honnête : j'avais réussi. J'avais un toit, du travail. Je lui proposai de me rejoindre dès qu'elle le voudrait.

Le soir venu, Emmanuele débarqua, vêtu d'un pantalon bleu à bande rouge de lancier polonais, une vraie antiquité, et d'une vareuse kaki. Il pleura en me voyant. Puis il se mit à genoux, colla son oreille contre le ventre d'Anna et déballa un long charabia au bébé, à l'issue duquel Alinéa roula les yeux au ciel et répondit :

– Il ne manquerait plus que ça !

Nous dînâmes tous les quatre dans la cuisine, de pain frais, de tomates en conserve, un peu acides, et d'anchois à peine salés fraîchement montés de Savone. Je rattrapai deux ans d'histoire de Pietra d'Alba, où il ne s'était strictement rien passé d'important. Les Orsini et les Gambale se détestaient toujours. Viola n'avait jamais reparu en public depuis sa chute. On murmurait qu'elle était difforme, défigurée, ce dont Francesco m'aurait sans doute fait part si c'était vrai, puisque je devais la voir le lendemain. L'électricité n'était jamais arrivée chez les Orsini. Une maladie avait décimé un tiers des bigaradiers, et l'odeur du néroli n'était plus aussi intense lorsque le vent soufflait du sud. Personne n'était mort, pas même le vieil Angelo, le facteur, qui annonçait pourtant à qui voulait l'entendre son expiration prochaine.

Comme à ma mère, je présentai à mes amis une version édulcorée de mon séjour florentin, c'est-à-dire que je mentis comme un arracheur de dents. Bizzaro, Sarah et les autres furent grattés de la photo de ces deux années-là. Je m'en voulus un peu, sans comprendre que c'était moi que je blessais en m'amputant de leur souvenir. J'avais dix-huit ans, et à dix-huit ans, personne ne veut ressembler à ce qu'il est vraiment.

Alinéa fumait une longue pipe droite dont il me proposa de tirer quelques bouffées âcres sous la Voie lactée. Anna monta se coucher. J'enviais leurs regards complices, leurs mains qui se cherchaient encore, sans lassitude ni habitude. Puis je regagnai ma grange, épuisé, pour voyager dans le temps jusqu'au lendemain.

Je dormis mieux cette nuit-là que depuis des mois, sur un lit de paille fraîche, dans cette bonne odeur de l'herbe qui dore mais conserve encore un fantôme de verdure. Je rêvai d'anchois déferlant par milliers, en rivières

mercurielles, dans les rues de Florence. Présage de fortune, me dit Anna le lendemain matin, avec cette assurance absolue, convaincante, de ceux qui ne savent rien. Je me moquai gentiment d'elle, fis mine de ne pas croire aux présages. Et me pris à espérer que la chance légendaire des Vitaliani – légendaire par son absence – avait enfin tourné.

En fin de matinée, le secrétaire de Francesco se présenta à l'atelier. Il me tendit deux lettres. La première contenait une avance de deux mille liras. J'en donnai la moitié à Alinéa et Anna, qui regardèrent les billets avec des yeux ronds et refusèrent d'abord. Ils n'acceptèrent que lorsque je leur annonçai que c'était pour le bébé, et pour installer un nouveau poêle qui chaufferait bien toute la maison. La seconde enveloppe contenait une invitation manuscrite sur un carton de correspondance, gaufré aux armes des Orsini. *Le marquis et la marquise Orsini, leurs fils, Stefano et Francesco, et leur fille, Viola, seront heureux de vous recevoir à dîner le 3 janvier 1923 à la villa Orsini, à huit heures trente.*

Le secrétaire me mit ensuite au courant des divers projets qui m'attendaient cette année : la restauration des deux statues de façade de la Casina, l'examen de tous ses bas-reliefs et leur restauration éventuelle, la création enfin d'un groupe autour du thème de Diane chasseresse, destiné à devenir une fontaine dans un projet d'extension. Il me fournit l'adresse de mon atelier à Rome, non loin du Vatican, au-dessus duquel se trouvait un appartement dont l'usage m'était réservé. Je lui fis part de mon intention de travailler essentiellement de Pietra, où vivaient mes amis.

Au moment de repartir, il tira une housse de l'arrière de sa voiture. Elle protégeait un costume à ma taille. Francesco, à l'évidence, avait anticipé ma réponse. Alinéa et Anna se tordirent de rire quand je l'enfilai, passèrent la journée à m'appeler *mon prince* et *Votre Altesse*. À quelques détails près, qu'Anna se chargea de rectifier à coups d'aiguille, le costume m'allait. De

ma vie entière, je n'en avais jamais porté. Mes vêtements étaient un assemblage hétéroclite de tenues d'adolescent ou de vêtements d'adulte retailés, rallongés, raccourcis, mille fois rapiécés. Ma garde-robe tenait dans ma malle à roulettes.

Le secrétaire revint me chercher à huit heures. Mes amis me regardèrent partir, goguenards, en agitant la main. J'employai le court trajet jusqu'à la villa à répéter tous les scénarios possibles de mes retrouvailles avec Viola. Serait-elle froide, comme dans sa dernière lettre, plus d'un an auparavant ? Et si elle l'était, ne serait-ce pas juste une façon de cacher son émotion et sa joie de me revoir ? Quant à moi, j'avais été blessé par son silence. Je me montrerais donc poli, distant, comme il sied à un sculpteur employé par le Vatican. Mais pas trop, pour ne pas la vexer si elle regrettait notre éloignement, et souhaitait faire amende honorable.

J'avais envisagé toutes les possibilités quand nous arrivâmes, oubliant que Viola était insaisissable, qu'elle échappait à toute probabilité, aux mains des chasseurs, à la gravité et plus encore qu'au reste, à la normalité.

– Monsieur le marquis et Madame la marquise.

Les maîtres des lieux firent une entrée remarquée dans le salon où nous patientions. Elle en robe framboise à large col, lui en uniforme à épaulettes à faire pleurer de joie Emmanuele. Ma fréquentation des environs du Baglioni, et de la haute société qui s'encanaillait sur les gradins du cirque, m'avait permis de développer le goût des belles étoffes. Je savais que les hommes ne portaient plus l'uniforme en soirée, sous peine de passer pour surannés ou, pire, provinciaux. La mode des femmes était, elle, plus difficile à cerner tant elle changeait vite – les ourlets montaient et descendaient à la vitesse de ces carnets d'images animées que je feuilletais enfant. Mais Giandomenico et Massimilia Orsini, marquis et marquise de

Pietra d'Alba, habitaient leurs tenues avec cette belle raideur d'autrefois, pas dénuée de grâce. Ils auraient commandé le respect en haillons.

Je fus un peu déçu de constater que je n'étais pas le seul invité au dîner – nous étions une dizaine. Stefano m'accorda un clin d'œil accompagné d'un sourire narquois, puis Francesco me présenta aux autres : un duc et une duchesse, deux employés de ministère, un général de corps d'armée bardé de médailles, un avocat milanais et une actrice dont je me rappelle bien le nom, Carmen Boni, d'abord parce qu'elle était belle, ensuite parce que je lus un matin de 1963, par pur hasard, qu'elle était morte percutée par une voiture en plein Paris. Il y avait peut-être un ou deux autres qui ne firent pas la moindre impression sur moi.

J'eus droit à du champagne, pour la première fois de ma vie. Je le sirotai du même air vaguement las que les autres, l'expression de ceux que plus rien ne surprend. Les bulles me montèrent au nez, m'arrachèrent une quinte de toux que j'étouffai tant bien que mal. Le temps de reprendre mon souffle, je fis mine d'admirer un tableau qui figurait une nymphe peu farouche espionnant un groupe de soldats au bord d'une rivière. La villa n'avait pas changé depuis ma dernière visite, toujours confite dans les mêmes tons de vert. Mais pour la première fois je remarquai les fissures qui craquelaient les moulures, les traces d'usure plus ou moins bien dissimulées par un coussin sur un canapé, une moisissure bleue dans un coin du plafond, et le mastic qui s'effritait lentement autour des vitres dépolies. Des courants d'air froid s'invitaient dans la maison, profitant du moindre interstice. Grincements et craquements se mêlaient parfois au son du gramophone qui tournait dans un coin. La villa se débattait de tous ses murs, de toutes ses poutres, dans la gueule de l'hiver. Elle n'avait plus la souplesse, l'arrogance joueuse d'autrefois.

Nous n'attendions plus que Viola. Je descendis trois coupes de champagne, mais une trop longue fréquentation des spiritueux de Florence, distillés pour remédier à toutes les douleurs, m'empêchait d'être ivre. Enfin, la porte du grand salon se rouvrit. Je ne vis d'abord personne. Puis un domestique entra et murmura quelque chose à l'oreille du marquis.

– Il semble que Viola ne nous rejoindra pas ce soir, annonça ce dernier à la cantonade. Elle est indisposée. Nous pouvons donc passer à table sans plus attendre.

Je surpris le regard de Francesco – il fronçait les sourcils. Il me sourit aussitôt, haussa les épaules, et nous franchîmes les doubles portes conduisant à la salle à manger. Je ne me souviens pas vraiment de ce dîner, si ce n'est que j'étais assis face à l'avocat milanais. Bel homme à l'œil vif, plutôt drôle, jusqu'au moment où l'on remarquait que toutes ses anecdotes tournaient autour de lui. Il disait « Bartolomeo me racontait l'autre jour... » et il était évident à toute l'assemblée, sauf à moi, qu'il parlait bien entendu de Bartolomeo Pagano, notre Maciste national, l'ancien docker de Gênes devenu l'acteur coqueluche de l'Italie. En sus du cabinet dont il avait hérité, l'avocat, qui se nommait Rinaldo Campana, avait investi dans le cinéma. Ce dernier le lui rendait bien, à en juger par la coupe de son costume, sa montre-bracelet et cette inexplicable aura d'hébétude que dégagent certains riches.

Je finis le repas complètement ivre. C'était une ébriété lourde et coite d'assommoir, qui passa pour de la gravité. Francesco, avant le dessert, leva son verre pour me féliciter, moi qui porterais à dater de ce jour le flambeau des Orsini à ses côtés, et convia les deux employés du gouvernement à me rendre visite à leur gré à mon atelier, si bien sûr « M. Vitaliani est d'accord ». M. Vitaliani était d'accord, tellement gris qu'il ne s'étonnait plus qu'on lui donnât du « monsieur ».

Au retour, je demandai au secrétaire de me déposer sur la route principale, sous prétexte de marcher un peu. Je dus insister, car il s'était mis à pleuvoir. Une fois seul, je revins en courant vers la villa Orsini, coupant à travers champs, escaladai le mur d'enceinte à un endroit où il était ébréché et me glissai sous la fenêtre de Viola. Les persiennes étaient ouvertes, trois étages plus haut, mais pas la moindre lueur ne filtrait derrière les rideaux. Je lançai un caillou timide vers les carreaux, il rata son but. Un deuxième caillou, plus fort, manqua aussi. Le troisième rebondit contre la façade et me retomba sur la tête. La pierre n'était pas grosse, juste assez pour faire un

mal de chien. Furieux, je donnai un coup de pied dans un rosier grimpant, qui déversa sur moi une pluie de feuilles mortes. La lune réapparut entre deux averses, et je fis face à mon reflet dans une vitre du rez-de-chaussée. Un filet de sang sur la tempe, ma tignasse brune plaquée sur le front, une feuille collée à ma joue. Je n'étais pas friand de miroirs – la faute à mon apparence – et les affrontais le moins possible, même pour me raser. Mais ma mère avait raison. J'étais beau, mes traits d'une symétrie inattendue, mes yeux de ce bleu presque mauve qu'elle m'avait donné. C'était le visage d'un homme fort. Le visage d'un homme à qui son père n'avait pas appris la résignation. Et parce que la résignation fait tourner le monde, parce qu'elle permet de s'accommoder des mille morts qui assassinent nos rêves, c'était aussi le visage d'un homme ridicule. Trempé jusqu'à l'os, hagard, un homme qui refusait d'accepter une défaite sonnée depuis si longtemps qu'il était le seul à ne pas en avoir pris acte. Je n'étais pas naïf. L'indisposition de Viola, précisément le soir où nous devons nous revoir, n'était pas due au hasard. Le message était clair : notre histoire était close.

Un maçon passa les jours suivants à redonner vie à l'atelier de Zio, qu'Alinéa n'avait pas rouvert depuis le départ de mon oncle. Les murs furent réparés et chaulés, les rares vitres – toutes fêlées – changées. Alinéa tint à restaurer le vieil établi de chêne, qui courait le long du mur sud sur presque cinq mètres. Puis il disparut deux jours et revint au volant d'un camion rescapé de la guerre, qu'il avait acquis à bon prix grâce à l'argent que je lui avais offert. Il pourrait dorénavant livrer ses commandes dans toute la région, et le monde rétrécissait encore un peu plus. Un marchand monta de Gênes avec un catalogue d'outils, un choix tel que je n'en avais jamais vu. Deux blocs du plus beau marbre arrivèrent, ainsi que ma première commande officielle, signée par un obscur secrétaire du Vatican. Commande directe mais discrète, selon Francesco, de Mgr Pacelli, qui souhaitait en faire cadeau à la résidence des papes à Castel Gandolfo. Le thème : *Saint Pierre reçoit les clés du paradis*. La première statue qui ferait vraiment parler de moi.

Ce soir-là, après le dîner, je sortis respirer l'air de la nuit. Notre plateau était un alambic où les odeurs venues de kilomètres à la ronde se combinaient pour donner naissance à la fragrance la plus subtile et la plus secrète du monde. *Hiver à Pietra d'Alba*. Il suffisait de tourner la tête et ce parfum changeait, volatil, en recomposition permanente, au gré des déplacements de l'air sur le flanc des montagnes du Piémont au nord, ou sur les pentes qui bordaient le plateau. Néroli et cyprès, mimosa parfois, dansaient sur une note de fond de vétiver et de bois brûlé. J'allumai la pipe que m'avait prêtée Alinéa et y ajoutai un peu de moi, un arôme de foin, d'encens et de selle de cheval. *Notes empyreumatiques*, aurait dit Viola, parce qu'elle aurait lu le terme quelque part, des années plus tôt, et se souvenait de tout.

Je n'avais pas lu un livre en deux ans. Mais tout n'était pas dans les livres. J'avais appris l'ivresse, feuilleté avec délice et dégoût ses pages nocturnes. Tout de même, le papier, l'odeur de bois sec et de poussière de la bibliothèque Orsini me manquaient. *Les Aventures de Pinocchio*, le dernier ouvrage qu'elle m'avait fait lire avant son accident. Sans réfléchir, je fis ce que je me refusais à faire depuis des jours, et me tournai vers la villa Orsini.

À la fenêtre de Viola, la lueur rouge d'une lanterne couverte d'un foulard pulsait doucement dans la nuit.

La souche contenait une enveloppe. Je ne me rappelais pas avoir quitté l'atelier. Juste avoir vu la lumière, notre signal, et j'étais là, hors d'haleine, les poumons brûlés par le froid. Dans l'enveloppe, une simple feuille, l'écriture de Viola, plus ramassée qu'avant, économe dans l'effort, mais reconnaissable aux immenses jambages de ses J. *Demain soir, jeudi, au cimetière*.

Nous étions mercredi, elle avait donc déposé la lettre ce soir. C'était une convocation, avec cette arrogance propre à Viola, qui supposait que, bien

sûr, je verrais son signal. Comme si je n'avais que ça à faire, guetter un geste de sa part.

Je rentrai à l'atelier. Je réveillai Alinéa et lui demandai de me descendre à la gare de Savone, d'où je prendrais le premier train le lendemain matin.

– Le premier train ? Le premier train pour où ?

– Rome.

Si Viola croyait pouvoir m'ignorer pendant deux ans, se faire porter pâle quand je revenais enfin, puis me convoquer à son bon vouloir, elle se trompait. Je n'étais plus le *Francese* déboussolé, sans patrie ni père, qui avait débarqué par une nuit froide de 1917. Elle m'avait sculpté, façonné, je l'admets. Mais je n'étais pas son Pinocchio. Je n'étais pas sa créature. Cette fois, c'était elle qui m'attendrait. Je partais. Exactement comme Pinocchio, je ne m'en rends compte qu'aujourd'hui.

Je n'avais pas de plan précis. Je reviendrais probablement dans un mois, deux peut-être, et nous pourrions repartir sur un pied d'égalité, puisque nous nous étions mutuellement offensés, puisque nous avions tous deux foulé notre amitié.

Je partis sans savoir qu'il me faudrait plus de cinq ans pour revenir. Ou plus exactement, puisque je ne revins pas n'importe quand, mille neuf cent quatre-vingt-onze jours et dix-sept heures.

P artout où j'ai vécu – à l'exception du monastère où je m'éteins, et de Pietra d'Alba bien sûr –, j'ai éprouvé le besoin de repousser l'aube. De fuir le jour qui me révélerait que Viola n'y était pas, nichée à sa place habituelle. Je ne bus jamais par plaisir. Mais je bus sans déplaisir, comme tous les matelots que je croisais à bord de ces nuits, valsant d'un pont à l'autre, créatures de lumière pure qui brûlaient plus vivement à mesure que l'échouage approchait, inévitable, sur les rochers du matin. Par chance on n'en mourait pas, ou pas tout de suite, et l'on voguait de nouveau la nuit suivante. Nuits de Florence et nuits de Rome se mêlent maintenant dans mon souvenir. Nuits sans but, pointillées de journées sans Viola. Les caniveaux de Rome puaient autant que ceux de Florence. Mais maintenant, j'avais du parfum.

J'en voulais à Viola d'avoir créé ces trous dans notre histoire. De m'avoir repoussé, éloigné, quand nous étions si proches que pas un atome ne passait. Je lui en voulais, et n'avais pas trouvé de meilleur moyen de le lui faire comprendre qu'en partant. Mais je commençais à me sentir coupable. Je n'étais pas plus digne de son amitié qu'elle de la mienne pour la traiter ainsi. Viola devenait mon reflet. Je l'insultais, tempêtais, et j'imaginais qu'elle faisait de même, là-bas, sur son plateau où les frimas, en cette saison, poudraient les oranges. Mêmes gestes furieux, mêmes récriminations futiles. Nous avions tous les deux raison, nous ne savions plus qui était le miroir de l'autre. Plus je m'en voulais, plus j'en voulais à Viola de me forcer à m'en vouloir. Je jurai de ne pas la revoir tant qu'elle ne s'excuserait pas. En bon reflet, elle dut en faire autant de son côté, et nous sortîmes sans nous en rendre compte de la vie l'un de l'autre. Cette spirale

infernale, cet ouroboros tragi-comique, est la seule façon d'expliquer les années qui suivirent.

J'arrivai à Rome sous un soleil blanc, qui aveuglait sans réchauffer. Mon atelier était situé 28 via dei Banchi Nuovi, à une quinzaine de minutes à pied du Vatican, un peu plus pour moi qui avais la foulée courte. La rue intersectait à angle droit avec la via degli Orsini. Je ne sus jamais si elle devait son nom à mes bienfaiteurs, lesquels, toutes les fois que je leur poserais la question, hausseraient les épaules d'un air mystérieux et satisfait. L'atelier donnait sur l'arrière-cour de l'immeuble, où quatre apprentis patientaient au garde-à-vous. Francesco apparut deux jours après mon arrivée, visiblement surpris de ma décision de dernière minute, sur les raisons de laquelle il ne m'interrogea pas. Du marbre attendait déjà, prêt à l'emploi, et je m'attelai à ma première commande, *Saint Pierre recevant les clés du paradis*. Je confiai l'épannelage aux apprentis, le dégrossissage à Jacopo, un gamin de quatorze ans, celui d'entre eux qui me semblait le plus doué. Je l'appelais gamin mais j'avais à peine quatre ans de plus que lui.

Mon appartement se trouvait juste au-dessus de l'atelier, un logement dont les proportions n'avaient pas grand-chose à envier à la villa Orsini ou au Grand Hotel Baglioni. Je m'aperçus après quelques jours que l'espace m'angoissait et me fis livrer un lit à baldaquin, une antiquité dont personne ne voulait, pour m'endormir dans un volume un peu plus à mes dimensions. Ce lit, flottant tel un radeau au milieu d'une pièce vide, sous des plafonds où le badigeon le disputait à la suie, me valut un certain succès amoureux. Un client allemand qui traversa l'appartement, un jour, qualifia ma chambre de « Bauhaus pervers, mais Bauhaus quand même ».

Tout en travaillant sur ma commande principale, je supervisais les travaux de restauration de la Casina Pio IV, une villa Renaissance à l'ombre du dôme de la basilique San Pietro. Conçue comme une résidence d'été papale, délaissée, transformée, elle attendait patiemment son nouveau destin. Mgr Pacelli voulait en faire un lieu de recherche dédié à la science, chose que certains de ses rivaux à la curie voyaient d'un mauvais œil, clamant que toute la science dont l'homme du peuple avait besoin débutait par *Au*

commencement, Dieu créa le ciel et la terre et s'arrêtait à Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon.

La première année, je ne sortis de mon atelier que pour visiter un chantier, rencontrer un fournisseur et déjeuner avec Francesco, ce que nous faisions une fois par mois. Nous étions presque devenus amis, nous donnions du Mimo et du Francesco. Nous partagions Pietra d'Alba, après tout, dont l'éloignement nous rendait plus chers l'un à l'autre. Francesco avait quelque chose de sa sœur, la même façon étrange d'incliner la tête tout en vous parlant, le regard soudain distant. Manières rêveuses d'un jeune homme de vingt-trois ans, pouvait-on croire, à ceci près que Francesco n'était pas un rêveur. C'était la posture d'un aigle suivant la course paniquée de dix souris à la fois depuis le sommet d'un sapin, calculant leurs trajectoires, choisissant sa proie avec dix coups d'avance. Il avait dans la voix ce fil vif, ce tranchant qui tuait sans douleur. Il désamorçait une crise sans élever le ton. Je vis des brutes épaisses s'incliner devant lui. Mais il me traitait en égal. Et je dis aujourd'hui, sans vantardise, que je l'étais. Une seule personne au monde nous dominait de la tête et des épaules, en intellect, en ambition, mais nous ne prononcions jamais son nom.

Un an après mon arrivée à Rome, je livrai enfin mon *Saint Pierre recevant les clés du paradis* à son commanditaire.

Mgr Pacelli tourna autour de l'œuvre pendant dix bonnes minutes dans l'atelier. J'attendais nerveusement, mes quatre apprentis alignés derrière moi. Si près du Vatican, on ne s'étonnait pas de voir un prélat, mais la voiture qui attendait dehors, une calandre comme une gueule, et ce je-ne-sais-quoi que dégageait Pacelli avaient provoqué un petit attroupement, malgré le vent froid qui balayait Rome en ce mois de février 1924.

Plusieurs fois, Pacelli voulut parler, mais se ravisa. Je savais ce qu'il ressentait. Mon saint Pierre ne ressemblait pas à ce qu'il avait en tête. À

quoi bon faire ce que les gens attendaient ? De mes nuits florentines, de ma fréquentation de ces entresols au sol poisseux de bière, que l'on traversait avant de renaître ou de mourir, j'avais gardé un tempérament légèrement suicidaire – je parle de tempérament professionnel – qui me servit toute ma carrière. Dans ces nuits-là, rien n'avait d'importance, si ce n'était de brûler le plus vivement possible. Nous n'avions peur de rien, le jour suivant effaçait tout. Mon saint Pierre n'était pas ce sage barbu et poupin que l'on voyait partout. Il avait les traits de Cornutto. Parce qu'il avait vécu, souffert comme souffre un homme qui renia par trois fois son meilleur ami, trahison que personne ne lui laissait oublier puisqu'elle était lue à longueur d'année dans toutes les églises du monde. Il ne tenait pas non plus la clé du paradis de cet air pontifiant des autres.

– La clé, murmura enfin Pacelli. Je me trompe où il l'a...

– Vous ne vous trompez pas.

La clé, saint Pierre l'avait lâchée. Elle flottait en suspension devant lui, entre sa main ouverte, crispée dans le vide pour la retenir, et le sol. Je l'avais attachée au manteau, qu'elle frôlait, par un raccord de métal presque invisible. L'effet était saisissant. Dieu avait choisi l'homme qui avait renié trois fois son Fils pour fonder son Église. Un pécheur. Et j'imaginais que si Cornutto avait reçu la clé du paradis, il l'aurait lâchée de stupeur. Au lieu d'un saint extatique, d'un retraité de la foi bien en chair et pétri d'ennui, saint Pierre tremblait de frayeur devant sa mission, devant l'objet trop lourd pour ses vieilles mains, qui venaient de le trahir. Il regardait la clé tomber avec effroi, se demandant peut-être si elle allait se casser, s'il allait être foudroyé. Je n'avais pas eu de mal à capturer l'intensité de son expression. J'avais vu quelque chose de précieux tomber moi aussi, autrefois.

– Je ne peux pas offrir ça à Castel Gandolfo, dit Pacelli.

Francesco blêmit. Puis l'évêque se tourna vers moi – il avait les larmes aux yeux.

– Mais je vais la garder pour moi. Je la paierai de ma poche. Cette œuvre est trop... osée pour certains d'entre nous. Moi, je la comprends. Je vous comprends, monsieur Vitaliani.

Il tourna les talons sans rien ajouter. Francesco m'adressa un léger signe de tête, un demi-sourire, et lui emboîta le pas.

Mon carnet de commandes explosa. Mgr Pacelli ne se privait pas de montrer mon travail à ses amis et visiteurs, et je crois qu'il le fit sans vantardise. Ma liste de clients m'obligea à doubler l'effectif de l'atelier pour assurer le seul travail de la Casina Pio IV, puis à refuser six mois plus tard toute nouvelle commande. J'acceptai seize œuvres majeures, dont l'exécution m'occuperait pendant six ans. Des statues religieuses pour la plupart, ou des créations fondées sur le blason ou l'histoire de telle ou telle famille. Mes apprentis dégrossissaient, Jacopo intervenait ensuite sous ma direction, puis je passais d'une œuvre à l'autre pour terminer. Ma cote monta en flèche lorsque le mot courut que je n'acceptais plus de commandes. Enfin, j'étais désirable. On m'avait craché dessus, ignoré, j'avais dû supplier toute ma vie pour avoir du travail. Du jour au lendemain, j'étais celui dont il fallait avoir une œuvre. Tout ça parce que j'avais appris un mot nouveau. *Non*. Le pouvoir de ces trois lettres était insensé. Plus je refusais, et plus je le faisais sèchement, plus l'on voulait de moi, *le sculpteur des Orsini*, comme l'on commençait à m'appeler.

En sortant un matin de mon atelier, je fus accosté par un homme en tenue de chauffeur. Il désigna une voiture flambant neuve, une Alfa Romeo RL, garée au beau milieu de la rue un peu plus loin. À l'arrière, Francesco me fit signe.

- Où allons-nous ? demandai-je quand je le rejoignis.
- Ma foi, je n'en sais rien.
- Comment ça, tu n'en sais rien ?
- Je n'en sais rien, parce que c'est ta voiture, et Livio est ton chauffeur. Cadeau des Orsini.

Il rit de mon expression ahurie, me tapa sur l'épaule et descendit. Le soir même, j'écrivis une lettre très courte à ma mère. *Ma chère maman, j'ai vingt ans cette année, j'ai une voiture et un chauffeur, et je regrette de ne pas pouvoir vous emmener, papa et toi, faire un tour dans Rome.*

Malgré les longues heures que je passais à l'atelier, je m'étais remis à lire. Il y avait une bibliothèque non loin de chez moi, dont je chargeai la responsable de me sélectionner des livres, n'importe quoi. Une tâche qui la dérouta et qu'elle n'accomplit jamais avec le brio de Viola, mais elle fit de son mieux. Je lisais rarement la presse, puisqu'il était de toute façon impossible d'échapper à l'actualité, commentée à longueur de journée par mes clients ou mes apprentis – jamais par Francesco. Les élections portèrent une immense majorité fasciste au Parlement en avril 1924, un résultat attendu au vu de la terreur que faisaient régner les squadristes sur toute opposition. Personne n'osait l'ouvrir. Personne, sauf un jeune député du nom de Matteoti, qui réclama l'annulation des élections. Fin juin, il disparut. Mi-août, on retrouva son cadavre putréfié dans une forêt des environs de Rome. Je me rappelle cette photo des carabinieri portant son corps, du policier en premier plan à gauche qui avait pourtant dû en voir d'autres, mais tenait son mouchoir contre son nez. Soixante ans après, je sens encore l'odeur de cette photo. Les fascistes s'offusquèrent qu'on pût les soupçonner, puis en janvier 1925 Mussolini déclara : « Si le fascisme a été une association de criminels, je suis le chef de cette association de criminels. » Après cela, on la ferma encore plus, on leur inventa des excuses, et il y en eut beaucoup pour trouver que, tout de même, Matteoti l'avait bien cherché et que, tout de même, il fallait comprendre les fascistes, dont il avait traîné le nom dans la boue.

Je traversais ces événements avec détachement. J'étais artiste et ce n'était pas moi, du haut de mon mètre quarante, qui allais infléchir le cours de quoi que ce soit. Je livrai une statue, puis deux, puis trois. Mes apprentis pouvaient désormais se charger de restaurations plus poussées, sous ma supervision, et j'ouvris deux nouvelles commandes, que je chargeai Francesco d'attribuer, lui permettant de se rémunérer dans sa monnaie à lui,

l'influence. Une vingtaine de clients potentiels se disputèrent âprement le privilège de figurer dans mon carnet.

Il y eut des femmes, bien sûr. Annabella, d'abord, la bibliothécaire qui choisissait mes lectures. Une fille discrète, maigrichonne, au visage un peu pointu, qui finit par céder à mes avances. Je crois qu'Annabella m'aima sincèrement. Je n'avais pas touché de femme depuis mon initiation entre les amples cuisses de Sarah, et ne m'acquittai guère mieux de ma seconde fois. Annabella avait ceci d'extraordinaire qu'elle était aussi sauvage, sous mon baldaquin, que maladivement timide en société. J'ai tout appris entre ses bras. Notre histoire dura deux ans. On la voyait de plus en plus à l'atelier, seule présence féminine, réconfortante pour certains des plus jeunes apprentis, qui étaient loin de chez eux. Puis il y eut ce jour où elle frappa à la porte de mon bureau, ces petits coups discrets qu'elle donnait, comme si elle redoutait d'être entendue. Nous devions aller au restaurant.

– Je suis en retard, dit-elle lorsqu'elle entra, les yeux au sol.

– Pas du tout, il n'est pas sept heures.

– Non, je suis en retard, répéta-t-elle en posant les mains sur son ventre.

Je dus blêmir, car elle précisa aussitôt :

– Je connais quelqu'un qui peut arranger ça.

Je fermai la porte, je ne me souviens plus de ce que je lui dis ce soir-là, si ce n'était que je ne voulais pas qu'on arrange ça. Je ne voulais pas pour autant d'enfant, par peur de lui transmettre mes gènes. Nous prîmes la décision de ne pas prendre de décision. Je me rappelle mon lâche soulagement lorsque Annabella, une semaine plus tard, m'annonça que le problème s'était « évacué de lui-même ». De ce jour, je cessai de me rendre à la bibliothèque, et prétextai d'un travail trop important pour la voir. Annabella sortit de ma vie comme elle y était entrée, sur la pointe des pieds.

Puis il y eut Carolina, Anna-Maria, Lucia, et peut-être une ou deux autres dont je ne veux pas me souvenir, parce qu'il faudrait alors me rappeler que je leur brisai le cœur, sauf à Lucia, qui partit avec mon portefeuille.

Un jour d'août 1925, Francesco m'emmena dîner au Gran Caffè Faraglia. À ma surprise, la table était dressée pour une dizaine de convives sous le plafond à caissons du salon, et toutes les autres tables avaient été enlevées. Quelques minutes plus tard, Stefano Orsini déboula avec un groupe de ses amis, tous en costume, à l'exception de deux types en uniforme de squadristes. Ils s'installèrent à grand bruit. Stefano serra la main de son frère, puis s'exclama « Gulliver ! » et me salua d'une bourrade amicale, en vieux camarade. Je me raidis quand l'un des squadristes vint prendre place à côté de moi, mais il s'avéra un compagnon de dîner joyeux et drôle. Il se plaignit un peu plus tard du traitement de ses collègues par la presse, m'expliqua que nous n'avions pas idée des coups bas que les bolcheviques leur faisaient, et que la violence n'était pas de leur côté, mais de l'autre. Eux, ils ne faisaient que se défendre. L'affaire Matteoti ? Ils n'y étaient pour rien. Quelques éléments dissidents, sans doute. *Même si Matteoti l'a quand même un peu cherché, pas vrai ?*

Nous étions tous passablement éméchés sur le coup de minuit. Les serveurs dansaient d'un pied sur l'autre, impatients de rentrer, mais on n'en finissait pas à sa guise avec une tablée comme la nôtre. Le personnel le savait, Stefano et ses amis le savaient, qui commandèrent une nouvelle tournée.

– Bon, c'est pas tout ça, gueula Stefano, mais portons un toast à la mariée, quand même !

– Quelle mariée ? demandai-je.

– Eh ben, Viola ! Tu lui as pas dit, Francesco ?

– Non. J'avoue ne pas y avoir pensé. En effet, notre sœur Viola se marie. D'ailleurs, tu connais son fiancé. Rinaldo Campana.

Il me fallut quelques secondes pour mettre un visage sur ce nom. L'avocat milanais amateur de cinéma que j'avais rencontré lorsque j'avais dîné chez les Orsini deux ans plus tôt. Depuis quelque temps, je ne pensais plus à Viola quotidiennement. La vue d'un cimetière, une odeur de printemps ne

me ramenaient plus aussitôt à Pietra d'Alba. La nouvelle déchirait ce voile d'oubli. Et soudain, tout était là comme avant. Nos serments, nos mains l'une dans l'autre, ces nuits d'hiver où l'air se lapait comme une eau-de-vie, à petits coups brûlants, tout.

Plusieurs bouteilles de champagne apparurent. Les bouchons sautèrent, Stefano en secoua une pour arroser les squadristes. L'un des deux ouvrit la bouche pour boire. L'autre, mon voisin, parut furieux mais n'osa rien dire. Signe que la carrière de Stefano progressait, à l'image de son embonpoint et de sa légère couperose. Il travaillait désormais à la Sécurité publique. Plus précisément, puisqu'il s'en était vanté durant tout le repas, pour Cesare Mori, le préfet chargé par Mussolini d'éradiquer la mafia. Son crâne, rasé de près pour cacher ses bouclettes, lui donnait l'air inquiétant d'un bébé trop vite grandi.

Francesco, le seul à n'avoir pas bu, se leva et s'excusa – il célébrait la messe tôt le lendemain.

– Je te dépose, Mimo ?

– Mais non, laisse-le ! brailla Stefano. On commence à peine à s'amuser. Pas vrai, Gulliver ? C'est la gloire de la famille, on va le sortir un peu !

– Je reste.

Francesco fronça le sourcil, puis disparut sur un haussement d'épaules.

– Et maintenant que le bon père est rentré se coucher... s'exclama Stefano.

Il sortit une petite bonbonnière de sa poche et l'ouvrit sur une poudre blanche. Elle fit le tour de la table. Je n'avais jamais vu de « coco », la nouveauté des nuits de l'époque. Ils en prirent tous sur l'ongle et la reniflèrent. Je les imitai, juste pour devenir normal, pour devenir comme eux, grand et parfaitement proportionné. Puis nous partîmes mettre le feu à Rome, pour une nuit dont je ne me souviens pas. Une nuit de moins dans mon existence, à l'issue de laquelle je me réveillai contre une poubelle devant le Colisée, plus petit que jamais.

L'opérateur me connecta aussitôt.
– Résidence Orsini, j'écoute.

Je n'avais pas hésité longtemps. Je m'étais rendu, le soir venu, la gueule encore tordue par ma cuite de la veille, au bureau des Postes et Télégraphes du Vatican. Francesco m'avait appris, au court d'un déjeuner récent, que la villa avait le téléphone depuis peu. Un fil de cuivre, bravant la distance, les branches prêtes à le sectionner et les dents joueuses des écureuils, portait encore un coup à la lenteur du monde où j'étais né. Il avait fallu près d'une semaine aux Orsini, pas si longtemps auparavant, pour apprendre la mort de leur aîné à Saint-Michel-de-Maurienne. La nouvelle avait tout juste devancé son corps roide et défait. Aujourd'hui, je pouvais appeler quelques heures à peine après avoir appris que Viola se mariait. Et c'était très bien. J'avais bientôt vingt et un ans, je n'étais pas à l'âge où l'on trouve que c'était mieux avant. Je vivais justement cet avant que je regretterais plus tard.

– Bonjour, je souhaiterais parler à Mlle Orsini.

– Qui dois-je annoncer ?

– Monsieur Mimo Vitaliani.

Je me sentis ridicule à me donner du « monsieur », mais il fallait impressionner le majordome.

– Ne quittez pas, je vais voir si elle est disponible.

J'attendis, l'oreille tendue, dans l'espoir de saisir quelque chose de Pietra d'Alba, le son de l'air dans les branches si la fenêtre était ouverte, puisque c'était août. Mais le vacarme du dehors, cloches, carillons, automobiles qui cornaient via della Posta, m'ancrait fermement à Rome. J'étouffais dans ma cabine, l'oreille moite sous le combiné, étudiant le va-et-vient du public,

laïcs et prélats qui tournaient en une danse gracieuse sur la patinoire de marbre du foyer.

Il y eut un froissement, une toux polie, puis la voix du domestique se refit entendre.

– Monsieur Vitaliani ? Désolé, mais Mlle Orsini ne souhaite pas vous parler.

Je m'étais tellement conditionné à cette réponse que je crus l'entendre, alors qu'il ne prononça pas ces mots. Je faillis raccrocher.

– Monsieur Vitaliani ? répéta-t-il.

– Oui, pardon, je suis là.

– Ne quittez pas, je vous mets en relation avec Mlle Orsini.

Une série de cliquetis, de voix fantomatiques et déformées coururent le long du câble. Puis celle de Viola.

– Allô ?

Un peu rauque, peut-être un peu plus grave aussi, mais Viola tout entière dans une voix, et Pietra d'Alba envahit ma cabine d'un feu d'été, d'une odeur de champs grésillant sous le soleil. Je me laissai glisser le long de la paroi pour m'asseoir dans la cabine.

– Viola, c'est moi.

– Je sais.

Il y eut un long silence, lourd de résine de pin, de joie profonde et de terreur.

– Je suis contente de te parler, Mimo, mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis en pleins préparatifs de mon mariage.

– Justement. J'appelle pour ça.

– Oui ?

– J'appelle pour te demander...

– Oui ? répéta Viola.

– Tu es sûre de ce que tu fais ? *Vraiment* sûre ?

Un nouveau silence, très bref cette fois.

– Tu peux me faire confiance, Mimo.

Puis elle raccrocha.

Rome, ma ville des premières fois. Ma première séance de cinéma, cette année-là, *Maciste aux enfers*, qui me terrifia, et me fit jurer de ne plus jamais m'allonger sur une tombe. Mon premier opéra, *Otello*, de Verdi, qui m'ennuya. Ma première prise de cocaïne, bien sûr, et ma toute première commande d'une autorité laïque. La mairie de Rome me contacta soudain pour me réclamer une statue de Romulus et Rémus. Je savais désormais que je ne rentrerais pas à Pietra d'Alba, et acceptai la commande.

Francesco et moi continuions de nous voir régulièrement. Viola s'était mariée, m'apprit-il, début 1926, mais n'était pas encore partie en voyage de noces car les affaires de son époux l'avaient aussitôt appelé aux États-Unis. Le projet d'amener l'électricité à Pietra avait été ranimé – la fortune de l'avocat n'y était sans doute pas pour rien. J'acquiesçais en mangeant, distraitement, et il dut s'imaginer que rien de tout cela ne m'intéressait, car les nouvelles de sa sœur se firent rares.

Plus étonnant encore, je voyais Stefano. Je ne l'aimais pas, mais il savait faire la fête. Il ne cessait de grimper les échelons du gouvernement et, de 1926 à 1928, occupa pas moins de trois postes, chacun plus stratégique que le précédent. Il s'en vantait sans réserve, et je compris pourquoi lorsqu'il me confia un soir, passablement éméché :

– Tu as bien de la chance de ne pas avoir de frère, Gulliver. *Virgilio*, *Virgilio*, *Virgilio*, c'est tout ce qu'on entendait quand on était gamins. Virgilio a dit ci, Virgilio a dit ça, quel génie, et on lui passait tout. Mais dis-moi, s'il était si malin que ça, Virgilio, qu'est-ce qu'il est allé crever comme un con à la guerre, et même pas à la guerre, mais dans un putain de train ? Qui c'est qui rapporte de l'argent à la famille, aujourd'hui ? Qui c'est qui fait qu'on se met au garde-à-vous quand on entend le nom des Orsini ? C'est moi, et Francesco, et aussi Campana, maintenant qu'il est des nôtres. Nous ne sommes plus des bouseux qui cultivent des orangers desséchés. Et bientôt, écoute-moi bien, les orangers ne seront plus desséchés. Les Gambale n'ont qu'à bien se tenir.

Je travaillais de l'aube jusqu'au soir, puis sortais jusqu'au matin. Début 1927, je livrai mon groupe *Romulus et Rémus*. Il provoqua le renvoi instantané du fonctionnaire municipal qui l'avait commandé. Dans mon *Romulus et Rémus*, il n'y avait ni Romulus ni Rémus. Pas de louve non plus. Il n'y avait que de l'eau. J'avais sculpté des vagues, un élan tempétueux du Tibre au creux duquel on discernait à peine l'anse d'un panier, celui qui contenait les jumeaux. J'avais sculpté un miracle, la survie de deux bébés abandonnés à la voracité d'un fleuve, car, comme à Pietra, c'était par l'eau que tout commençait. Sans Tibre, pas de Rome. Sans Arno, pas de Florence. Je m'en voulus un peu d'avoir contribué au renvoi de ce pauvre type, mais la maîtresse et égérie de Mussolini, Margherita Sarfatti, vit apparemment mon œuvre deux mois plus tard et déclara : « Tout l'homme nouveau, l'artiste fasciste, est là-dedans. » Le fonctionnaire fut réengagé, décoré et promu.

Rome avait cette particularité de ne pas vraiment offrir de lieux de fête, à l'exception peut-être du Cabaret del Diavolo, dont les trois étages souterrains représentaient l'enfer, le purgatoire et le paradis. On m'en expulsa à ma première visite pour « ivresse excessive ». Le pléonasme prouva qu'ils ne connaissaient rien à l'ivresse ni à l'enfer. Peu de bars ouverts tard, peu de clubs, Rome était une vieille dame. On mangeait souvent dans l'un des bons restaurants de la ville, le Fagiano, le Caffè Faraglia – notre préféré, pour ses fresques Liberty – ou celui de l'Hotel Quirinale ou de l'Excelsior. La fête, la vraie, se faisait ensuite dans des salons privés. Là fleurissait la débauche. Contrairement à beaucoup, je n'y étais pas en quête d'influence ou de fortune. J'en avais ma part, petite, elle me suffisait. Là encore, je pus constater que les riches n'aiment rien tant qu'entendre *non*. Je ne cherchais pas de nouvelles commandes, pas de nouveaux clients. On me suppliait, simplement pour figurer sur la liste d'attente. *Je veux juste boire*, répondais-je, et ma cote augmentait. C'est au cours de l'une de ces soirées que je fis la connaissance de la princesse serbe Alexandra Kara-Petrović. Elle tomba aussitôt sous mon charme, autant dire celui de ma notoriété, de ma voiture et de mon compte en banque, qui

n'était d'ailleurs pas si fourni que les gens le croyaient. Je gagnais très bien ma vie, mais je n'étais rien en comparaison des héritiers, des opportunistes et des escrocs que je côtoyais. Alexandra était probablement aussi princesse que moi, même si elle me jura jusqu'au dernier jour qu'elle l'était, et ne fut jamais prise en défaut quand on lui posait des questions sur l'histoire et la généalogie de sa famille. Elle était d'une beauté insensée, immense, sinieuse. Chaque fois que nous arrivions ensemble à une soirée, j'adorais voir les yeux s'arrondir, trois mots se former dans l'esprit de ceux qui ne nous connaissaient pas, si évidents qu'ils auraient pu les crier. *Elle, avec lui ?*

Alexandra était en tout point l'opposé d'Annabella. Une tigresse en société, une bûche au lit. Elle n'aimait tout simplement pas ça, ou pas avec moi. Je ne la désirais pas davantage, même si c'était la plus belle femme que j'eusse jamais vue. Après trois ou quatre tentatives d'accouplement laborieuses et grinçantes, nous décidâmes qu'il était préférable de faire chambre à part et de nous consacrer à ce qui nous amusait le plus : choquer la haute société pour moi, dépenser mon argent pour elle, essentiellement dans la boutique de Sotirios Voûlgaris, un joaillier grec qu'elle affectionnait. Nous étions sans scrupules.

À plusieurs reprises, je fis le projet d'aller voir ma mère. Je le repoussai sans cesse pour mille bonnes raisons, travail, distance, et puis, ne l'avais-je pas invitée à me rejoindre, tous frais payés ? Mille bonnes raisons, sauf la véritable : j'estimais que c'était à elle de faire le premier pas pour franchir le gouffre qu'elle avait créé entre nous, ce sol ouvert dont les bords déchiquetés s'éloignaient depuis 1916.

Je pourrais prétendre que je regrette mes années florentines, et plus encore mes années romaines. Je pourrais faire semblant, pour décharger mon âme et arracher un passage plus aisé à ce bon vieux Charon, qui m'attend au bord du Styx – dont je fis un jour une sculpture. Mais je ne peux pas me débarrasser de mon passé, pas davantage qu'un arbre de ses cercles de croissance. Florence et Rome sont là, dans ce corps fébrile qui tremble et maugrée sous l'œil de quatre moines dans le jour qui décline. Florence et

Rome sont là et ne peuvent être soustraites, pas davantage que mon cœur, mes reins, ou mon foie, lequel n'est d'ailleurs sans doute pas en très bon état.

Mes excès atteignirent un point de non-retour en 1928. Un soir, Stefano raconta à une assemblée de brutes squadristses l'épisode de ma flagellation au bord du lac, puis lança une chansonnette reprise par la petite assemblée : *Gulliver, Gulliver, montre-nous ton cul !* Au lieu de partir dans la dignité qui s'imposait, je leur montrai mon cul. Pour leur prouver que j'étais comme eux. Que je tenais mon rang. Je leur montrai mon cul et Stefano cria :

– Il s'est laissé pousser la barbe, mais je le reconnais !

Je me réveillais régulièrement dans divers endroits de Rome, parfois dans des lits inconnus, près d'une rombière à l'haleine éthylique qui me dévisageait avec un effroi égal au mien. Un matin où je titubai, peu après l'aube, le long de la via Appia, j'avisai un petit cirque installé sur un bout de terrain abandonné, coince entre deux parcs aux murs de briques écroulés. Un homme chauve, d'âge incertain, débourrait un jeune cheval dans un enclos de fortune. Je le hélai.

– Bonjour, je voudrais juste savoir si vous connaissez le cirque Bizzaro.

– Jamais entendu parler.

– Il est à Florence, derrière la gare...

– Jamais entendu parler, je te dis. Qu'est-ce que tu crois, qu'on se connaît tous entre nous ? Tu connais tous les nains, toi ?

Il avait laissé, pendue à un piquet, une gourde à lanière de cuir. Je la fis tournoyer et l'envoyai valser vers lui. Simple geste d'humeur, sauf qu'avec cette incroyable malchance du débutant je l'atteignis en plein visage. Je m'enfuis en courant, mais la via Appia est longue. Trois de ses amis et lui me rattrapèrent en camion une demi-heure plus tard, me poursuivirent à travers champs et me passèrent à tabac. Personne ne pipa mot quand je rentrai à l'atelier en me tenant les côtes, la lippe enflée, un œil cerclé de jaune. La princesse Alexandra, fraîche comme une rose, me prépara un café et se chargea de reprogrammer notre agenda social. Peu après cet épisode, Francesco me reçut dans son bureau pour m'admonester. Il me rappela ma

promesse, celle de représenter dignement le nom des Orsini. Je lui jurai qu'un tel incident ne se reproduirait pas. De retour chez moi, je renvoyai Livio, puisque c'était mon chauffeur qui caftait, et en engageai un autre, Mikael, un Éthiopien du quartier qui conduisait bien et ne posait pas de questions. Entre ma taille et la couleur de sa peau, nous devînmes aussitôt l'équipage le plus remarquable de Rome. Tant pis pour la discrétion.

Au cours d'une autre soirée, un baron imbibé proclama son amour éternel pour Verdi. J'avancai que Verdi faisait de la musique de cirque, il me demanda ce que j'en savais, à moins d'avoir travaillé dans un cirque. Je défendis mon honneur comme ceux qui n'en ont pas, avec ardeur, et demandai réparation. La soirée se déroulait chez la maîtresse d'un important ministre, veuve d'un industriel fortuné. Quelqu'un eut l'idée romantique de se servir de vieux pistolets de duel exposés dans le salon. Personne n'avait jamais chargé de pistolets de duel du dix-huitième siècle, nous luttâmes tous avec les armes, chacun offrant son conseil, la querelle oubliée, jusqu'au moment où une décharge accidentelle toucha la veuve au bras, qu'elle avait heureusement charnu. À la vue du sang, la veuve s'évanouit. Tout le monde s'éparpilla et disparut dans la nuit en moins d'une minute.

J'étais sur le point de livrer ma dernière œuvre. Elle était destinée à un latifundiste, l'un de ces immenses propriétaires terriens du Mezzogiorno. L'homme était prévoyant, il s'agissait d'un mausolée. Quatre anges, aux coins de la tombe, veillaient sur la dalle qu'ils venaient apparemment tout juste de refermer. L'une de mes plus belles œuvres, l'apogée du mouvement. Mais je sortais trop, et avais confié à Jacopo le soin de finir le visage du dernier ange. Ma commande avait un an de retard. Impossible de repousser davantage, d'autant que le commanditaire était de Palerme et que par là-bas, ils étaient plus ombrageux que la moyenne. Deux jours avant de livrer, Jacopo me présenta son travail. Je dévisageai avec incrédulité son ange, son expression pincée, la tension de ses traits. L'anatomie était correcte. Mais si Jacopo avait voulu suggérer l'expression d'un ange qui

vient de se coincer les doigts sous une dalle de trois cents kilos en fermant une tombe, il ne s'y serait pas pris autrement.

J'explosai, le traitai de tous les noms. Il avait déshonoré l'atelier. Trahi ma confiance, ses compagnons, les sculpteurs et l'art en général. Je hurlai, rouge de colère, pendant de longues minutes, et plusieurs têtes curieuses sortirent des appartements qui dominaient la cour.

Lorsque je me calmai enfin, tout l'atelier me dévisageait d'un air que je connaissais bien. C'était celui avec lequel j'avais regardé Zio.

Beaucoup se sont attachés, pour décrire la beauté de la *Pietà* de Michelangelo Buonarroti, à souligner la perfection du drapé, la justesse anatomique, la grâce du mouvement, que sais-je encore. N'en déplaise aux experts, le génie de Michelangelo est dans le *visage*. Il aurait pu la faire bossue, sa Vierge, avec un tel visage. Celui d'une femme presque vaincue, surprise dans un moment de fatigue et d'abandon où l'âme se livre entière. Surprise, tout est là. Michelangelo a capturé l'instantané de la photographie, à ceci près qu'il lui fallut trois ans pour donner vie à cette image. Trois ans de lutte armée, un simple burin et un morceau de marbre. Ce visage n'est pas juste ce que l'œil en voit. Il contient tout ce qui lui est arrivé, tout ce qui est sur le point d'advenir. Le temps qui l'a amené là et celui qui s'annonce, la mort de millions de secondes et la promesse de millions d'autres. Et j'avais confié à un gamin de dix-neuf ans, qui ne connaissait rien à la vie, la tâche impossible d'un visage d'ange... Jacopo était doué, mais pas à ce point-là. Pas comme un Buonarroti. Pas comme un Vitaliani.

Je reçus Jacopo dans mon bureau et lui présentai mes excuses. Puis j'ouvris mon carnet de commandes. On ne retaille pas un visage, il fallait soit refaire juste la tête, soit la statue entière. La tête seule était un compromis inacceptable, un monstre à la Mary Shelley indigne de moi. Je pouvais peut-être livrer le tombeau avec trois anges, en prétendant que je

l'avais conçu ainsi. Mais je ne l'avais pas conçu ainsi. Chaque ange n'existait et, surtout, ne *bougeait* qu'en fonction des trois autres. Je pouvais en livrer trois et dire que le quatrième arrivait. Mais quand ? Il me faudrait retarder d'autant la commande d'un industriel milanais, qui n'était pas moins ombrageux...

La meilleure solution, pour l'homme que j'étais à l'époque, consistait à ne rien faire. Je retrouvai Stefano en fin de journée, décidé à m'imbiber. Mais pour la première fois, je ne bus pas le premier verre que l'on m'apporta au Caffè Faraglia. Juste en face de moi, un calendrier était accroché au mur. Je fixai, tétanisé, la date du jour. 21 juin 1928.

– Eh, les gars, Gulliver fait une drôle de tête. Ça va, mon vieux ?

21 juin 1928. Je n'étais pas là par hasard. Tout m'avait amené à ce mur. À cette éphéméride de papier bon marché illustrée de caricatures salaces.

– T'as vu un fantôme ou quoi ?

– Oui.

Des années d'oubli cédèrent, emportées par un souvenir d'une violence de déluge. Mon désir de souillure, mon indifférence au succès, mon engourdissement dans l'alcool, la coco, les princesses serbes passèrent devant moi en un fleuve furieux. La suite se jouait maintenant. Si j'arrivais à temps.

Je bondis de mon siège et partis en courant. Une heure plus tard, je quittai Rome sans un regard en arrière.

Mikael, mon chauffeur, fonça vers le nord, sur des routes bosselées et blanches de poussière. L'Italie était nervurée de chemins et d'embranchements pas toujours logiques, de sentes n'allant nulle part, vestiges cahoteux d'une époque où l'on aimait se perdre. Les grandes artères autoroutières qui exalteraient la ligne droite, le bruit, la saleté, ouvraient à peine aux environs de Milan. Ce charme avait un prix : nous crevâmes trois fois, deux pneus et un radiateur. Seule l'ingéniosité de Mikael nous permit de repartir. J'appris pendant ce voyage qu'il avait occupé un poste important dans l'administration de Ménélik II, négus d'Éthiopie, et n'avait quitté le pays qu'à la suite d'une sombre affaire d'adultère, où sa tête avait été mise à prix par l'une des plus puissantes familles du royaume. Arrivé à Rome en 1913, il vivait depuis d'expédients. Il avait une culture encyclopédique. Je pris conscience, quelque part entre Lucques et Massa, du fait que j'étais moins intelligent et moins cultivé que mon chauffeur.

Le 24 juin 1928, nous quittâmes Savone, toujours en direction du nord. Le soir tombait, et ce fut au moment où apparut une borne indiquant « Pietra d'Alba, 10 kilomètres » que le deuxième pneu creva. Je crus mourir dix fois, l'heure tournait, mais nous repartîmes. Nous traversâmes Pietra d'Alba à tombeau ouvert. Mikael s'arrêta sur mes ordres au croisement, au bas de la pente qui descendait vers le plateau après le village. Il était presque 23 heures. Je me mis à courir.

À 23 h 05, je m'effondrai devant la cimetière, épuisé par le voyage, hors d'haleine. Dos au muret, tête renversée contre la pierre, j'aspirai un air frais et familier. La folie de mon entreprise m'apparut, mais j'avais toute ma vie

agi par instinct. La raison n'était donc pas le bon instrument de mesure. J'étais là où je devais être, c'était tout ce qui comptait.

Pour la première fois, elle fut en retard. Elle sortit du bois par son passage habituel dix minutes plus tard et se figea en m'apercevant. Elle venait de moins loin que moi, en apparence en tout cas, car son voyage n'avait pas été moins épique, moins éprouvant. Nous approchâmes doucement l'un de l'autre, au milieu de la petite esplanade que l'étreinte de la forêt formait naturellement devant le cimetière.

Huit longues années depuis notre dernière rencontre. Viola n'était plus une adolescente, mais une femme à part entière. Ses traits s'étaient affermis. J'aurais juré que son visage de seize ans avait atteint une forme de perfection, sans soupçonner les secrets que quelques coups de gouge de son créateur révéleraient encore. Viola était une leçon de sculpture, et je regrettai d'autant plus ces huit années loin d'elle. J'aurais voulu être témoin de ces changements, un par un, les analyser pour pouvoir les reproduire un jour.

Ses cheveux étaient plus longs que dans mon souvenir, aussi noirs mais aujourd'hui impeccablement coiffés, sa peau aussi mate. Une cicatrice pâle, au sommet de son front, disparaissait sous une mèche. Elle était grande, toujours très mince. Belle, oui, mais pas à la manière de la princesse serbe. Elle n'avait pas cette générosité de formes que Stefano et ses amis – et moi à une ou deux reprises, je l'admets – avaient cherché dans les lupanars de Rome. Il fallait fixer Viola, la regarder vraiment, pour comprendre. Ses yeux étaient un portail vers d'autres mondes, une connaissance confinant à la folie.

– Je ne savais pas si tu viendrais, dit-elle enfin.

– Je n'ai pas oublié. Tu m'as donné rendez-vous, le 24 juin 1918. Je reconnais que tu as raison. Tu voyages dans le temps.

– Oui. Mais j'ai cru que ça prendrait dix ans.

Elle me dévisagea, posa une main sur ma barbe de trois jours et ajouta :

– Ça a pris dix minutes. Et pendant ces dix minutes, tu es devenu un homme.

– Viola...

D'un doigt sur mes lèvres, elle me coupa.

– Tu restes ?

J'acquiesçai sans avoir besoin de réfléchir, son doigt parfumé sur ma bouche, un spectre d'oranger dans les narines.

– Nous avons tout le temps alors.

En silence, nous regagnâmes l'embranchement. Je désignai l'Alfa qui attendait dans le noir, Mikael endormi sur la banquette arrière, ses pieds dépassant par la fenêtre.

– Je te raccompagne ?

– Merci, je préfère marcher.

– Moi aussi.

Elle partit à droite, moi à gauche. Après quelques pas, je me retournai. Plus loin sur la route, Viola me souriait.

– Papa, papa, il y a un gnome endormi dans la grange !

Je fis connaissance avec Zozo, le fils d'Alinéa et d'Anna, quelques instants avant leur fille, Maria, accourue voir à quoi ressemblait un gnome.

– Ce n'est pas un gnome, les enfants. En fait, c'est un géant. Juste un petit géant.

Nous nous étreignîmes. Anna avait mon âge, vingt-quatre ans, Alinéa presque vingt-huit. Tous deux avaient un peu forci. Leurs enfants étaient adorables et épuisants, accrochés à moi comme deux crabes.

– Laissez votre oncle Mimo tranquille. Vous ne voyez pas que vous l'énervez ?

– C'est quoi un crabe, oncle Mimo ?

– Un crustacé.

– C'est quoi un crustacé, oncle Mimo ?

Je redoutais qu'Alinéa ne prenne mal mon retour, après avoir vécu longtemps à l'atelier sans moi. Mais Anna et lui s'étaient construit une maison derrière le bâtiment principal, en prévision de ce jour. Les affaires tournaient, ils avaient maintenant deux apprentis. Anna s'occupait de la gestion de l'ébénisterie à plein temps. L'ancien atelier de Zio était dans l'état où je l'avais laissé, rénové, entretenu et nettoyé régulièrement. Je n'avais qu'à y installer mes affaires.

– Il y a le téléphone ici ?

– Tu me prends pour qui ? Rockefeller ?

Je réveillai Mikael, promis aux enfants un tour en voiture pour me débarrasser d'eux, et demandai à être déposé chez les Orsini. Alinéa me rattrapa au moment où Mikael démarrait.

– Au fait, je ne sais pas si tu es au courant pour le père de Viola...

Deux semaines plus tôt, le marquis avait été trouvé nu sur la place du village. Il attendait, affirma-t-il, son fils Virgilio, qui lui avait parlé dans la nuit pour annoncer son retour. On avait reconduit le marquis chez lui, tenté de le raisonner, son fils était mort, mais lui avait insisté, *non, non, c'était bien lui, je sais encore reconnaître mon fils, il montait un squelette de cheval, il arrive, il arrive*. Puis il avait perdu connaissance. Un médecin était venu, un vrai, pas celui du village voisin. Attaque cérébrale, avait-il diagnostiqué. La marquise avait refusé d'envoyer son mari à l'hôpital, et il était soigné à domicile.

Silvio m'ouvrit, sourit en me reconnaissant, chose qui n'était jamais arrivée. Par habitude, j'avais sonné à la porte de service, mais il me fit traverser les jardins pour entrer par la porte principale. L'ours que j'avais sculpté pour Viola trônait toujours près du bassin. Je ne pus m'empêcher, en passant devant, de critiquer quelques-uns des choix du Mimo de seize ans. Le mouvement était bien là, mais exagéré. J'étais désormais capable de dire plus, avec beaucoup moins.

– Je vais prévenir Mme la marquise.

Mme la marquise apparut, à peine quelques rides en plus, ses cheveux toujours aussi noirs. Les Orsini n'étaient pas ingrats, ils savaient ce que leur

prestige me devait.

– Je vais chercher Viola. Vous vous rappelez ma fille, monsieur Vitaliani ? Vous lui aviez sculpté cet ours, dans le jardin.

Rien ne me convainquit davantage de ma réussite que cet instant, cette fraction de seconde où, dans les yeux d'une marquise, je passai du statut d'« horrible petite créature » susceptible de violer sa précieuse enfant à celui d'artiste digne des plus grands salons.

– Je me rappelle. Je serais ravi de la revoir. En attendant, puis-je utiliser votre téléphone ? Je dois appeler votre fils Francesco.

La marquise me conduisit dans le « salon téléphonique » et m'abandonna sous ses moulures. Tandis que j'attendais la connexion, je remarquai que les murs avaient été refaits. Il n'y avait plus ni fissures ni taches d'humidité. Le mastic, aux fenêtres, était blanc et souple. Une brassée de pivoines fraîchement coupées, dans un vase, languissaient déjà sous la lumière qui pénétrait à flots par les carreaux neufs.

Francesco commença la conversation furieux, que m'arrivait-il, j'avais disparu sans crier gare, personne ne savait où j'étais, il m'avait fait chercher dans tout Rome. Je lui annonçai mon projet de travailler depuis Pietra, et il se calma aussitôt. Il savait comme moi le profit qu'il pourrait tirer de mon éloignement des tentations romaines. Sentant le vent tourner en ma faveur, je lui demandai de me faire installer une ligne téléphonique et lui promis une productivité accrue. Il devrait également me faire livrer de nouveaux blocs de marbre – Carrare n'était pas très loin. Enfin, j'aurais besoin d'un apprenti, et de Jacopo. Je travaillerais entre les deux ateliers, ne me rendant à celui de Rome que lorsque ce serait nécessaire. Il se chargerait de faire patienter mon commanditaire sicilien, j'avais besoin de quelques mois pour livrer le quatrième ange. Si le client n'était pas content, je le rembourserais avec les intérêts, et vendrais son tombeau pour le double du prix à un autre.

– Mimo ? fit-il au moment où j'allais raccrocher.

– Oui ?

– Tu sais que mon père est mal en point.

– Je l'ai entendu dire. Désolé.

– Il va s’en tirer. Mais il sera... diminué. Stefano va devenir, de facto, le chef de la famille. C’est à lui que tu rends compte, à ce titre. Mais si tu avais la moindre question, le moindre... doute, c’est à moi que tu t’adresses, d’accord ?

– Entendu.

– Nous nous verrons bientôt à la villa. En attendant, sois assuré que Mgr Pacelli et moi-même travaillons pour toi.

– Et je travaille pour les Orsini.

– Non, Mimo, tu œuvres à la gloire du Très-Haut, dont nous sommes les humbles serviteurs.

– Mais un peu de sa gloire rejaillit sur ta famille, non ? ironisai-je, car le sérieux de Francesco avait le don de m’irriter.

Francesco soupira.

– Si c’est le cas, qui suis-je pour m’opposer à Sa volonté ?

Viola m’attendait dans le grand salon où, bien des années plus tôt, ses fiançailles avaient été annoncées.

– Viola, voici Monsieur Vitaliani. Tu te rappelles, ce jeune sculpteur qui a fait cet ours pour tes seize ans ?

– Je me rappelle, oui, répondit sa fille avec un sourire poli.

– Bien sûr, suis-je bête, il est très...

Elle faillit dire « reconnaissable ». Mais avec cette habileté qui avait fait d’une fille de hobereau sans envergure une marquise, elle acheva dans le même souffle :

– ... talentueux.

– J’ai envie d’air frais, maman. Je vais me promener dans le jardin. Vous pouvez m’accompagner si vous le souhaitez, Monsieur Vitaliani.

Onze ans après ma première rencontre avec Viola, je me montrai en public avec elle. Onze ans de clandestinité. Pour la première fois, le soleil brillait

sur notre amitié écharnée, titubante, une amitié noctambule enfin adoubee par le jour. Lorsque Viola reparut pour sortir, vêtue d'une cape légère, elle s'appuyait sur une canne, un bâton de bois surmonté d'un pommeau d'argent. Je fis semblant de ne pas la remarquer.

– Tu regardes ma canne, pas vrai ? demanda Viola dès que nous fûmes dans le jardin. Je la déteste. Je ne m'en sers qu'en cas de besoin. Quand il fait froid ou qu'il y a un peu d'humidité dans l'air, comme aujourd'hui, mes jambes me font mal...

Elle secoua la tête.

– Je suis tombée de haut.

Elle me précéda vers la poterne où j'étais entré pour la première fois dans le parc, quand nous étions venus réparer le toit de la villa. Une lumière rasante se mêlait à la brume, s'accrochait en filandres roses aux branches squelettiques d'orangers autrefois prospères. L'air tourbillonnait comme un chiot sur un champ de bataille, désarmé par le silence, entre des troncs noirs et dénudés de feuilles. Certains arbres donnaient encore, mais chaque pas me révélait de nouveaux signes d'abandon : les fossés n'étaient plus aussi soigneusement délimités et curés, les rangées désherbées. Près d'un tiers des arbres étaient morts. Sur les autres, les branches croissaient follement, n'ayant pas vu un sécateur depuis longtemps. J'en fis la remarque à Viola.

– Oh, les agrumes ne sont plus notre source de revenus principale.

– Mais vous faisiez les meilleures oranges que j'aie jamais goûtées...

Viola regarda autour d'elle, et haussa les épaules.

– Peut-être, mais il est difficile de trouver des ouvriers. Que veux-tu, les villes sont devenues trop attirantes. Et cette stupide querelle avec les Gambale interdit toute vision de long terme, toute possibilité d'investir. Un été sur deux, nous souffrons de la sécheresse. Il suffirait de se montrer raisonnables, de trouver un arrangement, mais...

De nouveau, elle haussa les épaules. C'était un geste que je ne lui connaissais pas, qui signifiait *je n'y peux rien*, et la Viola que je connaissais pouvait tout.

– D’où vient l’argent, alors ? J’ai remarqué qu’il y avait eu des travaux à la maison.

– De mon mari. Il a renfloué les caisses. Il est à la tête d’un important cabinet d’avocats, mais surtout, il a investi gros dans le cinéma. Il dit que c’est l’avenir. Il doit avoir raison, parce que ça lui rapporte. Ne lui manquait qu’une association avec la noblesse, une respectabilité que tout l’or du monde ne pouvait acheter. Maintenant que nous sommes mariés, c’est chose faite. Bref, tout le monde est content.

– Et toi, tu es contente ?

Haussement d’épaules.

– Bien sûr. Rinaldo est gentil.

Viola bifurqua sur une sente entre deux champs, malgré le terrain inégal, qui conduisait vers la forêt.

– Où est ton mari, en ce moment ?

– Aux États-Unis, pour ses affaires. Le reste du temps, il habite à Milan.

– Vous ne vivez pas ensemble ?

– Si, mais il voyage tellement que je suis mieux ici plutôt qu’à Milan. Il me rejoint souvent le week-end. Et puis nous essayons d’avoir un enfant, et ce n’est pas facile. Les médecins pensent que l’air de la campagne est préférable à celui de la ville, pour ma santé.

Nous marchâmes un instant en silence. Viola me jeta un regard en coin – je n’étais pas encore habitué à devoir lever à ce point la tête pour lui parler.

– Quoi ?

– Rien, mentis-je.

– Je te connais, Mimo. Et comme tu finiras par me dire ce que tu penses, parce que tu n’as jamais été homme à ne pas le faire, autant que tu le fasses tout de suite.

– Je ne sais pas. Ça ne te ressemble pas, tout ça.

– « Tout ça ? »

– Te marier, vouloir des enfants...

– Ah, mais Mussolini n’a-t-il pas dit que le rôle de la femme était la procréation et de s’occuper de sa

famille ?

– Je ne sais pas ce qu’a dit Mussolini et je m’en fous. Je ne fais pas de politique. Mais je ne suis plus l’idiot que tu as connu. D’abord, ta famille essaie de te marier avec ce gamin purulent qui, comme par hasard, est le rejeton d’une famille richissime. Tu sabotes leur projet, et quelques années plus tard te voilà mariée à un autre type plein aux as, et il n’y a plus une fissure dans la villa, plus une tache d’humidité...

– Je ne suis pas davantage celle que tu as connue. Tu sais où mes rêves m’ont menée ? Des mois d’hôpital, des dizaines de points de suture et presque autant de fractures. Il faut savoir grandir. Je te l’ai dit, Rinaldo est très gentil, il me traite bien. Il a promis qu’un jour il m’emmènerait aux États-Unis.

– Mais...

Viola s’arrêta tout net, au moment où nous atteignions la lisière de la forêt.

– Je n’ai pas besoin que tu critiques mes choix, Mimo. J’ai besoin que tu me soutiennes ou, à tout le moins, que tu fasses semblant.

Elle entra dans la forêt avec la même aisance qu’autrefois, mais ne s’y enfonça pas et s’en tint au chemin. Après quelques minutes, elle s’arrêta face à un bosquet de pins et se tourna vers moi.

– Voilà, c’est là.

– Quoi ?

– L’endroit où je me suis écrasée.

Au-dessus de nos têtes, le pin chatouillait les nuages. Trente mètres d’écorce brune et de vert impérial.

– Je dois la vie à cet arbre, murmura-t-elle en effleurant le tronc. Chaque branche que j’ai heurtée a amorti ma chute, et m’a laissé une marque. Le plus drôle, c’est que je ne me souviens de rien. Je suis sur le toit, puis j’ouvre les yeux à l’hôpital...

Tout en parlant, elle toucha plusieurs parties de son corps, inconsciemment je crois : son bras, ses jambes, son front. Je me rappelais la scène comme si elle s’était déroulée la veille. Le cri de rage et de défi entre les fleurs de poudre incandescente. La chute tourbillonnante. L’incertitude enfin des

mois suivants, et sa lettre me demandant de ne plus lui écrire. Elle lut tout cela sur mon visage.

– Quand je me suis réveillée, après des jours de coma, j’ai demandé à te voir. Tu es le premier nom que j’ai prononcé. Heureusement, il n’y avait que Francesco à mon chevet, ce jour-là. Personne d’autre ne sait qu’Alinéa et toi m’avez aidée, pour l’aile volante, et que nous étions amis.

– Francesco est au courant ? J’ai toujours fait mine de ne pas te connaître, et il a eu l’air d’y croire.

– Personne ne sait à quel jeu joue Francesco, répondit Viola avec un léger sourire. Je doute qu’il le sache lui-même. Tu n’as qu’à ne pas lui dire que tu sais qu’il sait, et tu reprends l’avantage.

– C’est toi qui devrais faire de la politique... Pourquoi tu m’as amené ici ?

– Parce que j’ai fait de mauvais choix. Le premier, c’était de t’entraîner dans cette idée folle de voler.

– Elle n’était pas folle ! D’Annunzio lui-même...

– Je sais, je sais, coupa-t-elle avec irritation. Mais je ne suis pas D’Annunzio, je suis Viola Orsini. Le fait est que j’ai réfléchi, à l’hôpital. J’étais sous morphine, et peut-être que je n’avais pas toute ma tête, mais je me suis convaincue que je t’avais déçu. Je t’avais promis de voler, j’avais échoué. J’étais ton héroïne et j’avais peur que tu... je ne sais pas, que tu m’aimes moins, ou différemment. C’est pour ça que je t’ai demandé de ne plus m’écrire. Je ne voulais pas de ta pitié. Je ne voulais pas que tu me voies brisée, les jambes dans du métal et la mâchoire rafistolée. Pour la même raison, j’ai décidé de ne pas vous rejoindre pour dîner quand tu es revenu deux ans plus tard. J’ai paniqué. Puis je me suis raisonnée, j’ai mis la lumière rouge à ma fenêtre, et là, c’est toi qui es parti.

Je regardai autour de moi, la gorge serrée, puis en l’air, et fit mine de me recoiffer pour me passer une manche sur les yeux. Une technique de cour de récréation qui avait fait ses preuves.

– Tu vois toujours ton ourse ?

– Bianca ? Pas depuis cinq ans. Je me rends de temps en temps à sa tanière, mais elle est déserte. Elle vit sa vie, et c’est bien comme ça.

J'acquiesçai, m'éclaircis la gorge.

– Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

– Et toi, qu'est-ce que tu voulais en revenant au cimetière, dix ans plus tard ? Pas seulement voir si je voyageais dans le temps.

– J'aimerais que tout redevienne comme avant.

– Nous ne sommes plus comme avant. Tu es un artiste respecté, je suis une femme mariée. Mais nous pouvons voyager côte à côte. Sans héroïsme, cette fois.

– Qui veut d'une vie sans héroïsme ?

– Tous les héros, en général.

Elle me tendit la main.

– Marché conclu ?

– Je ne suis pas sûr des termes du marché...

– On les inventera en route.

Je pris sa main en riant, sa main plus fine encore qu'autrefois, et fis attention de ne pas la serrer trop fort. Mes mains à moi avaient doublé de volume.

– Tu m'as manqué, Viola.

– Toi aussi.

Nous regagnâmes la maison en silence. La brume s'effilochait sur un paysage brun, vert et orange, tissé de ce rose propre à Pietra d'Alba. Au seuil de la villa Orsini, Viola se retourna.

– Au fait, quand je t'ai envoyé cette lettre pour te demander de ne plus m'écrire...

– Oui ?

– Rien ne t'obligeait à obéir.

Elle referma doucement la porte. Le vent se leva, emportant les derniers lambeaux de brume. Mais quel vent ? Le sirocco ? Le ponant, le mistral, le grec ? Ou peut-être un autre que je ne connaissais pas parce qu'elle ne m'en avait rien dit ? J'avais cru, en retrouvant Viola, que tout serait plus simple. Mais qu'y a-t-il de simple dans un monde où le vent a mille noms ?

J'ai vingt-quatre ans. Je ne suis pas riche, ce qui n'est qu'une façon de dire à quel point je le serai plus tard, car en comparaison du gamin arrivé là douze ans plus tôt je suis un maharaja. J'ai une voiture, des salariés, de quoi vivre pendant quatre ou cinq ans si tout s'arrêtait. J'entre chez les Orsini par la grande porte. 1929 s'annonce, puis une nouvelle décennie qui, je le crois, sera la plus calme de celles que j'ai vécues. Une décennie dorée par le progrès, la paix entre les nations et, plus impressionnant encore, entre Viola et moi.

Laissez-moi rire.

– *Padre ! Padre !* Il s’est mis à rire.

Padre Vincenzo, à l’irruption du novice dans son bureau, redresse la tête des dossiers qu’il étudie depuis le matin. C’est toujours comme ça, chaque fois qu’il ouvre l’armoire. Il se retrouve pris dans le même mystère, dissèque les documents et les scrute avec la passion d’un théologien des premiers temps, d’un rabbin dans une yeshiva découvrant que chaque mot peut vouloir dire une chose et son contraire, mais qu’il n’existe qu’une vérité, qu’une combinaison correcte à découvrir pour, soudain, tout comprendre.

Le novice s’arrête, hors d’haleine, devant son bureau. Finalement, ces escaliers sont durs pour tout le monde, songe le *padre*.

– Qui s’est mis à rire ?

– Le frère Vitaliani.

Bien que Vitaliani n’ait jamais prononcé de vœux, tout le monde l’appelle « frère », et Vincenzo laisse couler.

– Il a ri ?

– Oui, comme si quelqu’un venait de dire quelque chose de drôle.

– Il a repris connaissance ?

– Non. Selon le médecin, ses signes vitaux se dégradent.

Padre Vincenzo congédie le novice d’un geste et referme la fenêtre, qu’il a imprudemment laissée ouverte malgré le froid. D’un coffre – tous les moines ont le même, où sont rangés leurs effets personnels – il tire une couverture de laine à gros carreaux et s’y emmitoufle. Puis il ouvre le dossier qui, parmi tous ceux de l’armoire, est le plus intrigant, forcément.

Témoignages.

Son feu brûlait moins vif, et ses os craquaient lorsqu'il montait en chaire. Il avait perdu le peu de cheveux qu'il lui restait. Seul un fer à cheval de poils rêches et grisonnants lui épargnait la calvitie totale. Mais il intimidait encore, à cinquante ans passés, par sa voix docte, et surprenait toujours par cet étrange sens de l'humour qui l'avait poussé, bien des années auparavant, à se prendre d'affection pour un va-nu-pieds de taille inhabituelle. La joie sincère de dom Anselmo, lorsqu'il me vit remonter la nef de San Pietro delle Lacrime, me fit chaud au cœur. Il m'étreignit avant de me dévisager sans un mot, se contentant de hocher la tête avec satisfaction.

Installés dans le cloître sous un ciel bleu Pietra – ce bleu-là, aucun Technicolor ni marchand de couleurs ne le breveta jamais, et il n'existe plus –, nous parlâmes longuement. Dom Anselmo se plaignit de l'assèchement des finances de la paroisse. Après dix ans de paix, ses ouailles pensaient moins à la mort, donc donnaient moins. Et le Vatican était loin. Il me demanda de glisser un mot à Francesco, qui n'avait même plus le temps de lui rendre visite quand il rentrait voir ses parents. Quelques ornements et éléments d'architecture avaient un besoin urgent d'être remplacés. Je lui promis de m'en occuper, à titre gracieux, dès que mes apprentis m'auraient rejoint.

Sur le chemin du retour, une vive émotion s'empara de moi. J'étais arrivé douze ans auparavant par un jour semblable. Un souffle d'air friselait les champs laissés en jachère. Le même horizon rose et séraphique me cueillit à la sortie du village. Mais j'avais vécu dix vies.

Un cri se fit entendre dans mon dos, suivi d'un dérapage. Je n'eus pas le temps de me retourner qu'un vélo me dépassa, sans passager, et alla s'échouer sur un talus. Puis on m'étreignit, on me souleva du sol plusieurs fois. Emmanuele hurlait de joie. Il me pinça les joues, m'embrassa le front. Il portait un uniforme de parade de carabinier et une casquette des Poste Italiane. Son charabia était toujours aussi inintelligible, mais ses gesticulations éloquentes : il était désormais le facteur de Pietra d'Alba.

Un mois plus tard, l'électricité arriva au village. À la villa Orsini, plus exactement, mais peu importait, c'était à croire que les électrons rejaillissaient sur tout Pietra et que chacun en avait sa part. L'électricité consistait pour le moment en un lampadaire unique planté au beau milieu du parc, que l'on alluma solennellement à 16 h 22, le 20 janvier 1929, à l'heure exacte où le soleil disparut derrière l'horizon. Tout le village avait été convié pour l'événement. À l'excitation initiale succéda une certaine perplexité, car, le lampadaire enfin allumé, on se demanda à quoi pouvait bien servir l'électricité, vu qu'une lampe à huile faisait la même chose. Le marquis réapparut en public pour la première fois, poussé par un domestique dans un fauteuil roulant à dos d'osier. La moitié droite de son visage et de son corps était paralysée. Il fit un discours pâteux, à l'issue duquel Emmanuele se tourna vers nous et débita un verdict qu'Alinéa traduisit :

– On ne comprend rien à ce qu'il raconte.

Un dîner fut donné le soir même à la villa. J'y fus naturellement convié, comme il seyait au sculpteur des Orsini, au symbole de leur rayonnement, de leur dévotion et de leur générosité. Depuis quelques jours, mes affaires tournaient de nouveau à plein régime, entre mon atelier de Rome et celui de Pietra, où Jacopo et un jeune apprenti m'avaient rejoint. Ils logeaient au village, dans une maison restée vide depuis le départ de son propriétaire pour une grande ville ou une autre. J'avais revu Viola à plusieurs reprises, souvent pour de longues promenades dans les champs. Nous échangeons moins qu'autrefois. Elle semblait marquée par la pâleur de l'hiver, comme les vergers environnants, et seule l'odeur de néroli qui s'attachait à elle, à

ses cheveux, me rappelait la fille sauvage de mon enfance. Elle lisait toujours autant, mais n'en parlait plus. Je lâchai parfois une énormité, intentionnellement, « il paraît qu'ils ont la tête en bas dans l'hémisphère Sud », qui ranimait un soleil pur et rageur dans ses yeux et me valait une leçon d'histoire, de physique, un voyage de Copernic à Einstein en passant par Newton. Puis elle s'arrêtait net et m'adressait un regard reconnaissant, soulagée par l'exutoire que je venais d'offrir au trop-plein de savoir qui l'empoisonnait.

Le dîner fut pour moi l'occasion de revoir son mari, l'*avvocato* Rinaldo Campana. Il venait de rentrer des États-Unis et nous détailla ses rencontres avec ce mélange de charme et de suffisance dont je me souvenais, à ceci près que le charme commençait à lui faire défaut. Il s'était empâté, et s'animait quand il parlait d'argent. Les noms tombaient de ses lèvres avec la même nonchalance, « Charlie a dit ceci, Charlie a dit cela », puis lorsqu'on lui demandait qui était Charlie, il prenait un air surpris et répondait : « Chaplin, bien sûr. » Deux autres invités assistaient au dîner, tous deux en chemise noire, ainsi que Stefano et Francesco, revenus de Rome pour l'occasion. En tête de table, le marquis s'efforçait de manger dignement, et nous, de ne pas remarquer la nourriture qui tombait sur lui, souillait cet homme qui pendait autrefois ses rivaux à des orangers.

Tous les invités étaient en couple, à l'exception évidente de Francesco. Les femmes étaient élégantes, apprêtées, et je surpris plusieurs regards furtifs de Viola dans leur direction, suivis d'un ajustement de sa posture. L'un des hommes en chemise noire – il s'appelait Luigi Freddi – s'enthousiasma d'abord pour les projets de Campana. Il suggéra que l'Italie pourrait s'inspirer du cinéma américain, utiliser ses méthodes commerciales pour glorifier l'homme nouveau, fasciste, sans les excès de la propagande soviétique. À sa manière tordue, il semblait réellement aimer le cinéma, et évoqua plusieurs scènes de films que je n'avais jamais vus. Campana l'écouta d'une oreille distraite, affirmant qu'il était ouvert à tous les projets tant qu'ils lui rapportaient de l'argent. « Parce que ce n'est pas le fascisme qui a payé la ligne électrique », insinua-t-il, remarque qui lui valut un

regard courroucé de Stefano et de Freddi. Bien vite, ce dernier repartit dans ses rêves éveillés d'une ville italienne dédiée au cinéma.

J'écoutais sans participer, sans doute influencé par ma longue fréquentation de Francesco, qui faisait de même de l'autre côté de la table et m'adressait parfois un sourire complice, s'essuyant délicatement les lèvres d'un coin de serviette après avoir bu une minuscule gorgée de vin. Stefano descendait toujours comme trois, et remplissait mon verre en même temps. Viola m'étudia avec surprise en me voyant boire, puis me gratifia de l'un de ses imperceptibles haussements d'épaules. Quand Luigi Freddi parlait, en revanche, mêlant art et politique comme je ne l'avais jamais entendu faire, elle frissonnait, semblait toujours sur le point de dire quelque chose. Il dut le remarquer, car il se tourna vers elle, peu après le dessert, et demanda :

– Et vous, madame, que pensez-vous de tout cela ?

Campana posa une main sur celle de Viola.

– Où sont vos manières, mon cher Luigi ? Nos épouses ne s'intéressent pas à la politique. Pourquoi les ennuyer avec nos discussions ?

– C'est vrai, ça, intervint Stefano. Passons au salon pour un dernier verre, ou plusieurs, et quelques cigares que j'ai reçus en cadeau et qui, me dit-on, ont été roulés pour le Duce lui-même ! Ces dames pourront discuter ensemble de choses qui les intéressent.

Les hommes se dirigèrent vers la porte menant au salon voisin. Francesco annonça qu'il allait se coucher.

– Tu viens, Gulliver ? lança Stefano.

Avant de rejoindre les autres, j'adressai un dernier regard à Viola, qui me sourit d'un air affable. Un domestique referma derrière nous au moment où l'épouse de Freddi, une rousse maigrichonne, se penchait vers Viola pour demander :

– Le taffetas de votre robe est exquis. Où l'avez-vous trouvée ?

Dans le salon, Stefano déboutonna le col de sa chemise, puis son pantalon avec un soupir d'aise. Il s'affala dans un siège, imité par Freddi, qui avait moins bu, et l'autre squadrisme, qui n'ouvrait la bouche que pour être d'accord avec qui avait parlé en dernier. Campana s'adossa au meuble de

marqueterie où diverses liqueurs patientaient et tira, songeur, sur le cigare qu'un domestique lui avait allumé.

Après avoir avalé la moitié d'un verre de whisky, Stefano promena son regard narquois sur la petite assemblée.

– Bon, franchement, toutes ces histoires de cinéma, c'est surtout pour pouvoir palper un peu de chair fraîche, non ?

Luigi Freddi fronça un sourcil réprobateur, Campana eut un sourire en coin.

– Ne crois pas ça. J'ai bien connu Rodolfo avant sa mort et...

– Rodolfo ? l'interrompit Stefano.

– Ah oui, pardon. Rudolph, puisqu'il se faisait appeler comme ça. C'est vrai que Rudolph Valentino, c'était quand même plus viril que Rodolfo di Valentina. Bref, quand Rudolph s'est marié pour la première fois, sa jeune épouse l'a enfermé hors de leur chambre d'hôtel pendant leur nuit de noces. Il s'avère qu'elle n'aimait que les femmes.

– Moi, je lui aurais fait aimer les hommes.

– J'en doute, ironisa Campana.

Stefano fronça aussitôt les sourcils et renversa ce qui restait de son verre en se redressant.

– Ça veut dire quoi, au juste ?

– Rien. Juste que si Valentino n'y est pas arrivé...

– C'est toi qui parles ? Toi qui es même pas foutu d'engrosser ma sœur ?

– Messieurs... intervint Freddi, me jetant un regard inquiet.

J'avais vu Stefano s'emporter pour moins que ça des dizaines de fois. Mais je laissai faire, pour la simple raison que Campana m'agaçait, et que j'avais moi-même bien bu. L'avocat, de plus, était de taille à se défendre.

– J'engrosserais ta sœur, comme tu dis, si elle y mettait un peu plus d'entrain.

– Vous devriez parler de Viola avec plus de respect. Tous les deux.

Stefano et Campana se tournèrent vers moi, surpris par mon intervention.

– Oh, fit l'avocat. Elle a un chevalier servant.

Il me balaya de ce regard que je connaissais bien, cet aller-retour qui n'avait pas une grande distance à parcourir de ma tête à mes pieds.

– Tu as des vues sur elle, petit homme ? renchérit-il.

– Appelle-moi encore une fois petit homme, juste pour voir.

Sans crier gare, Stefano s'esclaffa, et secoua son verre vide.

– Ah, les femmes ! Que des ennuis ! On ne va pas se disputer pour une paire de seins, surtout ceux de ma sœur !

– En effet, il n'y a pas de quoi se disputer, fit Campana, narquois.

Freddi me vit crisper la main sur mon verre. C'était un homme intelligent, il devina tous les possibles qui s'offraient à moi, celui où je jetai le verre à la figure de Campana, puis d'autres ramifications, à l'infini, celle où le verre lui tailladait la joue, celle où je le ratais et me jetais sur lui pour finir le travail, et puis... Sa main se posa sur mon bras, son regard m'immobilisa dans mon fauteuil. Un domestique fit un nouveau service, pendant que Stefano tisonnait le feu. Visiblement soulagé, Freddi me sourit.

– On dit que vous êtes un sculpteur de grand talent, monsieur Vitaliani.

– On le dit, maugréai-je.

– Le régime a besoin de gens comme vous. Le peuple n'a pas d'imagination. Il faut lui donner à *voir*. Lui permettre de contempler, de toucher l'homme nouveau. Nous avons un projet avec le grand Marconi, le génial inventeur de la télégraphie sans fil, dont je ne peux encore rien dire, et je pense que vous pourriez, vous aussi, contribuer au rayonnement du pays. Ça vous intéresserait de travailler pour nous ? Le Duce sait se montrer généreux avec ses scientifiques et ses artistes.

Peut-être parce que j'étais ivre, ou parce que j'aimais l'argent, peut-être parce que Freddi était un visionnaire, à sa façon, peut-être parce qu'il n'avait pas l'air d'aimer Campana et que je ne l'aimais pas non plus, ou peut-être pour aucune de ces raisons, je répondis :

– Pourquoi pas ?

Le lendemain, Viola débarqua juste après le déjeuner. Elle déboula dans l'atelier, où Alinéa et moi partagions une tasse de café avant de nous remettre au travail.

– Je veux voir Mimo. Seule.

Alinéa posa calmement sa tasse et s'éloigna. Dans le dos de Viola, il m'adressa un regard moqueur, mimant une lame glissant sur sa gorge, avant de disparaître.

– Qu'est-ce que j'ai fait, maintenant ?

– Tu sais donc que tu as fait quelque chose ? ironisa-t-elle.

– Si c'est au sujet de ma dispute avec ton mari hier soir, je l'ai trouvé grossier. Et pas seulement grossier : vulgaire.

– J'ai cru comprendre que tu avais beaucoup bu, toi aussi, et que tu n'étais pas exactement un modèle. Je ne pensais d'ailleurs pas que tu boirais un jour. Avec ton oncle...

– Tu es venue me faire la morale ?

Viola ouvrit la bouche, la referma, soupira. Ses épaules s'affaissèrent un peu.

– Regarde-nous. Tu es rentré depuis un mois et nous nous disputons déjà.

– Ton mari m'a manqué de respect. Et à toi aussi.

– Mimo. J'ai besoin de toi. Mais pas pour me défendre, compris ?

Face à mon air buté, une expression angoissée traversa son visage. La Viola de douze ans, de seize ans, se tint soudain devant moi, cet être que tout marquait, affolait, enthousiasmait.

– Ne me force pas à choisir entre mon mari et toi.

– C'est bon, ne t'inquiète pas.

– Tu viendras lui présenter tes excuses, alors ?

– *Mes excuses* ? Plutôt mourir.

En fin de journée, je me rendis à la villa Orsini et offris mes excuses à Rinaldo Campana, avec un manque abject de sincérité. Il les accepta avec une hypocrisie non moins extraordinaire et nous nous séparâmes sur une poignée de main, nous détestant plus que jamais.

Luigi Freddi tint sa promesse. En mai 1929, profitant d'un séjour que j'effectuais à mon atelier romain, il m'y rendit visite en compagnie de Stefano. Le régime entamait la construction d'un édifice spectaculaire à Palerme, un symbole de ses ambitions, de l'homme nouveau dont tout le monde me bassinait à longueur de journée et dont je ne sus jamais ce qu'il avait de nouveau, vu qu'il buvait, pissait, assassinait et mentait autant que l'ancien. Le Palazzo delle Poste, un bâtiment de béton et de marbre sicilien entouré d'une colonnade de trente mètres de haut, avait été confié à l'architecte Mazzoni, ses fresques intérieures à Benedetta Cappa, qui n'était autre que l'épouse de Marinetti, l'inventeur du futurisme. Et le futurisme, c'était Viola. Freddi me proposa la création d'un faisceau de licteur de cinq mètres, destiné à être exposé sur le côté du bâtiment, et cinquante mille lires, de quoi vivre confortablement pendant un an. Je n'avais pas travaillé six années à Rome en vain, et répondis :

– Ça ne m'intéresse pas.

Derrière Freddi, Stefano se décomposa.

– Mais... mais d'autres sculpteurs tueraient pour un tel privilège !

– Parfait, j'aurais été ennuyé de vous mettre dans l'embarras. Adressez-vous à eux. Il y a plein de bons sculpteurs dans ce pays. Ou, en tout cas, compétents.

– Je ne comprends pas. Quand nous avons dîné, vous avez dit que vous seriez intéressé...

– Parce que je pensais que votre gouvernement avait de l'ambition. Pourquoi un seul faisceau ? Il en faut trois, comme la Trinité, puisqu'il me semble que votre régime souhaite rivaliser avec ce qui se fait de mieux en

matière d'autorité. Chacun de ces faisceaux devrait faire vingt mètres, pas cinq, sans quoi votre symbole aura l'air ridicule à côté du bâtiment. Quant au coût, je ne sais pas si vous pourriez vous le permettre. Cent cinquante mille lires, marbre et frais non compris.

Freddi me dévisagea bouche bée, mais je crus lire une lueur admirative dans son regard. Il ne pouvait pas décider seul, devait téléphoner. Il monta dans mon bureau, pendant que Stefano brandissait son poing sous mon nez.

– Tu es cinglé ? Si tu fais foirer ça, Gulliver, je te tue.

Il l'aurait fait volontiers, sans hésiter, telle était la nature de notre amitié. Elle tenait sur du vide, prête à se déliter pour un rien, mais elle avait cette brillance des éphémères, leur légèreté aussi. Stefano était un porc. Lui me considérait comme un dégénéré, une anomalie. Nous avions l'un pour l'autre le respect mutuel des raclures.

Freddi reparut enfin, posa sur moi un regard grave, puis se mit à rire et me secoua la main avec un enthousiasme enfantin.

Francesco n'accueillit pas la nouvelle de cette commande avec l'enthousiasme que j'attendais. Quel meilleur moyen, lui demandais-je, d'accroître le prestige des Orsini ? Mains jointes sous le menton, avec cette componction qui, grâce aux quelques cheveux gris qui parsemaient ses tempes encore jeunes, paraissait moins comique, il m'expliqua que les relations entre le Saint-Siège et le régime étaient délicates. L'un avait besoin de l'autre, mais nécessité ne signifiait pas amour. Mgr Pacelli venait tout juste d'être nommé cardinal, un pas énorme pour un homme que l'on voyait déjà accéder aux plus hautes marches. Mes choix seraient scrutés, analysés comme une expression des allégeances de la famille Orsini. Et la famille Orsini, me rappela-t-il, n'avait d'allégeance qu'envers Dieu.

Je rentrai à Pietra d'Alba et mis en place le mode de fonctionnement qui serait le mien pour les années à venir : trois ou quatre voyages à Rome par

an, et autant de visites de chantiers. L'essentiel de mon travail se ferait depuis mon atelier de Pietra, aux côtés d'Alinéa, Anna et, bien sûr, de Viola. Mikael, devenu mon bras droit, s'occupait discrètement, pour ne pas dire secrètement, de la gestion des deux ateliers. Il était plus facile, dans ces années-là, de s'imposer lorsque l'on mesurait un mètre quarante que lorsque l'on avait la peau sombre.

Je fis venir trois blocs de pierre de Billiemi, un marbre gris des environs de Palerme, et passai quatre mois à sculpter les trois faisceaux en détail, mais en modèle réduit d'un mètre chacun. J'envoyai ensuite ces maquettes à Rome, ainsi que les instructions sur les coupes à effectuer pour créer les faisceaux de vingt mètres, qui seraient ensuite dégrossis par mes apprentis. Jacopo, pendant ce temps, avait la charge de toutes les commandes qui nous parvenaient par Francesco. Ces dernières m'avaient autrefois paru lucratives, mais mes faisceaux, dont les ébauches avaient enchanté Luigi Freddi, annonçaient une ère de prospérité inouïe. Prospérité d'autant plus insolente que les journaux ne parlèrent à partir d'octobre que d'une crise financière dévastatrice, qui ne parut pourtant pas atteindre la maisonnée Orsini, et pas davantage mes commanditaires séculiers ou religieux. Je savais, pour l'avoir vécu, que les crises n'appauvrissent que les pauvres.

Je voyais Viola régulièrement, à l'occasion de longues promenades dans les vergers. Elle disparut quelques mois en 1930, pour un long traitement milanais destiné à stimuler sa fertilité. Elle en revint les yeux cernés, avec dix kilos de plus, malhabilement répartis sur son corps longiligne. Fin 1930, elle était redevenue plus mince que jamais, ses grands yeux soulignés d'un violet las qui infusait ses pupilles et la faisait ressembler à ma mère.

Viola ne paraissait pas plus excitée que Francesco par mes faisceaux, ou ma collaboration avec Luigi Freddi. Elle réprouvait la politique du régime, qu'elle connaissait en détail. Le *Corriere* n'arrivait plus à Pietra depuis l'attaque du marquis, incapable de lire, et je dus m'y abonner pour le lui fournir discrètement. Je desservais ce faisant ma cause, chaque jour lui apportant une nouvelle raison de fulminer, mais je dois avouer que j'appréciais de voir son œil s'enflammer, sa bouche se pincer, tous ces

frémissements outrés ou impatients d'autrefois, quand l'ébullition était son état permanent. J'encaissais donc ses regards méprisants toutes les fois que j'évoquais mon projet de Palerme. De temps en temps, une dispute éclatait.

– Tant que tu ne travailles plus pour ces salauds après Palerme...

– Ce ne sont pas tous des salauds, loin de là. Le gouvernement fait des choses très bien.

– Oui, comme assassiner ceux qui s'opposent à lui.

– Si c'est de Matteoti que tu parles, c'est une vieille histoire, rien n'a été prouvé. Et tu étais bien contente qu'ils vous sauvent la mise lors de la révolte de 1919, si je ne m'abuse ?

Nous ne nous voyions plus pendant quelques semaines. Puis l'un allait traîner chez l'autre, elle à l'atelier, moi à la villa, sous un prétexte plus ou moins crédible, et nous reprenions comme avant. Tous les deux mois, un dîner avait lieu chez les Orsini, où se mesurait la progression sociale de la famille. Des membres du gouvernement de plus en plus influents y figuraient. Francesco y assistait mais parlait peu. Certains soirs, la table se chargeait de pourpre et l'on glorifiait Dieu à qui mieux mieux, sans oublier de discuter d'affaires plus triviales mais non moins importantes. Rinaldo Campana faisait parfois une apparition, assis le plus loin possible de moi. Viola voyait à peine son mari, souvent occupé par ses voyages aux États-Unis, où, malgré toutes ses promesses, il ne l'avait toujours pas emmenée. Sitôt le café servi, ils se retiraient, sous l'œil goguenard de Stefano, éprouver la fertilité de ma meilleure amie, et j'avais envie de vomir.

Fin 1929, le régime avait créé l'Académie royale d'Italie, dont elle confia la direction en 1930 à Guglielmo Marconi. Marconi déclara : « Je revendique l'honneur d'avoir été le premier fasciste en radiotélégraphie, le premier à reconnaître l'utilité de réunir en faisceau les rayons électriques, comme Mussolini a reconnu le premier dans le domaine politique la nécessité de réunir en faisceau les énergies saines du pays pour la grandeur de l'Italie. » Si je me rappelle encore cette phrase, c'est que je l'appris par cœur pour la servir à Viola, perfidement, au cours d'une de nos disputes. Elle qui adorait la science, le progrès, la vitesse, ne pouvait désavouer

Marconi. Et si le fascisme était assez bon pour Marconi, il l'était pour moi, d'autant que Luigi Freddi me souffla que mon nom avait été mentionné comme candidat potentiel, qu'à vingt-six ans j'étais encore trop jeune mais qu'un jour, si je jouais bien mes cartes, on m'inviterait à rejoindre l'Académie royale. Moi, qui étais si petit.

Viola, avec ses précautions oratoires habituelles, expliqua que j'étais un imbécile, Marconi, un crétin, et qu'à nous deux nous faisons baisser l'intelligence collective de la nation. Mussolini n'avait créé l'Académie royale que pour concurrencer l'Académie des Lynx, une institution fondée trois siècles plus tôt que même lui n'osait pas dissoudre et qui réunissait les esprits les plus brillants du monde, dont un certain Einstein. Les Lynx, intelligents, n'étaient pas fascistes pour un sou. Je me fâchai tout rouge et évitai Viola pendant trois mois. Puis survint l'inondation de Palerme qui, le 21 février 1931, noya le chantier du Palazzo delle Poste. Elle faillit provoquer l'effondrement du premier faisceau, que nous avions terminé et acheminé, et commencions à dresser. Une grue bascula peu après, un jour de grand vent. Elle tomba sur un immeuble voisin, ravivant ma fibre superstitieuse. Je vis Viola déchirée entre le fait d'utiliser cette arme facile, la malédiction, et son mépris pour toute forme de croyance irrationnelle. Entre ces deux extrêmes, son cerveau se grippa, et elle n'évoqua plus jamais ce chantier-là jusqu'à son inauguration en 1934.

Il y eut bien sûr d'autres femmes, puisqu'on me posa souvent la question, comme si c'était important. Je les voyais lors de mes voyages, à Rome, à Palerme, mais rien dans ces étreintes lasses ne mérite d'être évoqué. Mon travail occupait la majeure partie de mon temps, Viola le reste.

Sans nos disputes, je ne l'aurais peut-être pas vue changer. J'aurais accepté l'usure, insidieuse, eu l'impression qu'elle avait toujours été ainsi, comme dom Anselmo était chauve, ou Anna gironde. Nos séparations me

permirent de remarquer, quand je la revoyais, qu'elle paraissait de plus en plus absente. Elle me faisait souvent répéter une question, tressaillant comme si elle s'éveillait d'un long sommeil. D'autres traitements suivirent celui de Milan, firent varier son poids et ses cernes, mais elle retrouvait toujours cette silhouette acérée de jeune branche, juste un peu plus usée. Campana venait de plus en plus fréquemment passer les fins de semaine avec sa sœur, une Milanaise aux hanches larges accompagnée de trois garçons, de deux à six ans. Son but avoué – avoué en tout cas quand nous nous retirions pour fumer un cigare – était d'inspirer son épouse, de lui mettre sous les yeux ce modèle de parfait bonheur pour stimuler enfin son « ventre triste », comme il le formula un soir, où seule la présence de Francesco évita une nouvelle dispute. Le ventre de Viola ne se dérida pas et resta désespérément plat, malgré les assauts mensuels, de moins en moins enthousiastes, de son mari. Elle m'annonça un beau jour, un peu avant le milieu de la décennie, qu'ils renonçaient à avoir un enfant. Selon certains médecins, sa chute l'avait sans doute irrémédiablement endommagée. À dater de ce jour, Campana devint plus désagréable encore, ou me le parut. Sa sœur continua de séjourner à la villa Orsini, trois ou quatre fois par an. Il s'agissait dorénavant de faire comprendre à Viola ce qu'elle avait manqué. Stratégie douteuse tant les trois gamins étaient insupportables, gâtés et stupides.

Mes faisceaux me valurent un nouvel afflux de commandes gouvernementales quand je les livrai. Les faisceaux antiques, portés par les licteurs qui protégeaient les juges, consistaient en une hache entourée de verges de bois, symboles de l'autorité des porteurs et des deux types de punition, l'une cuisante, l'autre mortelle, qu'ils pouvaient infliger. Je n'avais gardé, pour les miens, que leur forme, telle qu'on aurait pu la distinguer à contre-jour, ou en étudiant leur ombre. Il n'y avait plus de dissociation entre la hache et les baguettes, juste une forme monumentale, symbole d'un pouvoir puissant mais calme, dont la colère serait imprévisible. Ce fut ma seule œuvre résolument moderne, si tant est que le mot veuille dire quelque chose. Les faisceaux furent érigés sur la droite du

bâtiment. On les admira, on applaudit, me félicita, et s'ils ne sont plus là aujourd'hui, à l'heure où je quitte ce monde, c'est entièrement par ma faute. Je les créai et les fis disparaître, encore que par mégarde, quelques années après.

À mon retour de Palerme, les Orsini organisèrent un dîner *en mon honneur*. La vengeance du gamin fouetté, cul nul, quinze ans plus tôt, était complète. Francesco assistait dorénavant à tous les repas importants, y compris ceux où étaient invités les dignitaires du régime. Pie XI s'était en effet réconcilié avec le Duce, lequel avait fini par reconnaître la souveraineté du pape sur le Vatican et le catholicisme comme religion d'État. En guise de cadeau, Marconi avait offert à Pie XI la première transmission radiophonique d'un pape, dont la voix avait été entendue dans le monde entier. Je me rendis au dîner dans mon plus beau costume, une montre de chez Cartier au poignet. Je portais ce qu'il y avait de mieux, et qui venait invariablement de France, à mon grand désespoir, puisque l'Italie de ces années-là n'avait que faire de la mode. Cartier m'avait aussi valu l'une de mes rares disputes avec Alinéa, à qui j'avais offert une montre dont le luxe l'avait embarrassé. Il me l'avait rendue, affirmant qu'il ne saurait quoi en faire, d'autant que le temps du bois, celui qui l'intéressait le plus, ne se mesurait pas avec un tel outil. Je l'avais traité de péquenaud.

Campana assistait au repas, séparé de la table par un ventre qui débordait de sa ceinture. Son visage s'affaissait en une débâcle de chair veule, en contraste avec l'éclat de son regard de loup, toujours aux abois, et ses costumes de luxe. Il passa la soirée à se vanter de ses derniers succès, annonça qu'il avait découvert une gamine qui serait bientôt la Shirley Temple italienne, Miranda Bonansea, et qu'on n'avait encore rien vu en matière de cinéma. Il ne pratiquait quasiment plus son métier de pénaliste, si ce n'était lors d'un procès à sensation, où il se présentait pour quelques effets de manche au résultat assuré. Et si le résultat n'était pas assuré, on veillait à ce qu'il le fût quand même, précisa-t-il en riant et en frottant son pouce contre son index. Viola souriait poliment, absente d'elle-même. Je mourais d'envie de la secouer pour la réveiller. Lorsque Campana lança

qu'il avait sa propre loge à la Scala, et qu'il y avait amené, pas plus tard que la semaine précédente, son ami Douglas (Fairbanks), je fis remarquer, juste pour l'ennuyer :

- J'aimerais bien aller à l'opéra.
- Moi aussi, ajouta aussitôt Viola.

Campana eut un sourire crispé, et fut bien forcé de nous inviter à l'y rejoindre la semaine suivante, lorsque son ami Arturo (Toscanini) dirigerait *Turandot*. Le marquis, en tête de table, émit un borborygme incompréhensible dont nul ne sut jamais ce qu'il voulait dire. Il présidait toujours à ces dîners en compagnie de son épouse, assisté d'une aide qui épongeait et ramassait tout ce qui tombait en permanence de sa bouche. Une nouvelle attaque, l'année précédente, l'avait encore diminué. Seul son regard mobile, souvent plongé dans le décolleté de son aide, suggérait une force de vie intacte dans cette coquille morte.

Six jours plus tard, nous étions à Milan. Campana avait invité des amis, sa loge était pleine. Il était assis entre Viola et une petite blonde, sa secrétaire, dont je ne mis pas longtemps à comprendre, aux œillades à peine voilées qu'ils échangeaient, qu'elle ne s'occupait pas seulement de son secrétariat. Viola regardait droit devant elle, murée derrière un sourire. L'opéra commença, et il n'est pas exagéré de dire que l'intrigue était ridicule. Une cruelle princesse de Chine, des énigmes, un pauvre type qui ne s'aperçoit même pas que sa servante est amoureuse de lui. Assis derrière Viola, je me penchai pour lui souffler à l'oreille :

- Je ne vais pas tenir dix minutes.

Dix minutes plus tard, Liù déclara son amour à cet imbécile de Calaf, et j'étais en larmes. Je connaissais assez Viola pour savoir, en regardant juste l'arrière de sa tête, qu'elle pleurait elle aussi face au génie de l'Italie. Profitant du noir, Campana glissa une main furtive sur la cuisse de sa voisine, juste sous mes yeux. Sur scène, Calaf chantait *Nessun dorma*. Je fis mine de réajuster ma position et lui donnai un coup de genou dans le dos, avant de m'excuser d'un sourire angélique.

Quand nous sortîmes, une pluie fine attristait les premiers jours de 1935 et les rues de Milan. Campana fit observer à sa femme qu'elle avait l'air fatiguée, et lui conseilla de rentrer pendant qu'il irait prendre un dernier verre et parler affaires. Je me proposai pour la raccompagner, ce qui ne parut pas gêner l'*avvocato*. Il ne me voyait pas comme une menace – j'ignorais si je devais en être soulagé ou vexé.

Au beau milieu du trajet, j'ordonnai à notre chauffeur de s'arrêter et ouvris la portière.

– Qu'est-ce qui te prend ? demanda Viola. Où sommes-nous ?

– Je ne sais pas exactement, mais dans le bon quartier à coup sûr.

– Pour quoi faire ?

– Trop boire.

Viola n'avait jamais trop bu. Mais elle me suivit. Avec l'instinct que j'avais développé à Florence, puis aiguisé à Rome, je ne tardai pas à trouver le récif de carrelage et de zinc où s'accrochaient tous les naufragés de la ville. Un estaminet au rideau de métal à demi baissé, coincé entre un garage automobile et une blanchisserie fermés de longue date. Viola but un verre du bout des lèvres, se fit prier pour le deuxième et le troisième, commanda seule le quatrième, et le reste appartient à cette nuit. L'espace d'un court instant, tout fut comme autrefois, Mimo-qui-sculpte et Viola-qui-vole, ce qu'elle fit vers trois heures du matin en se jetant, ivre morte, du comptoir dans les bras moelleux d'une foule de marins qui n'avaient jamais vu la mer.

Le lendemain, Campana appela les Orsini pour se plaindre. Viola avait été malade deux jours par ma faute. Il me traita de « nain dégénéré », ce que Stefano s'empressa de me répéter avec une mine réjouie. Le nain dégénéré s'en moquait, déjà reparti sur les routes. En ce début 1935, j'acceptai une série de commandes qui rempliraient les cinq années à venir. Le cardinal

Pacelli souhaitait offrir une statue de saint à un ami, lui aussi cardinal. Impossible de dire non à Pacelli, à qui je devais tout. Il me permit de choisir mon saint, me conseillant juste, par la voix de Francesco, de « penser à mon public » et « ne pas me montrer trop expérimental ». Quelques commissions privées s'y ajoutèrent, puis l'un des architectes chargés de construire le Palazzo della Civiltà Italiana à Rome me commanda dix statues sur la quarantaine que compterait le rez-de-chaussée. La maquette du bâtiment, encore un symbole des ambitions du régime, me fascina. Un cube blanc cyclopéen de six niveaux, chacun percé de neuf arches (six comme le nombre de lettres dans Benito, neuf comme dans Mussolini, dirait plus tard la légende). J'acceptai aussitôt. Sa construction ne serait jamais achevée, mais pour une fois je n'y serais pour rien. Enfin, je pris une commande pour la cour d'une école d'aéronautique à Forlì. Les mosaïques qui en décoraient les murs, formidables exemples de l'art de l'*aeropittura*, me firent toujours penser à Viola.

Je rentrai à Pietra d'Alba à la fin du printemps, débarrassé pour de bon de tout souci financier. J'avais résolu l'étrange équation du capitalisme et, en acceptant peu de commandes, pouvais me permettre de les vendre à des prix insensés. Il y avait toujours quelqu'un pour acheter. Moins j'en faisais, plus j'étais riche. Viola suggéra qu'à ce rythme, je pourrais bientôt me faire payer pour ne pas travailler. L'idée lui plaisait, puisque j'appauvrirais les fascistes sans rien leur donner en échange. Je lui rappelai que je ne travaillais pas que pour les fascistes et que, de plus, ces derniers ne m'avaient rien fait. Elle me parla du problème des Juifs en Allemagne, récita des noms de villes et de gens, parla de lieux et de meurtres, de tout ce qui était sous mes yeux mais que je choisissais de ne pas voir, et nous eûmes une autre des nombreuses disputes qui jalonnèrent ces années-là. Nos griefs, en bons jumeaux cosmiques, étaient parfaitement symétriques. Elle me reprochait de participer à la construction du monde qui naissait, d'en être l'un des acteurs majeurs. Et je lui reprochais exactement le contraire. D'avoir quitté la scène sous prétexte qu'elle avait, un jour, trébuché en public.

En juillet 1935, au mitan exact de la décennie, Pietra d'Alba s'éveilla dans la chaleur d'un matin d'été où tout semblait comme d'habitude : les jachères brûlées, les orangers à la peine, l'odeur du néroli, moins présente qu'autrefois mais bien là d'avoir tant frotté la pierre qu'elle s'y était incrustée. Et ce rose envahissant, bien sûr, sans lequel Pietra n'aurait jamais été d'Alba. L'air ondulait, épais, annonciateur de cette chaleur de rôtisserie des mauvais jours, de ces heures où rien ne bougeait, où même le marbre que nous travaillions peinait à garder sa fraîcheur.

Soudain l'agitation, un brouhaha tel que notre village n'en avait jamais connu et n'en connaîtrait plus. Un nuage de poussière, un fourmillement noir sur les deux kilomètres qui séparaient le lac des Orsini de leur propriété, vers les champs des Gambale. Cinq camions traversèrent la rue principale, grinçant de tous leurs essieux, les trois premiers chargés de tuyaux, de bobines, de bidons, les deux autres d'ouvriers et de squadristes. Ils s'éparpillèrent dans un vacarme épouvantable sur les routes, les champs, dans un fatras d'ordres et de directives. N'importe quel militaire, sous l'apparent chaos, aurait discerné un plan de bataille.

Après des années de patience, Stefano Orsini avançait ses pions.

En moins de trois semaines, l'aqueduc traversa les champs des Gambale. Il plongeait d'un côté dans le lac, et se déversait de l'autre dans un bassin créé à cet effet un peu en hauteur, dans la forêt derrière la villa Orsini, d'où il alimentait ensuite les champs par gravité. Les squadristes veillaient au

bon déroulement des travaux et montaient la garde la nuit, presque pour la forme. Stefano était une brute, mais pas si stupide que je l'avais cru. Les squadristses servaient à rappeler qui il était, et qui se tenait derrière lui. Le message fut clairement reçu. Pas un Gambale, malgré leur rage, n'osa protester. Personne ne voulait finir comme le député Matteoti, à empuantir une photo dans les journaux du soir. La dernière semaine fut employée à installer une pompe près du lac, et à dérouler le long câble qui permettrait de l'alimenter depuis l'arrivée électrique de la villa. Stefano n'avait pas la victoire modeste. Il fit installer une fontaine au milieu des champs, juste parce qu'il le pouvait. Mes apprentis l'avaient sculptée sous la direction de Jacopo. Une petite fête rassembla la famille Orsini moins Francesco, occupé à Rome, et quelques amis de passage. Stefano chassa d'un geste Simona, la jeune femme qui prenait soin de son père, et empoigna lui-même la chaise du patriarche. À soixante-cinq ans, le marquis n'était pas si vieux que ça, mais ses deux attaques l'effaçaient lentement du décor. Stefano poussa son père vers la maison, jusqu'à la plus haute terrasse, puis le fit pivoter vers les vergers. La fontaine jaillissait entre les arbres et, là où il n'y avait eu que roc et poussière, des éclats pamplemousse et pêche dansaient maintenant dans la lumière du crépuscule.

– C'est pas Virgilio qui aurait fait tout ça, hein ?

Deux larmes roulèrent sur les joues du marquis. Impossible de savoir s'il pleurait de joie ou sur son fils broyé, ou simplement parce qu'il ne pouvait plus cligner des yeux. Simona lui tamponna les joues, mettant fin à cet épisode franchement embarrassant où l'un des puissants de ce pays s'était laissé aller à un moment de faiblesse.

En septembre, les orangers et les citronniers survivants montraient déjà les signes d'une vigueur nouvelle. Un chargement arriva d'une pépinière de Gênes. Des centaines d'arbres morts, abîmés ou malades furent remplacés. Une joie sourde courut dans les champs, dans les fossés, les rigoles et les rues, tourbillonna sur les placettes du village, enivra les habitants qui la respiraient à longueur de journée. Des fêtes spontanées éclatèrent. Nous avions gagné une guerre contre un ennemi puissant, le soleil, et dans une

moindre mesure contre ces salopards de Gambale. Mais la joie se perdit avant d'arriver à l'atelier. En revenant d'une tournée d'inspection de carrières, peu après l'équinoxe d'automne, je trouvai la maison éteinte, l'âtre froid. Il n'y avait pas un bruit, et Alinéa ne répondit pas à mes appels.

Je le découvris assis au milieu de son atelier sous une couverture, les joues mangées par une barbe de plusieurs jours. Il sentait un mélange d'alcool et de tabac, sa pipe froide entre les doigts. Ses yeux brûlaient de fièvre, mais son front était sec. Alarmé, je pensai aussitôt aux petits, qui ne l'étaient plus tant que ça à douze et dix ans.

– Que se passe-t-il ? Où est Anna ?

– Partie.

– Partie ? Partie où ?

– Chez des cousins du côté de Gênes.

– Elle est partie comme ça, sans crier gare ?

Elle n'était pas partie sans crier gare. Ils en avaient parlé longtemps, de ce fossé qui croît entre deux êtres que rien, croyait-on, ne pouvait séparer. De ces écharde que le temps vous glisse sous la peau et que l'on ignore – qui s'inquiète d'une écharde ? – mais qui s'infectent un jour. Anna voyait le monde changer et voulait davantage. Elle reprochait à Alinéa son manque d'ambition. Trois jours plus tôt, en revenant d'une livraison dans un village voisin, il avait trouvé la maison déserte. Anna l'avait appelé le soir même pour lui expliquer où elle était, et ils avaient parlé sans hostilité, avec cet épuisement des combattants à terre. Elle avait besoin de distance, de l'animation des villes. Elle comptait trouver un logement près de Savone, à une heure de route à peine de Pietra. Alinéa pourrait voir Zozo et Maria à sa guise, et les ramener pour quelques jours s'il le souhaitait.

– Tu crois que je manque d'ambition, Mimo ? Je gagne bien ma vie, pourtant. Mais c'est vrai que si on nous compare...

Je m'en voulus soudain de mon pantalon de sport, de ma veste de lin, de la montre hors de prix à mon poignet. Et parce que je m'en voulais, je me fis accompagner à Gênes pour parler à Anna. Elle m'accueillit, les joues moins roses que d'habitude, tandis que Zozo et Maria me faisaient la fête. Puis elle

chassa les enfants, me proposa un café et s'installa avec moi dans la cuisine, un réduit qui donnait sur une rue passante. Elle n'avait pas beaucoup de temps, ses cousins allaient rentrer et elle n'était pas chez elle. Je déployai des trésors d'ingéniosité pour la faire changer d'avis, lui rappelai nos aventures, nos réunions secrètes, quinze ans plus tôt, sa rencontre avec Alinéa, quand leurs corps encore jeunes les poussaient l'un vers l'autre, et que chaque nuit ressemblait à la première. Plus je parlais, plus Anna se fermait. À la fin, elle soupira.

– Mimo, tu te promènes d'une ville à l'autre avec tes amis de la haute, et tu reviens dispenser tes conseils quand tu penses qu'on a besoin de toi. Je sais que tu crois bien faire. Mais laisse-moi te dire une chose : tu ne sais rien de nous. De la vie l'hiver à Pietra d'Alba. Tu es parti il y a trop longtemps. J'ai des enfants, et je veux autre chose pour eux que cette vie de reclus. Le monde change, je ne les laisserai pas passer à côté.

Comme chaque fois que l'on critiquait mon succès, je sentis la colère monter. J'avais de l'argent, et alors ? Comme si je ne l'avais pas gagné ! Comme si je ne l'avais pas mérité ! Ce n'était pas moi qui changeais, mais le regard des autres.

– Je vous connais tout de même un peu, fis-je valoir, pincé.

– Ah oui ? Tu savais que Vittorio déteste que tu l'appelles Alinéa et qu'il n'a jamais osé te le dire ?

Je rentrai défait, décidé à ne plus me mêler des affaires des autres. Et recommençai pas plus tard que le lendemain, quand je passai prendre Viola pour une promenade dans les champs, et m'entendis répondre qu'elle était indisposée. Quand je revins le surlendemain, et reçus la même réponse, je fis porter une note par une domestique. *Ne me force pas à monter dans ta chambre.* Je savais quand Viola mentait. La domestique reparut après quelques minutes. Elle me tendit un mot d'une belle écriture verte. *Je te retrouve à l'atelier.*

Elle se présenta en milieu d'après-midi, alors que j'effectuais les retouches finales au saint François que je destinais à Pacelli. Sa silhouette se découpa un instant dans l'encadrement, puis elle avança, s'appuyant sur sa canne.

Elle l'utilisait de moins en moins, mais ne pouvait s'en passer les jours de froid. Nous étions à une semaine de son anniversaire, qu'elle ne fêtait plus depuis longtemps. Viola avait trente ans, pour quelques jours encore.

Elle portait un foulard de soie autour de la tête, et s'était maquillée. Je me retournai vers François et me remis à polir, sans un mot, le modelé de sa joue.

– Mimo ?

Comme je ne répondais pas, elle approcha, en lisière de l'ombre. Je sculptais dans un îlot de lumière créé par une lucarne que j'avais fait percer l'année précédente côté nord.

– Qui t'a fait ça ? demandai-je.

Elle sursauta, porta une main à sa joue.

– Comment tu le sais ?

– Je te l'ai dit mille fois, Viola, je n'ai plus douze ans. Et j'ai connu des brutes. Certaines ont même été mes amis.

Lentement, elle défit son foulard. Malgré le fond de teint, le bleu qui ornait sa joue se devinait encore.

– C'est Campana, pas vrai ?

– Ce n'est pas sa faute.

Elle se dirigea vers la porte qui donnait sur les champs, sortit et s'assit sur un tronc coupé destiné à l'atelier d'Alinéa, en face du mien. Enfilant une veste de laine, je la rejoignis.

– C'est moi qui l'ai frappé la première, si tu veux tout savoir. Nous nous sommes disputés. Je ne supporte pas l'idée qu'il se montre en public avec ses maîtresses. Je me moque qu'il en ait, j'ai bien conscience de ne pas avoir su lui offrir ce qu'il désirait. Mais j'ai droit au respect.

– Où est-il ?

– Reparti ce matin à Milan. Il était désolé.

Je me levai d'un bond.

– Je vais tuer ce salopard.

La main de Viola se referma sur mon bras, d'une force insoupçonnée.

– Je suis assez grande pour me défendre.

Elle me tira vers elle, me forçant à me rasseoir.

– Et crois-moi, si j’ai envie de le tuer, je le ferai moi-même.

– Je ne comprends pas comment tu en es arrivée là, mariée à ce crétin.

– Comment *j’en* suis arrivée là ?

Ses yeux m’incinérèrent, comme lorsque, dix-huit ans auparavant, j’avais osé la quitter sans me retourner. La raison de nos disputes permanentes était peut-être là, au fond, dans une simple nostalgie de nos indignations, d’une époque où les chevaliers étaient bons et les dragons mauvais, l’amour, courtois, chaque coup porté, justifié par une cause sublime.

– J’en suis arrivée là, Mimo, exactement comme *toi* tu en es arrivé à travailler pour une bande de salauds. Parce qu’il faut bien planter des lampadaires et des orangers.

– Mais tu pourrais le quitter.

– Ça ne marche pas comme ça.

Alinéa, que je prenais maintenant soin d’appeler Vittorio, sortit de la grange. Il tressaillit en nous apercevant, parut hésiter, vint enfin s’asseoir près de nous sur le tronc et fixa les champs. Il avait perdu du poids depuis le départ d’Anna. Sa barbe bien fournie, précocement grise, contrastait par son épaisseur avec son front dégarni.

– La récolte s’annonce bonne, observa-t-il, grâce à l’eau du lac.

Viola étudia les vergers, la mine grave.

– Stefano est un imbécile. Oui, il y a de l’eau aujourd’hui, mais dans un an ? Dix ans ?

– Impossible de discuter avec les Gambale, dis-je, en bon enfant du village que j’étais devenu. C’était soit leur forcer la main, soit continuer de perdre les arbres.

– Il est toujours possible de discuter avec quelqu’un. D’où vient la violence des hommes ?

– Des Hommes avec un grand H ?

– Il n’y a pas d’homme avec un grand H. Vous êtes tous des hommes avec de tout petits h. Alors, dites-moi, parce que ça m’intéresse : d’où vient votre violence, hein ?

Viola nous fixait comme si elle attendait vraiment une réponse.

– D’avoir été abandonnés, peut-être ? Mais qui vous a abandonnés ? Vos mères ? Et si c’est le cas, pourquoi les traitez-vous ainsi, elles et toutes les futures mères du monde ?

– Parce que tu crois que les femmes ne sont pas violentes ? murmura Vittorio.

– Bien sûr que nous le sommes. Contre *nous-mêmes*, parce qu’il ne nous viendrait pas à l’idée de faire souffrir quelqu’un, mais qu’il faut bien que cette violence que nous respirons et qui nous empoisonne ressorte quelque part.

Un bruit de pneus, suivi de deux coups de klaxon, se fit entendre devant l’atelier. Vittorio bondit sur ses pieds.

– Je vais voir !

Il décampa, exactement comme quand, autrefois, la discussion prenait une tournure trop grave. Lorsqu’il eut passé le coin de la grange, Viola parla sans me regarder, les yeux perdus sur l’horizon.

– Tu sais ce qu’est un dronte de Maurice ?

– Non.

– Plus connu sous le nom de dodo ?

– Oh. Un oiseau, c’est ça ?

– Un oiseau disparu. Dont la particularité était de ne pas voler. Je suis un dodo, Mimo. Je sais que tu m’en veux de ne pas être celle d’autrefois, la Viola des cimetières et des sauts dans le vide. Mais le dodo a disparu parce qu’il n’avait peur de rien, justement. Il faisait une proie trop facile. Il faut que je prenne soin de moi si je ne veux pas disparaître.

– Je ne te laisserai jamais disparaître.

Des portières claquèrent, un moteur s’éloigna. Vittorio reparut au même moment, les yeux écarquillés.

– Mimo ! Mimo !

Vittorio tendit le doigt vers la maison. Une expression étrange froissait son visage, comme si un événement inattendu était venu contrarier la dépression dans laquelle il était fermement décidé à s’enfoncer.

– Il y a quelqu'un pour toi !

Elle m'attendait devant la cuisine, une valise à ses pieds. Une valise que je connaissais bien, juste un peu plus râpée, et que je reconnus avant sa propriétaire. Il faut dire que j'avais passé les vingt dernières années à écrire, avec de moins en moins d'assiduité, à une femme de quarante ans, au corps façonné par le labeur, à l'ample chevelure noire. Celle qui se tenait devant moi en avait soixante, la taille un peu élargie. Ses boucles étaient artificielles, sa couleur aussi, j'étais désormais capable de reconnaître le travail d'un mauvais coiffeur.

À pas lents, j'approchai de la femme qui m'avait jeté, par une nuit d'hiver, sur ce caillou râpeux, moi le *piccolo problema*, l'insignifiant, devenu l'artiste que l'on s'arrachait. Et j'eus soudain honte, honte de cet argent que personne n'avait jamais donné à mon père, dont je crois sincèrement qu'il était encore plus talentueux que moi.

– Bonjour, Michelangelo, murmura-t-elle, les yeux baissés. Tu as dit que je pouvais venir quand je voulais, et je me suis dit, maintenant que je suis veuve...

Ce n'était pas ma mère qui parlait, parce que ma mère n'avait jamais baissé les yeux devant quiconque. Devant moi se tenait une femme qui avait donné naissance à un prodige, Marie après l'annonce de l'ange sur la fresque de Fra Angelico. Une femme impressionnée, presque effrayée par son propre fils.

Peut-être était-ce à cause de Viola, mais la première phrase qui sortit de ma bouche ne fut pas celle que je voulus prononcer.

– Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Elle sursauta. Elle avait voyagé longtemps, elle était fatiguée, avait sans doute espéré un autre accueil. Lentement, ses yeux se levèrent, dévorèrent les miens de ce flamboiement violet qui, lui, n'avait pas pâli.

– La vie est une succession de choix que l'on referait différemment s'il nous était donné de tout recommencer, Mimo. Si tu es parvenu à faire les bons choix du premier coup, sans jamais te tromper, alors tu es un dieu. Et malgré tout l'amour que je te porte, malgré le fait que tu sois mon fils, même moi, je ne crois pas avoir donné naissance à un dieu.

Ma mère refusa d'abord d'habiter chez nous. Elle ne « voulait pas déranger ». Il ne lui fallut pas longtemps pour constater que Vittorio avait besoin d'une présence féminine. Il parut revivre quand ma mère prit les rênes de l'atelier, où elle accepta de séjourner en attendant de trouver un logement. Son second mari était mort, comme beaucoup, usé par les champs, à ceci près qu'il avait amassé un joli pactole dont il n'avait jamais dépensé un sou. Antonella Vitaliani – ou Antoinette Le Goff, comme elle s'appelait désormais – avait les moyens de subvenir à ses propres besoins.

Nous passâmes quelques semaines à refaire connaissance, un sentiment étrange, puisque tout mon être connaissait le sien, ce qui n'excluait pas les silences gênés, les précautions excessives, l'exaspération mutuelle. Les choses s'arrangèrent lorsque Vittorio, avec sa sagesse de Gepetto, m'expliqua :

– Malgré tout ton fric, malgré ton succès et les nombreuses femmes que tu as profanées dans tes nuits de débauche, malgré les litres d'alcool que tu as ingérés et vomis, malgré toutes les horreurs que tu t'apprêtes encore à commettre, ta mère pense toujours que tu as six ans. Un fils qui a de bons rapports avec sa mère a renoncé à la persuader du contraire.

Je lui présentai Viola, quand nous nous croisâmes par hasard dans le village, et ma mère me demanda sitôt après : « Qu'est-ce qu'il lui arrive à la pitchoune ? On dirait qu'elle a avalé le diable avec ses sabots. » Puis il me fallut partir pour Rome, où j'arrivai dans les premiers jours de 1936 avec mon saint François, que j'avais tenu à accompagner tout le long du chemin.

La pourpre cardinalice n'avait pas changé Mgr Pacelli. Mêmes lunettes rondes qu'il porta toute sa vie, même étrange contraste entre des lèvres qui

souriaient rarement et un menton sensuel, un menton de boxeur ou d'acteur, qui appelait au coup de poing ou à la bamboche. Il examina le saint François dans mon atelier, tandis que Francesco et moi, comme autrefois, attendions son verdict. J'avais bien travaillé. J'avais obéi aux consignes, ou presque, et tout se jouerait dans ce *presque*. Pacelli m'avait demandé de dompter mes instincts. De ne pas être moi, en somme. Mais pourquoi m'avait-il engagé, si ce n'était parce que j'étais moi ? J'avais sculpté François la main levée près de sa joue, un oiseau perché sur l'index. Jusqu'à là, rien d'anormal. Mais l'on devinait, par une audace insensée de ma part, que l'aile de l'oiseau avait dû frôler son cou dans la seconde d'avant, le chatouiller, car le saint souriait. On n'avait jamais vu un saint chatouilleux, encore moins souriant. En tout cas pas en statuaire, où tous les saints arboraient en général des mines de fonctionnaires divins harcelés de demandes d'intercession.

Pacelli nous regarda, le coin des lèvres bordé d'une ridule qui, chez lui, tenait lieu d'amusement, infecté par la joie duveteuse de François.

– Quel âge avez-vous, monsieur Vitaliani ?

– Trente-deux ans, Monseigneur.

– Eh bien, je retrouve les mêmes qualités que sur cet ours que je vis quand vous en aviez moitié moins. Ce sens du mouvement, la même irrévérence, et ce quelque chose en plus que seule l'expérience apporte.

Il est d'usage de segmenter la vie d'un artiste en périodes, phases, époques, tout pour rassurer le chaland qui paniquerait si on l'abandonnait dans les rayons d'une existence sans étiquettes. Magritte s'en était moqué quelques années auparavant avec sa pipe qui n'en était pas une et personne n'avait rien compris, et moins le public comprenait, plus il s'extasiait. Mais qui suis-je pour remettre en cause la marche du monde ? Admettons que les périodes, les phases et les époques existent.

Si c'est le cas, la remarque de Pacelli marqua la fin de ma première période.

Ce soir-là, je bus. Beaucoup, et seul. Je ne voulais pas de Stefano comme compagnon de débauche, pas de ses amis qui ne m'avaient rien fait et qui étaient tous gentils, mais dont je soupçonnais, à cause de Viola, qu'ils avaient les mains sales. Francesco m'avait félicité, appris que mon saint François était déjà en chemin pour la résidence familiale de ce cardinal ami de Pacelli, un ami de plus qui, le jour venu, voterait dans le bon sens.

Francesco s'était bien sûr aperçu que je n'étais pas dans mon état normal. « Long voyage », avais-je prétendu avant de le quitter. La réplique de Pacelli tournait en boucle dans ma tête, dans le bouge sinistre où je m'étais réfugié non loin du Tibre, là où personne ne me trouverait, car même les squadrists ne tombaient pas si bas. Pacelli avait voulu me faire un compliment. Tout ce que j'avais entendu, c'est que j'étais le même qu'à seize ans, en mieux. Où était *l'homme* ? Celui qui touche du doigt le secret des dieux ? C'était donc ça, grandir ? Gagner de l'argent, s'améliorer un peu si l'on y arrivait ? Je critiquais Viola alors qu'au fond je n'avais pas volé beaucoup plus loin qu'elle.

Malgré mon état d'ivresse, il n'y eut pas d'annonciation ce soir-là. Aucun ange ne descendit pour me souffler d'être patient, m'expliquer que je toucherais bel et bien du doigt le secret des dieux, mais qu'il me faudrait dix ans pour cela. Dix ans. Trop long. Je ne l'aurais pas supporté. Ou peut-être qu'il y eut une annonciation, et que je ne m'en souviens pas, puisque je me réveillai la tête dans un buisson sur les rives du fleuve, à côté d'une flaque de vomi qui, vu son contenu, ne m'appartenait pas. Je n'avais pas bu autant depuis longtemps.

Je restai à Rome jusqu'au printemps. J'avais atteint ce point étrange qu'il faut avoir connu pour le comprendre, celui où les riches se pensent pauvres. Je gagnais dix fois le salaire d'un professeur, j'étais payé comme un chef d'entreprise. Mais j'avais des employés, besoin d'un chauffeur, je devais m'habiller correctement, par goût et pour mes clients. Tout ce que je gagnais, je le dépensais. Il fallait gagner toujours plus, ce qui me conduisait

à dépenser davantage, pour conserver cet équilibre de course en descente. L'équation ne changeait de nature que lorsque l'on devenait *vraiment* riche, et qu'il devenait difficile de dépenser ce que l'on gagnait, même si j'avais croisé, durant mes années romaines, quelques personnages qui y excellaient.

Je ne faisais pas de politique, je ne faisais pas de religion. Mais s'il est possible d'échapper à la seconde, la première est une maîtresse perverse, dont les ardeurs finiraient par me rattraper.

Quelques jours avant mon retour programmé pour Pietra d'Alba, fin avril, on frappa à la porte de ma chambre. Il était quatre heures du matin. J'occupais le même appartement depuis près de quinze ans, au 28 via dei Banchi Nuovi. Le même lit à la dérive sous les mêmes caissons croûtés de suie noire au plafond – j'aurais pu dormir sous un chef-d'œuvre de Tiepolo sans m'en rendre compte. Je grognai, refusai de répondre, jusqu'au moment où un apprenti me secoua.

– Maître, maître ! Le téléphone, dans votre bureau.

– Je dors, bordel.

– C'est le père Orsini.

Jamais Francesco ne m'avait appelé à cette heure. Le temps de passer un pantalon et je dévalai l'escalier.

– Allô ?

– Mimo, peux-tu venir chez Stefano ?

– Maintenant ?

– Maintenant.

J'avais beau ne pas faire de politique, je savais quand il était imprudent de parler au téléphone. Mon premier réflexe fut d'appeler Mikael pour me conduire, mais Mikael était parti trois mois plus tôt. L'Italie avait attaqué l'Éthiopie, et il était rentré combattre auprès des siens. « Maintenant, nous

sommes ennemis », avait-il dit en me serrant de toutes ses forces dans ses bras. La soudaineté de son départ m'avait surpris jusqu'au lendemain matin, quand la police était venue s'enquérir de lui à l'atelier. Apparemment, il y avait eu du grabuge dans un bar du quartier, où un homme correspondant à sa description s'en était pris à un groupe de bons Italiens chantant à tue-tête l'un des succès de l'année, *Facetta nera*, un air qui célébrait nos soldats, nos agronomes, nos ingénieurs partis libérer les Abyssins. Quelqu'un avait tiré une lame, et puisqu'il avait une tête suspecte, ce ne pouvait être que lui.

*Petit visage noir, petite Abyssinienne Nous t'emmènerons à Rome libérée
Par notre soleil tu seras embrassée Tu seras en chemise noire toi aussi Petit
visage noir, tu seras romaine...*

Je partis à pied, tentant de chasser de ma tête la mélodie, dont il fallait admettre qu'elle était bien fichue, avec ces cuivres conquérants et joyeux qui vous donnaient tout de suite envie d'envahir l'Éthiopie. Stefano n'habitait qu'à une demi-heure de chez moi, juste à côté de l'Hôtel de Russie. L'aube se levait quand je m'engouffrai dans l'entrée de l'immeuble, au moment même où Stefano et Rinaldo Campana, le mari de Viola, en sortaient. Campana, fait inhabituel, baissa les yeux en me croisant. Stefano me salua d'un signe de tête.

– Gulliver. Francesco t'attend chez moi.

Francesco sirotait un café dans le salon de Stefano, sa soutane impeccable, ses lunettes quasi identiques à celles de Pacelli sur le bout du nez. Il me servit sans me demander mon avis et me fit signe de m'asseoir.

– Merci d'être venu. Nous avons une petite... situation.

J'attendis, me brûlant les lèvres à un café brutal.

– Notre comparse Campana, de passage à Rome pour affaires, a passé la soirée avec Stefano et ses amis à faire la fête. J'ai maintes fois réprimandé Stefano sur ses aventures nocturnes, mais peu importe. Sur le coup de onze heures, ils se sont séparés. Apparemment, Campana n'est pas rentré à son hôtel mais est allé, comment dire, satisfaire certains instincts avec une jeune femme rencontrée dans un bar. Une professionnelle. Je ne sais pas exactement ce qu'il s'est passé, et ne souhaite pas le savoir, mais il semble

qu'une sorte de... jeu ait mal tourné, et que la fille ait été blessée. Sérieusement. Campana s'est enfui. Arrivé à l'hôtel, cet imbécile s'est aperçu qu'il avait laissé son portefeuille là-bas. Il a tout de suite appelé Stefano.

– Il a tué une fille ?

– Tué, je ne pense pas. Sérieusement abîmé, selon lui. Avec séquelles possibles.

– Et alors ? Livrez ce connard à la police.

– Ce connard, même si je n'objecte pas à la description, est mon beau-frère. La fortune ascendante des Orsini, ces dernières années, fortune dont découle indirectement ta carrière, est en partie financée de sa poche. Et nous ne pouvons pas nous permettre un scandale. Mais il n'y en aura pas.

– Non ?

– Non, parce que Campana a passé la soirée avec toi.

Lentement, je reposai ma tasse. Francesco me dévisageait, les mains croisées sur son ventre.

– Va te faire foutre, Francesco.

– Il a passé la soirée avec toi. On lui a volé son portefeuille, et le type qui l'a fait est responsable de tout. La parole d'une prostituée ne vaudra rien.

– Et pourquoi il n'aurait pas passé la soirée avec toi ? Ou avec Stefano ?

– Parce que Stefano est un dignitaire du régime et que, si tout va bien, je serai promu évêque l'an prochain. De plus, nous sommes trop proches de lui, puisque Campana est notre beau-frère, pour être crédibles. Toi, tu es l'alibi parfait : tu es associé à la famille, il est donc possible que Campana ait passé la soirée chez toi, mais tu n'as pas à craindre de scandale par association. L'affaire sera réglée demain.

– Et si je refuse ?

– Tu ne refuseras pas, Mimo. Ne serait-ce que pour protéger Viola. Imagine l'humiliation si ça s'ébruitait. Et puis...

– Et puis ? demandai-je quand il suspendit sa phrase.

Francesco se leva pour prendre une bouteille de grappa sur une étagère à liqueurs. Il en versa un peu dans ma tasse, puis dans la sienne.

– Je ne veux pas être vulgaire, Mimo, mais tu nous dois bien ça.

– Qu'est-ce que je vous dois ?

– Tout.

– Je ne voudrais pas être vulgaire, ironisai-je, mais on m'emploie pour mon talent.

– C'est vrai, je ne l'ai jamais nié et ne le nierai jamais. Mais tu oublies comment tout a commencé. Qui est venu te chercher à Florence ?

– J'ai une dette envers toi parce que tu es venu m'annoncer en personne que Zio m'avait légué son atelier ? Ça fait cher le déplacement.

– Tu croyais vraiment que ce vieil ivrogne t'avait légué son atelier ? Si c'est le cas, tu es plus naïf que je le pensais.

J'avalai ma grappa d'un coup. Et étudiai, admirateur, ce maître d'échecs. « Il ira loin », avait dit Viola, dans la nuit des temps.

– Qu'est devenu Zio ?

– Parti en retraite au soleil, comme je te l'ai dit. Il est mort il y a trois ans.

– Et l'atelier ?

Francesco but une gorgée d'alcool, lapa du bout de la langue la brillance sucrée accrochée à ses lèvres et reposa sa tasse.

– Nous le lui avons acheté. Il nous a fait jurer de ne jamais te le revendre. Clause que j'ai respectée, puisque je t'en ai fait cadeau.

– Pourquoi ?

– D'abord parce que j'ai toujours pensé que tu avais du talent, et que ce talent nous servirait. Mais surtout, pour ne rien te cacher, parce que Viola m'a dit que vous étiez amis, à l'hôpital.

– Je le sais, figure-toi.

– Je sais que tu sais, répondit-il en souriant. Bref, je soupçonnais, ou supposais, que Viola aurait besoin d'aide un jour, et qu'il serait... profitable à la famille d'avoir un ami à portée de main.

– Pour la surveiller, tu veux dire ?

Francesco poussa un long soupir.

– J'aime ma sœur, Mimo. Ne t'y trompe pas. Mais c'est quelqu'un de compliqué.

– Au contraire, elle est très simple.

– Tu serais simple, toi, si tu retenais absolument tout ce que tu lisais depuis que tu sais lire, et que tu savais lire depuis l'âge de trois ans ? Si on t'exhibait comme un animal de cirque aux invités, qu'on te sortait du lit à quatre heures du matin pour se servir de toi ?

– Vous *m'avez* sorti du lit à quatre heures du matin pour vous servir de moi.

– Ne fais pas le malin. Le problème n'est d'ailleurs pas la mémoire de Viola. Le problème, c'est qu'elle comprenait ce qu'elle lisait, à un âge où d'autres ne pensent que poupées et jolies robes. Ma sœur est sans doute la personne la plus intelligente que je connaisse, avec Mgr Pacelli. Mgr Pacelli sera probablement pape, s'il joue bien ses cartes. Malheureusement, Viola ne peut pas être pape, ou aviateur, ou quelles que soient ses idées folles. Je ne dis pas que dans trente, quarante ans, il n'y aura pas une place pour elle dans ce monde. Mais aujourd'hui, dans notre famille, elle a un rôle à jouer. Même si ce n'est pas celui qu'elle espérait. Nous avons chacun un rôle à jouer.

– De quoi te plains-tu ? Elle l'a joué à merveille.

– En effet. Viola a su grandir. Ce qui n'empêche pas que nous avons besoin de toi aujourd'hui, et que ça la concerne aussi. Campana racontera à la police qu'il était avec toi. Fais ce que tu veux.

Le lendemain, en fin de matinée, la police frappa à la porte de mon bureau. J'ouvris, étonné. Ce que j'avais fait la veille ? « Voyons, laissez-moi réfléchir, j'ai travaillé toute la journée, puis j'ai passé la soirée avec mon ami Rinaldo. Rinaldo Campana, oui, pourquoi ? » Les carabinieri partirent, satisfaits, et nous ne parlâmes plus jamais de l'affaire. Je m'en voulais d'avoir aidé ce salopard, mais ne perdis pas une seconde à me persuader que c'était pour Viola, pour lui épargner une autre humiliation. Je l'avais fait par peur de voir mes commandes se tarir. Pour préserver tout ce que j'avais bâti, car rien ne devait se mettre en travers de mon ascension, qui m'avait tant coûté. Je venais, ce faisant, d'exaucer mon rêve le plus fou, le plus secret. J'étais devenu un Orsini.

***B**en, d'abord, j'ai vu la statue, et je l'ai trouvée belle, bien sûr, même si au fond, qu'est-ce que j'en sais ? J'étais allé la voir vu qu'on en parlait en ville, comme j'ai dit, j'y connais pas grand-chose à l'art, mais c'était dimanche, on était à la messe, alors pourquoi pas, vu qu'elle était là ? Je l'ai trouvée belle, donc, mais plus je la regardais, plus je me sentais chose, et j'ai commencé à avoir chaud, et j'ai dû sortir respirer. Sur le coup, j'ai pas pensé que c'était la statue, mais après j'ai lu les histoires dans les journaux, pareilles que la mienne, et donc, je suis venu vous en parler, mon père, comme Mgr l'évêque l'a demandé. (Témoignage de Nicola S., Florence, 24 juin 1948).*

Les autorités religieuses, selon la monographie du Pr Williams, recueillirent exactement deux cent dix-sept plaintes spontanées, et presque le double de témoignages après ouverture de l'enquête officielle par la congrégation du Saint-Office. Il importe de souligner que l'immense majorité du public qui défila devant la *Pietà Vitaliani* n'y vit qu'une statue. Mais si cent mille quidams, ou même un million, y furent insensibles, comment ignorer les témoignages de six cents personnes ? Six cents personnes, de plus, qui rapportent quasiment toutes les mêmes symptômes. D'abord une vive émotion, puis une forme d'oppression. Tachycardie, vertiges, des témoins affirment avoir « rêvé d'elle », d'autres avoir été atteints d'une tristesse profonde, proche de la dépression. Le plus troublant, parmi ces témoignages – mais il faut les avoir disséqués comme l'ont fait quelques experts, comme le fait maintenant le padre Vincenzo –, est de lire entre les lignes ce qu'un seul témoin, un comptable romain, ose formuler à voix haute. Il affirme avoir ressenti une forme étrange d'*excitation*.

Sexuelle, croit-on comprendre, une intuition qu'il est difficile de vérifier, d'autant qu'il s'agit d'une époque où l'on ne parlait pas de ces choses-là.

Le diocèse de Florence, où la *Vitaliani* fut d'abord exposée, crut en premier lieu à un canular d'anciens rivaux, Mimo Vitaliani ayant passé quelques mois houleux à l'atelier de Filippo Metti. On pensa ensuite à un phénomène d'hystérie collective. Après le dépôt d'une quarantaine de plaintes dans le mois qui suivit l'exposition de la *Pietà*, il fut décidé de déménager cette dernière. La qualité de l'œuvre la destina aux collections du Vatican, où, après quelques semaines, les plaintes recommencèrent, y compris de la part de touristes étrangers, ne parlant pas l'italien, qui ne pouvaient pas avoir connaissance de la réaction florentine.

Sur l'échantillon d'environ six cents personnes, il est impossible de tirer la moindre tendance statistique. Ni l'âge, ni le sexe, ni l'origine, après extrapolation des données, ne semblent influencer sur la propension à être affecté ou non par la *Pietà Vitaliani*.

Après quelques mois au Vatican, l'œuvre fut descendue aux réserves, dans l'attente d'analyses plus poussées. On mandata plusieurs historiens de l'art, sculpteurs, archéologues et autres experts, dont les résultats furent compilés et résumés par le Pr Williams. Et puisque l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, les autorités ecclésiastiques firent également appel à un expert d'un autre genre, Candido Amantini, l'exorciste officiel du Vatican.

*N*unc effunde eam virtutem quae a te est...

9 septembre 1938.

... principalis spiritus quem dedisti dilecto filio tuo Jesu Christo...

Francesco allongé sur le marbre, les bras en croix. Mgr Pacelli ensanglanté.

... quod donavit sanctis apostolis qui constituerunt ecclesiam per singula loca sanctificationem tuam...

Et moi, j'ai un cheveu blanc. Impossible de penser à autre chose, malgré la solennité du lieu, malgré la présence à quelques mètres de moi de la plus belle statue de tous les temps, la *Pietà* de Michelangelo Buonarroti. Stupide cheveu blanc. J'ai seulement trente-quatre ans. Tu ne pouvais m'épargner au moins ça, Seigneur ?

... in gloriam et laudem indeficientem nomini tuo.

Mgr Pacelli recule, sa soutane rouge, la couleur de la Passion, rouge du sang versé par le Rédempteur, bruisse à peine. Francesco se relève, se prête à l'imposition des mains d'un nombre incalculable de prélats, la mitre est posée sur sa tête, la crosse glissée entre ses mains, un anneau à son doigt. Il se lève et prend place sur la cathèdre.

9 septembre 1938, Francesco Orsini est ordonné évêque à Rome. Le diocèse de Savone sera désormais dirigé par un enfant du pays.

Le soir venu, un dîner réunit la famille Orsini. J'en étais, vu que je pensais, mangeais, vivais maintenant comme un Orsini. Le Caffè Faraglia,

le restaurant où Stefano et moi avions entamé tant de nuits de débauche, était fermé depuis quelques années, et nous nous retrouvâmes dans un salon privé de l'Hotel d'Inghilterra, où séjournait la famille au complet. Le marquis, malgré son état, même si l'on n'était pas très sûr de ce qu'il comprenait. La marquise, Stefano, Francesco, Campana et Viola. Cette dernière avait porté un regard émerveillé sur la ville, toute la journée, et j'appris avec stupeur qu'elle n'avait jamais quitté Pietra d'Alba que pour Milan, où elle avait passé bien plus de temps à l'hôpital qu'à flâner dans les galeries.

Ma fille de la Renaissance n'avait du monde qu'une connaissance livresque. Les Orsini arrivèrent la veille de l'ordination, et je fis visiter à Viola tout ce qu'il était possible de voir avant et après la cérémonie. Nous avions à peine commencé nos déambulations que nos rôles s'inversèrent. Viola désignait un monument ou un autre, m'expliquait son histoire, et je me retrouvai bien vite à la suivre comme un touriste son guide. J'avais sous-estimé la puissance des bibliothèques, qui m'avaient pourtant arraché à l'obscurité, et même offert un peu de tendresse. J'étais ingrat. Combien de soirées avais-je passé, ivre mort, à me répéter que la vraie vie était là, dans une ville éternelle qui tournait autour de moi à cent à l'heure ? Loin de chez elle, Viola me donnait une nouvelle leçon – la vraie vie était dans les livres.

Lorsque nous prîmes place dans les salons de l'Hotel d'Inghilterra, Viola arborait sa tête des mauvais jours.

– Tu as lu le journal ? me demanda-t-elle.

– Non. Je ne lis jamais le journal.

– J'oubliais : tu ne fais pas de politique.

L'un des rares domaines où Viola manquait cruellement de subtilité, le seul peut-être, c'était lorsqu'elle cherchait la bagarre. Elle le faisait de manière frontale, un taureau furieux. Je lui souris, parce que ce soir, la bagarre ne m'intéressait pas.

– Que dit le journal ?

– Rien, répliqua-t-elle. Rien du tout.

D'un geste sec, elle déplaça sa serviette. Stefano arriva en uniforme noir des Moschettieri del Duce, une unité d'élite qui servait de garde d'honneur à Mussolini, spectacle à la vue duquel Viola se rembrunit encore. Ce poste de mousquetaire sinistre était bienveillant et vu par Stefano comme un coup d'échecs stratégique, lui qui visait une promotion à l'Intérieur. La soirée commença bien malgré tout. On nous servit tout ce qui pouvait être rôti, frit, grillé, arrosé d'un excellent montepulciano, car les Abruzzes, entre deux tremblements de terre, trouvaient le temps de produire du bon vin.

Depuis « l'affaire », Campana était un peu moins démonstratif. Il avait le succès plus modeste, ce qui ne le rendait pas plus aimable. Il mâchait en silence aux côtés de son épouse, les lèvres luisantes de jus, évitant mon regard et me souriant d'un air coincé quand il le croisait par mégarde. Il regardait régulièrement sa montre, comme s'il devait être ailleurs – il avait sans doute repris ses intrigues nocturnes. Viola mangeait peu, les yeux fixés sur Stefano. Je sentis venir le drame, et le redoutais, car Viola appliquait son inventivité à la tragédie.

Juste avant le dessert, elle interpella le serveur venu reprendre nos assiettes.

– Excusez-moi, cher ami. Je crois déceler un petit accent. D'où êtes-vous ?

– Je suis allemand, madame.

– Allemand. Je vois. Dites-moi, vous n'êtes pas juif par hasard ?

Un silence stupéfait retomba sur la table. Le serveur la dévisagea, dérouté.

– Non, madame.

– Ah, tant mieux, tant mieux. Parce que mon frère ici présent – elle désigna Stefano – est un membre influent du gouvernement. Et ce même gouvernement a signé hier et avant-hier des décrets contre les Juifs, et particulièrement les Juifs étrangers, puisqu'ils cumulent deux tares. Voyez-vous, ce même gouvernement nous explique que la race sémitique est inférieure à la nôtre. Mais tout va bien, puisque vous n'êtes pas juif.

Le serveur se retira dans le même silence de mort. Stefano se leva, rouge pivoine, ferma la porte et fondit sur sa sœur.

– Qu'est-ce qu'il te prend ?

Sitôt qu'il agrippa Viola par le bras, je me levai. Francesco, avec une vivacité qu'on n'attendait pas chez un homme qui consacre sa vie à la prière, fut à ses côtés au même instant.

– Va ta rasseoir, Stefano. Tout va bien.

Son frère hésita, le menton frémissant de tics nerveux, puis alla reprendre sa place face à Viola. Il avala un grand verre de vin.

– Tout va bien, tout va bien. Bien sûr. Cette idiote ne sait même pas de quoi elle parle.

– Vraiment ? fit Viola. L'idiote se trompe ? Vous n'avez pas publié, dans les trois derniers jours, deux décrets intitulés *Mesures pour la défense de la race dans l'école fasciste* et *Mesures à l'encontre des Juifs étrangers* ? Vous n'avez pas interdit les mariages mixtes ? Vous n'allez pas renvoyer les enseignants de « race hébraïque » ?

– C'est juste de la politique !

– Viola, ma chérie, intervint Campana d'un ton apaisant, tu ne connais rien à la politique.

– C'est simplement une posture vis-à-vis de l'Allemagne, reprit Stefano, se tournant vers son père, comme si c'était lui qu'il voulait convaincre. Nous n'avons rien contre les Juifs. C'est du vent, tout ça. Tiens, prends Margherita Sarfatti, l'ancienne maîtresse du Duce : une Juive. Et moi-même, j'en ai fréquenté quelques-unes avec un grand plaisir. Le gouvernement n'a pas la moindre intention de s'en prendre aux Juifs.

– Tu mens, répondit Viola. Tu mens peut-être sans le savoir mais tu mens. Vous mentez tous.

Comme elle avait dit cela tournée vers Campana, celui-ci se redressa dans sa chaise.

– Je mens, moi ?

Viola se mit à rire.

– Par où dois-je commencer ? Le voyage que tu m'avais promis aux États-Unis ? Il y a quinze ans ?

– C'est ça que tu veux ? Les États-Unis ? Très bien.

Campana repoussa sa chaise et sortit, ajoutant à la confusion générale. Le marquis eut une petite remontée de nourriture, et soudain il n'y en eut plus que pour sa santé, son bien-être, on ne regarda plus que lui, on commenta qu'il avait dû passer un beau moment aujourd'hui, qu'il devait être fier de son fils Francesco – « n'est-ce pas que tu es fier de Francesco ? » –, et tout le monde rivalisa d'ardeur pour lui parler comme à un enfant.

Puis Campana revint, s'assit et fixa Viola.

– Sois prête dans deux jours. Avant la fin de la semaine, je te promets que tu marcheras dans une rue qui ressemblera drôlement à une rue des États-Unis.

Viola ne s'était pas attendue à un tel revirement. Dans ses yeux, la lutte éternelle de l'enfant qui veut crier sa joie et se rappelle de justesse qu'il est en colère. Elle demanda, presque agressive :

– Mimo peut venir ? Il est assez riche pour payer son voyage.

– Mimo peut venir et n'aura rien à payer.

Je rentrai, ce soir-là, le ventre noué par une drôle de sensation qui n'avait pas grand-chose à voir avec le voyage qui s'annonçait. Avant de me quitter, Viola m'avait fourré dans les mains la une du *Corriere*.

Je me plantai devant mon miroir, seul meuble de la chambre à l'exception du lit. Le miroir qui m'avait révélé, tandis que je m'apprêtais pour l'ordination de Francesco ce matin-là, que j'avais un cheveu blanc. Quand je me déshabillai, la page du journal tomba de ma poche et glissa à terre. Je n'avais pas besoin de lire l'article, le titre me suffisait. *Le leggi per la difesa de la razza approvate dal consiglio dei ministri*. Je cherchai de nouveaux cheveux blancs, en trouvai deux, agrémentés de quelques poils de la même couleur sur mon corps. J'avais pris du poids, tout doucement, au fil des ans. *Les lois pour la défense de la race approuvée en conseil des ministres*.

Non, je n'aimais pas ce que je voyais dans le miroir.

Deux jours plus tard, je rejoignis Viola à l'Hotel d'Inghilterra. Il faisait frais, juste ce qu'il fallait. Mon chauffeur me déposa devant l'entrée et déchargea ma malle, autrement plus luxueuse que celle que j'avais traînée autrefois dans toute l'Italie. Sur le trottoir, Viola trépignait presque d'impatience. Compréhensible. J'avais mille fois, par mes clients, entendu vanter la splendeur du *Conte di Savoia*, ou du *SS Rex*, qui avait gagné quelques années plus tôt le Ruban bleu du transatlantique le plus rapide, à la grande satisfaction du régime. L'Italie dominait les mers. Les deux paquebots partaient de Gênes.

La voiture de Campana arriva, une Lancia Aprilia flambant neuve. Dans son empressement, Viola chargea elle-même le coffre.

– Où est ton mari ?

– Il nous rejoint en chemin.

Sitôt montés, la voiture démarra en trombe. Nous dépassâmes une troupe de gosses qui, du haut de leurs douze ans, exécutaient de grands mouvements de gymnastique sur une placette, petits fascistes en devenir, en uniforme noir et foulard bleu autour du cou. Les murs de la ville défilaient en rubans rouge, vert et blanc qui, lorsque nous ralentissions un peu, se fragmentaient en affiches de propagande nous enjoignant d'acheter italien ou célébrant le génie de la nation. Des adolescents aux joues rougies par l'effort, dans un parc, se disputaient le privilège d'envoyer un ballon de cuir râpé entre deux poubelles – l'Italie avait remporté la Coupe du monde de football quelques mois plus tôt, pour la seconde fois, grâce aux pieds magiques de Gino Colaussi et de Silvio Piola. Je ne fis guère attention à tout cela, plus préoccupé par le fait que nous roulions vers le sud.

– Je ne comprends pas où nous allons, murmurai-je.

– Aux États-Unis ! cria Viola, avant de poser une main sur ses lèvres et de glousser. Pourquoi tu tires cette tête ? Depuis que je te connais, Mimo, tu fais la tête. Vingt-deux ans de ça, dit-elle en faisant une grimace.

– Je voudrais juste savoir d'où on part. Sur quel paquebot, ce genre de chose. Ton mari ne t'a rien dit ?

– Non. Profite un peu de la vie !

Puis elle ouvrit la fenêtre et laissa échapper un long hululement que le chauffeur, habitué à toutes les frasques, fit mine de ne pas remarquer. Nous étions maintenant dans la campagne, et j'avais assez arpenté Rome – tout ivrogne est un bon cartographe – pour comprendre que nous ne nous dirigions ni vers Gênes ni même vers la mer. Campana savait quelque chose que j'ignorais.

Quarante minutes plus tard, la Lancia bifurqua sur un chemin de terre entre deux champs. Au bout du chemin, un mur immense tenait lieu d'horizon. Seul en dépassait, au loin, un château d'eau. Nous nous arrê tâmes au beau milieu de nulle part, devant l'unique porte en métal de l'édifice. La terre retournée, les restes d'enduit au pied de la muraille laissaient supposer que sa construction était récente. Le chauffeur frappa, et la porte s'ouvrit sur un type en salopette sale. Doigt sur les lèvres, il nous fit signe de le suivre. Viola me jeta un regard interrogateur, je haussai les épaules. Une étroite allée courait entre le mur que nous venions de franchir et ce qui ressemblait à un échafaudage. La structure s'étirait sur une centaine de mètres à droite et à gauche. Un bardage de bois empêchait de voir ce qui se cachait de l'autre côté. Cigarette au bec, notre guide plongea entre les tubes d'acier, un labyrinthe que lui seul connaissait. Il n'avait pas prononcé un mot. Enfin, il entrouvrit un battant dissimulé dans le bardage, jeta un œil prudent de l'autre côté après nous avoir intimé d'un geste de ne pas bouger, puis s'écarta pour nous laisser passer.

Viola et moi débouchâmes à Los Angeles en 1923, en pleine prohibition.

Une Ford T nous dépassa, remontant la rue en marche arrière, des gangsters armés de mitraillettes Thompson nonchalamment installés à l'arrière. Deux policiers en lourds manteaux de feutre la suivaient en fumant. Sur le trottoir d'en face, des cadavres gisaient devant la vitrine fracassée d'un magasin marqué *Grocery Store*, dans de copieuses flaques de

sang. Une femme s'avança vers moi, plusieurs sacs en bandoulière autour des épaules.

– Vous êtes quel rôle ? Vous n'êtes pas passés au maquillage ?

– Ils sont avec nous, Lizzie.

Campana venait juste d'émerger de l'épicerie aux vitres brisées. Il enjamba les cadavres allongés devant, en cogna un du pied par mégarde, s'excusa. Le cadavre lui répondit poliment : « Y a pas de mal. » Campana était suivi de Luigi Freddi, à qui je devais l'essentiel de mon travail pour le gouvernement et que je n'avais pas vu depuis l'inauguration du Palazzo delle Poste à Palerme, quatre ans auparavant. Freddi nous salua chaleureusement.

– Bienvenue à Cinecittà ! Mimo, ça fait longtemps. Ravi de vous revoir, madame Campana. Que pensez-vous de nos studios ?

Luigi Freddi avait réussi. Son rêve de rivaliser avec les Américains s'incarnait dans cette ville hors de la ville, cette forteresse entièrement dédiée à l'art de l'illusion. Hollywood-sur-Tibre, comme on l'appellerait bientôt, était née de l'esprit de cet homme affable, bien habillé, qui souriait sans cesse. Mais il ne fallait pas s'y méprendre. Cinecittà était une arme. La plus puissante du pays, selon le Duce lui-même, qui avait mis toutes les ressources du régime derrière ce projet.

– Le site occupe soixante hectares. Nous offrons à nos équipes, comme à celle de M. Campana ici présent, soixante-quinze kilomètres de rues. Juste au bout de celle-ci, expliqua Freddi en désignant le boulevard sur lequel nous nous trouvions, si vous tournez à droite, vous serez en pleine Rome, il y a vingt-trois siècles. Nous y avons tourné *Scipion l'Africain* l'an dernier.

– Alors ? s'exclama Campana, triomphal. J'ai menti ou pas ? Tu es en Amérique ou pas ? Tu pourras raconter à tout le monde que tu as marché sur Sunset Boulevard. Et regardez ça !

Il s'approcha d'un oranger planté dans le trottoir, cueillit un fruit et me le lança.

– Ce sont des vraies ! Tout est vrai ici, ou presque !

Une jeune femme s'approcha de lui, un carnet à la main, pour lui souffler quelque chose. Campana acquiesça.

– Bon, un problème avec un acteur. Si le cinéma pouvait se faire sans eux, ce serait le paradis. Je vous laisse. Amusez-vous, suivez juste les instructions de Gerhard quand ça tourne, conclut-il en désignant l'homme en salopette qui nous avait accueillis.

Enfin, j'osai regarder Viola. Ses yeux brillaient. Pas d'admiration, pas d'excitation. De rage. Même Campana ne put l'ignorer plus longtemps.

– Allons, c'est drôle, non ? Tu sais combien de gens rêveraient d'être ici ? Nous tournons un film sur Al Capone.

– Tu devais m'emmener aux États-Unis.

– Tu n'as aucun humour, bon sang. Impossible de te faire plaisir. J'y vais souvent, aux États-Unis, et je t'assure que ça ressemble exactement à ça. Notre décorateur est américain. À quoi bon subir la fatigue du voyage ? Mais bon, si tu y tiens, je t'y emmènerai.

– Quand ?

– Dès que possible. Promis. New York, San Francisco, les vraies, tout ce que tu veux. Coney Island, le Grand Canyon, les studios des frères Warner. On mettra les petits plats dans les grands. D'accord, ma chérie ?

Il s'approcha, toujours charmeur malgré le ventre qui le précédait désormais, pour lui prendre la main.

– Je suis pardonné ? Dis-moi que je suis pardonné.

Viola soupira, et lui fit l'offrande d'un sourire.

– Oui.

– Formidable. Tu sais quoi ? Tu vois cette petite allée là-bas ? On va la rebaptiser à ton nom.

Il claqua des doigts à l'attention de la jeune femme au carnet.

– Faites venir l'accessoiriste. Dites-lui de préparer une plaque « Viola Orsini Street » pour cette ruelle. Pas un mot au réalisateur. De toute façon, il ne s'en apercevra même pas, cet imbécile.

Il s'éloigna après avoir embrassé son épouse sur la joue. Luigi Freddi le suivit d'un regard dubitatif, puis nous fit remonter Sunset Boulevard. Ce

que j'avais pris pour le ciel, au bout, n'était qu'une toile peinte. Nous la longeâmes jusqu'à une ouverture dissimulée et émergeâmes, comme annoncé, au troisième siècle avant Jésus-Christ. Freddi nous fit visiter un peu de la Rome antique et nous abandonna devant un plan d'eau où flottait une galère phénicienne.

– Revenez sur Sunset quand vous aurez fini.

Le chauffeur nous redéposa à l'hôtel en fin d'après-midi. Viola semblait d'humeur paisible, encore qu'un peu distraite. Elle dîna avec sa famille – les Orsini rentraient tous ensemble deux jours plus tard –, moi avec ma princesse serbe, avec laquelle j'avais renoué. Nous avions redonné une chance à nos corps et, à notre surprise mutuelle, avions éprouvé un plaisir bien réel. Alexandra n'avait plus besoin d'argent – elle avait épousé un vieillard richissime en 1935 – mais s'était aperçue qu'elle n'avait pas d'amis à Rome à part moi. La soirée se termina au lit, encore une fois avec un résultat plaisant, surprenant tant nos corps étaient différents – elle mesurait un mètre quatre-vingt-trois. Je fumais un Toscano, nu comme un ver dans la brise de septembre, lorsque l'on frappa à la porte de l'atelier. Il était minuit. Redoutant de nouvelles frasques de Campana, je jetai une couverture sur mes épaules et descendis ouvrir. C'était Viola. Elle me regarda en silence et je fis de même, intrigué. Alexandra parut derrière moi, complètement nue.

– C'est qui, chérrri ? demanda-t-elle avec ce roulement de r qui avait fait trahir à bien des hommes leurs vœux conjugaux.

– Rien. Une amie. Attends-moi dans la chambre.

Alexandra remonta, boudeuse. Un sourire moqueur apparut sur les lèvres de Viola.

– Tu ne te refuses rien.

– Tu ne crois pas si bien dire, c'est une princesse. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Viola ?

– Désolée de te déranger à cette heure-ci. Je vois que tu es... occupé, mais je voulais te dire au revoir. Je pars.

– Je sais. Dans deux jours. Nous aurons le temps de nous voir.

– Non. Je pars demain, personne n’est au courant.

Sourcils froncés, je tirai la porte derrière moi.

– Comment ça, tu pars demain ?

– C’est fini, Mimo. Cette vie-là. J’ai essayé. Campana ne changera jamais. Ma famille non plus. Je pars.

– Où ?

– Aux États-Unis. Je prends le train demain matin pour Gênes. Il y a un paquebot tous les trois jours.

– Tu es folle ?

– Non, Mimo, répondit mon amie en me regardant droit dans les yeux. Je ne suis pas folle.

– Mais... avec quel argent ?

– J’en ai un peu. J’en retirerai à la banque.

– Tu as un compte à ton nom ?

– Non.

Jamais, de ma vie, je n’échafaudai un plan aussi rapidement.

– Très bien. Je pars avec toi.

– Toi ?

Je la fis rentrer, patienter dans mon bureau, et me débarrassai d’Alexandra en prétextant une urgence familiale à laquelle elle ne crut qu’à moitié. Mais les princesses ne sont pas jalouses, preuve peut-être qu’elle en était vraiment une. Je fis du café et exposai mon plan à Viola. J’avais de l’argent. Nous partirions ensemble par le premier paquebot. Une fois qu’elle serait installée à New York, je rentrerais et avertirais la famille. Viola serait intouchable.

– New York... murmura-t-elle, des gratte-ciel plein les yeux.

Elle me serra dans ses bras sans un mot, visiblement émue. Nous nous retrouverions le lendemain à son hôtel à six heures et, de là, irions directement à la gare. Il faudrait voyager avec peu de bagages – nous achèterions ce dont nous avons besoin en route. Je la retins au moment où elle tournait les talons.

– Avant d’aller à Gênes, je veux m’arrêter quelque part. J’ai quelque chose à te montrer, d’accord ?

Je la vis hésiter, et ajoutai :

– Tu peux me faire confiance.

Rome dormait encore, plongée dans un rêve de grandeur, quand le train nous emporta vers le nord. Dans le wagon de première, Viola me pressa pour connaître la mystérieuse escale que j’avais prévue. Je tins bon, la fis changer de train à Pise. Une ou deux minutes après l’arrêt du convoi en gare de Florence, alors que je faisais mine de lire *La Stampa*, je bondis de mon siège.

– Vite ! Nous descendons ici !

Viola se leva, ahurie, paniqua, fit tomber sa valise, éclata de rire, et nous quittâmes le train de justesse, au moment où ses portes se refermaient en soufflant derrière nous. Je hélai un porteur, même si nous n’avions chacun qu’un bagage, lui donnai l’adresse du Baglioni.

J’avais quitté Florence la bouche pâteuse, dans des vêtements puants, ouverts à tous les vents, tachés de mes excès et de ceux des autres. Je revins en conquérant. Je ne connaissais pas le portier devant le Baglioni, mais il s’empressa de faire tourner le tambour en nous apercevant. Je demandai deux suites, une pour Viola, une pour moi.

– Nous n’avons qu’une suite disponible, monsieur Vitaliani. Mais nous avons une très belle chambre qui...

Je coupai le réceptionniste d’un geste.

– Ce ne sera pas nécessaire. Nous irons à l’Excelsior.

Le réceptionniste changea aussitôt de mine.

– Laissez-moi voir ce que je peux faire, monsieur Vitaliani. Je pourrais peut-être vous donner une suite supplémentaire, nous nous arrangerons de notre côté.

Je donnai un coup de coude discret à Viola et fronçai les sourcils.

– Je ne comprends pas. Elle est disponible ou elle n'est pas disponible ? Je suis au Baglioni ? Je ne suis pas entré par mégarde dans un hôtel de passe ? Parce que vous êtes à l'endroit exact où le Baglioni se trouvait autrefois.

Le réceptionniste se força à sourire, contrarié.

– Nous sommes désolés de cette méprise, monsieur Vitaliani. Je vous confirme que nous avons bien deux suites disponibles. Permettez-nous de vous offrir une bouteille de champagne pour nous excuser de ce désagrément.

Dans l'ascenseur, Viola et moi éclatâmes de rire. Puis nous remontâmes un couloir interminable, chancelant dans les courbes de ce transatlantique échoué en pleine ville. Nos suites ressemblaient à deux vieilles rombières en panneaux de bois sombres et tentures jaune moutarde, perchées au-dessus de la ville, témoins muets des humeurs de l'époque. Même en 1938, elles exsudaient un charme suranné. Le Baglioni était unique en ce qu'il était né démodé, écho d'un temps qui n'avait peut-être jamais existé.

Nous étions pressés – nous devions prendre le 8 h 25 à destination de Gênes le lendemain matin. Je passai quelques coups de téléphone, puis allai chercher Viola. Elle avait quitté sa robe de voyage pour un pantalon, et noué ses cheveux mi-longs en queue de cheval. Sans cette sinuosité qui la caractérisait, elle aurait pu passer, à qui nous croisait rapidement, pour un garçon efféminé. Nous traversâmes le Ponte Vecchio, longeâmes la rive opposée en direction de l'est, un chemin que j'avais maintes fois parcouru. Viola ne savait rien de mes années florentines, rien d'autre en tout cas que le portrait flatteur et mensonger que j'en avais fait dans mes lettres.

Il n'y avait plus un seul visage familier à l'atelier. Sauf celui de Metti, penché sur les plans d'une église dans sa cuisine-bureau. Je ne l'avais pas prévenu de notre arrivée. Je pris quelques instants pour le regarder, mon vieux maître, l'homme qui avait oublié son bras à Caporetto, avant de frapper au battant. Il redressa la tête, irrité d'être dérangé, écarquilla les yeux en me reconnaissant. Je crus qu'il allait pleurer.

Enfin, il contourna le bureau et me serra contre lui. En quinze ans, il s'était tassé, et ses cheveux avaient blanchi complètement. Il n'avait pas cinquante-cinq ans.

– Mimo, c'est une merveilleuse surprise. Et voici Mme Vitaliani, je suppose ?

Viola rougit comme une adolescente.

– Non, je suis Viola Orsini. Une amie.

– Ah, la jeune demoiselle de l'hôpital, peut-être ?

Viola tressaillit, sur la défensive, puis le dévisagea un court instant et comprit qu'elle s'adressait à un frère, un compagnon des couloirs blancs et des odeurs d'éther.

Metti dîna avec nous dans le meilleur restaurant de la ville. Il avait suivi ma carrière dans les journaux, lesquels s'étaient empressés de broser un portrait flatteur de moi dès que j'avais commencé à travailler pour le régime. Neri, m'apprit-il, avait depuis quelques années son propre atelier près de San Gimignano. J'éclatai de rire : la cité des maisons-tours, dont la hauteur reflétait autrefois la puissance de leurs propriétaires, convenait à merveille à ce crétin prétentieux. Lorsque la conversation dérivait un peu trop dangereusement vers mes années florentines et leur cortège d'excès, je la détournais.

Onze heures sonnèrent au campanile de Giotto. L'onde de bronze rebondit d'une façade de marbre à une autre avant de s'éteindre. Nous prîmes congé sur maintes promesses de nous revoir. Après quelques pas dans la rue, Metti se retourna.

– Tu sais enfin pourquoi tu sculptes, Mimo ?

– Non, maître ! C'est d'ailleurs pour ça que je vous appelle encore maître.

Il rit, mais sans cœur, puis repartit en balançant son épaule orpheline. Le tonnerre gronda au loin, la ville sentait la pluie. J'entraînai Viola le long de la via Cavour, un chemin que je n'avais emprunté qu'une seule fois mais que je me rappelais parfaitement pour y avoir versé un peu de mon sang. Lorsque nous atteignîmes la piazza San Marco, elle se figea face à l'église qui se dressait de l'autre côté.

– Je connais cet endroit...

J’espérais que Walter ne m’avait pas laissé tomber. Trois coups à la porte et il ouvrit, le même qu’autrefois, toujours aussi petit, toujours aussi moine. Le nom de Mgr Francesco Orsini, quand j’avais appelé un peu plus tôt, m’avait ouvert cette porte. Balançant de droite à gauche sur nos jambes courtes, Walter et moi empruntâmes le même escalier que seize ans auparavant, Viola en queue. Au sommet, Walter me tendit une lampe et prononça exactement les mêmes mots.

– Une heure, pas plus. Et surtout, pas de bruit.

D’un geste, j’invitai Viola à entrer dans la première cellule. Elle franchit le seuil, s’arrêta devant *L’Annonciation* de Fra Angelico et se mit à pleurer, sans saccades, sans tristesse, à pleurer de joie devant l’ange aux ailes de paon et la femme-enfant qui allait changer le monde.

– Merci, Mimo.

L’orage éclata, cribla le toit au-dessus de nos têtes d’un déferlement de plomb. Je soufflai la lampe, laissant les éclairs nous guider de cellule en cellule. Et pendant quelques instants, dans une tempête de cyan, d’or et d’orangés, de roses et de bleus, notre amitié reprit des couleurs.

Avant de me quitter à la porte de sa chambre, Viola mit un genou à terre – à quelques centimètres près, elle était aussi grande que la princesse serbe.

– Merci, Mimo. Je n’oublierai jamais cette soirée. En Amérique, ils n’ont pas vraiment d’histoire. Mais moi, je serai unique, parce que j’aurai celle-là. À demain.

Dix minutes plus tard, je ressortis de l’hôtel. Il pleuvait des cordes, mais je m’en moquais. Mes pieds retrouvèrent leur empreinte d’autrefois, ces atomes de pavé qu’ils avaient usés, et s’y nichèrent. Les rails du tramway luisaient, dessinaient à chaque éclair un chemin flamboyant. Ils me guidèrent jusqu’au champ de foire où se dressait le vieux chapiteau, plus

rapiécé, plus décoloré qu'autrefois. Le gonfalon CIRQUE BIZZARO dansait, effrangé, dans la tempête. Les deux roulottes étaient là, celle de Sarah éteinte. Une lumière brillait à la fenêtre de Bizzaro, et une silhouette sombre l'oblitéra un instant. J'hésitai longuement, avant de faire demi-tour. Cette partie-là de ma vie était terminée : la souffrance, la pauvreté, ces absences empilées dans mon ventre. Absence de mère, de Viola, d'avenir, absences que j'avais tenté de combler dans tous les bouges de la ville. Plus jamais ça.

Le réceptionniste me demanda si tout allait bien quand il me vit surgir d'un déchaînement d'éclairs et de mistral, trempé de la tête aux pieds. Je pris une douche brûlante, m'enveloppai dans le peignoir de soie fourni par l'hôtel – il évoquait sur moi une robe de mariée à longue traîne – et dans deux couvertures. Je ne pouvais pas dormir, bien sûr. Et quand, vers trois heures du matin, on gratta à la porte, j'allai ouvrir aussitôt. Viola, dans le même peignoir, entra sans rien dire. Elle désigna le grand lit.

– Je peux ?

Je me recouchai en silence. Elle s'allongea de l'autre côté, puis se blottit contre moi. Je sus que je me rappellerais ce moment jusqu'à mon dernier souffle. Et voyez, mes frères, je ne me suis pas trompé.

Après quelques instants, la voix de Viola s'éleva, presque imperceptible, assez forte cependant pour couvrir le grondement de l'orage, qui montait par la fenêtre ouverte.

– Tu m'as trahie, n'est-ce pas ?

La question n'appelait pas de réponse, nous la connaissions tous les deux. Je n'aimais pas le verbe *trahir*, évidemment. Mais la dispute sémantique attendrait.

– Quand rentrons-nous à Pietra d'Alba ? reprit Viola.

– Demain.

Dans le noir, je la sentis qui acquiesçait. C'était étrange, sa colère me manquait, me poussait à me justifier.

– Qu'est-ce que tu aurais fait, seule, aux États-Unis ? Tu crois que ta famille t'aurait gentiment envoyé de l'argent ? Nous avons tous les deux

fait semblant, ces dernières vingt-quatre heures. Tu savais aussi bien que moi que c'était une parenthèse.

– J'espérais que peut-être...

– C'était de la folie. Il y a d'autres solutions. J'ai agi dans ton intérêt.

– Oui, beaucoup de gens agissent dans mon intérêt, depuis longtemps. Qui as-tu prévenu ? Stefano ?

– Francesco. Avant de partir. Je lui ai juste demandé de nous laisser une journée à Florence. Essaie de dormir, maintenant. Nous en reparlerons.

Côte à côte, nous attendîmes l'aube en faisant semblant de dormir. Vers six heures du matin, une vague pourpre déferla sur l'Arno, chassa l'eau goudronneuse de la nuit. On frappa à la porte. J'ouvris aux deux gorilles qui attendaient dans le couloir, vêtus de costumes sombres, pour nous reconduire à Pietra d'Alba. Nous n'en reparlâmes pas.

Candido Amantini ne ressembla jamais à l'image que la culture populaire donnerait plus tard de l'exorciste. Padre Vincenzo l'avait rencontré autrefois, jeune prêtre, et se souvenait d'un homme doux derrière ses grandes lunettes, plutôt que d'un manieur d'éclairs et d'un pourfendeur de démons. Amantini fut pourtant, selon le Pr Williams, le premier homme que la congrégation du Saint-Office appela, avant même les experts scientifiques. Il s'enferma en prière avec la statue, pendant près de douze heures d'affilée, deux gardes suisses postés devant la porte de la réserve où la *Pietà* était entreposée, avec pour seuls accessoires « une bible du dix-septième siècle, une boîte de bougies et une autre de craies blanches », précise le rapport. Ce dernier ne dit pas si les gardes virent ou entendirent quoi que ce fût. Candido Amantini sortit enfin et remit son verdict une semaine plus tard. La statue n'était pas possédée, et il n'en était que plus dérouté, car lui aussi avait été sensible, après l'avoir fixée pendant des heures, à cette étrange *présence*, à quelque chose de plus que les tonnes de marbre qui dansaient devant lui dans la lueur des chandelles. Mais la présence, assure-t-il, n'est pas diabolique, car cette dernière s'accompagne inévitablement, au moment de l'exorcisme, d'une odeur de plaine brûlée, ou de rouille, ou d'œuf, comme si la foudre venait de tomber non loin de là.

Amantini hasarde l'explication qui, pour certains, éclairera le geste de Laszlo Toth lorsqu'il cherchera la *Pietà Vitaliani* pour la détruire, ne la trouvera pas et se rabattra sur la *Pietà* de Michelangelo : l'œuvre rapproche du divin. Elle est possédée, oui, mais de la présence divine. Et à ce titre, elle est dangereuse. Dieu est trop grand pour être approché, raison pour laquelle il confia à saint Pierre, malgré ses errements, le soin de fonder un corps qui

servirait d'intermédiaire, celui de l'Église. Si quelqu'un peut approcher le divin directement, le toucher du doigt comme le fait Adam au plafond de la Sixtine, alors à quoi sert l'Église ? Dans sa recommandation à la congrégation du Saint-Office – qui remplaça en 1908 seulement l'Inquisition –, Amantini est catégorique. La *Pietà*, d'un point de vue artistique, est une œuvre majeure. D'un point de vue théologique, en revanche, elle constitue une inexplicable hérésie. Amantini avoue son échec à comprendre, mais recommande que la statue ne soit plus jamais montrée au public.

Dans une note de bas de page, le Pr Williams souligne un point ironique : cette Inquisition tardive qui, sous un nom différent, mandata le père Amantini fit comparaître Véronèse en 1573 pour avoir osé peindre, dans son tableau *Cena in casa di Simone...* des nains. Personnages forcément grotesques, comiques, qui s'opposaient à la nature divine de la scène. Presque quatre cents ans plus tard, cette même Inquisition reprochera donc à un nain d'être *trop* divin.

Puis les experts, scientifiques et historiens, débarquèrent. La statue fut pesée, mesurée, passée aux rayons X. Ces derniers ne révélèrent pas la moindre présence de microfissures, signe de la qualité du marbre. On évoqua une possible radioactivité, ou l'émission par la statue d'un gaz de type radon, ce que les tests infirmèrent. On trouva, en mesurant le socle, que sa taille correspondait au nombre d'or, et que la proportion divine se retrouvait en reliant certains points de la statue. Impossible, cependant, d'en déduire quoi que ce fût, l'œuvre n'étant pas la première à se conformer à cette règle d'harmonie. Les théories les plus farfelues – inclusions d'éléments météoriques dans la pierre, rayonnements ionisants, amplification des réseaux telluriques de type Hartmann ou Curry – furent évoquées et rejetées. Tous les spécialistes rejoignirent la conclusion du père Amantini. *Nous n'en savons rien.*

Après avoir énuméré les théories des autres, le Pr Williams avance enfin la sienne. Ni la religion ni la science ne trouveront, selon lui, la solution. Aucun de ces experts n'a vraiment regardé la statue. Qui le fait longuement,

ajoute-t-il, ne peut qu'être fasciné par le visage de la Vierge, son modelé, la féminité et la sensualité qui s'en dégagent malgré les signes évidents de l'âge. Contrairement à la *Pietà* de Michelangelo (anormalement jeune pour être la mère du Christ), celle de Vitaliani n'est pas une gamine. Elle a vécu. Et Williams hasarde l'hypothèse que le mystère réside dans la relation du sculpteur à son modèle.

Il la connaissait, nous dit Williams, et de la nature de cette relation naît le mystère.

Leonard B. Williams mourra en 1981, après avoir consacré les vingt dernières années de sa vie à l'étude de cette œuvre, sans savoir qu'il avait raison, et qu'il se trompait complètement.

Les Orsini sont à l'apogée de leur gloire et l'ignorent. Les orangers donnent comme jamais grâce à l'eau du lac. Les bigaradiers aussi, la famille exporte désormais une bonne partie de sa production.

Le 10 février 1939, Pie XI meurt brutalement d'une crise cardiaque au Vatican. Comme il s'apprêtait, selon certains, à prononcer un discours dénonçant les méthodes fascistes, comme son médecin n'est autre que le père de la dernière maîtresse en date de Mussolini, Clara Petacci, les rumeurs vont bon train : Mussolini aurait fait empoisonner un pape trop encombrant.

Le 2 mars 1939, cafouillage : la fumée qui sort des toits du Vatican est d'abord noire, c'est un problème technique, elle devient blanche enfin, mais il faudra tout de même confirmer la nouvelle sur Radio Vatican.

Habemus papam.

À 17 h 30, Eugenio Pacelli devient pape. L'homme auquel je dois ma carrière. Sous le nom de Pie XII, il rentre le soir dans sa chambre, se tourne vers sa gouvernante, tire sur sa soutane blanche et murmure : « Regardez ce qu'ils ont fait de moi. »

Au sortir de la guerre, plus personne ne voulut entendre parler de mort. Les années vingt furent celles de la vie, une vie accélérée, frénétique, et j'ai plus d'une fois pensé que les films de l'époque, tout en saccades et sautes d'image, en avaient capturé la réalité. Au cours des années trente, avec cette curiosité tendre qu'octroie la distance, la mort revint à la mode. La moindre

ville qui se prenait au sérieux, le moindre village un peu ambitieux, se *devait* d'avoir son monument aux morts. Je dus sculpter, malgré ma réticence, celui de Pietra, qui avait ceci de particulier qu'un seul nom y figurait. Alors que les autorités militaires n'avaient pas songé à mobiliser dans cette vallée perdue, ou avaient préféré l'éviter pour ne pas offenser les Orsini, leur fils Virgilio, de son côté, avait eu la mauvaise idée de se porter volontaire, attirant sur lui le regard myope du destin. Le résultat n'en était que plus tragique, stèle grise et martiale que Jacopo, devenu officiellement mon bras droit, avait surmontée d'un poilu érigeant un drapeau sous la mitraille. Il était presque impossible de fixer ce nom unique, perdu au milieu d'une dalle vide, sans songer : « Quel idiot. » L'hommage devenait insulte. La famille Orsini le détesta, le maire le détesta, et, comme je le détestais aussi, je n'eus aucun scrupule à le détruire. Je me remis à travailler d'arrache-pied sur les statues destinées au Palazzo della Civiltà Italiana, qui m'occupèrent jusqu'à la fin de la décennie.

Depuis l'épisode de Florence – ma trahison, que j'aime le mot ou non –, Viola ne m'adressait plus la parole. Elle n'assistait jamais aux dîners auxquels j'étais invité. S'il m'arrivait de la croiser au village, un jour de messe – j'entretenais toujours l'église, et mettais un point d'honneur à le faire personnellement –, elle faisait mine de ne pas me voir. Chose facile, puisqu'il lui suffisait de ne pas baisser les yeux. Elle regardait droit devant elle, dans ce vide que j'aurais occupé si j'avais été de taille normale, et m'ignorait, puisque je n'y étais pas. Je m'en serais offusqué si je n'avais pas régulièrement reçu, apportées par Emmanuele sous plis non affranchis et émanant d'un expéditeur dont il ne voulait pas trahir l'identité (il appuya bien sur le mot *trahir* en me regardant), des coupures de journaux. Le premier article était arrivé en novembre de l'année précédente et évoquait la Nuit de cristal, le pogrom contre les Juifs du Troisième Reich. Puis le Manifeste des scientifiques racistes, sur lequel Mussolini fondait ses décrets. Puis un article évoquant l'exil du Prix Nobel Enrico Fermi, dont la femme était juive, et interdite d'enseigner. Fermi développerait les fondements de la fission nucléaire pour un autre pays. Le message était clair

: Stefano m'avait menti. Et Viola, puisqu'elle comptait toujours me réformer, me faisait savoir que notre amitié, peut-être, n'était pas complètement morte.

Il y avait eu, au retour de Florence, une réunion houleuse entre les frères Orsini, Campana et moi. Campana avait tempêté, il en avait assez de cette *cinglée*, de cette *planche à pain stérile*. Francesco m'avait intimidé, d'un simple regard, de ne pas bouger. Il était secrétaire de Pie XII et dégageait une aura telle que même moi, j'obéis. Depuis l'année précédente, deux professeurs de médecine romains, Cerletti et Bini, expérimentaient un traitement à base d'électrochocs prometteur. Viola était la candidate idéale, d'autant que le médecin milanais qui l'avait reçue, après sa tentative de fuite avortée, avait diagnostiqué un mal-être. Et le mal-être résiste mal à l'électrocution. Stefano tiqua quand Campana expliqua que la méthode avait été testée avec succès sur des porcs, puis quelques humains. D'un mouvement de doigt, Francesco élimina la solution. On parla de lithium, auquel le mal-être résiste également mal. Je n'avais pas ouvert la bouche, et me levai.

– Il n'y aura pas de lithium ni d'électrochocs. Il n'y aura rien.

Je regardai Campana droit dans les yeux.

– Et si tu veux parler de *cinglés*, allons-y.

Campana sortit en claquant la porte. Cette maigre victoire me convainquit que j'étais injustement ostracisé par Viola, qui me devait une fière chandelle. On s'arrange comme on peut avec sa conscience.

Ces années-là, l'essentiel de mon temps, quand je ne sculptais pas, fut employé à retrouver ma mère. Les gestes d'autrefois ne fonctionnaient plus, il fallut redécouvrir une posture, une façon d'être ensemble, replacer nos corps dans un même espace. Nous marchions souvent côte à côte et nous faisions rarement face. Elle était ma mère sans plus l'être, le temps avait rongé trop de choses. La pudeur freinait mes élans, sa patience l'acceptait.

En 1940, la guerre recommença, puisqu'elle n'avait jamais cessé. Je reçus de plus en plus de coupures de journaux, des citations de Mussolini recopiées à l'encre verte. Vers la fin de l'année, un tout-terrain Fiat 508 CM

Coloniale s'arrêta devant l'atelier, deux petits fanions italiens dressés sur les garde-boue. Un fonctionnaire en costume strict en descendit, suivi de Stefano, qui ravalait à grand-peine un sourire ravi. Mon visiteur me tendit une lettre, que j'ouvris immédiatement. Il s'agissait d'une commande pour un groupe monumental intitulé *L'Homme nouveau*, destiné à la place centrale de Predappio, la ville natale du Duce. La requête, me fit-on comprendre, émanait officiellement du ministère de la Culture populaire, mais avait été formulée en haut lieu. *Très haut lieu*, ajouta Stefano avec un clin d'œil, au déplaisir visible du fonctionnaire. Cent mille liras par an jusqu'à achèvement de la sculpture, avec un minimum garanti de quatre cent mille liras. Un pactole. J'effaçai l'encre verte de mes pensées, signalai aussitôt sur l'aile de la Fiat.

Le soir, je fis une esquisse sur la table de la cuisine, entre deux verres de vin et deux assiettes vides, pendant que Vittorio rangeait la vaisselle et que ma mère tricotait dans un coin. *L'Homme nouveau* ferait trois mètres de haut, cinq avec le socle. *L'Homme nouveau* était un sprinter sur le départ, juste après le coup de feu, et ne tiendrait que sur un pied. Un défi technique. Un défi anatomique. Quand je montrai le dessin à ma mère, elle y jeta un simple coup d'œil, se remit à tricoter et déclara :

– Tu es très bien comme tu es, Mimo.

– Pardon ?

– Il me semble que ton géant, là, avec tous ses muscles, cet « homme nouveau », représente ce que tu voudrais être. Je te dis que tu es très bien comme tu es. Mais qu'est-ce que j'y connais, je suis juste ta mère.

Furieux, je sortis, et sursautai après quelques pas sur le gravier blanc de lune. Viola m'attendait, vêtue d'un manteau sombre, pas si différente de l'apparition qui m'avait terrifié des années auparavant au cimetière du village. Et c'était bien un fantôme qui se tenait là. Celui de notre enfance, au visage maigre, aux yeux trop grands rougis par une longue liste d'hommes dont je faisais partie.

– Stefano m'a parlé de ta dernière commande. Tu sais de qui elle émane.

La première fois qu'elle me parlait en presque deux ans. Soudain j'existais, et c'était pour m'adresser des reproches. Je travaillais comme un fou, je payais dix salaires, les Orsini se vantaient à qui voulait les entendre de m'avoir découvert. Et je n'étais ni Gesualdo ni Caravaggio. Je n'avais tué personne, moi. Mes sculptures ne faisaient pas de mal à une mouche.

– Je ne m'intéresse pas à la politique. Je te l'ai dit mille fois.

– Je ne veux pas que tu fasses cette sculpture.

– Tu ne *veux* pas ?

– Non.

– Va au diable, Viola.

Elle tourna les talons sans rien dire et s'enfonça dans la nuit.

Je partis peu après pour la France, où je n'avais pas remis les pieds depuis mon départ, par un jour frais de 1916. J'étais invité à une réception à l'ambassade d'Italie, dans Paris occupé, où paraderait tout ce que notre beau pays comptait de talents. L'ambassadeur, qui tenait à préserver une illusion d'amitié avec les *Francesi*, juste au cas où, n'avait pas invité le moindre Allemand. C'est là qu'eut lieu ma prétendue confrontation avec Giacometti. J'ignore comment ce professeur américain qui écrivit un jour sur moi, ou plutôt sur ma *Pietà*, en eut vent, car il la mentionna dans sa monographie. Une légende tenace, puisque Giacometti et moi ne nous adressâmes jamais la parole.

J'arrivai tôt à la soirée. Je n'aimais pas tant les mondanités que les affaires, et connaissais la valeur d'une rencontre dans ces cercles où Francesco m'avait appris à évoluer. Une question flottait sur les lèvres de la petite assemblée – Elsa Schiaparelli viendrait-elle ? La styliste du Tout-Paris ne vint pas. Mais d'autres artistes, pas des moindres, firent leur apparition. On me présenta Brancusi. Mon collègue, qui ressemblait à un sublime clochard, s'était incrusté dans la soirée grâce à la consonance italienne de son nom. Nous nous connaissions de réputation, échangeâmes les banalités d'usage. Depuis mon arrivée, je surveillais du coin de l'œil un type étrange, au regard fuyant sous une tignasse explosive, qui semblait m'éviter. Il ressemblait lui aussi à un vagabond, et marchait avec des

béquilles. Chaque fois que nos chemins menaçaient de se croiser, au gré des courants mondains qui brassaient l'assemblée, il pirouettait aussi sec pour disparaître dans la foule.

Brancusi, qui s'était pris d'affection pour moi, n'arrêtait pas de remplir mon verre. Je lui donnai un coup de coude.

– Dis, c'est qui ce type là-bas ? Celui qui boite. Je crois qu'il m'évite.

– Giacometti ? Il te déteste. Allez, cul sec.

– Il me déteste ? Pourquoi ?

Brancusi tendit son verre vide au barman.

– Parce qu'il t'admire, je suppose.

– Où est la logique ?

– C'est *très* logique. Pourquoi détesterais-tu quelqu'un qui ne te fera jamais d'ombre ? Admirer quelqu'un, c'est un peu le détester, et vice versa. Beethoven détestait Haydn, Schiaparelli déteste Chanel, Hemingway déteste Faulkner. Ergo, Giacometti déteste Vitaliani. Et tant que nous y sommes, je te déteste aussi. Mais nous, les Roumains, avons la détestation gentille. Alors, qu'est-ce que tu bois ?

– Je crois que j'ai assez bu.

– Tu plaisantes ? Tu as vu la tête que tu tires ? Quand un homme fait une tête pareille, il y a deux raisons possibles. La première, une femme.

– Et la seconde ?

– Une femme.

Nous finîmes la soirée ivres morts, à pisser contre une voiture allemande rue de Varenne, preuve que je faisais un peu de politique. Brancusi et moi échangeâmes quelques courriers jusqu'à sa mort, une quinzaine d'années plus tard. Si on lui avait demandé de sculpter l'océan, il aurait poli un rectangle de marbre, affirmant que puisqu'on ne pouvait reproduire en détail chaque vague, il suffisait de sculpter ce qu'elles avaient toutes en commun. Il sculptait ce que seul l'œil d'un fou, d'un animal ou d'un télescope pouvait voir.

Je passai un mois à Paris, à déambuler, à profiter de la vie, pas toujours de la manière la plus raisonnable qui fût. Les Boches mettaient une sale

ambiance, et l'on s'amusait de façon excessive derrière des portes soigneusement calfeutrées. Un soldat allemand m'arrêta un matin à Montmartre et je pris peur, mais il me demanda simplement, avec de grands yeux, si j'étais Toulouse-Lautrec. Je répondis « oui, bien sûr », et lui signai un autographe.

Je revins à Pietra d'Alba dans les premiers jours de 1941, par une soirée de grand froid. Quelque chose n'allait pas, je le perçus tout de suite. Le village aurait dû dormir, dans le noir, quelques façades pointillées de lumière vacillante là où un volet fermait mal. Ce magnifique silence des nuits d'hiver aurait dû boucher les rues. Mais les volets n'étaient pas fermés. Le vent passait d'une montée à l'autre, dévalait les ruelles, hululait comme un dément. Des gens s'écartèrent sur la place pour nous laisser passer. De loin en loin, des appels retentissaient.

Je courus de la voiture à l'atelier. Une lampe unique brillait à la fenêtre de la cuisine, où ma mère m'attendait sans rien faire, le regard perdu dans la pénombre, emmitouflée dans un châle de laine près du poêle.

– Il y a un problème ?

Ma mère se leva pour mettre le café sur le feu. Il y avait un problème.

Viola avait disparu.

C ampana avait débarqué de Milan quelques jours plus tôt avec sa sœur, toujours flanquée de ses trois gamins. Ils venaient passer les vacances de Noël à la villa Orsini. Une virée impromptue à Gênes avait été décidée, à laquelle Viola avait refusé de participer. Je savais par Stefano que les relations étaient tellement tendues entre son mari et elle qu'ils ne se parlaient plus. On lui avait laissé les enfants pour la soirée et tous les Orsini étaient partis, marquis compris, avec sa chaise roulante, son aide et ses filets de bave. En dépit de plusieurs chutes, bronchites et autres attaques, le bon marquis s'accrochait à la vie.

Tôt le lendemain matin, à son retour, la famille avait trouvé les enfants endormis dans le salon, sauf le plus petit, qui pleurait, entourés d'objets cassés par leurs soins, des traces de nourriture sur les beaux sofas verts. Les domestiques, soumis à la question, avaient avoué avoir pris leur soirée en douce, supposant Mlle Orsini en charge. Quand je revins, personne n'avait vu Viola depuis deux jours.

Le salon principal avait été transformé en quartier général. Une table poussée en plein milieu croulait sous les cartes. Je ne m'étais pas changé, venu directement depuis l'atelier. Campana arpentait la pièce, les mains dans le dos, cigare aux lèvres. Il ne me regarda pas. Des groupes de chasseurs, penchés sur des cartes, commentaient en connaisseurs les chemins que la jeune demoiselle avait pu emprunter et, de loin en loin, se laissaient aller, les yeux mouillés, à une anecdote nostalgique sur tel ou tel magnifique animal qu'ils avaient croisé à un endroit donné, et tué.

Les frères Orsini, absents, dirigeaient les opérations depuis Rome. Le port de Gênes avait été alerté, ainsi que les compagnies maritimes. Viola ne

pourrait pas embarquer sur un transatlantique. On la cherchait à Gênes, à Savone, à Milan. Pendant deux jours, on avait sondé les puits des environs, mais on n’y avait trouvé que les larmes de saint Pierre – la source coulait plus vive que jamais. Les chiens étaient revenus bredouilles, la langue pendante. Personne ne leur en voulait. Ils n’avaient pas été dressés pour cela.

Le marquis dormait dans sa chaise, imperméable à l’agitation. La marquise était assise, très digne, sur un canapé, juste à côté d’une énorme tache de sauce tomate. Vêtue de noir depuis la première attaque de son mari, mince et dotée de ces longs membres dont avait hérité sa fille, elle évoquait une araignée. Elle en avait la beauté aussi, de ces espèces tropicales que j’avais admirées un jour dans un livre prêté par Viola. Depuis quelques années, elle laissait à ses deux fils le soin d’œuvrer à la gloire familiale, mais entretenait elle-même la toile sociale qu’elle avait tissée au fil des ans. Parfois, elle se rendait seule à Turin ou à Milan, et les mauvaises langues murmuraient que cette femme encore jeune – à peine soixante ans – allait y chercher le genre de consolation que nul ici ne pouvait lui offrir. Ou *n’osait* lui offrir, au cas où le marquis ne serait pas si gâteux qu’il le paraissait.

Bravant la nuit et le froid, plusieurs groupes battaient encore les environs – Emmanuele et Vittorio en faisaient partie. Je ne pouvais rien faire de plus et rentrai à pied. Notre dernière dispute me pesait sur le cœur. Arrivé à la maison, je songeai soudain au seul endroit où personne n’avait probablement songé à chercher. Le cimetière, bien sûr. Je repartis en courant jusqu’au champ des morts. À trente-sept ans, l’endroit ne m’effrayait plus. Les démons de *Maciste aux enfers* ne peuplaient plus mes cauchemars. Le cimetière m’évoquait Viola, notre amitié effilochée, maintes fois rapiécée. Il m’évoquait le cinéma d’autrefois, dont je ne crois pas qu’il fût moins parlant d’être muet.

La porte du mausolée des Orsini était entrouverte. J’approchai à pas lents, la poussai doucement. L’intérieur exhala une odeur de temps qui passe, de poussière aussi. Il était vide. Des fleurs achevaient de se désintégrer sur

l'autel – personne n'y avait mis les pieds depuis longtemps. Je fis le tour du cimetière, lentement, et terminai par la tombe du petit flûtiste, Tommaso Baldi. Devant la dalle usée, un soupçon m'assaillit, me glaça le sang. Et si Viola avait trouvé elle aussi l'entrée de ces fameux tunnels ? Si elle errait depuis trois jours dans le noir ? Elle n'avait pas de flûte, elle.

Le lendemain, je fus incapable de travailler, malgré l'entrain factice de ma mère. Si Viola ne voulait pas être retrouvée, nous ne la retrouverions jamais. Ses frères, tout comme moi, devaient bien savoir qu'elle ne partirait plus sur un coup de tête après le fiasco de Florence. Qu'elle n'essaierait pas d'embarquer sur un transatlantique sous son vrai nom. Cette fois, elle avait fait la liste de tous les obstacles qui se dresseraient sur son chemin, prévu la moindre de nos réactions, y compris celles que nous n'avions pas encore eues. Nous avions perdu d'avance.

Le soir venu, l'ambiance à la villa Orsini avait changé. À l'excitation succédait la fatigue. L'espoir de devenir un héros, de se faire remarquer, s'amenuisait dans la troupe. Les hommes suaient le pessimisme, les visages griffés et sales. Campana était reparti à Milan pour une « affaire urgente ».

Au réveil, j'eus l'affreuse intuition que Viola était morte. J'en étais sûr, quelque chose d'elle venait de partir, là, une minute plus tôt, si sûr que je ne pus d'abord me lever tant je peinais à respirer. Je parvins enfin à me traîner jusqu'à l'abreuvoir, et plongeai la tête entière dans l'eau de la source miraculeuse. Le saint, disait la légende, avait pleuré des larmes amères. Je ne sais pas si elles étaient amères, mais elles étaient glaciales.

Une nouvelle journée passa, où quelques signalements fantaisistes, à différents endroits du pays, ne parvinrent pas à nous redonner espoir. Ma mère me força à dîner, comme un enfant, répétant « encore une bouchée » chaque fois que je baissais ma fourchette. Ce soir-là, nous redevînmes un peu mère et fils.

Frissonnant au coin du feu, je repassai mentalement les endroits que nous fréquentions en commun. Rien, vraiment, à part le cimetière. Rien. Rien. Rien.

Rien sauf...

– Où vas-tu ? demanda ma mère en me voyant bondir de mon siège.

Je courais déjà. Je n'avais pas pris de lampe, juste agrippé une vieille capote militaire qui traînait sur un meuble, sans doute abandonnée par Emmanuele. Malgré les nuages – des altocumulus –, la lune brillait assez pour me guider. Je parvins au chêne des Pendus, plongeai dans le bois sans me soucier des sentinelles noires et caquetantes qui, à coups de griffures et de croche-pieds, tentaient de me retenir. Cette fois, j'étais le plus fort. Je retrouvai la clairière, par miracle ou dessein supérieur, traversai les taillis de l'autre côté.

Elle était là. Je la vis avant même d'atteindre la grotte. Allongée, immobile. Je grimpai en trébuchant, paniqué, car elle ne bougeait pas. Lorsque j'arrivai enfin devant l'entrée, Viola tourna la tête vers moi. Un nuage glissa sur ses joues hâves, et la lune me révéla ce que j'avais d'abord pris pour une masse d'obscurité : l'immense forme de Bianca, allongée elle aussi. Viola était blottie contre elle, vêtue comme pour une soirée à la maison, sa robe en piteux état.

– Elle est morte ce matin, souffla-t-elle.

Je m'agenouillai près de Viola, l'aidai à se relever et la serrai dans mes bras. La grosse tête de Bianca était tournée vers nous, les yeux ouverts, sa langue un peu tirée. Viola n'avait pas abandonné les enfants intentionnellement. Elle jouait avec eux lorsqu'elle avait entendu l'appel déchirant de la forêt. Un grognement puissant, à faire trembler les murs, qu'aucun témoin ne put corroborer par la suite. À l'approche de la mort, Bianca appelait celle qui était à la fois sa mère, sa sœur, son amie. Viola, sans plus songer à rien, persuadée que les domestiques s'occuperaient des enfants, avait plongé dans les bois. Elle avait passé quatre jours auprès de l'ourse, à lui apporter de l'eau, à lui parler, à dormir contre elle. Je suis persuadé que si je n'étais pas arrivé, elle aurait suivi Bianca dans ce voyage-là.

Elle se rallongea et me tira près d'elle. Je nous couvris de mon manteau et fixai les étoiles.

– Elle avait vingt-cinq ans, murmura-t-elle. Une belle vie d'ourse.

– Il faut que tu rentres. Tout le monde te cherche.

– Personne ne doit savoir. Je raconterai que je suis sortie en entendant du bruit dans la forêt, que j’ai pris peur dans le noir, que je me suis perdue et que j’ai erré quelques jours.

Aucun de nous deux ne bougea. Je soupirai.

– C’est ridicule, tout ça.

– Qu’est-ce qui est ridicule, Mimo ?

– Toi, moi. Notre amitié. Un jour on s’aime, le lendemain on se déteste... Nous sommes deux aimants. Plus nous nous rapprochons, plus nous nous repoussons.

– Nous ne sommes pas des aimants. Nous sommes une symphonie. Et même la musique a besoin de silences.

Viola me demanda d’enterrer Bianca, ce que j’acceptai sur le moment, mais regrettai dès que je revins armé d’une pelle. La tâche fut herculéenne. Et encore, Hercule avait l’avantage de ne pas mesurer un mètre quarante. À l’aube, je rentrai titubant, les mains en sang, et dormis jusqu’au soir. Vittorio me réveilla pour m’annoncer la bonne nouvelle : Viola s’était simplement perdue en forêt et avait retrouvé son chemin. Je fis mine de m’en réjouir et me rendormis.

Elle passa trois jours au lit, à se remettre de son aventure. Les membres rompus, je fus incapable de sculpter pendant le reste de la semaine. Le samedi suivant, Campana revint de Milan, les frères Orsini arrivèrent de Rome. Je fus invité à un dîner de fête auquel je me rendis sans déplaisir. Viola et moi nous reparlions enfin, c’était tout ce qui comptait. Je ne compris que plus tard que la plupart des dîners chez les Orsini se terminaient mal, et celui-ci ne fit pas exception.

Quelque chose couvait dans le regard de Campana, j’aurais dû m’en apercevoir. M’en apercevoir plus encore, moi, le maître du mouvement,

dans sa démarche de tigre, latérale, sa tête baissée tandis que nous buvions un verre en attendant le dîner. Les tigres attaquent souvent par le côté.

Viola, encore pâle, m'adressa un sourire. Je félicitai Francesco pour ses nouvelles fonctions auprès de Pie XII, ex-Mgr Pacelli. Comme à son habitude, Stefano descendait verre après verre. La belle-sœur de Viola était là, entourée de sa marmaille. J'avais tremblé, enfant, d'être entré par effraction dans ce sanctuaire. J'en étais maintenant un habitué, respirais régulièrement la poussière d'or qui flottait en suspension dans les rayons du soleil, et ne m'en émerveillais plus. Au tintement de la cloche, nous passâmes dans la salle à manger.

Le dîner fut une affaire silencieuse, à peine troublé par le son des enfants qui jouaient dans la pièce voisine, jusqu'au moment du fromage. Le plateau venait de tourner et de revenir au centre lorsque Campana frappa la table du plat de la main. Même le marquis sursauta, avant de retomber dans son hébétude.

– Ça ne peut plus durer.

– Qu'est-ce qui ne peut plus durer ? demanda poliment Francesco.

– Elle ! s'écria l'*avvocato*, pointant un doigt tremblant sur Viola. Si j'avais acheté une voiture aussi mal foutue, on m'aurait remboursé il y a longtemps !

– Ma sœur n'est pas une voiture, reprit Francesco, toujours aussi affable.

Viola, tête baissée, ne disait rien.

– D'abord Florence, puis cette disparition dans la forêt ? Elle est cinglée, je l'ai toujours dit. Sans parler du fait qu'elle ne peut pas avoir d'enfant, probablement parce qu'elle a sauté du toit de cette maison, ce qui, je l'avoue, aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Campana postillonnait sur son assiette, rouge de colère. Il désigna sa sœur.

– Et les enfants d'Eloisa, hein ? Il aurait pu leur arriver n'importe quoi ! Quel genre de femme abandonne des gosses, bordel de Dieu ! Et je n'ai même pas parlé de ça !

Il tira de sa poche un papier froissé, le brandit sous le nez de Viola, qui blêmit aussitôt. Campana partit d'un rire narquois.

– Qu’est-ce que c’est que ce truc, hein ? On l’a trouvé quand on fouillait ta chambre après ta disparition, à la recherche d’une lettre, ou d’un mot. Madame écrit des poèmes, maintenant ?

Il déplia le papier, s’éclaircit la gorge. Viola le regarda droit dans les yeux.

– Ne le lis pas.

– Je le lis si j’ai envie. Ce serait bien que ta famille sache ce que tu as dans la tête, non ?

– Je l’ai écrit il y a très longtemps, quand j’étais l’hôpital. C’est du passé. Et c’est personnel.

– *Je suis une femme debout...* commença Campana avec un trémolo théâtral.

Un tic nerveux, d’une violence que je ne lui avais jamais vue, déforma le visage de Viola.

– Si tu le lis, reprit-elle doucement, je te tue.

– Ah, parce qu’en plus, tu es une meurtrière ?

Campana contourna la table pour s’éloigner de Viola et lut :

– *Je suis une femme debout au beau milieu des incendies que vous avez allumés Je suis une femme debout, me voyez-vous, sur vos bûchers, autodafés, vos doigts pointés Je suis une femme debout, que croyiez-vous, que j’allais pleurer sous vos huées, dans la fumée / de vos lâchetés, de vos bûchers, autodafés, vos doigts pointés.*

– Ça suffit, murmura Francesco, le visage sombre.

– Attends, cher beau-frère ! hurla Campana. Ce n’est pas fini ! *Depuis que j’ai croqué dans cette pomme quelque chose me travaille, étonnez-vous / Une envie de danser, d’inventer des fusées, de vous soigner Alors vous me brûlerez encore, vous me crucifierez Chat noir et camisole, écartelée, vous direz que j’étais folle, un peu sorcière, ou les deux à la fois J’ai croqué dans la pomme, j’y croquerai encore, préparez-vous Je suis une femme debout, je ne suis pas à genoux.*

La sœur de Campana, visage tourné, main sur la bouche, se retenait de rire. J’étais figé, le reste de la tablée aussi, même si personne ne l’était pour

la même raison. La Viola que j'avais cru morte vivait, dansait dans ce poème d'adolescence.

– *Je suis une femme debout au beau milieu des guerres que vous avez déclenchées / Je suis celle que vous appelez quand tout s'effondre autour de vous / Mais que vous brûlerez encore dès que tout ira bien, au cas où je verrais que tout ne va pas bien Vous me consumerez, vous me réduirez en cendres, vous me disperserez, ou vous croirez le faire car votre feu est sans chaleur et ne brûle rien Je suis une femme debout, j'en vaudrais mille comme vous.*

Campana s'étouffa sur une quinte de toux, accepta le verre d'eau que lui tendit sa sœur tout en nous faisant signe, de sa main libre, d'attendre la suite.

– Et alors là, chers amis, le meilleur pour la fin, la strophe à laquelle je n'ai rien compris, sans doute parce que je ne suis pas assez poète !

Viola se leva avec lenteur, une brume montant du sol d'un cimetière. D'une voix à peine audible, elle récita :

– *À toi qui n'es pas née, qui ne sais pas encore ce qu'est d'être blessée De tomber des nuages et de te relever Quand ils te demanderont de renoncer, de te coucher, de t'allonger Quand ils voudront te faire taire, t'amadouer, te désarmer Je suis une femme debout comme tant d'autres avant nous / Je suis une femme debout, et tu le seras aussi.*

Silence de mort. Campana revint vers sa femme, menaçant :

– C'est quoi cette phrase ? À toi qui n'es pas née ? Ne me dis pas que tu as fait une fausse couche ? Ou pire, que tu as...

– Une fausse-couche ? Je ne te connaissais même pas quand j'ai écrit ces lignes. Ce poème, ce sont les élucubrations d'une gamine de seize ans. Je suppose que je me l'adressais, si tu veux tout savoir. Celle qui n'est pas née, c'est moi. La fille qui n'a pas volé. Je me l'adressais au cas où cette fille, dans un univers parallèle, pouvait m'entendre.

– Un univers parallèle ?

Campana faillit s'étouffer de nouveau, se rinça cette fois la gorge avec un verre de vin.

– Mais tu es complètement folle !

– Dans l'intérêt de tous... commença Francesco.

Viola l'interrompit d'un geste. Un simple mouvement de la main, délicat, capable d'arrêter une armée en marche ou une charge d'éléphants. Les deux se ressemblaient plus qu'ils ne le croyaient.

– Tu as toujours manqué d'imagination, Rinaldo. Il ne t'est pas venu à l'idée que tout n'est pas tel que tu le vois ? Que, oui, il pourrait y avoir des univers parallèles ? Ou que ce monde n'existe pas ? Que nous ne vivons peut-être que dans le songe d'un ours ?

Tout le monde dévisageait Viola, bouche bée, sauf moi qui souriais. Campana, le cou gonflé, était cramoisi. Viola tendit la main et son mari lui rendit, presque par réflexe, son poème. Elle le plia, le fit disparaître dans sa robe, avant de faire de nouveau face à l'*avvocato*.

– Je t'avais prévenu.

Je ne vis pas le geste venir. En une fraction de seconde, Viola prit le couteau à fromage le plus proche, abandonné au bord d'une assiette, et le planta de toutes ses forces dans son mari.

Les drames distendent le temps, preuve que Viola ne racontait pas n'importe quoi. Aucun des invités ne réagit, l'esprit figé dans la seconde d'avant, englué dans une incrédulité qui collait à ses rouages, en ralentissait le mouvement. Puis la réalité déferla. Campana vit le couteau qui sortait de son épaule, le revers de sa veste éclaboussé de sang, de ce bon roquefort français que les Orsini faisaient venir spécialement et d'un copeau de ce qui ressemblait à du pecorino. Il fit un pas en arrière, puis hurla. Sa sœur l'imita avant de s'évanouir. Dans la pièce voisine, des pleurs d'enfants se firent entendre.

Les Orsini, eux, en avaient vu d'autres. Stefano pinçait l'arête de son nez. Il voyait bien que la blessure n'était pas mortelle, même si les deux petites dents courbes du couteau, profondément enfoncées dans la chair, devaient faire un mal de chien. Francesco se leva calmement, convoqua le majordome et lui demanda d'envoyer quérir le médecin. Viola assistait à la scène, indifférente, tout comme son père. Sa mère avait disparu, une serviette sur la bouche, dès l'acte perpétré. Impossible de savoir si Viola avait visé intentionnellement l'épaule ou raté le cœur.

Deux heures plus tard, Campana, Stefano, Francesco et moi nous retrouvâmes dans le salon, pour une discussion où les femmes ne furent pas conviées. Le médecin avait fait avaler un calmant à Viola et l'avait mise au lit. Je me demandais souvent comment je finissais au milieu de ces affaires de famille, comme si vraiment j'étais un Orsini, et si je n'y étais pas plutôt parce qu'on m'oubliait, parce que les regards passaient mécaniquement et distraitement au-dessus de ma tête. Campana, sous sa chemise encore

tachée de sang, avait l'épaule bandée. Il fit tourner son cognac dans son verre et posa sur les deux frères un regard haineux.

– Cette fois, j'en ai soupé. C'est allé trop loin. Cette folle stérile doit aller en taule. Ou à l'asile.

Stefano se redressa à demi, lèvres retroussées, prêt à défendre l'honneur de sa sœur. Peut-être pour les mauvaises raisons, par fierté, par possessivité, mais prêt quand même. Comme d'habitude, son frère tempéra ses ardeurs carnivores d'un simple geste.

– Personne n'ira en prison, murmura Francesco. Nous n'avons jamais cru que vous seriez Roméo et Juliette, certes, mais il est temps que vos chemins se séparent.

Campana blêmit. Il n'était pas difficile d'imaginer que son calcul, en épousant Viola, avait été le suivant : Francesco n'aurait évidemment jamais d'enfant, ou pas officiellement. Stefano, avec cet amour de la nuit et du vin qui avait fait du garçon épais mais séduisant d'autrefois un fonctionnaire adipeux, n'était pas non plus parti pour fonder une famille. Il y avait donc une possibilité, faible mais réelle, qu'un enfant de Campana et de Viola héritât du titre. Le ventre de Viola avait déjoué ce projet. Mais l'association avec les Orsini restait source de prestige et, sur ce point-là, Campana avait touché le gros lot. Il se vantait d'avoir une ligne directe avec le pape (vrai, à supposer que Francesco voulût ouvrir la ligne en question) et avec le Duce (faux, car Stefano tremblait devant Mussolini). Et malgré les années de vaches maigres, la fortune des Orsini, du seul point de vue immobilier, restait conséquente. Pour Campana, il était hors de question d'envisager une séparation. Ce qu'il nous fit savoir en jaillissant de son fauteuil et en secouant un doigt furieux vers nous tous, son verre toujours en main.

– Il n'y aura pas de divorce, vous m'entendez ? Pas avec ce que j'ai investi dans cette famille. Où seraient vos agrumes, vos foutus champs, vos précieuses oranges, sans moi ?

– Il n'y aura pas de divorce, confirma Francesco. Mais une annulation. Viola avait encore des séquelles psychologiques dues à sa chute lorsqu'elle a accepté de t'épouser. En conséquence de quoi elle n'était pas en état de le

faire. Le mariage est invalide, l'annulation sera arrangée en haut lieu. Tu n'auras à t'occuper de rien. Viola ira en maison de repos quelques mois, pour les apparences.

Je ne pouvais pas bondir de mon siège comme ils le faisaient tous quand ils étaient indignés. Détail anodin, mais qui m'irrita toute ma vie. Je me tortillai, mis pied à terre et me propulsai en position debout.

– Hors de question ! m'écriai-je avec un temps de retard.

– Pour une fois, reprit Campana, le nabot a raison. Hors de question, pas d'annulation.

Francesco se leva à son tour, lissa sa soutane noire ceinte d'un trait violet. Malgré lui, l'*avvocato* recula d'un pas.

– Mimo, je viens d'avoir une discussion avec notre sœur. Elle est d'accord. Elle me l'a même réclamé. Je connais une maison de sœurs en Toscane, un lieu charmant. Tu pourras t'en assurer par toi-même si tu veux. Quant à toi, cher beau-frère...

Il remit sa calotte, joignit les mains en une drôle d'attitude de prière.

– Tu feras exactement ce que nous te disons de faire.

– C'est ce qu'on va voir.

Campana tourna les talons. Francesco s'éclaircit la gorge.

– Ne nous quittons pas sur ces mots. La colère est mauvaise conseillère. Rien ne t'oblige à accepter l'annulation.

– Tu as foutrement raison, l'abbé. Et d'ailleurs...

– Mais elle aura lieu, coupa Francesco.

– Pardon ?

– Il y a cette... affaire. Embarrassante. Cette jeune femme que tu as violentée il y a quelques années. On me dit qu'elle a perdu un œil.

L'*avvocato* se figea, revint lentement vers lui.

– J'ai été innocenté.

– Parce que Mimo a témoigné en ta faveur. Le même Mimo pourrait revenir sur ses déclarations et affirmer que tu l'y as contraint, pour préserver la réputation de la famille.

– Il irait en prison pour faux témoignage.

Francesco se mit à rire.

– Pour environ dix minutes, oui. Toi, en revanche, j’ai peur que tu n’y passes bien plus de temps et que tu ne perdes beaucoup, *beaucoup* d’amis. Et que penserait ta sœur, Eloisa ? Ta famille ? Surtout, cette preuve flagrante d’instabilité mentale nous garantit l’annulation. Je t’offrais un compromis raisonnable en en faisant subir la charge à Viola, mais puisque tu le rejettes...

Je n’avais aucune envie d’aller en prison, même pour dix minutes. Mais je haussai les épaules. La mâchoire de Campana se contorsionna. L’œil exorbité, un peu vitreux, il fixait le jeune évêque comme s’il le voyait pour la première fois.

– L’annulation étant garantie, poursuivit Francesco avec détachement, il ne te reste plus qu’à nous faire savoir si tu souhaites en sortir la tête haute, ou tout perdre au passage : ta réputation, tes affaires, ta famille. Pour nous, le résultat est le même.

Campana eut un rire nerveux. D’un pas lourd, il se dirigea vers la porte, où il se retourna une dernière fois.

– Vous êtes une sacrée bande de salopards, lâcha-t-il.

Stefano, qui n’avait pas dit un mot, se leva enfin.

– Non. Nous sommes les Orsini.

Je fus ridiculement content d’avoir été dans cette pièce quand il dit cela.

L’annulation fut prononcée en un temps record, et nous n’entendîmes plus jamais parler de Rinaldo Campana. Je vis son nom au générique de plusieurs films jusqu’à la fin des années cinquante, puis j’entendis dire qu’il avait disparu un soir en rentrant chez lui. On découvrit plus tard qu’il avait embarqué à destination des États-Unis, après quelques échecs commerciaux l’ayant poussé à s’endetter auprès d’individus peu recommandables. Il réussit là où son ex-épouse avait échoué.

Viola avait véritablement demandé à être envoyée en maison de repos. Au printemps 1941, je l'accompagnai moi-même, avec mon chauffeur, jusqu'à un couvent blotti dans les collines toscanes. Deux pentes de blé jeune formaient un U au creux duquel le bâtiment nichait, entouré d'un parc verdoyant. L'architecture de la résidence, fraîchement enduite de rose, me rappelait à certains égards l'atelier de Metti – Florence était à une soixantaine de kilomètres. La supérieure, une femme d'une grande douceur, d'une quarantaine d'années, nous reçut dans un salon lumineux, où de jeunes nonnes aux allures d'hirondelles nous servirent du thé. L'établissement accueillait des sœurs convalescentes, le plus souvent en proie à des « maladies spirituelles ». On nous fit ensuite visiter les chambres. Celle accordée à Viola, sur demande de monseigneur son frère, faisait face au sud, mais était protégée du soleil par un cyprès vert sombre au parfum de guitare.

– Nous nous occuperons bien de Mlle Orsini, m'assura la mère supérieure avec son sourire doux. Elle sera rétablie en un rien de temps.

Je laissai Viola s'installer. De retour au salon, la supérieure me tendit des documents à signer, ce que je commençai à faire machinalement, avant de tiquer sur une formulation que mon œil accrocha par hasard. *L'établissement décline toute responsabilité en cas de réaction adverse aux soins prodigués.* J'interrogeai la mère supérieure sur les soins en question, et l'adversité qui pouvait en résulter. Elle me conduisit aussitôt vers les sous-sols pour me montrer, toujours souriante, un grand espace carrelé du sol au plafond, aménagé sous les voûtes de la cave. Des tuyaux d'arrosage sous pression serpentaient à nos pieds, dans une forte odeur d'humidité.

– Nous y donnons des douches glacées à certaines de nos pensionnaires, si elles s'agitent en pleine nuit. Cette méthode naturelle traite à merveille les démangeaisons de la chair, ou la morsure du doute, lorsque les méthodes traditionnelles ont échoué.

– Et quelles sont les méthodes traditionnelles ? demandai-je aimablement.

– Certaines solutions médicamenteuses sont employées, mais avant d'y recourir, nous recommandons à nos pensionnaires de passer quelques nuits

en prière devant l'autel. Une sœur bénévole assiste l'orante et l'empêche de s'endormir à l'aide d'une canne de bambou. *Celui qui se méfie de tous les rêves est un homme sage*, nous dit saint Jean Climaque. Le Démon se manifeste nuitamment, profitant du sommeil de notre raison pour nous souffler des comportements contre nature. L'insomnie est donc un remède souverain contre lui.

Je priai la sœur de m'attendre dans le salon. Je montai trouver Viola, qui rangeait ses affaires dans son placard, et annonçai :

– Nous partons.

Viola ne posa pas de question. Avec un soupir, elle rapporta dans le même mouvement ses affaires vers sa valise. Puis nous rejoignîmes la supérieure.

– Comment dois-je vous appeler ? demandai-je. Ma sœur ? Je ne voudrais pas commettre d'impair.

– Révérende mère supérieure, répondit l'intéressée, fronçant les sourcils à la vue de la valise.

– Révérende mère supérieure, votre couvent n'est pas une maison de repos.

– C'est exact. C'est un lieu de guerre, une guerre contre le doute que nous instille le Malin, et les tentations de la chair. Mais de la victoire vient le repos.

– Admirable logique, révérende mère supérieure. C'est comme de regarder tourner un magnifique mouvement d'horloge. Une horloge aux complications si nombreuses qu'elle en oublie de donner l'heure.

– Je ne comprends pas...

– Viola ne va pas rester.

– Pardon ?

– Viola. Ne va pas. Rester.

– Écoutez... *monsieur*, fit la religieuse en appuyant sur le titre, comme si je le méritais à peine, je ne sais pas qui vous êtes, mais vous ne ressemblez pas à un Orsini.

– Parce que les Orsini sont grands ?

Elle ignore ma question.

– À ce titre, je n’ai pas d’ordre à recevoir de vous. Mgr Orsini m’a demandé d’accueillir sa sœur, et je n’accepterai de contre-ordre que de lui.

– Il ne vous donnera pas de contre-ordre.

– Parfait, l’affaire est donc réglée.

– Pas tout à fait. Laissez-moi être clair, révérende mère supérieure. Je peux repartir sans Viola. Vous devez simplement savoir qu’un être difforme et aussi laid que moi, abandonné par le Seigneur dès sa naissance, a de très mauvaises fréquentations. Je suis le premier à m’en désoler, mais que voulez-vous, on ne se refait pas. Si je repars sans Viola, donc, et regardez-moi bien dans les yeux quand je dis ça, je reviendrai dans deux jours. Je brûlerai ce couvent jusqu’à ce qu’il n’en reste rien. Rassurez-vous, il n’arrivera rien à vos ouailles, ni à vous-même, je ne suis pas une brute, même si je pourrais être tenté de vous passer à cette douche qui enlève le doute. Une chose est sûre : je veillerai à ce qu’il ne reste pas une pierre empilée sur une autre.

Viola m’étudia avec stupéfaction, mais ce n’était rien à côté de l’expression de la religieuse. Cette dernière se ressaisit bien vite et, sans un mot, nous reconduisit à la porte.

Francesco, sortant de sa réserve habituelle, me cria dessus au téléphone lorsqu’il reçut une plainte officielle de la révérende mère supérieure. Je lui conseillai de prendre une douche glacée et lui raccrochai au nez.

Je ne vis que peu Viola pendant les deux ans qui suivirent. J’avais mes propres problèmes et, de plus, une saisissante transformation avait eu lieu peu après son retour du couvent. Du jour au lendemain, Viola se vêtit, elle qui ne prêtait guère d’attention à son apparence, des plus belles robes des plus grands couturiers de Paris. Elle insista pour accompagner sa mère dans ses tournées amicales, pour jouer les hôtesse quand ses parents recevaient. Des compliments revinrent bientôt à mes oreilles sur la jeune marquise, une

créature exquise, une femme qui savait recevoir, qui avait toutes les qualités de sa mère et aurait fait une merveilleuse épouse, si du moins elle n'avait pas été, à trente-sept ans, trop vieille pour cela.

De toutes les panoplies que Viola revêtit pour échapper à elle-même, celle-ci me parut la moins dangereuse. Je ne m'en préoccupai pas, et ignorai la politesse un peu trop guindée de mon amie quand je la croisais. Plus 1941 avançait, plus il devenait évident qu'à cause de la guerre l'Exposition universelle de Rome n'aurait pas lieu. Peu importait, disait le régime, nous brillons sur tous les fronts par la puissance de nos armes. Peu importait pour eux, pas pour moi. Car le Palazzo della Civiltà Italiana, bâti pour l'exposition qui fut annulée, n'ouvrit jamais. Sa coquille superbe et vide domina Rome pendant des années. Le fascisme n'avait pas construit un monument à sa gloire mais, sans le savoir, son propre mausolée. Je me retrouvais avec dix statues sur les bras – trois ans de travail, de fournitures et d'apprentis – qui ne me furent jamais payées. Du jour au lendemain, moi qui n'avais pas connu d'angoisses d'argent en presque vingt ans, moi qui avais même oublié que j'avais été pauvre, je dus renvoyer la moitié de mon personnel. Et mettre les bouchées doubles à l'atelier pour fournir les commandes en cours tout en sillonnant le pays en quête de clients potentiels. Pour la première fois de ma carrière, j'eus soudain peur d'être passé de mode. Pourtant, mes œuvres plaisaient toujours. À tout le monde sauf à moi, depuis que j'avais pris conscience de n'être qu'un sculpteur de seize ans qui en avait trente-sept.

Un soir que je m'agitais dans mon lit, ballotté par un sommeil fiévreux, la porte de ma chambre grinça. Ma mère posa la main sur mon front et murmura *chut, chut*, puis chanta une vieille comptine du pays. Je ne m'en souvenais pas, mais j'avais dû l'entendre dans un passé lointain, savoyard, car une sensation de bien-être m'envahit.

– Tu n'es pas toujours obligé de courir, souffla-t-elle.

Le lendemain, elle m'accueillit dans la cuisine comme si de rien n'était. Je ne suis toujours pas certain de ne pas avoir rêvé ce moment.

Quelques mois plus tard, j'étais parvenu à stabiliser la situation financière de l'atelier, et à réembaucher deux apprentis. Guerre oblige, je n'avais plus de commandes civiles, à l'exception de la gigantesque statue *L'Homme nouveau*, pour lequel j'étais allé choisir un bloc d'une pureté étonnante. On me réservait désormais les plus beaux marbres, au grand dam de mes concurrents et collègues. J'étais impitoyable avec mes fournisseurs. La statue serait plus petite que prévu, mais en voyant cette pierre, j'avais décidé que c'était elle. Un frisson m'avait parcouru lorsque je l'avais touchée. Elle m'avait *parlé*, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. J'étais sûr qu'elle ne contenait pas la moindre fissure. Elle se donnait à moi, sans arrière-pensée.

Je ne l'attaquai pas aussitôt, avec une légère malhonnêteté, puisque j'étais rémunéré au temps. Je n'étais pas plus malhonnête, d'ailleurs, que ceux qui ne m'avaient pas payé pour le Palazzo della Civiltà Italiana. Francesco m'avait pardonné mon insolence et présenté un client original, un ancien prêtre qui avait fait fortune dans l'aviation. L'homme souhaitait se faire construire un mausolée spectaculaire au cimetière des cimetières, le Cimitero Monumentale di Staglieno, la plus grande nécropole de Gênes. Une cité des morts dont la splendeur n'avait rien à envier à celle des vivants, si belle que certains, selon la légende, en perdaient la peur de mourir dans leur impatience d'y loger. Le client tenait en revanche à s'assurer que c'était bien moi qui sculptais, ce qui m'obligea à me rétablir temporairement à Rome, car il passait souvent à l'impromptu pour vérifier ce fait. Il s'écrasa quelques mois plus tard dans la Méditerranée, aux commandes d'un prototype de sa conception, et son corps ne fut jamais retrouvé. La sépulture fut livrée à sa famille. J'ignore ce qu'ils en firent. Elle se dresse peut-être aujourd'hui à Staglieno, vide ou occupée par un autre. Mais, en homme d'honneur, l'aviateur m'avait payé d'avance.

Ce fut à cette époque, peu avant Noël 1942, qu'une étrange intuition me saisit. Une oppression, un mouvement aux confins de mon champ de vision. Je m'en ouvris à Stefano, qui se moqua de moi, et à Francesco, qui murmura *hmm*. J'appelai ma mère, qui avait une petite voix, ne lui parlai

que de moi et de cette sensation. Elle me demanda si je ne travaillais pas trop.

Je n'étais pas fou, et je ne travaillais pas trop. Ce n'était pas tous les jours, et je ne parvins pas à déterminer de schéma qui donnerait une logique ou un sens à la chose. Mais j'étais sûr de moi.

Où que j'aile dans Rome, quelqu'un me suivait.

Plus vite, toujours plus vite.

P Au début des années 1920, il m'avait fallu deux jours pour gagner Rome depuis Pietra d'Alba. Dix ans plus tard, une journée. Dix ans plus tard, moitié moins encore. Les fusées étaient au coin de la rue. Le mur du son serait d'ailleurs franchi cinq ans plus tard. Le *mur du son*. J'avais connu chevaux et charrettes, et tout à coup on bousculait le son comme si de rien n'était, en s'excusant à peine.

La sensation d'être suivi disparut sitôt que je revins à Pietra d'Alba pour les fêtes de Noël. Ma mère était alitée, prise d'une congestion de poitrine qui la laissait pantelante dès qu'elle parlait. Le médecin, l'air inquiet, nous annonça après l'avoir auscultée qu'elle avait « un orchestre dans la poitrine, et pas un orchestre de chambre ». Vittorio la veillait à longueur de journée et de nuit, sa seconde mère à lui, son second fils à elle. Depuis six ans qu'elle vivait à l'atelier, sans jamais en partir, ils étaient devenus très proches. Même Anna, à force de la voir quand elle montait les enfants, s'était prise d'affection pour elle. Anna et Vittorio étaient officiellement séparés depuis l'année précédente. Un soir d'un peu trop de vin, Vittorio avait soupiré : « J'aimerais faire un tas de tous mes défauts et les brûler, pour redevenir celui qu'elle aimait. »

Le réveillon eut lieu chez les Orsini, en petit comité, à savoir eux, moi, deux douairières plus ou moins liées à la famille, sourdes comme un pot, et deux cousins vieux garçons, dont l'un était gâteux. Viola tenait son rôle de jeune marquise à merveille, allant de l'un à l'autre, riant de leurs plaisanteries éculées, les joues roses de plaisir, comme si elle vivait un rêve. Des cadeaux étaient empilés près de la cheminée, et Viola étreignit sa mère

avec affection lorsqu'elle reçut un diamant orange flanqué de deux émeraudes et monté en broche figurant leur fruit fétiche. Je fus surpris quand Stefano, se penchant sur la pile, en tira une enveloppe à mon nom et me la lança. Elle contenait un carton massicoté, embossé de deux faisceaux dorés : une invitation à une soirée de l'Académie royale d'Italie, le 23 mars 1943, au nom de Stefano Orsini. Je la lui rendis en souriant.

– Je crois que c'est pour toi.

Stefano haussa un sourcil, l'étudia, puis haussa les épaules.

– J'ai dû confondre, alors.

Il fit mine de chercher dans ses poches, trouva finalement une autre enveloppe et me la tendit, l'œil pétillant. Mon cœur s'arrêta. L'enveloppe contenait la copie d'un décret en date du 21 décembre 1942. *Sur recommandation personnelle du ministre de la Culture populaire, le sculpteur Michelangelo Vitaliani, pour sa contribution au mouvement intellectuel italien dans le domaine des arts, est admis en tant que membre plénipotentiaire de l'Académie royale d'Italie.*

Les larmes me montèrent aux yeux. Comme lorsque j'avais pleuré, à treize ans, à la poterne de ce même palais, on détourna pudiquement le regard, pour me permettre de me ressaisir. Un homme ne pleurerait pas, dans ces milieux, sauf s'il était une femme. Mon admission officielle aurait lieu à la fameuse soirée du 23 mars, m'apprit Stefano. On déboucha le champagne, on porta un toast, puis quelques autres. J'évitai de regarder Viola, mais ce fut elle qui vint me trouver et m'effleura le poignet de sa main gantée.

– Félicitations. Je suis ravie pour toi.

Au dîner, l'une des vieilles tantes se réveilla et lança la conversation sur la position du Saint-Siège vis-à-vis de l'Allemagne. Le champagne avait fait son effet.

– Toi, dit-elle à Francesco, tout évêque que tu sois, j'ai changé tes langes et vu ton *cazzino*. Alors dis-nous ce qui se passe là-bas. Parce que moi, je ne soutiens pas ce porc de Mussolini, et encore moins ce porc de Hitler, mais je soutiens Dieu, et j'aimerais bien savoir ce qu'Il en pense.

Francesco, avec son velouté habituel, l'assura que Sa Sainteté était très préoccupée par les horreurs de la guerre et les condamnait avec la plus grande fermeté.

– Pourquoi il ne le dit pas, alors ?

– Il l'a dit, chère tante.

– Sans mentionner de coupables en particulier.

– Sa Sainteté ne peut pas tout à fait s'exprimer... librement, fit valoir Francesco, jetant un coup d'œil narquois à son frère. Il doit se montrer prudent.

Viola se pencha et posa la main sur celle de sa tante, comme elle l'avait fait pour me féliciter.

– Allons, ma tante, ne parlons pas de politique.

– Exactement, renchérit Stefano, rouge de colère.

Le cousin qui n'était pas gâteux se chargea d'occuper la tante, laquelle se remit bientôt à somnoler à table. Le dîner se termina dans un silence un peu tendu, puis les invités se retirèrent : Stefano pour fumer dans le parc, Francesco pour rédiger quelques courriers dans sa chambre. Je m'attardai, car Viola était restée devant la cheminée. Elle sortit de sa poche un pilulier, dont elle tira deux gélules roses qu'elle fit passer d'un verre d'eau.

– Tu es malade ?

– Oh, Mimo, tu es encore là ? Non, je ne suis pas malade. Ce sont juste des fortifiants que le médecin m'a donnés, pour le cas où je serais fatiguée.

– Et ça doit être fatigant de jouer les parfaites petites marquises.

J'enfouis mon visage dans mes mains et soupirai. J'avais bu, moi aussi. Viola, sans paraître affectée, me tendit son pilulier ouvert.

– Tu en veux une ? Tu verras, ça détend.

– Je suis désolé. Je ne voulais pas dire ça.

– Non ? J'ai l'impression que c'est exactement ce que tu voulais dire, au contraire.

– Peut-être, mais pas comme ça. Je sais que tu désapprouves certains de mes choix de carrière. Mais l'Académie, tu comprends... C'est la consécration.

– J’en suis très heureuse pour toi.
– La fausse Viola en est très heureuse. La vraie, si elle pouvait, me tuerait.
– Il n’y a ni vraie ni fausse Viola. Il n’y a que moi.
– Tu sais ce que je crois ? Que tous ces déguisements que tu as revêtus au fil des ans, c’est pour me faire rager.

Viola lâcha un rire bref, incrédule, puis posa ses poings sur ses hanches.

– Eh bien, Mimo, on dirait que tu as mal lu les livres que je te donnais autrefois. C’est dommage, parce que tu y aurais appris que Giordano Bruno mourut pour avoir défendu, entre autres thèses hérétiques, l’idée que la Terre ne tourne pas autour de toi.

Un chuintement accueillit la remarque. Nous sursautâmes – le marquis était resté dans un coin de la pièce, et personne ne l’avait remarqué. Presque aussitôt, son regard se vida de nouveau. Viola sonna, une domestique apparut en hâte et fit rouler le patriarche hors du salon.

– J’ai mérité ce qui m’arrive, repris-je quand nous fûmes seuls, brandissant mon décret de nomination. J’ai mérité ça, et personne ne pourra me l’ôter.

– Personne ne veut te l’ôter.

– Tu mens, Viola. Tu hais ce régime. Mais il a été bon pour moi.

Je fis un pas en avant, et utilisai mon arme fatale. D’un geste, je désignai mon corps.

– Ne me critique pas. Tu ne sais pas ce que c’est que d’être moi...

Viola fit exactement le même geste pour se désigner.

– Et tu ne sais pas ce que c’est que d’être moi.

Elle se retourna vers le feu, avec cette moue satisfaite du pêcheur qui, après avoir ferré un poisson un peu idiot, le rejette à la rivière pour ne pas s’embarrasser de menu fretin.

Ma mère se remit, au soulagement général, ce qui me permit de repartir à Rome. Il neigeait sur la Ville Éternelle. Le froid était mordant, surtout dans mon appartement mal chauffé, mais rien ne pouvait entamer ma bonne humeur. Dans moins de trois mois, je recevrais la plus haute distinction artistique du pays. La publicité qui l'accompagnerait me garantirait de nouvelles commandes.

Après une semaine, l'étrange sensation revint, du jour au lendemain. J'étais suivi, c'était certain. J'usai de tours divers, m'engouffrai soudain dans une allée étroite, traversai un immeuble, et la sensation disparaissait pendant quelques heures, ou quelques jours. J'allai de nouveau trouver Stefano, qui occupait de hautes fonctions à l'Intérieur.

– Pour qui tu te prends, Gulliver ? me demanda-t-il, rigolard. Tu te crois assez important pour qu'on te file ? Et pourquoi ferions-nous suivre un type que le Duce vient de récompenser ? Un fidèle soutien du régime ?

Il promit néanmoins de me rappeler, et débarqua le soir même à l'atelier pour me jurer que je me faisais des idées. Je n'étais pas filé, ou pas par ses services. La sensation s'atténua dans les jours qui suivirent. Décidé à capitaliser sur ma future accession au rang d'académicien royal, je réservai quelques semaines avant l'événement les jardins de l'Hôtel de Russie et organisai une soirée en mon honneur – on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Francesco m'assura la présence de plusieurs cardinaux, et je sais que Pacelli serait venu si ses devoirs le lui avaient permis. Ma princesse serbe, veuve depuis peu, s'était trouvé un nouvel amant, « quelqu'un d'un peu plus présent », me dit-elle. Je ne sus si elle faisait allusion à mes séjours fréquents à Pietra d'Alba ou à ma distraction croissante quand je lui faisais l'amour. Mais elle vint de bonne grâce me prêter sa beauté, accompagnée d'un aréopage de prétendants dont certains étaient prêts à tout pour lui faire plaisir, y compris me commander une œuvre dont ils n'avaient pas besoin. Stefano, comme d'habitude, débarqua avec ses amis plus ou moins recommandables, mais à qui il fallait reconnaître un certain sens de la fête. Les groupes restaient distincts et évoquaient, dans l'immense salon, deux équipes de football, les rouges du Vatican d'un côté, les noirs du régime de

l'autre. Un *sfumato* de femmes toutes plus belles les unes que les autres en troublait les frontières et donnait une impression de liant, de fluidité, mais on ne se mêlait pas. Le champagne coula à flots, d'autres alcools aussi. Je vis même passer un peu de coco dans le groupe des fascistes.

La princesse Alexandra Kara-Petrović ne se priva pas de flirter ouvertement avec moi, ce qui me rendit instantanément désirable à un certain nombre des femmes présentes, et probablement à quelques hommes aussi. Si un type comme lui peut attirer une fille comme elle, songeait-on, et si en plus l'Académie royale l'accueille bientôt en son sein, c'est qu'il doit avoir quelque chose de spécial. Je ne profitais pas de ces attentions autant que je l'aurais souhaité. Depuis que j'étais suivi, je me tenais constamment sur mes gardes.

Luigi Freddi fit lui aussi une apparition, accompagné d'une jeune actrice. Ma taille me mettait parfois dans l'embarras. Si Stefano avait plusieurs fois vanté mon point de vue unique sur le monde, je n'appréciais pas forcément de parler à la poitrine d'une femme, surtout lorsque, comme l'actrice en question, elle se pressait contre moi pour converser. Je reculais, elle avançait, et ce fut au milieu de cette danse étrange, peu avant minuit, que le concierge vint me trouver.

– Monsieur Vitaliani, la sécurité a intercepté un individu qui essayait de s'introduire dans l'hôtel. Il prétend vous connaître, mais n'a pas de carton d'invitation. Nous soupçonnons un resquilleur, ou un journaliste.

– Il ressemble à quoi ?

Le concierge tiqua, presque imperceptiblement. Mais je lisais des expressions dans la pierre, alors la chair humaine...

– Il vaudrait mieux que vous le voyiez vous-même.

Nous gagnâmes le premier étage. Le concierge indiqua une fenêtre du couloir, dont il souleva le rideau. Nous dominions l'entrée. Un homme patientait dans le froid en contrebas, tapant des pieds sur les pavés, soufflant contre ses doigts, et je compris soudain que c'était lui qui me suivait depuis des semaines, parce qu'il ne pouvait en être autrement. Je compris également pourquoi le concierge avait paru embarrassé lorsque je lui avais

demandé de le décrire. L'homme me ressemblait : il s'agissait de Bizzaro. Un peu blanchi, un peu courbé, mais Bizzaro, à n'en pas douter.

Avec le même sourire que Pierre, deux mille ans plus tôt, adressa à un garde trop curieux, je déclarai :

– Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

Je rentrai à trois heures du matin, beaucoup plus sobre que je ne l'avais prévu. J'insistai pour marcher, suivi par mon chauffeur. Pénitence, sans doute, pour avoir laissé Bizzaro dans le froid. J'avais assisté, depuis la fenêtre du premier, à son éjection par la sécurité. Il avait craché à leurs pieds avant de s'éloigner dans une tempête de flocons, tête rentrée dans son col et mains dans les poches. Sa présence n'augurait rien de bon. Il ne s'était pas présenté poliment à ma porte, comme quelqu'un de normal. Il m'avait *suivi*. Avait tenté de débarquer dans une soirée où je ne l'attendais pas. Et Bizzaro était capable de tout, de faire ouvrir le couvent San Marco pour un ami, puis de le traiter de nain dans la seconde qui suivait, avant de planter un fasciste. Peut-être voulait-il me faire chanter. J'étais aisé, mon visage figurait souvent dans un journal ou un autre, pages mondaines.

Il faut avoir vu Rome sous la neige avant de prétendre avoir vécu. Le froid exaltait les odeurs. À celles de la nuit – parfums hors de prix, corps en sueur – succédaient celles du jour – métal des lampadaires, café qui percolait derrière la vitre embuée d'un bar. J'arrivai chez moi frigorifié et m'affalai sur mon lit tout habillé, sans rien allumer. Dans un coin, le poêle brasillait encore – je l'avais lancé avant de partir. Pourquoi me mentir ? Bizzaro m'inquiétait, mais ce n'était pas la peur qui m'avait poussé à l'ignorer. Je l'avais fait pour les mêmes raisons qui m'avaient dissuadé de lui rendre visite à Florence, quand j'y étais revenu avec Viola. Bizzaro et Sarah m'avaient vu la tête dans le caniveau. Je ne voulais simplement pas recroiser la route de quelqu'un qui avait connu la pire version de moi, de

peur de découvrir que cette version était la *vraie*. Car si c'était la vraie, alors le Mimo Vitaliani d'aujourd'hui, avec sa montre Tank et ses costumes sur mesure, n'était qu'un imposteur.

J'avais rendez-vous, quelques heures plus tard, avec un fournisseur. Inutile d'essayer de dormir, mais je m'abandonnai à un demi-sommeil. Un parfum d'incendie me parvint, porté par un vent chaud depuis les plaines d'Anatolie. Distant, onirique, puis plus fort. Je ne rêvais pas. Quelque chose brûlait dans la chambre.

– Alors, on ne reconnaît plus les vieux amis ?

Je sursautai, si violemment que je tombai du lit. Mes yeux s'étaient habitués à la pénombre et, cette fois, je le vis. Bizzaro était assis par terre, dans un coin, non loin de la fenêtre. Il était proche du poêle, juste en dehors de son halo orange. Il fumait une pipe dont le fourneau rougeoyant se reflétait dans ses pupilles et lui prêtait une allure inquiétante.

– Bordel, j'ai failli avoir une crise cardiaque ! Comment tu es entré ?

– Par la porte, comme tout le monde. La sécurité laisse à désirer.

Je me ressaisis. Tout cela n'était qu'une plaisanterie entre vieux amis, après tout. J'étais Mimo Vitaliani, et rien ne pouvait m'arriver. Je revins de la cuisine avec deux verres d'alcool de prune, en poussai un vers lui et m'assis à mon tour par terre – il n'y avait de toute façon pas de fauteuil dans la pièce.

– Je suis désolé, pour tout à l'heure, mais cette soirée...

– Ça va, Mimo, je comprends.

– Ça fait une paie, dis donc. Comment vas-tu ?

Il se mit à rire.

– Tu veux vraiment faire ça ? Qu'on parle du bon vieux temps ?

– Très bien. Pourquoi m'as-tu suivi ?

– Parce que je voulais voir qui tu fréquentais avant de te parler. J'ai peur de certains de tes amis. Ceux qui s'habillent en noir. J'avais besoin de savoir à quel point vous étiez de mèche.

– Qu'est-ce que tu me veux ?

– Je ne *te* veux rien. J'ai besoin de ton aide. Ou plutôt, ma sœur.

– Tu as une sœur ?

– Oui, j’ai une sœur, imbécile, que tu connais très bien. Sarah.

– Sarah est *ta sœur* ?

Je le fixai, ahuri, meurtri par le souvenir coupable et troublant des derniers moments que j’avais passés au cirque. Sarah, qui m’avait consolé comme aucune autre.

– Tu ne m’avais pas dit que c’était ta sœur !

– Je ne t’ai jamais dit le contraire.

Bizzaro tira sur pipe. J’attendis, il ne parla pas.

– Qu’est-ce qu’il lui arrive, à Sarah ?

Lentement, il sortit un papier plié de sa poche et le fit glisser vers moi. Un imprimé presque illisible, raidi de marques d’humidité et de colle, qui avait visiblement été placardé quelque part, puis arraché.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Le décret n° 443/45626. Où tes amis ordonnent l’internement des Juifs étrangers et des Juifs apatrides. Sarah a été arrêtée. Elle est au camp de Ferramonti di Tarsia depuis six mois. Une centaine de baraquements posés sur d’anciens marécages au milieu de nulle part, dans le Sud. Elle a de la chance, il y a pire.

– Je ne savais pas que vous étiez juifs.

– Bien sûr que nous sommes juifs. Tu ne croyais tout de même pas que je m’appelais vraiment Alfonso Bizzaro ? Je suis né Isaac Saltiel, près de Tolède. La question est de savoir si ça aurait changé quelque chose à certains de tes choix. J’ai suivi ta carrière, mon cher. J’ai eu du mal à te reconnaître quand j’ai vu ta photo, un jour, dans le *Corriere*. Regarde-toi, c’est vrai que tu n’es pas un nain. Tu as réussi.

– Tu es venu pour m’insulter ?

Cette vieille flamme belliqueuse se ralluma dans le regard de Bizzaro. Mais là où elle aurait autrefois embrasé une essence pure, volatile, elle ne rencontra qu’une eau morte, aux profondeurs vaseuses, et s’éteignit aussitôt. Bizzaro s’affaissa dans son coin.

– Non, murmura-t-il. Ou plutôt, j’aimerais bien, mais je voudrais que tu fasses libérer Sarah. Tu as les contacts, ne mens pas. Son camp est vivable, mais ça reste un camp d’internement. Et surtout, ça ne va pas s’arrêter là. La répression va se durcir. Je le sais, parce que je l’ai vu.

– Comment ça, tu l’as vu ?

– J’ai *tout* vu. Je suis le Juif errant, Mimo. J’ai deux mille ans. Deux mille ans qu’on me torture, qu’on me brise et me tue, deux mille ans de crachats, de ghetto, de fuites dans la nuit. Où que j’habite, et j’ai vécu dans le monde entier, à Venise, Odessa, Valparaiso, on me retrouve. On m’a tué mille fois mais je renais toujours, et me souviens de tout.

– Tu es complètement fou.

– Peut-être, mon ami, peut-être. Alors, tu vas m’aider ?

– Pourquoi n’as-tu pas été arrêté ?

– J’ai failli l’être. Nous avons été prévenus, mais Sarah a changé d’avis au dernier moment. Elle ne voulait plus courir. « Ils n’ont qu’à venir », voilà ce qu’elle a dit. Tu parles qu’ils sont venus. Ils n’auraient manqué ça pour rien au monde.

Il tira une dernière fois sur sa pipe, me regardant droit dans les yeux. Puis il la retourna, la cogna à même le sol et l’y vida, sans égard pour mon parquet.

– Alors, tu m’aides, oui ou non ?

– Et si je refuse ? Tu vas me faire chanter ? Raconter à tout le monde que je faisais des galipettes avec des dinosaures ivres ? Me donner un coup de couteau ?

– Oh, je suis bien trop vieux pour les couteaux. Si tu refuses, je partirai seul et désolé. Je te dirai juste que viendra peut-être un jour où ta conscience vaudra davantage que cette montre à ton poignet. Et tu t’apercevras, ce jour-là, que c’est la seule chose au monde que tout ton fric ne te permettra pas de racheter.

Stefano dut fermer la porte de son bureau tant je criais. – Tu m’as menti, espèce de salopard ! Tu vas faire sortir cette femme de votre putain de camp !

Il m’ordonna de me calmer, affirma qu’il n’avait rien fait de mal, et c’était vrai. Personne ne fait jamais rien de mal, la beauté du mal étant précisément qu’il ne demande aucun effort. Il suffit de le regarder passer.

– C’est délicat, Gulliver. Si cette personne est dans un camp...

– Je m’appelle Mimo.

– Très bien, Mimo. Si cette personne est dans un camp...

– Écoute-moi bien : j’ai assez fait pour ta famille quand vous avez eu besoin de moi, tu vois ce que je veux dire ?

Stefano plissa les yeux. Son visage s’était encore alourdi. Au lieu de paraître menaçant, il ressemblait à un cochon qui somnolait au soleil.

– C’est du chantage ?

– Bien sûr que c’est du chantage. Tu es complètement idiot ou quoi ?

Il sursauta – je ne lui avais jamais parlé sur ce ton. Puis il inspira.

– Je vais voir ce que je peux faire. Tant que cette personne n’a pas commis de crime...

– Elle *a* commis un crime. Elle est juive.

Il fit claquer sa langue d’un air agacé.

– Tu n’as pas l’impression d’en faire un peu trop ? Ces camps ne sont pas ce que tu crois. Tiens, regarde ça.

Il se retourna, saisit un dossier qui traînait sur un meuble et le fit glisser sur son bureau. Une photo s’en échappa, des danseurs dans un bal. Les couples étaient tous formés d’hommes.

– L'île de San Domino, en mer Adriatique. On y a parqué une cinquantaine de dégénérés homosexuels en 1938. Eh bien, figure-toi qu'on a dû fermer la colonie, parce qu'ils s'y amusaient comme des petits fous, ces salopots. Ça s'habillait en femme, ça sodomisait à tour de bras... Et tout ça aux frais de la princesse ! Alors ta copine juive, si ça se trouve, elle n'est pas si mal lotie.

Il se mit à rire, puis se rembrunit en avisant mon expression. Il avait fréquenté assez de meurtriers pour en reconnaître un.

– J'ai fait des choix, Mimo. Je n'en regrette aucun. Je n'ai rien contre les Juifs, crois-moi. Même ces types qui s'enfilent, je m'en fous. Ils ne m'ont rien fait. Mais les ordres sont les ordres. L'Italie est plus grande que nos petites personnes. Tu ne peux pas prendre ce qui te plaît et jeter ce qui ne te plaît pas.

D'un geste, il me fit signe de sortir.

– Je t'appellerai quand ce sera fait.

Le 3 mars 1942, Sarah descendit du train de Naples en gare de Rome-Prenestina. Bizzaro et moi attendions sur le quai. J'éprouvai un choc en la voyant. Elle n'avait pas été maltraitée à Ferramonti, mais la femme de soixante ans qui m'avait déniaisé en avait quatre-vingts. Elle était toujours belle, les cheveux très blancs, et elle avait perdu du poids. Ce n'était plus une voyante de foire, une femme de réconfort, mais une pythie, un oracle au regard lointain, au parfum de mystère et de laurier. Elle étreignit son frère, puis sourit en me voyant et prit mes deux mains dans les siennes.

– Mimo, tu n'as pas changé.

– Toi non plus.

Nous nous regardâmes longuement, en silence. Bizzaro s'éclaircit la gorge, empoigna la valise qu'il avait apportée et nous précéda jusqu'à un

autre quai. Les derniers passagers embarquaient dans un train où il fit monter sa sœur.

– Où allez-vous ?

– Il vaut mieux pour tous que tu ne le saches pas.

Le contraste avec la gare de Turin, où j'étais arrivé en 1916, était saisissant. Presque la moitié des trains étaient désormais électriques. Il y avait moins de fumée, moins de vacarme. Les départs n'avaient pas la même violence. Du wagon, la prêtresse me souffla un baiser avant de disparaître. Bizzaro s'attarda sur le marchepied. Je crus qu'il allait me remercier, mais il dit simplement :

– Je ne critique pas tes choix, Mimo. *If you can't beat them, join them*, comme disent certains de mes amis. Si tu ne peux pas les battre, rejoins leur camp. Tu as mérité cette place à l'Académie.

– Merci.

Nous parlâmes quelques minutes encore, jusqu'au moment où un sifflet retentit. Dans un soupir pneumatique, le train s'ébranla. Bizzaro s'attarda sur le marchepied, et je me mis à marcher à ses côtés, puis à trotter. Ce train-là n'était pas électrique. Une bouffée de fumée noire et grasse, qui sentait 1916, passa entre nous. Le bruit montait, le train craquait, couinait, crissait sur ses rails. Je courais presque pour rester à la hauteur de Bizzaro.

– Au fait, cria-t-il. Oublie cette histoire de Juif errant, l'autre soir ! J'avais un peu bu pour me réchauffer !

À bout de souffle et de quai, je regardai disparaître une partie de ma jeunesse, tirant derrière elle un long serpent de suie.

Deux semaines plus tard, la foule des grands soirs se pressait à la villa Farnesina, siège de l'Académie royale d'Italie. J'accueillis chacun sur le seuil, encore péquin, banal, insignifiant. Dans une heure, je serais académicien. Je recevrais un salaire mensuel de trois mille liras, un uniforme à faire pâlir Emmanuele de jalousie, le droit de voyager en première classe, gratuitement, sur nos beaux trains italiens, et l'on m'appellerait « Excellence ». Je n'avais pas encore quarante ans, même si j'avais gagné quelques cheveux blancs.

Les frères Orsini étaient là. Viola, non. Je vis passer Luigi Freddi, toujours bien accompagné, diverses personnalités que je ne connaissais pas. Au cocktail précédant la remise, j'eus la surprise de croiser Neri parmi les invités. Tiré à quatre épingles, mâchoire carrée et sourire enjôleur, il avait bien vieilli. Il me félicita chaleureusement, le passé n'existait plus. Neri était prospère et était là pour se montrer, dans l'espoir d'être un jour invité à rejoindre notre illustre institution. Au moment où il allait s'éloigner, je le retins par la manche.

– Il y a toujours cette petite affaire de l'argent que tu me dois.

– Je te dois de l'argent, moi ?

– Bien sûr. Réfléchis. Florence, 1921, tu m'as passé à tabac avec tes sbires et dépouillé. Remarque, ça ne s'est pas trop mal terminé pour moi, mais ce n'est pas la question. Il y avait cent cinquante-sept liras dans cette enveloppe. Ajustons pour l'inflation, deux mille.

Je tendis la main. Neri me dévisagea, incrédule, vit que je ne plaisantais pas. Des regards curieux se braquaient sur nous, et il m'entraîna d'une main sur l'épaule, avec un sourire forcé.

– Allons, Mimo, c’est ridicule, nous étions des gosses.

– Deux mille lires.

Il serra les dents, respira – cette vieille colère n’était pas loin.

– Je n’ai pas cette somme sur moi. Mille, tout au plus.

– Ta montre est très belle.

– Tu es fou ? C’est une Panerai. Elle vaut trois fois ce que tu me demandes.

– Soyons clair, Neri. Soit tu me paies maintenant, soit je m’assure, en tant qu’académicien, que tu n’en deviennes jamais un.

Neri blêmit. Il lâcha un rire caquetant, et ôta enfin sa montre.

– Nous sommes quittes ?

– Pas tout à fait.

Je déposai sa montre à terre avec précaution, puis l’écrasai de plusieurs coups de talon.

– Voilà, nous sommes quittes.

Il faudra donc ajouter, à la pesée des âmes, que je ne suis pas beau joueur.

Le dîner fut servi. Pour la première fois depuis longtemps, j’étais nerveux. Les académiciens en uniforme impressionnaient. Sans parler de ceux de la Culture, en costume strict, de quelques carabiniers, sans doute là pour assurer notre sécurité dans ce coupe-gorge mondain. Une haute silhouette dépassait de la foule des invités, assise à quelques tables de moi, à côté de Luigi Freddi. L’homme occupait l’espace de deux autres. Lors d’un changement de plat, je m’approchai pour lui taper sur l’épaule, incrédule. C’était la plus belle soirée de ma vie.

– Excusez-moi, vous êtes bien Maciste ? Je veux dire, Bartolomeo Pagano ?

Le géant se retourna et me sourit. C’était un géant fatigué d’avoir trop soulevé de méchants pour les jeter par les fenêtres, trop renvoyé de démons

en enfer. Il se leva. L'espace d'un instant, il n'y eut pas de vision plus cocasse, dans toute l'Italie, que la différence de taille entre l'acteur et le sculpteur les plus célèbres du pays. Pagano me tendit la main en courbant légèrement l'échine. Je vis que l'effort lui coûtait.

Nous échangeâmes quelques politesses, puis je m'éclipsai. Dans les toilettes de marbre, je répétais mon discours, face au miroir, presque tremblant. Au bout du couloir, des applaudissements se firent entendre, des chaises grincèrent. C'était mon tour. Le président de l'Académie salua les personnalités présentes, fit rire de quelques bons mots, annonça enfin l'ordre du jour, moi, mon arrachement à la boue dans laquelle j'étais né. Je traversai timidement la foule, acceptant accolades, tapes dans le dos et poignées de main en rougissant, et montai sur scène. J'ignore si la villa Farnesina avait été choisie pour intimider, mais c'était l'effet qu'elle produisait. La réception avait lieu au premier étage, dans la salle des Perspectives. Des fresques de Peruzzi, en trompe l'œil, donnaient l'impression que deux loggias, sur les côtés, ouvraient sur Rome. L'effet était sidérant, vertigineux, d'autant plus frappant qu'il n'y avait pas la moindre vue à cet endroit, et encore moins de loggia, juste deux murs bien solides. Ma tête tournait un peu, peut-être d'avoir trop répété mon discours, que j'avais appris par cœur. *Merci, chers amis, merci. Vous imaginez ce que représente cette récompense...* Le président me tendit une boîte carrée, de velours bleu nuit, dans laquelle se trouvait une médaille d'or. Je n'entendis pas ce qu'il me disait, et me retrouvai enfin devant une foule attentive, silencieuse. Les mêmes qui ne m'auraient pas donné une lire vingt ans auparavant.

– Merci, chers amis, merci. Vous imaginez ce que représente cette récompense pour un garçon comme moi, qui suis né bien loin de ces plafonds et de ces ors. La sculpture est un art violent, physique, raison pour laquelle je n'aurais jamais cru arriver un jour devant vous, puisque comme vous le voyez, je ne suis pas exactement taillé comme mon idole de jeunesse, M. Bartolomeo Pagano, qui nous fait l'honneur de sa présence ce soir.

Applaudissements. Pagano se leva à demi, fit un petit signe de la main et m'adressa un remerciement de la tête.

– Je ne vous ennuierez pas avec de longs discours. Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont accompagné dans cette quête, qui a ceci de particulier, en commun avec les arts célébrés ici, que quand on pense avoir trouvé ce que l'on cherche, on s'aperçoit qu'il n'en est rien, que la chose est toujours devant nous, évasive. Lorsque nous faisons un pas vers elle, elle en fait un aussi, que nous espérons juste un peu plus court que le nôtre, pour entretenir notre espoir de la rattraper un jour. Une œuvre n'est donc que le brouillon de la suivante. Je tiens à remercier en premier lieu mon père, qui m'a appris tout ce que je sais, et les Orsini, mes mécènes. Et c'est justement avec un message des Orsini, et de moi-même bien sûr, que je conclurai, en empruntant les mots d'un ami. « *Ikh darf ayer medalye af kapores... in ayer tatns tatn arayn!* » Pardonnez la prononciation, c'est du yiddish. Littéralement : « Cette médaille, placez-la dans le père de votre père. » Ou, en italien plus moderne, mais moins poétique : « Vous pouvez prendre votre médaille, et vous la fourrer dans le cul. »

Un silence ahuri retomba sur l'assemblée. Je crois que la terre dévia un peu de son axe tant l'onde de choc fut violente. Puis un tonnerre indescriptible de protestations, de sifflets éclata. Maciste, tranquille, me dévisageait avec surprise, les bras croisés.

– Mimo Vitaliani et les Orsini vous saluent bien, chers amis ! criai-je pour couvrir le brouhaha. Jamais plus nous ne travaillerons pour ce régime d'assassins !

Je fus arrêté avant d'avoir franchi la porte. Du coin de l'œil, je vis deux hommes encadrer un Stefano abasourdi et l'entraîner vers la sortie. Personne ne me frappa, mais après ça tout devint noir, sans doute parce que, pour la première fois depuis longtemps, je venais de briller dans la seconde d'avant.

L'idée était de Viola. Lorsque je l'avais appelée pour lui présenter mes excuses, pour concéder qu'elle avait eu raison pendant toutes ces années et lui annoncer que je refuserais la nomination à l'Académie, elle avait coupé court à ma flagellation téléphonique.

– Tu veux te racheter, Mimo ? Alors il faut agir.

De tous les grands coups politiques ou militaires de l'histoire, et j'inclus les batailles des Thermopyles, de Trafalgar, d'Austerlitz ou de Waterloo – selon son camp – et l'appel du 18 juin 1940, celui de Viola fut peut-être le plus génial, ne serait-ce que parce qu'il n'émanait pas d'un militaire ni d'un chef charismatique, mais d'une jeune femme aux jambes mal recollées. Viola, qui dévorait maintenant sans se cacher tous les journaux qui lui tombaient sous la main, m'avait expliqué qu'au vu des revers qu'ils nous avaient infligés en Afrique, les Alliés débarqueraient bientôt en Italie. Il ne serait pas bon, à ce moment-là, d'être fasciste. Elle avait tenté de l'expliquer à Stefano, en vain.

– Il marine dans la bêtise depuis qu'il est petit, avait-elle grommelé. Et avec l'âge, il s'est acidifié. Autrefois, c'était un concombre. Maintenant, c'est un cornichon.

Je crois surtout, et Viola ne pouvait pas ne pas le voir, que le cornichon avait passé sa vie à tenter de remplir le vide béant laissé par la mort de son frère aîné, celui en qui tous les espoirs reposaient autrefois. La conclusion, quoi qu'il en soit, était la même : il fallait forcer la main de Stefano.

Viola m'avait demandé de m'exprimer au nom des Orsini. Stefano, à coup sûr, serait arrêté, moi aussi. Francesco, lui, était intouchable. L'aîné ne croupirait pas longtemps en prison – Francesco avait le bras long.

– Dans ton cas, Mimo, ce sera différent. Le régime s’est servi de toi. Tu as mangé à leur table. Ils ne te laisseront pas t’en tirer aussi aisément. Je ne peux pas te forcer.

Les militaires sont de grands enfants, juste plus mortels. En février 1943, l’opération Husky, la préparation de l’invasion de la Sicile, avait commencé. En juin, l’opération Ladbroke, l’invasion proprement dite, fut lancée. Tout juste si ces types n’inventaient pas un nom d’opération pour aller pisser. Mais tout, absolument tout ce que Viola avait prévu advint, et les Orsini lui durent leur survie. En septembre 1943, opération Baytown. Toute l’Italie du Sud fut occupée, Mussolini destitué, emprisonné, puis libéré par les Allemands, qui envahirent le pays depuis le nord jusqu’à Rome.

Le pays fut divisé en trois, et si ces détails se sont gravés dans ma mémoire, c’est qu’en prison nous n’avions pas grand-chose d’autre à faire que de les ressasser. Une partie du Sud libéré fut placée directement sous administration alliée, une autre confiée à un nouveau gouvernement siégeant à Brindisi, sous supervision alliée, là encore, dans l’optique de préparer l’après-guerre. Le Nord tomba sous la coupe de la République de Salò, la bien-nommée, la dernière idée en date de Mussolini, soutenue par les Allemands. Tout le monde s’accorda ensuite un repos bien mérité.

Le soir même de mon coup d’éclat, Stefano et moi fûmes incarcérés à Regina Coeli, le plus grand centre de détention de Rome, un ancien couvent. La Reine du ciel, bien joli nom pour une prison. Les Orsini furent assignés à résidence par les Allemands. Francesco demeura à Rome et fit le dos rond, tout en insinuant ses longs doigts dans les rouages de l’avenir pour les faire tourner en sa faveur. Sitôt Stefano arrêté, les Gambale réapparurent, comme ces vers qui sommeillent sous une pierre le font aux premiers jours du printemps. En une nuit, l’aqueduc fut détruit. D’aucuns dirent, au spectacle des immenses flaques qui se formèrent dans les champs et s’embrasaient au lever du soleil, que les orangers saignaient. Puis la terre absorba l’eau, l’herbe poussa sur les morceaux de l’aqueduc, du lierre grimpa sur la pompe, et les choses en restèrent là. Les Gambale ne

pouvaient pas risquer davantage, d'autant que, comme prévu par Viola, Stefano fut libéré trois mois plus tard à peine. Il rentra à Pietra d'Alba, auréolé à point nommé d'une réputation d'antifasciste farouche.

– Au début, l'idée me parut belle, racontait-il à qui voulait l'entendre. Et puis, toutes ces horreurs... En mon âme et conscience, je ne pouvais pas me taire. Les Orsini ne pouvaient pas se taire.

On fit de moi un exemple, pour avoir osé mordre la main qui m'avait nourri. Je redevins le *Francese*, un agent étranger au service de ceux qui voulaient, depuis toujours, détruire la nation italienne. Mes sculptures, toutes celles sur lesquelles le gouvernement put mettre la main, en tout cas, furent détruites, ou démontées et vendues en douce je ne sais où. Le Palazzo delle Poste à Palerme n'est plus flanqué de mes faisceaux – il n'en reste que des photos. Mes deux ateliers à Rome et à Pietra d'Alba furent vidés, puis saccagés. Vittorio, Emmanuele et ma mère regardèrent une troupe de brutes dévaster l'espace, uriner sur les murs et y jeter de la peinture. Avant mon discours à l'Académie, j'avais pris soin de payer six mois de salaire à chacun de mes employés, et de mettre en lieu sûr le bloc de marbre supérieur que j'avais choisi pour *L'Homme nouveau*, puisque d'homme nouveau il n'y aurait pas. J'avais également confié une somme d'argent à Vittorio, intégralement en liquide. Elle me permettrait de vivre quelques années, modestement, à ma sortie. À part cette somme, une semaine après mon incarcération, je n'avais plus rien. Vingt ans de carrière balayés, de quoi remettre en question le bien-fondé de ma décision, ce que je ne fis jamais. J'avais choisi ma route longtemps auparavant, et sur cette route-là on ne fait pas demi-tour. Si elle passait par une forêt en feu, il me fallait la traverser.

Je fis une peine de prison démesurée en regard de mon crime, qui n'était qu'un discours, mais j'eus la chance de ne pas être maltraité à Regina Coeli. J'étais protégé à distance par Francesco, qui planifiait déjà son coup suivant. Quand les Allemands, en représailles à la suite d'un attentat, vinrent chercher plus de deux cents d'entre nous pour les massacrer aux Fosses ardéatines, je ne fis pas partie du lot choisi par Pietro Caruso, le chef

de la police. Caruso n'avait pas de raison de m'épargner, au contraire. Mais je crus plus tard comprendre que quelqu'un, quelque part, avait un « dossier » sur lui, et qu'il savait se montrer accommodant pour éviter sa publication.

De la cellule, mes quatre murs, je pensais souvent à Bizzaro. Je flottais tel un aigle sur des routes lointaines. Quel pays arpentait-il, à la recherche d'un lieu où on ne le retrouverait pas, mais où on le retrouverait quand même ? Il avait vu juste. Après l'invasion allemande, les camps se durcirent. La Risiera di San Sabba, ou Stalag 339, à Trieste, n'eut rien à envier aux pires camps de Pologne. On y exterminait au gaz d'échappement d'autocar. J'avais travaillé pour ces types. J'avais laissé passer le mal. Et si je valus mieux que tous ceux qui geignirent, plus tard, et firent valoir qu'ils n'avaient rien fait, c'est précisément que je ne geignis pas, et ne fis rien valoir du tout.

Durant les trois ans que je passai là-bas, je reçus plusieurs visites de Pankratius Pfeiffer. C'était un prêtre allemand, un salvatorien que l'on surnommait « l'Ange de Rome ». Pfeiffer avait une couronne de cheveux blancs ébouriffés et les mêmes lunettes rondes que Pacelli et Francesco – à croire qu'ils les achetaient tous au même endroit. Il se contentait de me parler, mais sa voix me tenait chaud pendant une semaine. À chaque fois, il repartait avec un peu plus de ma culpabilité, jusqu'au jour où, en me réveillant, je constatai qu'elle n'était plus là. Il en restait bien un résidu, un peu de dépôt au fond d'un verre, mais elle ne ferait plus tournoyer mes rêves sous des ciels rouge sang. Pankratius négocia la libération de plusieurs prisonniers, et sauva de nombreux Juifs ces années-là. On accusa plus tard Pie XII de ne pas avoir assez pris la défense des Juifs, trop attaché à la neutralité du Vatican, mais je vécus au milieu de ces drames, pas loin du Saint-Siège, et j'avance que Pacelli œuvra activement, en coulisses, à sauver le plus de victimes possible. Peu de papes auraient offert leur propre chambre à Castel Gandolfo à des réfugiés juifs. Mais, justement, Pacelli n'en parla jamais.

Viola ne me rendit pas visite, pas une seule fois. Je lui en sus gré. Je comprenais à présent pourquoi elle m'avait tenu à distance quand elle était

à l'hôpital. Et de ces années-là je ne dirai rien de plus, parce que toutes les prisons se ressemblent. Leurs prisonniers aussi, coupables d'un même crime : d'avoir cru à un monde qui n'existait pas, et de s'être mis en colère quand ils s'en étaient aperçus.

La *Pietà Vitaliani* fut transportée à la Sacra à une date inconnue, dans les six derniers mois de 1951. La Sacra fut choisie pour son isolement, son nombre négligeable de visiteurs à l'époque – les choses ont bien changé, songe padre Vincenzo. Elle fut emballée dans trois caisses, une structure extérieure de métal et deux enveloppes de bois. Nonobstant le scandale, peut-être plus encore à cause de lui, l'œuvre était de grande valeur, l'une des rares statues de Mimo Vitaliani ayant survécu à la capacité presque surnaturelle de son auteur à s'attirer des ennuis.

Le danger, lors du transport d'œuvres en marbre, vient des microfissures cachées, qui risquent de briser la statue en cas de choc. À cette époque, les œuvres d'art voyageaient peu. Et lorsqu'elles le faisaient, les dégâts n'étaient pas rares. Une étude fut commanditée pour évaluer le meilleur moyen de protéger la *Pietà*, et une société américaine, Koopers, fournit le prototype d'un matériau appelé « polystyrène expansé ». La même étude serait réutilisée pour le transport de l'autre *Pietà*, celle de Michelangelo Buonarroti, lors de son envoi à l'Exposition universelle de New York en 1964.

La porte d'un souterrain se referma un jour de 1951 sur l'œuvre de Vitaliani, et son histoire s'arrête là. La suite n'est qu'une série de mesures de sécurité de plus en plus strictes à mesure que la rumeur de sa présence circula. Après l'affaire Laszlo Toth, un système d'alarme avancé fut installé.

Padre Vincenzo range les derniers documents, les replace dans l'armoire blindée et la referme. Des engrenages tournent en silence, actionnent cylindres et pennes. La vieille armoire ressemble de nouveau à une vieille

armoire. Vincenzo remet la clé autour de son cou et tressaille légèrement lorsqu'il se tourne vers la fenêtre. Il n'a pas vu la nuit tomber. Son bureau est glacial. On lui oppose toujours le manque de crédits lorsqu'il réclame un système de chauffage digne de ce nom, ce qui a le don de l'irriter. La foi réchauffe, mais il y a des limites.

Vincenzo éteint la lumière, redescend l'escalier des Morts. Derrière de tels murs, il ne devrait y avoir aucun bruit, on entend pourtant toujours grincer, craquer, siffler. Peut-être les morts qui ronflent. Vincenzo continue de descendre, s'oriente sans effort dans un labyrinthe de couloirs, évite par réflexe une arche plus basse en courbant la tête, remonte, et entre dans la chambre d'agonie.

Quatre frères veillent toujours Mimo Vitaliani. Le médecin est encore là, il lui fait signe et soulève une paupière du sculpteur, sous sa tignasse blanche. Le médecin braque une torche sur la pupille – elle ne bouge pas.

– Il n'y en a plus pour longtemps.

– Vous m'avez dit la même chose ce matin.

Vincenzo a répondu un peu plus sèchement que nécessaire – il s'en excuse d'un geste. C'est qu'à voir ces traits tirés sur l'os du visage, ces lèvres un peu retroussées, cette respiration saccadée qui les brûle et les fendille, il voudrait que ça finisse. Mimo Vitaliani, au fond, est peut-être ce qu'il eut de plus proche d'un ami.

Il se tourne vers les moines, leur signifie qu'il prend les choses en charge. Ces derniers protestent : « *Padre*, ça pourrait durer la nuit, vu comme il résiste », mais il les congédie d'un sourire. Mimo Vitaliani partira quand il partira. Qui sait ce qu'il se passe sous ce crâne un peu trop large. Qui sait même s'il se passe quelque chose.

Padre Vincenzo s'assied près du lit, prend la main brûlante du sculpteur et attend.

Je fus officiellement libéré fin avril 1945. Mussolini venait d'être arrêté, exécuté et pendu par les pieds dans une station-service de Milan, la station même où, un an plus tôt, les dépouilles de quinze partisans fusillés par les fascistes avaient été exposées au public. Je sortis en réalité un mois plus tard, le temps de faire établir tous les papiers nécessaires dans un pays sens dessus dessous. Francesco m'attendait devant la prison dans une limousine noire. Sa soutane était ornée de boutons rouges, un anneau d'or surmonté d'un saphir ornait sa main droite. Entre deux bombardements, il était devenu cardinal. Il m'hébergea un temps dans un appartement de fonction du Vatican, un studio qui ouvrait sur les toits d'une chapelle mineure et qui, à midi, se transformait en fournaise à cause des reflets du soleil sur le zinc. Après ma cellule, il me parut immense. J'avais perdu quinze kilos. Certains esprits taquins firent valoir que la prison avait au moins servi à ça.

Malgré la fin de la guerre, les tensions restaient vives dans le pays. L'épuration antifasciste allait bon train, on traquait, on exécutait à peu de frais. Les antifascistes modérés, eux, craignaient que cette guerre civile qui n'avait pas de nom ne se transformât en révolution communiste. Pour y remédier, on décida de redonner sa voix au peuple. Il n'y avait pas eu d'élections libres depuis 1921, on en fixa donc de nouvelles pour le 2 juin 1946. Une assemblée reprendrait enfin les rênes du pays. Au cours du même vote, les Italiens seraient appelés à choisir entre un régime monarchique ou une république. J'observais l'agitation avec indifférence, ébloui par mon soleil de zinc. Maintenant que la dictature était tombée, je

pouvais me permettre de ne plus faire de politique, pour de bon. En tout cas, je le crus.

Je menai une vie de reclus pendant de longs mois. Tout me semblait trop grand, trop bruyant. D'anciens amis me forcèrent à sortir, peu à peu. « Si c'est pour vivre comme ça, tu n'avais qu'à rester en prison », lança ma princesse serbe, qui s'était réinventée et était devenue photographe de guerre. Il y avait pire que de perdre sa liberté, c'était d'en perdre le goût. Elle m'entraîna de force dans les soirées qui comptaient. Et si je ne m'y amusais plus, le goût me revint, un parfum de jour naissant, quand l'aube se lève et que la ville dort encore. Je pus aussi constater que mon étoile, que j'avais crue éteinte, brillait plus ardente que jamais. J'incarnais l'antifascisme. On me demandait mon avis. On me demandait surtout si j'avais encore des places libres sur mon carnet de commandes. Je mentais, prétendais qu'il était plein. Je n'avais plus envie de sculpter.

Quand j'eus repris assez de forces, je rentrai à Pietra d'Alba, décidé à ne plus quitter mon village. J'y arrivai en mars 1946, avec le même tour de taille que trente ans plus tôt, mais les cheveux gris. Comme à chacun de mes retours, Vittorio m'accueillit dans la cour en gravier devant la maison. Il portait bien ses quarante-cinq ans et n'avait pas repris le poids perdu au départ d'Anna. Il était en revanche presque complètement chauve, ce qui ne lui allait pas si mal. Ma mère était toujours vaillante à soixante-treize ans, même si elle paraissait se fatiguer vite. Nous parlâmes peu.

Mon atelier avait été entièrement rénové par les soins de mon ami. Il n'y avait plus la moindre trace des outrages qu'on lui avait infligés. Les vitres avaient été changées, une chaux fraîche recouvrait les murs et les inscriptions « Bolchevique », « Ami des Juifs ».

La route m'avait épuisé. Il me faudrait aller voir les Orsini, saluer Emmanuele, la mère des jumeaux, dom Anselmo – tout cela pouvait attendre. Je ne rêvais que de mon lit. Mais la nouvelle de mon retour dut me précéder, ou se répandre comme une traînée de poudre. Car ce soir-là, alors que je me penchai par la fenêtre à en tomber, comme chaque fois que je devais fermer les volets avec mes bras trop courts, je vis une lumière rouge

briller à la villa Orsini. Une lumière chaleureuse, accueillante, que je n'avais pas vue depuis vingt ans, et que j'avais ignorée la dernière fois qu'elle s'était allumée.

En prison, j'avais appris à parler tout seul, et je murmurai :

– J'arrive.

La souche contenait une seule ligne gribouillée sur un papier déchiré. *Je t'attends.*

Je remontai le chemin du cimetière, d'un pas un peu moins lesté qu'avant. J'avais eu beau tourner dans ma cellule, lutter au mieux contre l'immobilité et suivre toutes les recommandations de mes camarades de prison, il me faudrait de longs mois pour retrouver ma souplesse, ou ce qu'il m'en restait à quarante-deux ans.

Comme d'habitude – je me rappelle avoir pensé ce mot, *habitude*, pour un trajet que je n'avais pas fait depuis une éternité – j'arrivai le premier. La soirée était douce, le printemps approchait. C'était une nuit de joies secrètes et de farces et de lumière qu'on éteint plus tard. Cinq minutes après moi, elle apparut. L'émotion qui me saisit, je ne peux la décrire. Celle qui sortit de la forêt n'était pas la fille dont les rêves d'oiseau s'étaient brisés au pied d'un sapin. Ce n'était pas la bonne épouse de l'*avvocato* Campana. Ce n'était pas davantage la parfaite petite marquise Orsini.

C'était *elle*. Viola.

Je le vis à sa façon de marcher, à ce sourire en coin qui indiquait qu'elle en savait plus que moi, à ses doigts joueurs qui bougeaient tout le temps, attendant l'occasion de se pointer, accusateurs, sur quelqu'un, ou joyeux, vers l'avenir. Elle marcha jusqu'à moi et posa une main gantée sur ma joue. Je la fixai longuement. Quelques fils blancs, tissés dans le noir de ses cheveux. De petites rides au coin des yeux, que je n'avais pas vues avant. Les pommettes saillaient davantage, le menton s'était affiné. Nous retenions

les premiers mots, sans savoir s'ils seraient banals ou grandioses, pour le plaisir d'en goûter la saveur le plus tard possible. Sa main glissa le long de mon bras, jusqu'à la mienne, et elle me conduisit vers le cimetière. Je savais où nous allions. Sans un mot, nous nous allongeâmes sur la tombe de Tommaso Baldi, et je jure avoir entendu le petit flûtiste pousser un soupir d'aise.

– J'ai rencontré Bartolomeo Pagano, dis-je.

– Il est comment ?

– Grand.

La Voie lactée coulait paresseusement au-dessus de nos têtes. Tout paraît plus petit quand on grandit, sauf les cimetières. La partie ouest, autrefois en jachère, était maintenant jonchée de nouvelles tombes. Les cyprès avaient poussé et évoquaient, dans notre monde inversé, d'immenses carottes vertes plantées dans un champ d'étoiles.

– J'ai toujours du mal avec le temps, murmura Viola.

– Qu'est-ce qu'il t'a fait, le temps ? Tu es toujours aussi séduisante.

Viola ne songea pas à me remercier. Elle n'était pas indifférente à la flatterie, mais ne se souciait pas d'être belle. Elle l'était pourtant ou, plus exactement, en donnait l'impression. C'était le même vieux tour de magie du changement en ourse – attirer l'œil là où l'illusionniste le veut. J'avais tellement fixé la bête que je n'avais pas remarqué qu'elle ne portait pas la même robe. Qui regardait Viola ne voyait que ses yeux et oubliait le visage un peu trop long, hérité de son père, les lèvres un peu trop minces, pour penser : *Qu'elle est belle !*

– Hier, reprit-elle après un silence, j'ai embrassé mon frère Virgilio, un bel homme en uniforme qui partait à la guerre. Il sentait l'ambre et le savon. Ce soir, mon frère est un squelette dans un uniforme qui sent la poussière. Hier, c'était il y a vingt-cinq ans. Le temps ne s'écoule pas à la même vitesse partout. Einstein a raison.

– Tu devrais le lui dire, ça lui fera plaisir.

– Tu crois ? demanda Viola, le plus sérieusement du monde.

Je ne pus m'empêcher de rire, et elle me fit la tête pendant une minute. Enfin, elle se redressa en époussetant sa robe, couverte de brindilles et de pétales secs.

– Si tu venais dîner à la maison demain ?

– Oh, non, grommelai-je. Qu'est-ce qu'il va se passer, encore ?

– Il ne va rien se passer, Mimo. C'est juste un dîner.

– Ce n'est jamais *juste* un dîner, avec vous.

– Ne sois pas ridicule. Tu me raccompagnes jusqu'à la villa ? Les routes ne sont pas très sûres, en ce moment.

En chemin, Viola me mit au courant des derniers événements. Elle n'exagérait pas en affirmant que les routes n'étaient pas sûres, et me l'eût-elle dit avant, j'aurais été moins intrépide. La nuit était le repaire de diverses troupes d'affamés, de partisans autoproclamés qui traquaient le fasciste. Il s'agissait en réalité, pour la plupart, de brigands à la petite semaine qui profitaient de l'absence d'un pouvoir central fort, dans l'attente des élections, pour piller et rançonner. On murmurait que les Gambale s'étaient acoquinés avec certains de ces gens. Ils ne rechignaient pas à faire couper ou brûler, à l'occasion, quelques arbres chez les Orsini, tout en affirmant qu'ils n'y étaient pour rien, que c'était la faute des brigands. Stefano, à la tête d'une troupe d'hommes qui aimaient faire le coup de poing, allait pour sa part traîner dans la vallée des Gambale, et n'hésitait pas à passer à tabac un membre ou l'autre de la famille. Il affirmait ensuite que ses hommes n'y étaient pour rien, qu'ils avaient pris le Gambale pour un brigand.

Même de nuit, je vis que les champs avaient perdu beaucoup de leur splendeur depuis la destruction de l'aqueduc. Ils étaient cultivés, propres, loin de l'état d'abandon qui avait suivi les sécheresses successives des années vingt. Mais la production était en baisse. Viola prévoyait une chute du prix des oranges, ce qui n'arrangerait pas les choses si elle avait raison, et elle avait toujours raison.

Au moment de nous séparer, elle se tourna vers moi.

– *Sit felix occursus, optime Leo, nam totos tres anni te non vidi.* Bonne nuit, Mimo. J’adore la tête que tu fais quand tu ne comprends pas ce que je dis.

Elle s’éloigna vers la villa, son châle serré sur ses épaules, silhouette sublime et déchirante claudiquant dans la nuit de janvier.

– Viola !

– Hmm ?

– *Heureuse rencontre, cher Lion, car je ne t’ai pas vu depuis trois années entières.* Tu m’as forcé à lire ce livre d’Érasme où un lion et un ours conversent. Tu t’étais mis en tête de m’apprendre le latin.

Viola me regarda, surprise.

– Ça alors, je ne m’en souviens pas...

Elle partit de ce rire d’autrefois, jeté à la lune, avant de disparaître par la poterne. Secrètement ravie de vieillir, de se raidir, de blanchir et de pouvoir, enfin, enfin, *oublier* quelque chose.

Au matin, en descendant dans la cuisine, je me retrouvai nez à nez avec un jeune homme d’une vingtaine d’années, barbu, bâti comme un Hercule. Il me fixa aimablement, puis se mit à rire lorsque je restai coi.

– C’est moi, oncle Mimo. Zozo !

Je n’avais pas vu le fils de Vittorio et d’Anna depuis cinq ou six ans à peine, mais la transformation, de l’enfant à l’homme, était spectaculaire. C’était donc ce qui m’était arrivé, à moi aussi. Voilà pourquoi j’avais été choqué par mon premier cheveu blanc. Le changement était doux, vous soufflait à l’oreille, sournois, que rien ne changeait jusqu’à ce qu’il fût trop tard.

Zozo aidait désormais son père à l’atelier. Il était arrivé dans la nuit de Gênes, où il était allé voir sa mère, à laquelle il ressemblait beaucoup.

Mêmes joues rebondies, même bonne humeur dans les yeux, bien que celle d'Anna en eût pris un coup.

Je fis toutes mes visites de courtoisie, terminai par le père Anselmo. Encore vigoureux à plus de soixante-dix ans, mais où était le prêtre fougueux, vaguement intimidant, que j'avais rencontré à mon arrivée ? Sa peau était constellée de taches brunes, ses mains tremblaient un peu. J'avais cligné des yeux, et ils avaient tous vieilli.

– Je suis comme cette pauvre église, fit-il en levant le regard vers la coupole, dont les fresques s'écaillaient. Plein de courants d'air.

Le soir venu, je me présentai chez les Orsini. Il n'y avait à table que le marquis et la marquise, Stefano, Viola et moi. Le marquis était le seul à n'avoir pas changé depuis qu'il s'était assis dans son fauteuil pour ne plus s'en relever et avait prononcé ses derniers mots parfaitement intelligibles, *il arrive, il arrive*. Ses traits singuliers, ce visage long toujours surmonté de cette coiffure tout en hauteur avaient résisté au passage des ans. Seul l'œil s'était vidé, et ne se rallumait plus que rarement. Nous parlâmes politique, du droit de vote accordé aux femmes – « et puis quoi encore ? ricana Stefano. Bientôt nos chevaux pourront voter » – et du fait que l'un des fils Gambale se présentait aux prochaines élections. La marquise le rabroua, faisant preuve d'un progressisme inattendu. Elle-même se voyait mal voter, car, comme la majorité des femmes, elle ne comprenait rien à la politique, mais n'était pas contre le fait que certaines, spécialement éduquées, pussent le faire. Après tout, une femme n'était pas plus bête qu'un homme.

– Surtout si l'homme, c'est toi, fit valoir Viola, souriant de toutes ses dents.

Stefano marmonna quelque chose dans sa barbe, et noya son agacement dans son verre de vin. On maudit ensuite les Gambale, obstacle éternel au développement des vergers.

Je crus vraiment, sincèrement, que ce repas-là allait se passer normalement, que ma vie serait enfin banale. Mais c'était oublier que la table du dîner, chez les Orsini comme partout ailleurs en Italie, des palais de Sicile aux mesures de Gênes, était bien plus qu'une simple table. C'était

une scène. On y jouait le drame comme une pantalonnade. Plus une chose était grave, plus elle était ridicule.

Juste avant le dessert, Viola annonça :

– Je me présente aux élections constituentes. Si je suis élue, je serai votre représentante à l’Assemblée.

Stefano s’étrangla sur le vin doux qui accompagnait sa deuxième part de *sacripantina*, tenta de se ressaisir, devint tout rouge et se tapa du poing sur la poitrine.

– C’est une plaisanterie ?

– À en croire le décret législatif n° 74, non. J’ai le droit de me présenter, ce que je vais faire.

La dispute fut épique. La marquise, à court de progressisme, accusa sa fille d’avoir perdu la tête. Son sang la dispensait d’avoir à subir l’humiliation ou, pire, la vulgarité d’une élection. Stefano étouffait, incapable de comprendre comment une femme, qui plus est sa sœur, pouvait prétendre à une telle fonction.

– Tu n’as aucune expérience politique, bordel ! s’exclama-t-il. C’est impensable !

– Quel âge as-tu ? demanda calmement Viola.

– Hein ? Quarante-huit ans. Qu’est-ce que mon âge vient foutre dans...

– En quarante-huit ans, tu as connu deux guerres, toutes commencées et combattues par l’élite de nos hommes politiques. Alors si c’est ça, l’expérience, pardonne-moi d’avoir envie d’essayer autre chose.

Les cris reprirent. La marquise parlait fort, Stefano aussi. Au milieu de ce vacarme, Viola souriait à peine, imperturbable, avec cette expression paisible de Marie sous le pinceau de Fra Angelico. Aucune tempête ne pourrait plus, désormais, dévier le cours de son destin. Si elle m’avait invité ce soir, c’était pour que je le comprenne.

Le lendemain, nous étions sur les routes. J'avais passé les trois dernières années de ma vie au ralenti. Soudain les murs tombaient, le vent piquait les yeux à faire pleurer tant tout allait vite. Stefano s'était un peu calmé, la veille, quand j'avais fait valoir que la candidature de sa sœur allait irriter les Gambale, qui n'avaient jusque-là pas de concurrence. Il avait conclu : « De toute façon, ça lui passera », et était parti fumer dehors.

Zozo, le fils de Vittorio, nous servait de chauffeur. Nous sillonnions la région, frappions à toutes les portes. J'avoue avoir été coupable, lorsque Viola annonça la nouvelle, du même scepticisme que Stefano. En tout cas d'une version atténuée, car je savais sa sœur capable de tout. Je la suivis par amitié, me rappelant qu'il ne suffisait pas de le vouloir pour voler.

Un mois plus tard, j'étais sûr de sa victoire. Viola, qui n'avait jamais fait de politique, en donnait une leçon au pays. Les habitants du cru n'en revenaient pas. Quelqu'un leur parlait d'eux, et de leurs enfants. Plus étonnant encore, de l'avenir, cette chose mystérieuse des riches. De la possibilité de ne pas passer une vie entière entre le berceau et la tombe, mais de s'éduquer dans une grande ville. De voyager. Les portes s'entrouvraient d'abord sur des visages méfiants, puis on refusait presque de nous laisser partir. Le fils Gambale, dont la campagne consistait à se lever le matin et à se gratter l'entrejambe, s'énerva. Il n'avait jamais eu la moindre ambition politique et ne s'était présenté que parce que des gens bien placés étaient venus, un jour, le lui demander, et que la région manquait de candidats. Mais il avait sa fierté, qui en prit un coup lorsqu'il comprit qu'il risquait la défaite. Les incursions des soi-disant partisans devinrent plus féroces. Un couple de passage, en chemin vers la Lombardie, fut dépouillé, la femme violente. La police dut même se déplacer, pour conclure que les coupables étaient introuvables.

Souvent, à la fin de la journée, Viola et moi échangeons un simple regard. Nous avons cru nos vies arrêtées un soir de novembre 1920, quand elle avait sauté d'un toit. Mais les rêves de Viola, comme leur propriétaire, avaient la peau dure.

– Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral. Ce n'est tout de même pas difficile ! s'emporta Viola. Il n'y a que cinq vents qui soufflent ici.

– Tramontane, sirocco, libeccio... ponant et mistral.

– Encore.

– Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral.

J'avais eu le malheur de dire « il y a du vent ». Viola m'avait donné un coup dans l'épaule, exaspérée.

– Les mots ont un sens, Mimo. Nommer, c'est comprendre. « Il y a du vent », ça ne veut rien dire. Est-ce un vent qui tue ? Un vent qui ensemente ? Un vent qui gèle les plants sur pied ou les réchauffe ? Et quel genre de députée ferais-je si les mots n'avaient pas de sens ? Je ne serais pas différente des autres.

– C'est bon, c'est bon, j'ai compris.

– Répète, alors.

– Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral.

Je me prêtais de bonne grâce aux lubies de Viola, ne serait-ce que pour m'occuper quand nous étions sur la route. Zozo nous conduisait, ce jour-là, vers un village de la vallée voisine – celle des Gambale. Un homme était venu trouver Viola le matin même, chapeau entre les mains, embarrassé. Il avait fallu une demi-heure pour qu'il osât parler, détendu par un peu de grappa. Il venait la voir parce que tout le monde affirmait qu'elle serait élue pour représenter la région, là-bas à Rome, et que, voilà, dans la vallée, on parlait d'un projet d'autoroute qui allait traverser ses champs, et lui ne voulait pas. Une heure plus tard, nous étions en chemin pour son village.

Viola s'installa sur la place centrale, tandis que le vieux rassemblait une bonne partie des habitants avec l'efficacité d'un chien de troupeau. Elle les assura de son soutien, leur promit que l'autoroute ne passerait pas dans leur vallée, s'attarda pour serrer des mains. Sur le chemin du retour, nous nous arrê tâmes dans chaque hameau, dont celui des Gambale. La situation se

tendit quand un type qui assistait aux discussions, appuyé sur une fourche, lança d'un ton hargneux :

– L'autoroute, c'est le progrès ! Tu es contre le progrès, c'est ça ?

Viola calma le brouhaha qui suivit d'un simple geste.

– L'autoroute, c'est l'opposé du progrès. Oui, tout ira plus vite. Mais tout ira plus vite *ailleurs*. Les villages de cette vallée se transformeront en cubes de pierre jetés au bas d'un pont. Personne ne s'y arrêtera plus.

L'argument fit mouche, et Fourche partit en maugréant. En me couchant ce soir-là, je pris une habitude dont je ne me défis jamais, un tic superstitieux, peut-être, et répétais avant de m'enfoncer dans le noir et l'oubli *tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral*.

Ils ont tué Emmanuele ! Ils ont tué Emmanuele !

Il était midi. Nous revenions de Gênes, où nous avions officialisé l'investiture de Viola. Ce simple trajet lui avait donné dix idées nouvelles, dont celle d'un élargissement de la route en plusieurs points stratégiques, et celle d'une liaison quotidienne entre Gênes, Savone et Pietra d'Alba. À l'heure actuelle, quiconque y descendait devait emprunter la voiture de l'un ou de l'autre, et il n'était pas rare de perdre une heure parce que l'on se retrouvait coincé derrière un âne tirant une charrette.

Ils ont tué Emmanuele ! Ils ont tué Emmanuele !

Juste avant d'arriver au village, une voiture nous dépassa en sens inverse, à toute allure. Plusieurs personnes se massaient à l'arrière, où je crus distinguer une forme allongée. Nous étions à peine arrivés sur la place que la mère des jumeaux se jeta presque sous nos roues. Hirsute, hagarde, elle ressemblait à une folle. Elle contourna le véhicule, tapa de toutes ses forces à la vitre.

Ils ont tué Emmanuele ! Ils ont tué mon fils !

Nous avions à Pietra d'Alba une variété unique de truffe, petite et dense, un peu tardive, à l'arôme si puissant qu'on affirmait qu'il n'y avait pas besoin de chien pour en trouver. Un paysan du coin en cherchait justement près du chêne des Pendus quand il avait entendu des cris. Le silence revenu, il avait osé sortir du bois. Emmanuele se balançait sous la plus grosse branche du chêne, dans son uniforme de hussard. Un panneau autour de son cou disait « Fascite », avec un S manquant. Les soi-disant partisans qui l'avaient accroché là avaient vu son uniforme et, ni une ni deux, l'avaient attrapé, jugé et condamné. Emmanuele ayant dû assurer sa propre défense à

grands borborygmes paniqués, il n'avait pu expliquer à ce tribunal de fortune que son uniforme avait plus de cent ans, et qu'il ne fallait pas le pendre, d'autant qu'il n'avait pas fini sa tournée et distribué tout son courrier.

Ils ont tué mon fils ! Ils ont tué mon fils !

Mais Emmanuele n'était pas juste Emmanuele. Emmanuele était une *idée*. Une incongruité, un peu comme moi, une anomalie. Ou alors l'expression d'une normalité qui n'était pas encore advenue, le héraut d'un monde où les gens comme lui auraient la parole et ne feraient du mal qu'en s'étreignant avec trop d'enthousiasme. Et il est bien connu qu'on ne tue pas une idée. Ils ne tuèrent donc pas Emmanuele.

Peut-être parce qu'il avait appris à se contenter de quelques atomes d'oxygène quand le cordon censé lui donner vie l'avait étranglé à sa naissance, peut-être parce que le promeneur l'avait trouvé très vite après le crime et dépendu, Emmanuele survécut. Il revint de l'hôpital de Gênes une semaine plus tard, souriant. L'air juste un peu plus ahuri, mais le même. Seul Vittorio rapporta un changement – il avait maintenant du mal à le comprendre.

On n'appela même pas la police. Cette fois, les hommes du village s'armèrent, battirent la forêt pendant dix jours et finirent par tomber au coucher du soleil sur une troupe de quatre affamés – affamés et armés – qui prétendirent traverser la région. Non, ils n'avaient pas entendu parler du drame et se signèrent, compatissants. Sauf que l'un d'eux arborait une magnifique médaille, celle de l'ordre de la Couronne de fer, qu'Emmanuele aimait porter avec son costume de hussard. L'homme déclara l'avoir trouvée par terre, sur un sentier. On entendit des coups de fusil dans la montagne. Les villageois revinrent avec la médaille et ne dirent pas un mot. Sur la décoration était gravée la devise *Dieu me l'a donnée, gare à qui la touchera*. Emmanuele pleura quand on la lui rendit. La seule chose qui continua de le désoler fut que l'on ne retrouva jamais sa sacoche de courrier. Ses agresseurs l'avaient jetée quelque part dans la forêt après avoir constaté qu'elle ne contenait rien de précieux.

Le dimanche qui suivit le retour de la médaille, dom Anselmo monta en chaire. Il s'en prit à la violence qui régnait sur le monde et avait fini par infecter Pietra d'Alba. Il fustigea la troupe qui s'était fait justice, loin du regard des hommes et loin du regard de Dieu. Des protestations s'élevèrent, d'autres protestèrent contre les protestations, et le prêtre continua de parler, haussant le ton pour couvrir le brouhaha. Puis Viola se leva, et le silence se fit. Elle ne croyait pas plus en Dieu qu'autrefois, mais accompagnait ses parents pour prêter main-forte à son père.

– Dom Anselmo a raison, lança-t-elle d'une voix ferme. Si ces types étaient innocents, c'est un crime.

– Même s'ils étaient innocents pour Emmanuele, ils ont sans doute fait autre chose ! lança quelqu'un, au son de quelques applaudissements.

Du haut de sa chaire, dom Anselmo tentait de rétablir l'ordre. Viola me raconta la scène plus tard, car je n'y étais pas.

– S'ils étaient coupables, répliqua-t-elle, nous avons des institutions pour les punir. Nous ne vivons plus dans l'Ancien Testament depuis deux mille ans. Et nous ne vivons plus sous une dictature depuis un an.

Plusieurs têtes se baissèrent en contrition, mais les débats reprirent de plus belle. Dom Anselmo faisait grise mine, dépassé, quelque peu piqué par la comparaison tacite entre l'Ancien Testament et une dictature. Puis la chose arriva. D'abord un craquement, qui résonna dans toute l'église et imposa le silence à l'assemblée. Le temps de lever les yeux, de constater que la coupole de San Pietro delle Lacrime venait de se fissurer, une pierre s'en était déjà décrochée. Elle tomba droit à la croisée du transept, et fracassa la pietà que j'avais tant étudiée. La stupeur passée, tout le monde sortit en criant. Par chance, la pierre n'avait blessé personne.

Il ne fallut qu'une seconde à dom Anselmo pour retrouver sa jeunesse. Il émergea de l'église, lèvres retroussées et poing brandi, couvert de poussière. Avec des ardeurs de Savonarole vitupérant Florence pour ses mœurs dissolues, il annonça au village tétanisé que Dieu venait de lui envoyer un signe, un signe de son courroux. Le Seigneur, las des guerres et des crimes

des hommes, l'avait fait savoir en frappant sa propre maison. L'heure d'expiation était arrivée. Cette fois, personne n'osa protester.

Dom Anselmo cligna des yeux comme s'il s'éveillait d'une transe, et fixa avec un léger étonnement la foule qui l'écoutait pour la première fois en cinquante ans de sacerdoce.

Nul ne sut comment la nouvelle se propagea, mais deux guerres mondiales avaient tué, en sus de quelques millions d'hommes, ce qu'il restait de lenteur. Le lendemain, des journalistes débarquèrent de Gênes. Le surlendemain, de Milan, puis de Rome. Francesco arriva dans la foulée. Le Vatican songea un instant à diligenter une enquête, au cas où il s'agirait d'un miracle, puis exhuma diverses demandes envoyées par dom Anselmo (et rejetées) pour des crédits supplémentaires afin d'effectuer des travaux de renfort consécutifs à de petits affaissements de terrain en bordure de l'église. Le miracle n'était que géologique, ce qui n'excluait pas qu'il s'agît peut-être d'un signe. Un signe qu'une opération de communication, au sortir de la guerre, n'était pas une mauvaise idée. Quelques coups de fil furent passés, une ligne de crédit ouverte au nom de San Pietro delle Lacrime à l'Istituto per le Opere di Religione, la banque du Vatican.

Trois jours après l'incident, le cardinal Francesco Orsini réunit des journalistes, sous la coupole traversée d'une fissure de presque un centimètre de large. La pauvre pietà avait été anéantie.

– Chers amis, je suis ici en tant qu'homme, en tant que prêtre et en tant qu'enfant de Pietra d'Alba. Le Seigneur nous a adressé un signe. Mais le Seigneur ne menace pas. Le Seigneur n'est pas courroux. C'est une demande de réconciliation qu'il nous envoie là. Je vous annonce donc qu'à la demande de Sa Sainteté Pie XII, le Vatican prendra en charge les réparations de la coupole et tous travaux de consolidation nécessaires. Je vous annonce également que nous avons demandé au sculpteur qui fit tant

pour notre famille, et pour notre pays en s'opposant à la tyrannie fasciste, au point de lui sacrifier sa propre liberté, nous avons demandé, donc, à Michelangelo Vitaliani de bien vouloir sculpter une nouvelle pietà pour notre église.

J'étais là, dans la foule, et ne pus cacher ma surprise. Viola m'écrasa le pied, me fit signe de refermer la bouche. On se pressa autour de moi, on me félicita. Francesco ne m'avait évidemment rien demandé, et je n'avais rien accepté, mais ces détails importaient peu aux villageois avides de réconciliation. Je parvins à éviter les journalistes, qui se débrouillèrent pour en déduire, et pour imprimer, que j'étais déjà en plein processus créatif, soucieux de ne pas être dérangé. Une heure plus tard, je déboulai dans la sacristie où Viola, les frères Orsini et dom Anselmo m'attendaient. Des cris de joie fusaient sur le parvis, accompagnés de coups de fusil tirés en l'air. « Réconciliation ! » les habitants n'avaient que ce mot aux lèvres. « Réconciliation ! » Ils se tombaient dans les bras. Après les années qu'ils venaient de vivre, on pouvait difficilement leur en vouloir. Ce qui ne m'empêcha pas de m'en prendre à Francesco.

– Tu aurais pu me demander mon avis, tu ne crois pas ?

– Je suis désolé. Je pensais que tu serais heureux de contribuer à la renaissance de cette église.

– Cette église que vous avez ignorée pendant des années, parce qu'elle ne servait pas tes ambitions ?

– Allons, Mimo, la colère t'égare. Ou la fatigue, car je ne vois pas pourquoi tu serais en colère.

– Je suis en colère parce que je ne suis pas un singe. Je ne sculpte pas sur commande.

– Il me semble que tu as beaucoup sculpté sur commande, ces dernières années, puisque nous parlons d'ambition.

Dom Anselmo leva les mains, les posa sur nos épaules. Et nous baissâmes tous deux les yeux, Francesco le cardinal, Mimo l'artiste, comme deux enfants pris en faute.

– Allons, mes frères, nous œuvrons tous à la même chose. Oublions qui a fait ou n’a pas fait quoi. La réconciliation, c’est oublier le passé pour se tourner vers l’avenir. Mimo, tu avais tant critiqué cette pietà quand tu étais petit, tu te rappelles ? Tu disais qu’elle avait les bras trop longs ou quelque chose du genre. Qui mieux que toi, un enfant du pays, un artiste d’un immense talent, pour nous en offrir une autre ?

– Tu seras bien payé, ajouta Stefano, haussant un sourcil. Ils sont pleins aux as, à l’Istituto.

– Mimo ne le fera pas pour l’argent, j’en suis sûr, reprit Francesco. Même s’il est exact que tu seras rémunéré à la hauteur de ton talent.

– Je crois avoir assez aidé les Orsini. Nous sommes quittes. Laissez-moi tranquille.

Je me dirigeai vers la sortie.

– Mimo.

Viola avait fait un pas en avant. Elle se tourna vers le curé.

– Dom Anselmo, pourriez-vous nous accorder quelques instants ?

– Bien entendu.

Le prêtre quitta la sacristie, sa sacristie, m’abandonnant à la fratrie. Viola regarda ses frères.

– Ne jouez pas les innocents et les mécènes. Tout ce qui vous intéresse, c’est la gloire de la famille. Peut-être même, Francesco, la gloire de ton patron, Pie XII. Oui, Mimo, tu as raison, mes frères pensent surtout à eux. Mais je te demande, moi aussi, d’accepter cette commande. Si je veux changer les choses, il faut que je sois élue. Les gens savent que nous sommes proches. Si tu acceptes, j’en bénéficierai. Pour la première fois de ma vie entière, ce qui profitera aux Orsini me profitera à moi aussi.

Les deux frères ne s’offusquèrent pas du portrait que Viola brossait d’eux. Stefano était bien trop surpris par son raisonnement pour cela. Francesco, qui savait pertinemment qu’elle raisonnait aussi bien que lui, était satisfait de savoir la partie gagnée, puisque je ne pouvais rien refuser à Viola.

– Très bien, répondis-je. Je ferai votre pietà.

– Il te faudra une pierre, murmura Francesco, et digne de ce nom. Nous pouvons nous rendre à...

– J’ai déjà la pierre.

Ils partirent, guillerets. Stefano rentra chez lui, Francesco à Rome, Viola se mêla à la foule qui s’attardait encore sur le parvis. Dom Anselmo parut quelques minutes plus tard et me trouva assis sur un coffre de bois, la tête entre les mains.

– Mgr Orsini m’a annoncé la nouvelle. Merci, Mimo.

Puis il fronça le sourcil.

– Tu n’as pas l’air dans ton assiette.

– Tout va bien, dom Anselmo, tout va très bien.

Je me voyais mal lui avouer que j’étais devenu aveugle.

J’arrivai à Florence deux jours plus tard, par le train de 17 h 56. Presque la même heure que quand Zio m’avait vendu. Ce n’était plus l’hiver, mais le printemps, et l’impression, en descendant du train, fut complètement différente. La ville était enjôleuse, faussement timide. Elle faisait mine de ne pas vouloir se livrer tout en invitant, par des indices subtils, un coucher de soleil, une porte entrouverte, à se glisser dans ses rues. Rome était une amie. De Florence, j’étais amoureux. Il n’y a qu’une lettre de différence entre ville et fille.

Metti était venu m’attendre à la gare. Nous fîmes le même chemin qu’autrefois, toujours à pied, presque en silence. Dans un coin de son atelier, il tira sur une bâche et libéra le bloc de Carrare que je lui avais confié, celui que j’avais acquis pour *L’Homme nouveau*. Il avait accepté de le cacher juste avant mon discours à l’Académie.

Je posai la main sur son flanc. La pierre me parla. Celle-ci était d’une beauté, d’une densité unique. Mon instinct me soufflait qu’elle était parfaite, qu’aucune fissure cachée ne viendrait ruiner le travail du sculpteur.

Le sculpteur qui ne serait pas moi. Car j'avais beau la regarder, je ne voyais rien. Ou plutôt, je ne voyais que le passé, les dizaines de statues que j'avais déjà sculptées.

– Tu es aveugle, n'est-ce pas ? fit la voix douce de Metti, dans mon dos.

Main sur le bloc, je ne me retournai pas.

– Oui.

– C'est ce qui m'est arrivé au retour de la guerre. J'aurais pu me débrouiller avec un bras, trouver un moyen, une autre façon de faire. Mais je ne voyais plus rien. Juste des blocs de pierre sans rien dedans.

– Ça fait dix ans que je ne vois plus que des blocs de pierre sans rien dedans. Remarquez, ça n'empêche pas de sculpter.

– Mais tu ne feras pas cette œuvre.

– Non. J'ai assez menti.

– Tu ne sculpteras plus du tout, n'est-ce pas ?

Je me retournai enfin. Et poussai le mot, qui me fit moins peur que je ne l'avais cru.

– Non.

– Qu'est-ce que tu comptes faire, pour cette pietà ? On l'appelle déjà la *Pietà Orsini* dans les articles.

– Je demanderai à Jacopo de s'en charger, discrètement.

– Jacopo ?

– Mon ancien assistant. Il travaille à Turin, maintenant, mais il acceptera. Le temps qu'il finisse, dans un peu plus d'un an, tout le monde se moquera de savoir qui l'a faite. Il peut venir travailler chez vous ?

– Aucun problème.

De ma main gauche, je pris la sienne, et la serrai.

– Merci. Au revoir, maître.

– Au revoir, Mimo.

Je passai une semaine à Florence, d'où j'appelai Francesco pour lui annoncer que j'avais commencé l'épannelage du bloc. S'il envoyait quelqu'un pour vérifier, et il en était capable, le rapport confirmerait mes dires. En réalité, le bloc avait été épannelé par mes assistants à Rome, à

l'époque où je l'avais acquis. Les angles avaient été cassés, la forme générale, triangulaire, esquissée. Elle conviendrait parfaitement à la pietà.

Avant de reprendre le train pour rentrer au village, je fis un détour par le champ de foire. Il n'y avait plus de champ de foire, mais un immeuble de huit étages en construction, un parallélépipède de béton percé de toutes petites fenêtres, comme autant d'yeux méchants.

Il ne restait qu'un mois avant les élections. La justice expéditive des villageois avait eu au moins une conséquence positive : les incursions de brigands cessèrent, et les routes redevinrent sûres. On avait sans doute éliminé les vrais coupables. Ou alors la violence du geste, si inattendue dans ces lieux placides, inattendue même pour ceux qui l'avaient portée, avait dissuadé les autres.

Viola en profita pour sillonner les routes, se rendre dans les recoins les plus lointains de sa circonscription. À l'approche de l'été, les journées s'allongeaient, invitaient à la langueur. Une explosion de bambins naîtrait de ces nuits hespéridées.

De ma cécité, je ne dis mot à Viola. Je prétendis que je me mettrais à sculpter après les élections. Je lui expliquerais plus tard, et je savais qu'elle comprendrait. La route nous appelait, interminable et joyeuse. Nous dormions souvent appuyés l'un contre l'autre à l'arrière de la voiture, confiants dans la vigilance de Zozo. Nous partions tôt le matin et rentrions tard le soir. Nous ne vîmes donc pas, une semaine de mai, les oranges et les citrons se couvrir de la poussière du plateau. Une poussière qui n'était pas soulevée par le vent, tramontane, sirocco, libeccio, ponant ou mistral, mais par une Fiat 2800 qui vint et repartit plusieurs fois de la villa Orsini.

Depuis que la coupole de San Pietro delle Lacrime s'était fissurée, le marquis n'était plus le même. Chaque fois qu'on l'amenait à la messe le dimanche, il s'agitait dans son fauteuil en poussant de longs cris, tendant son seul bras encore mobile vers la fresque endommagée, juste entre l'enfer et le paradis. Qu'y voyait-il ? Le voyage qui l'attendait ? Ses années de jeunesse, cette coupole et cette fresque intactes qu'il avait tant fixées autrefois, cette coupole et cette fresque intactes sous laquelle il avait somnolé durant d'interminables offices, épousé sa marquise, baptisé ses enfants, enterré son aîné, cette coupole et cette fresque enlaidies par une zébrure noire ?

Les travaux de réparation avaient commencé. Les experts étaient confiants : la restauration serait quasiment invisible. Un échafaudage occupant la croisée du transept, les messes étaient provisoirement dites dans une chapelle latérale dont on débordait. Après deux célébrations interrompues par les éructations du marquis, il fut décidé de ne plus l'amener. Dom Anselmo vint lui donner chaque semaine la communion à la villa Orsini.

Une quinzaine de jours avant les élections, l'humeur de Viola changea brusquement. J'avais été assez témoin de ses plongées en eaux troubles pour m'en inquiéter. Elle prétendit que tout allait bien, mais son regard voguait sur le paysage quand nous voyagions. Elle ne parlait plus. Avec ceux qu'elle appelait ses « futurs administrés », en revanche, elle redevenait elle-même, joyeuse et attentive. Quand elle serrait une main, elle gagnait une voix. Puis elle retombait dans sa mélancolie au retour. Un matin, en allant la chercher, je la vis qui s'appuyait sur sa canne. Je fis mine d'avoir

oublié quelque chose dans la maison pour aller trouver Stefano et lui faire part de mes soucis. Il haussa les épaules.

– C’est sûrement le mauvais moment du mois, si tu vois ce que je veux dire.

Plus les élections approchaient, moins il était rare, après avoir sillonné un village pour frapper aux portes, que nous trouvions des œufs jetés sur notre pare-brise ou, plus ennuyeux, un pneu crevé. Zozo nous était d’une aide précieuse, et nous remettait inmanquablement sur la route. Une atmosphère d’attente figea Pietra d’Alba, un souffle suspendu. Sur les côtés de la route, dans les champs, l’agitation retombait. Les ouvriers s’appuyaient sur leur fourche pour nous regarder passer, songeurs. Peut-être se demandaient-ils s’ils préféreraient leur roi – Umberto avait succédé à son père Vittorio-Emmanuele – à une république, puisqu’il leur faudrait choisir le même jour.

De retour à l’atelier, Vittorio m’annonça qu’il allait passer deux semaines à Gênes, et ne rentrerait que pour voter avant de redescendre. Anna et lui, à force de se revoir pour s’échanger leurs enfants qui n’en étaient plus, avaient pris l’habitude de faire de longues promenades ensemble. Au moment de se séparer, il y avait toujours un petit moment d’embarras, un « et si » jamais formulé. Vittorio comptait profiter de ce séjour pour sortir un peu ma mère et la sienne, devenues bonnes amies, de Pietra d’Alba. Son but semi-avoué était de reconquérir Anna s’il le pouvait. Emmanuele s’était incrusté dans cette épopée touristique et sentimentale. Il avait peur de rester seul, car il rêvait presque toutes les nuits qu’une bande d’hommes sans visage essayait de le pendre. Un jeune du village s’occuperait du courrier en son absence.

Ma mère pleura en partant, versant de nouveau quelques larmes améthyste, comme lorsqu’elle m’avait fait monter dans un train en 1916. Je dus lui rappeler qu’elle ne partait que quinze jours, et à une heure de là, mais en Italie chaque voyage est potentiellement légendaire. Vittorio me déposa devant l’église en chemin, car j’avais promis à dom Anselmo une petite réparation sur une sculpture du portail qui n’avait pas besoin d’être

déposée. Viola, de toute façon, avait cessé tout déplacement. Il ne restait qu'une semaine avant les élections. Les dés étaient jetés.

Je revins à pied à l'atelier. C'était l'une de ces merveilleuses soirées de printemps où l'air sent la glycine et le jasmin mêlés, même lorsqu'il n'y a ni glycine ni jasmin alentour. Je venais de quitter le village et descendais vers le plateau lorsqu'une voiture s'arrêta à ma hauteur. La porte arrière s'ouvrit sur Francesco.

– Monte.

– Je te croyais à Rome ?

– Monte, Mimo.

J'obéis, persuadé qu'il m'avait percé à jour. Il savait que je ne sculpterais pas sa pietà, que j'avais décidé de me faire remplacer. Mais il ne dit rien pendant tout le trajet, se contentant de regarder par la fenêtre. Son chauffeur tourna à droite au croisement, et nous déposa devant l'entrée de la villa Orsini. Une autre voiture, une Fiat 2800, était garée là, baignée par les eaux pourpres du crépuscule. Francesco mit sa calotte, puis me précéda jusqu'à la salle à manger.

La stupeur m'arrêta sur le seuil. Plusieurs personnes patientaient à la table, qui n'était pas dressée pour le dîner. Le marquis, la marquise, Stefano. Face à eux, le vieux Gambale était assis entre ses deux fils. Francesco s'installa près de son frère et m'indiqua un siège en bout de table.

– Comment avance notre pietà ? demanda-t-il poliment.

– Elle avance.

Je pris place, méfiant, et les dévisageai en silence. La pièce sentait la cire d'abeille. Un effluve de sueur s'y mêlait, en provenance des Gambale, qui avaient passé la journée dans leurs champs de fleurs. La marquise plongeait de temps en temps son nez dans un mouchoir. Mais il y avait une autre odeur, plus âcre encore, un parfum d'acte final.

– Nous t'avons fait venir, dit enfin Francesco, pour partager avec toi une information d'importance. Les familles Orsini et Gambale se sont enfin réconciliées. Un symbole fort à l'aube d'une ère nouvelle.

Les Gambale acquiescèrent, avec cette économie de geste et d'émotion des montagnards.

– Félicitations. Je suis content pour vous, même si je n'ai jamais compris pourquoi vous vous disputiez.

Il y eut un long silence, un peu gêné, puis le père Gambale déclara de sa voix rocailleuse :

– En tout cas, c'était pour de bonnes raisons.

– La famille Gambale nous cède gracieusement les terres qui séparent nos champs du lac qui nous appartient. Nous allons donc non seulement pouvoir rebâtir l'aqueduc et irriguer à loisir, mais utiliser une moitié de ces terres pour cultiver des citronniers quatre-saisons et des orangers *Valencia late*, lesquels nous permettront d'augmenter notre production de soixante pour cent. Sur l'autre moitié, nous planterons des bergamotiers, qui nous ouvriront le marché très lucratif du parfum.

– Et en échange ? demandai-je.

– En échange, intervint Stefano en se penchant en avant, Viola doit se retirer de l'élection.

Je me levai aussitôt. Francesco jeta un regard noir à son frère, et eut un geste d'apaisement. Je repris mon siège, respirant lourdement.

– Il y a un problème, Mimo. Orazio, ici présent – il désigna l'aîné des Gambale –, est candidat aux élections constituintes. Il le fait parce qu'un consortium... d'investisseurs compte sur son soutien pour appuyer un projet autoroutier dans la vallée voisine.

– Et Viola s'y oppose, murmurai-je. Et Viola va gagner.

Orazio gratta sa joue barbue avec un grognement. Il avait un visage de brute, et c'en était une, mais ses yeux de fouine luisaient d'intelligence.

– Viola ne gagnera pas, car elle va se retirer au profit d'Orazio, corrigea Francesco. Nos deux familles sortiront renforcées de cet accord.

– Qu'en pense l'intéressée ?

Stefano ricana et son frère soupira.

– Tu la connais. Nous avons eu la même discussion avec elle il y a une semaine. Elle est inflexible. Tu es notre seule chance de la faire changer

d'avis.

– Moi ? Pourquoi je la ferais changer d'avis ?

De nouveaux regards circulèrent, hésitants. Stefano ouvrit la bouche, Francesco le devança. Je crois que je soupçonnais déjà ce qu'il allait dire.

– Parce que les investisseurs en question sont des gens que l'on ne peut pas contrarier. Nous vivons des temps troublés, mais des temps excitants. Le monde change. Nul ne peut s'y opposer. Il faut accompagner ce changement.

– Attends, j'ai bien compris ce que tu essaies de me dire ?

– Il y a eu des menaces, concéda Francesco.

Pour la première fois, Orazio parla.

– Pas juste des menaces. Si votre sœur est élue...

Il fit passer un doigt le long de son cou. Un silence choqué retomba, lui-même sembla embarrassé.

– Notez bien que nous, on n'y est pour rien, ajouta le père Gambale. On a juste accepté qu'Orazio se présente, en échange d'une contribution généreuse à nos affaires. C'est pas notre faute si à Rome, ils ont soudain décidé que les femmes pouvaient faire de la politique, et si votre sœur s'est présentée. On lui veut pas de mal et on la touchera jamais. Il y a des règles. Mais ces types-là...

Il secoua la tête. Je n'étais pas naïf, et je savais que l'unification à marche forcée d'un pays d'à peine soixante-dix ans n'allait pas sans générer de nombreuses frustrations. Que des réseaux naissent pour les exploiter. Qu'une guerre et son après offraient à ces réseaux de nombreuses possibilités de s'enrichir.

– Campana avait raison, au fond. Vous êtes vraiment une sacrée bande de salopards.

– C'est un procès injuste. Nous aimons notre sœur et nous la protégerons. Mais la situation est complexe, et a une solution simple.

Je me mis à rire.

– Je suis sûr que tu planifies ce coup, sous cette forme ou une autre, depuis que tu as huit ans. Dis-moi une chose, Francesco, est-ce que tu crois

seulement en Dieu ?

Derrière ses lunettes rondes, le regard de Francesco se déroba. Pas par lâcheté, mais parce qu'il regardait déjà loin, bien plus qu'aucun d'entre nous.

– Je crois en l'Église, ce qui revient au même. Contrairement aux régimes et aux tyrans, l'Église, elle, ne passe pas.

– Parce que personne n'est jamais revenu dire si ses promesses étaient tenues ou non. Vous savez quoi ? J'en ai plus qu'assez de votre famille de cinglés.

Puis, parce que j'avais tout de même un peu appris, en trente ans de fréquentation des Orsini, à faire tourner une situation à mon avantage, j'enchaînai :

– Je ne sculpterai pas votre pietà. Trouvez-vous quelqu'un d'autre.

Et parce que Francesco, en trente ans de fréquentation de Mimo Vitaliani, avait appris à me connaître, il répondit :

– Tu trouveras Viola dans sa chambre.

Sa porte était ouverte. Elle était assise à son bureau, plongée dans un livre qu'elle referma quand elle m'aperçut. Elle portait des lunettes ovales, en corne, que je ne lui avais jamais vues.

– Je ne savais pas que tu en avais besoin pour lire, observai-je en les prenant.

Viola ne répondit rien, se contentant de me dévisager d'un air curieux. Je reposai ses lunettes sur la couverture du livre, un ouvrage en cuir au titre gravé en lettres d'or, tout droit sorti de la bibliothèque familiale. *An essay concerning humane understanding*, de John Locke. La seule lumière de la chambre était celle de la lampe à la lueur de laquelle elle lisait. Le long des murs, la nuit grimpait doucement, se nourrissant de vert, de fleurs de papier, de franges et de glands, tout un monde de fanfreluches qui ne ressemblait

en rien à Viola, et n'avait pas changé depuis ma première entrée fracassante dans cette pièce.

– Je me demandais quand ils allaient t'envoyer, murmura-t-elle enfin.

– Viola, je sais ce que tu vas me répondre...

– Alors si tu le sais, ne perdons pas de temps. Descends leur dire que tu as échoué.

Et elle rouvrit son livre.

– Tu ne comprends pas. Ils vont te tuer. Ou te faire assez de mal pour que tu renonces. Il y a beaucoup d'argent derrière tout ça. Tiens, il y a peut-être une autre solution. Par exemple, tu maintiens ta candidature mais tu les laisses faire leur foutue autoroute.

Viola me dévisagea, un sourcil levé. Je me mis en colère.

– Je ne resterai pas pour voir ça. Je ne le supporterai pas. Ils sont capables du pire.

Elle continua de me regarder, sans rien dire. De rage, je donnai un coup de pied dans un pouf, qui roula jusqu'au lit.

– Bon sang, tu ne peux pas être normale ? Juste normale, une fois dans ta vie ?

Une onde de colère troubla son visage, fugace, aussitôt remplacée par des rides de tristesse.

– Je suis désolé. Je ne voulais pas dire ça.

– Non, Mimo, c'est vrai. Toute ma vie, j'ai eu besoin de toi pour être normale. Tu es mon centre de gravité, raison pour laquelle tu n'es pas toujours drôle. Mais il y a en moi une anormalité que même toi, tu ne soigneras jamais : c'est que je suis une femme et que je n'en ai rien à faire.

Elle m'échappait, je le sentais, elle m'avait toujours échappé. Je pris sa main pour la retenir.

– Partons, Viola. J'en ai assez de cette violence.

– Partir ne changera rien. La pire violence, c'est l'habitude. L'habitude qui fait qu'une fille comme moi, intelligente, car je pense l'être, ne peut pas disposer d'elle-même. À force de me l'entendre dire, j'ai cru qu'ils savaient quelque chose que j'ignorais, qu'ils avaient un secret. Le seul secret, c'est

qu'ils ne savent rien. Voilà ce que mes frères, voilà ce que les Gambale, et tous les autres, essaient de protéger.

Elle était légèrement haletante, les joues rosies, comme si elle avait préparé ses arguments – ce qu'elle avait sans doute fait.

– Et s'ils te tuent, ça servira à quoi ?

– Personne ne peut rien contre moi. J'ai tout subi. Et tu sais qui m'a fait le plus de mal ? *Moi*. En essayant de jouer leur jeu. En me persuadant qu'ils avaient raison. Quand j'ai sauté de ce toit, Mimo, ma chute n'a pas duré quelques secondes. Elle a duré vingt-six ans. C'est fini, maintenant.

Elle se redressa, et ajouta en souriant :

– Je suis une femme debout, comme dirait une fille que j'ai bien connue.

Elle ne m'amusait pas, pas du tout. Et je ne l'admirais plus. En cet instant, ne restait que la peur.

– Viola, écoute-moi bien. Je ne plaisante pas en disant que je ne supporterai pas qu'on te fasse du mal. Je prendrais une balle pour toi si je le pouvais, sans hésiter, mais à quoi bon ? La suivante serait pour toi. Je te demande... Non, je te *supplie*, une dernière fois, de renoncer. Sois raisonnable. Nous trouverons une solution, plus tard. Nous l'avons toujours fait.

– Et si je refuse ?

– Je pars. Ce soir. Je suis sérieux. Tu ne me reverras pas.

Elle acquiesça, lentement. Puis elle tira de son livre ce que je pris d'abord pour son marque-page et me le tendit. Il s'agissait d'une enveloppe fermée.

– S'il m'arrive quoi que ce soit, je veux que tu lises ça. Pas avant. Jure.

– Viola...

– Tu étais sérieux ? Tu vas vraiment partir ?

– Si tu ne changes pas d'avis, oui.

– Alors jure.

Je pris la lettre, défait.

– Je le jure.

Elle se remit à lire, sans plus me prêter attention. Durant mes années romaines, j'avais fréquenté quelques tables de jeu, perdu beaucoup, mais

aussi gagné gros. Je gagnais lorsque j'étais suicidaire, que je n'avais peur de rien. Quand on poussait une mise au milieu de la table, il fallait le faire avec nonchalance, comme si l'on pensait déjà à autre chose, comme s'il importait peu de gagner. Bien des joueurs aguerris avaient perdu de leur superbe face à mes coups de bluff.

– Adieu, Viola.

Je tournai les talons. Au moment où je sortais, sa voix m'arrêta.

– Mimo ?

Elle mit deux doigts sur sa tempe, en guise de salut.

– *So long, Francese.*

Stefano et Francesco m'attendaient au rez-de-chaussée, dans l'entrée de marbre vert. Je les dépassai sans m'arrêter.

– Allez tous vous faire foutre.

Francesco se rembrunit et se dirigea vers la voiture qui l'attendait à l'extérieur. Une minute plus tard, tandis que je marchais vers la route principale, le véhicule me dépassa dans un nuage de poussière et prit la route de Rome.

Arrivé à l'atelier, je n'hésitai pas une seconde.

– On part, annonçai-je à Zozo.

– On part, mais où ?

– Je ne sais pas. N'importe où.

– Je ne suis jamais allé à Milan...

La nuit tombait quand je jetai ma valise sur la banquette arrière. Au-dessus de nos têtes, le ciel s'étourdissait de nuages au ventre sombre, allumés de flamboiements intermittents. Nous prîmes la direction du nord. L'orage ne tarda pas à éclater, l'un des derniers avant l'été, un bouillonnement au parfum de mort et de petit-grain. Je ne m'étais pas changé. L'enveloppe de Viola dépassait toujours de la poche intérieure de ma veste, abandonnée à

côté de mon bagage. Je la pris, la soupesai, tentai de la lire à travers le papier, chose impossible du fait de l'obscurité. Après un long combat contre moi-même, je la remis dans ma poche. Puis je la repris et la décachetai. Une feuille pliée en trois était couverte de quelques lignes à l'encre verte.

Mon cher Mimo, je savais que tu ne tiendrais pas longtemps et que tu ouvriras cette lettre malgré ta promesse. Je voulais juste te dire que je sais. Je sais qu'à chaque fois que tu m'as trahie, à Florence, ce soir encore en me demandant de renoncer, puis en ouvrant cette lettre, tu l'as toujours fait par amour. Je ne t'en ai jamais voulu, pas vraiment. Ton amie chère, Viola.

J'éclatai de rire, un rire nerveux qui me valut un regard inquiet de Zozo dans le rétroviseur. Nous venions d'arriver à Pontinvrea. Les lumières d'une auberge brillaient, orange et accueillantes, dans l'orage.

– Arrête-toi là.

– Ici ? Mais pourquoi ?

– Pour boire.

Zozo se gara sur la place devant l'établissement, sous un platane. Nous n'avions qu'une vingtaine de mètres à parcourir mais nous arrivâmes trempés. Je commandai deux bières et plongeai dans la mienne. Une heure plus tôt à peine, ma colère était un bloc de granit. Noir et luisant, anguleux. Mais c'était une illusion, un autre des sortilèges de Viola. Plus nous nous éloignions de Pietra, plus le sort faiblissait, et mon bloc de granit se révélait tel qu'il était vraiment : un simple tas de sable. J'avais beau tout faire pour la retenir, ma colère me filait entre les doigts. Après une deuxième chope, il n'en restait rien.

– On ne va pas à Milan, hein ?

Je souris à Zozo et son air désolé.

– Non.

– Tu veux que je te ramène maintenant ?

– Dormons ici. J’ai froid et je suis fatigué. On rentrera demain matin. Prends donc une autre chope.

Nous montâmes nous coucher juste après minuit, le 1^{er} juin 1946, un peu éméchés. La maison, un ancien moulin de pierre grise, dominait la rivière. Zozo prit un lit, moi l’autre. Je ne me souviens plus de mon rêve, un songe lourd et gras où je tentais d’échapper à un danger indistinct. Il y eut un coup de feu. Ou une déflagration.

Quand j’ouvris les yeux, il faisait nuit noire. Je n’étais plus dans mon lit, mais au milieu de la chambre. Face contre terre, de la poussière plein la bouche. Mes mains saignaient. Zozo toussait, à quatre pattes à côté de moi. Il voulut dire quelque chose, secoua la tête, se remit à tousser. L’air, épais comme du plâtre. Il fallait aérer. Sortir. Du sang coula dans mes yeux. Je me tournai vers la fenêtre.

Il n’y avait plus de fenêtre, plus de mur, juste un immense pan de nuit.

Échelle de Mercalli

I – Imperceptible – détectée seulement par les instruments de mesure.

II – Très légère – secousse perçue par peu de personnes, et seulement en position favorable.

III – Légère – secousse perçue par peu de monde, des objets bougent et vibrent comme au passage d'un petit camion, on peut ignorer qu'il s'agit d'un tremblement de terre.

IV – Modérée – secousse perçue par de nombreuses personnes, tremblement des luminaires, légère oscillation des objets suspendus, comme au passage d'un gros camion.

V – Plutôt forte – réveille les personnes endormies, chute d'objets, les liquides se renversent, les portes s'ouvrent et se ferment.

VI – Forte – légers dégâts aux bâtiments et vitres brisées, les arbres et les buissons bougent, les petites cloches se mettent à sonner.

VII – Très forte – difficile de garder l'équilibre, chute de cheminées, dégâts aux bâtiments, l'eau des flaques se trouble, les grosses cloches se mettent à sonner.

VIII – Violente – destruction partielle de quelques édifices, les statues tombent de leur socle, quelques victimes isolées.

IX – Destructrice – destruction totale de quelques bâtiments, dégâts importants à de nombreux autres, les canalisations souterraines se brisent, victimes éparpillées mais nombreuses.

X – Dévastatrice – destruction totale de nombreux bâtiments, nombreuses victimes, le sol se crevasse, les ponts sont détruits, dommages aux barrages, les rails se déforment.

XI – Catastrophique – destruction d'agglomérations urbaines, nombre très important de victimes, glissements de terrain, des gouffres se créent, raz-de-

marée, les digues rompent, coupure des communications.

XII – Cataclysmique – destruction de toute construction, le paysage est modifié, le sol ondule et la croûte terrestre bouge, peu de survivants.

Le 1^{er} juin 1946, à 3 h 42, un séisme de degré XI sur l'échelle de Mercalli frappa Pietra d'Alba et sa région. On ne compta pas de victime dans l'auberge où nous nous étions arrêtés, car nous en étions les seuls hôtes. La façade est, qui donnait sur la rivière, s'était effondrée, et lui donnait des airs de maison de poupée. La propriétaire criait dans la rue, hystérique. Nous fîmes de notre mieux pour la calmer, puis Zozo démarra. À cinq heures, nous prîmes la direction de Pietra d'Alba. Il avait cessé de pleuvoir.

La route était coupée en plusieurs endroits, par de petites fissures ou des éboulements, que nous pûmes franchir après quelques efforts. Dix kilomètres avant Pietra, la chaussée n'existait plus sur vingt mètres. Nous dûmes abandonner la voiture. Il fallut descendre dans le lit d'une rivière, escalader l'autre côté. Nous marchions sans parler. Nous passâmes un hameau que j'avais vu dans la nuit. Rasé. Pas un bruit, seule une poule courait sur les ruines. En milieu d'après-midi, une réplique nous projeta face contre terre. Sur la montagne, de l'autre côté de la route, une coulée de boue brune traça un trait dans la forêt. Les sapins se brisèrent comme des allumettes.

Nous arrivâmes à Pietra d'Alba peu avant le coucher du soleil. Sales, épuisés, couverts de boue et de sang séchés. Lorsque nous débouchâmes sur le plateau, Zozo se mit à pleurer. L'air sentait la pierre cuite. Il n'y avait plus de village. Rien, à l'exception d'un bout d'église. La morphologie entière du plateau avait changé. Il était bosselé, irrégulier, et semblait pencher. Je me mis à courir, à courir à perdre haleine sur la route fracturée, coupant par les champs, me tordis la cheville, m'affalai, me relevai sans

sentir la douleur. Nous dépassâmes l'atelier. La grange était un tas de planches, la moitié de la maison était tombée, et au milieu, là où se trouvait autrefois l'abreuvoir, la source miraculeuse jaillissait comme un geyser. Je ne m'arrêtai pas – Vittorio et ma mère étaient à Gênes – et poursuivis jusqu'à la villa Orsini, le long de champs labourés par la main d'un dieu fou. Je fus accueilli par l'ours que j'avais sculpté à seize ans, pour Viola. Il avait été projeté en contrebas de la villa, près du portail, et s'était brisé en deux.

La villa Orsini et ses beaux rideaux verts, la villa Orsini et ses froufrous et ses parquets de bois que j'avais autrefois osé tacher de mon sang n'existaient plus. La moitié de ses ruines était recouverte par un mélange de boue et d'arbres. La forêt, derrière la demeure, avait glissé, laissant une plaie béante à ciel ouvert, un paysage qui n'était pas sans évoquer une carrière. Il ne restait qu'une centaine d'orangers debout.

Je me jetai dans les ruines, soulevai les pierres que je pouvais soulever, m'attaquai à une poutre qui ne bougea pas, jusqu'à sentir la main de Zozo sur mon épaule. Je le repoussai, continuai, puis l'épuisement eut raison de moi. Je dévalai les décombres, à moitié inconscient, et m'ouvris le front. Zozo posa sa veste sur mes épaules.

– Mimo... Ça ne sert à rien. Il faut attendre les secours.

Je ne sais combien de temps ils mirent pour arriver, ni comment ils le firent. Il n'y avait nulle part où aller, et Zozo et moi passâmes la nuit dans une cabane improvisée, faite de quelques planches calées sur des pierres, blottis l'un contre l'autre. Pour la première fois depuis mon arrivée sur ce plateau, le silence était absolu. Pas un oiseau, pas un insecte. La désolation ne fait pas de bruit. Dans la nuit il y eut une averse. Et soudain, ils furent là. Une nuée d'hommes en uniformes qui criaient des ordres, poussèrent des cris de joie en nous voyant, nous mirent de grosses couvertures de laine sur les épaules dans les feux de l'aube. Le plateau ne fut jamais plus rose que ce matin, comme si la pierre brisée, concassée, exhalait en guise de dernier souffle la couleur qu'elle avait si longtemps retenue.

On trouva Viola la première, peu avant midi. Sa chambre était au dernier étage, dans la partie de la maison qui n'avait pas été recouverte par le glissement de terrain. J'accourus en entendant les cris, malgré les mains qui tentaient de me retenir. Un sapeur la passait à un autre, un peu en contrebas d'un tas de décombres. Le deuxième homme venait de la recevoir dans ses bras et de s'accroupir pour l'allonger. Viola était nue, couverte de poussière. Je m'agenouillai près d'elle pour toucher son visage, avant de tirer un rideau déchiré, qui traînait là, sur son corps. Les Orsini avaient ce pacte étrange avec la mort : elle les prenait sans les abîmer. Comme son frère Virgilio, retrouvé à côté de son train concassé, elle était intacte. Intacte à l'exception de quelques égratignures, et des spectaculaires cicatrices qui marquaient encore ses jambes, ses bras, son torse, trente ans après son vol, et que je n'avais jamais vues. Je ne mesurais qu'à ce moment-là, à l'ampleur des coutures, ce qu'elle avait dû endurer après sa chute. Sa jambe droite, sous le genou, était un peu tordue. Mais ce fut son visage qui me frappa. J'avais toujours cru ses lèvres un peu trop minces, je m'étais trompé. Elles étaient pleines, déliées en un sourire rond maintenant qu'elle n'avait plus à serrer les dents. Une mèche de cheveux tombait sur son visage de dormeuse, je l'écartai d'un doigt. Ma Viola cassée. Zozo pleura pour moi.

Stefano et sa mère furent extraits des décombres en fin de journée, avec Silvio et les employés de la villa. Le marquis ne fut, étonnamment, jamais retrouvé. Zozo et moi fûmes descendus à Gênes, accueillis par Vittorio, Anna, nos mères, tous affolés. On me força à passer la nuit en observation à l'hôpital, à cause de ma blessure à la tête. Le lendemain, je m'habillai sans attendre, passai devant la réception et marchai jusqu'à la gare.

Si Filippo Metti fut surpris de me voir traverser l'atelier ce soir-là, avec mon pansement sur le front, il ne le montra pas. Je me rendis droit à mon marbre, tirai d'un coup sec sur la bâche qui le couvrait, agrippai les premiers burin et marteau venus et m'y attaquai de toutes mes forces. Cette nuit-là je pleurai enfin, des éclats de pierre. Une assiette de soupe apparut

vers minuit, que j'avalai distraitement. Puis je me remis à sculpter. Une heure plus tard, je m'effondrai contre le bloc, à peine entamé.

Des mains me soulevèrent, des voix chuchotaient. On monta un escalier, une porte grinça. Puis on me déposa sur un lit. Une main sèche mais douce se posa sur mon front, avant que les pas ne s'éloignent. J'avais à peine dormi en trois jours et je sombrai enfin, dans ce premier oubli qui s'offrait à moi, dans la chambre que j'occuperais pendant plus d'un an chez mon vieux maître, maintenant que j'avais retrouvé la vue et contemplé ma *Pietà*.

Le séisme fit 472 victimes. Quasiment toute la population de Pietra d'Alba, mais une goutte d'eau comparé aux cent mille victimes estimées de celui de Messine en 1908, ou aux trente mille de celui de la Marsica dans les Abruzzes en 1915, eux aussi de degré XI sur l'échelle de Mercalli. Les jumeaux, leur mère et la mienne durent à leur voyage à Gênes d'avoir la vie sauve. La famille Orsini fut décimée, à l'exception de Francesco, reparti pour Rome dans la soirée. Dom Anselmo et tous les autres rendirent leur vie à ce plateau chamboulé qui les avait vus naître. Les experts expliquèrent que la fissure du dôme de San Pietro delle Lacrime avait été un signe avant-coureur de la catastrophe, dont il aurait fallu se méfier. Seul le marquis l'avait compris, mais personne ne l'avait compris *lui*. Je fus troublé, quelques mois plus tard, d'apprendre par un journal qu'un scientifique, après avoir lu un article sur la fissuration de notre église, avait écrit au maire du village pour nous mettre en garde. Il n'avait jamais reçu de réponse. Une partie de moi, la plus poétique et la plus noire, se demande encore aujourd'hui si, par hasard, cette lettre ne se trouvait pas dans la sacoche qui fut volée à Emmanuele avant sa pendaison. Quelqu'un la découvrira peut-être un jour dans un fourré, toute desséchée sous le cuir craquelé, avec son dérisoire avertissement.

Le tremblement de terre révéla les restes d'un autre village, juste sous le nôtre, probablement rasé par un événement similaire dont on avait perdu la mémoire au cours du treizième siècle. Pas de palais d'or pâle ni de peuple albinos, comme l'avait cru Viola, mais un réseau de souterrains admirablement préservé dans lesquels se perdrait le petit Tommaso Baldi et sa flûte cinq cents ans plus tard. Le cimetière de Pietra, ironie du sort, fut le

seul site complètement épargné par le séisme. Il est des forces plus puissantes que le magma.

Faute d'autre candidat, Orazio Gambale fut élu par les villages qui avaient été épargnés. Le projet d'autoroute fut cependant abandonné après l'événement de Pietra – il aurait été stupide de construire dans des vallées si dangereuses. L'A6 passerait, en 1960, bien plus à l'ouest.

Le 2 juin 1946, mes compatriotes votèrent pour la république. Umberto II partit en exil et, pour la première fois, vingt et une femmes furent élues membres du Parlement en Italie.

Je ne quittai pas Florence pendant plus d'un an. Je sculptais le jour, la nuit parfois aussi, n'acceptais l'aide de personne, sauf de Metti. Un matin il fut là et m'assista pour tous les travaux qui pouvaient se faire à une main. Nous échangeâmes juste un signe de tête. Marie émergea de la pierre telle que je l'avais vue, puis son fils. Leur présence floue se précisa, s'affina, se polit. Un jour d'hiver 1947, je fis un pas en arrière pour contempler mon œuvre. Il gelait, dehors, mais j'étais en bras de chemise, couvert de sueur, alors que le poêle n'était pas allumé. Metti entra dans l'atelier avec un gamin, douze ans peut-être, qui portait une valise et semblait perdu – un nouvel apprenti. Main sur l'épaule du gosse, il approcha en silence.

La cale que j'utilisais pour poncer, depuis des mois, tomba de mes doigts rigides. Metti fit le tour de l'œuvre. Il toucha le visage de Marie, cette douceur infinie que j'avais connue, puis celui de son fils, et acquiesça lentement, plusieurs fois. Sa main gauche fit un mouvement avorté vers son bras droit inexistant.

– Il est des absences dont on ne se remet pas.

De tous ceux qui virent ma *Pietà*, je crois qu'il fut le seul à comprendre. Le petit dévisageait l'œuvre, tête levée, bouche bée.

– C’est vous qui avez fait ça, monsieur ? demanda-t-il d’une voix craintive.

Il me rappelait moi autrefois – nous faisons d’ailleurs la même taille.

– Tu feras pareil un jour, lui promis-je.

– Oh non, monsieur, je ne crois pas que j’en serai capable.

J’échangeai un regard avec Metti. Puis je mis mon ciseau dans la main du gamin.

– Écoute-moi bien. Sculpter, c’est très simple. C’est juste enlever des couches d’histoires, d’anecdotes, celles qui sont inutiles, jusqu’à atteindre l’histoire qui nous concerne tous, toi et moi et cette ville et le pays entier, l’histoire qu’on ne peut plus réduire sans l’endommager. Et c’est là qu’il faut arrêter de frapper. Tu comprends ?

– Non, monsieur.

– Pas « monsieur », corrigea Metti. Tu l’appelles « maître ».

Ma *Pietà* fut exposée pour la première fois à Florence, dans le Duomo même. Francesco vint prononcer un discours. Il paraissait plus grave. Le tremblement de terre lui avait dérobé une légèreté que je n’avais jamais remarquée. D’abord, rien ne se passa. J’évitai la presse, la dernière photo de moi figure dans un journal local. Puis les premières réactions se produisirent, s’amplifièrent. Ma *Pietà* fut déplacée au Vatican, et ce fut pire. La suite, tout le monde la connaît. Façon de parler, bien sûr. Seuls quelques initiés la connaissent, le Vatican étouffa l’affaire.

On m’accorda la faveur de vivre près d’elle, à la Sacra, où ils la cachèrent. J’avais vécu mille vies, je n’en voulais pas une de plus. J’y ai passé les quarante dernières années de ma vie. Pas tout à fait en moine, je l’avoue. J’en parlais de temps en temps pour aller voir ma mère, mes amis, parfois même ma princesse serbe. Dans les bras l’un de l’autre, nous tentions d’oublier, avec plus ou moins de succès, nos corps vieillissants.

Ma mère, ma mère intermittente, mourut en 1971 à quatre-vingt-dix-huit ans, d'une symphonie dans la poitrine. Ses yeux avaient pâli. Ils n'étaient plus de ce mauve immense de crépuscule, mais myosotis. J'arrivai à temps à l'hôpital. Elle mit sa main sur ma joue et murmura : « Mon grand. »

Vittorio et Anna vivent toujours dans la région de Gênes, deux petits vieux, en compagnie d'Emmanuele. Il avait fallu que la terre se torde pour les rapprocher enfin, les faire rouler l'un vers l'autre. Zozo a soixante-trois ans, leur fille, Maria, deux de moins. Ils seront tristes de recevoir le coup de fil de padre Vincenzo. *C'est au sujet de votre ami Mimo...*

Le scandale provoqué par ma *Pietà*, irrémédiablement liée au nom des Orsini, ne rendit pas service à Francesco. Quand Pie XII mourut, en 1958, on lui préféra Mgr Roncalli, et il n'eut pas davantage de chance aux élections suivantes. C'est désormais une ombre rouge, voûtée, dans les conciles et les conclaves. Mais je crois qu'au fond il s'en accommode bien.

À l'exception de Metti, personne ne comprit. J'ai lu les rapports, les expertises, les délires scientifico-mystiques, tous ridicules. Ce professeur qui écrivit sur ma *Pietà*, à sa façon, s'approcha de la vérité en affirmant que j'avais connu Marie. Ce qui est vrai. Mais, comme les autres, il était victime du plus beau tour que m'avait appris Viola quand elle s'était changée en ourse.

Les forcer à regarder là où le magicien le souhaite. Marie n'est pas Viola. Pour Marie, je me suis servi du visage d'Anna, cette expression de la plus pure douceur d'un village qui s'appelait Pietra d'Alba.

Il faut regarder le Christ. Regarder Viola. Je l'ai sculptée telle que je l'ai vue ce jour-là dans les décombres, son corps cassé et sublime, avec ses jambes un peu tordues, sa poitrine inexistante, plus effacée encore par la position allongée, ses cheveux sur le visage. C'est pourtant bien une femme qui gît là, tout androgyne qu'elle soit, avec des clavicules de femme, une

poitrine de femme, des hanches de femme. L'œil attend un homme, voit un homme, mais tous les sens enregistrent une féminité d'autant plus explosive qu'elle est presque invisible, un élan rompu par les fanatiques qui l'ont crucifiée. Certains spectateurs s'en accommodent et haussent les épaules. Chez d'autres, les plus sensibles, la réaction est violente, allant parfois jusqu'au désir, inexplicable, incongru pour qui n'a pas compris, c'est-à-dire pour tous. Ils cherchèrent le diable et la science et que sais-je encore, quand il n'y avait que Viola. Viola que j'avais moi-même, sans le vouloir, trahie et reniée à tour de bras, à faire pleurer saint Pierre.

Oui, mes frères. Ce jour-là, dans les décombres, je compris et je vis. Vous m'aviez commandé une piété, pour vous réconcilier. La Vierge qui pleure le corps meurtri du Christ. Mais voilà : si le Christ est souffrance, alors ne vous en déplaie, le Christ est une femme.

J'aimerais savoir comment cela va se passer. Le franchissement, le dernier souffle. Partirai-je au milieu d'une phrase commencée ? Des mots suspendus, puis plus rien, un beau silence, du soulagement ? Ou faudra-t-il me maintenir sur mon lit pendant qu'on arrachera mon âme à mon corps ?

Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral, je t'appelle au nom de tous les vents.

J'ai aimé ma vie, ma vie de lâche et de traître et d'artiste et, comme me l'a appris Viola, on ne quitte pas quelque chose qu'on aime sans se retourner. Je sens que quelqu'un me tient la main. Un frère, peut-être même ce bon Vincenzo en personne.

Tramontane, sirocco, libeccio, ponant et mistral, je t'appelle du nom de tous les vents.

Ah Cornutto, Cornutto ! Parle-nous de départs. Poussons la chansonnette !
Il faut avoir vu les peintures de Fra Angelico à la lueur des éclairs...

Vincenzo redresse la tête, grelottant dans la froideur d'un matin de Piémont. Il pense d'abord que l'aube l'a réveillé, mais elle pointe à peine, pressant un peu de rose aux carreaux. Puis il comprend. La main de l'homme qu'il veille serre fébrilement la sienne. Son souffle est court, ses yeux ouverts – ils ne voient plus.

Machinalement, Vincenzo caresse la clé autour de son cou. Plus tard, il retournera voir la *Pietà*. Et encore après, encore et encore, jusqu'à comprendre. Peut-être est-ce ce que le sculpteur essaie de lui dire, avant de partir. *Regarde encore*. Peut-être a-t-il manqué un détail, un de ces tout petits riens dont on fait les révolutions.

L'étreinte, sur sa main, se relâche doucement. Un dernier mouvement de balancier, un tic-tac final, l'horloge va s'arrêter. Au loin, les Alpes se séparent tout juste de l'horizon. Dans le ciel encore noir, un point lumineux décrit une orbite paresseuse.

Mimo Vitaliani, né dans un monde d'oiseaux, s'éteint sous l'œil d'un satellite.